



16<sup>me</sup> rayon  
N<sup>o</sup> 16











Congrégation de Notre-Dame  
Sainte-Marie-Beauce.



DE L'ÉDUCATION

DANS

LES PENSIONNATS DE DEMOISELLES.



## APPROBATIONS.

---

Ayant examiné, par ordre spécial de Monseigneur l'Evêque de Bruges, l'ouvrage intitulé *DE L'ÉDUCATION DANS LES PENSIONNATS DE DEMOISELLES*, par Mademoiselle Mélanie VAN BIERVLIET, nous en permettons volontiers l'impression, et nous formons des vœux pour que ce livre, aussi intéressant que solide, se propage rapidement. Nous le recommandons d'une manière particulière aux mères de famille et aux personnes chargées de l'éducation de la jeunesse. Elles y trouveront les leçons d'un guide éclairé, des conseils dictés par l'expérience, et propres à les aider puissamment dans l'exercice des saints devoirs de leur vocation.

Bruges, 6 juillet 1863.

J. FAICT, VIC.-GÉN.

---

Ayant fait examiner l'ouvrage de Mademoiselle VAN BIERVLIET, intitulé : *DE L'ÉDUCATION DANS LES PENSIONNATS DE DEMOISELLES*, on l'a trouvé aussi remarquable pour le fonds que pour la forme, et tout à fait propre à remplir le but que l'auteur s'est proposé : celui de former de dignes institutrices. Nous en permettons volontiers l'impression, et le recommandons vivement aux maîtresses de pension, aux jeunes personnes qui se destinent à l'enseignement, et aux mères de familles ; il les aidera puissamment à remplir les devoirs de leur état.

Tournai, le 28 juillet 1863.

A.-P.-V. DESCAMPS,

Docteur en Théologie et Vicaire-Général.

DE  
L'ÉDUCATION

DANS

LES PENSIONNATS DE DEMOISELLES

PAR

MÉLANIE VAN BIERVLIET.

---

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS

P.-M. LAROCHE, LIBRAIRE-GÉRANT,  
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG

L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,  
Querstrasse, 34.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1866

TOUS DROITS RÉSERVÉS

## A MES COLLABORATRICES



MES CHÈRES AMIES,

La mission que vous avez acceptée, si modeste qu'elle soit, est d'une haute importance aux yeux de l'Eglise, de la famille, de la société tout entière ; elle est extrêmement méritoire devant Dieu.

Les anges saints commis à la garde des petits enfants vous amènent ceux-ci en grand nombre, et semblent vous dire : « Instruisez ces âmes que le Seigneur confie à votre pieuse sollicitude, faites reluire en elles la splendeur de l'image divine, formez-les pour l'avenir du monde présent, pour l'avenir éternel. »

Vous désirez que je vous laisse par écrit des conseils propres à vous rendre plus facile l'accom-



plissement de vos saints devoirs. J'essayerai donc de vous résumer nos conférences familières.

Je voudrais vous dire toute la beauté de votre apostolat, les vertus, les qualités, le courage surnaturel et le dévouement sans bornes qu'il exige ; je voudrais vous dire la persévérance qu'il requiert dans cette philosophie d'observation qui a pour objet l'étude de notre propre cœur et des cœurs de nos élèves. Mes amies, je sens mon insuffisance et toute la difficulté de la tâche que j'entreprends ; mais mon affection me la rendra douce, et mes longs souvenirs me viendront puissamment en aide. Cet humble travail sera mon testament ; j'y déposerai tout mon petit trésor d'expérience.

Je ne viens pas ici, mes chères, vous exposer des méthodes et des systèmes d'enseignement. Que n'avez-vous point appris sous ce rapport, pendant ces années de douce mémoire où nous méditions ensemble les plus beaux ouvrages pédagogiques des écrivains belges ou étrangers ! Je veux vous parler surtout de ce grand art de diriger les âmes, de cet *art des arts* qu'on ne possède jamais bien, quand l'esprit n'éclaire pas un cœur bon et pieux, quand ce cœur n'embrase pas l'esprit du feu sacré dont il brûle lui-même.

Ne soyez pas étonnées si je vous parle beaucoup

plus de vous que de vos enfants. Oh ! quand l'institutrice est formée, je m'en rapporte à elle : ses élèves seront faites à son image...

Nos entretiens revêtiront une forme de style extrêmement simple. Il y a trop à dire pour qu'il nous soit permis de faire des phrases.

Le travail que je vous offre peut pécher par des erreurs de détail, mais il vous sera utile dans l'ensemble, je l'espère. De trente années d'études et d'observations dans la carrière de l'enseignement, il doit nécessairement, à l'aide de la grâce de Dieu, jaillir une étincelle de lumière. Nous avons, d'ailleurs, puisé aux sources les plus pures, et après avoir pieusement recueilli de sages maximes, des paroles précieuses, tombées de la bouche d'hommes éclairés, nous les avons élaborées, développées dans les méditations d'un esprit docile, cherchant sincèrement le vrai et le bien.

Je ne m'adresse pas seulement à vous, mais à toutes ces dignes institutrices, régulières ou laïques, qui sont si bien d'accord avec nous sur les points essentiels de l'œuvre de l'éducation, dont le système est si parfaitement en harmonie avec le nôtre ; et j'ose les prier de lire ces pages avec une disposition bienveillante. Je contemple avec attendrissement, avec une affectueuse sympathie, leur

laborieux travail, et je me surprends à dire : *Non ignara mali miseris succurrere disco*. Puissions-nous désormais effacer parmi nous toute question de rivalité, nous adoucir mutuellement notre tâche et ne plus former qu'une vaste corporation dans l'intérêt des âmes, dans l'intérêt de cette génération naissante dont tout l'avenir est entre nos mains !

Au milieu des travaux de notre pénible ministère, laissons à Dieu le soin de compter, d'évaluer nos sacrifices de tous les jours. Nous lisons dans le saint Evangile que l'obole jetée dans le trésor du temple, et le verre d'eau donné au nom du Seigneur ne perdront point leur récompense. Oh ! qui nous dira le prix d'une âme en comparaison de cette obole, de ce verre d'eau ! Chères institutrices, n'en eussions-nous éclairé, n'en eussions-nous sauvé qu'une seule, Celui qui répandit tout son sang pour la racheter nous en tiendra compte à jamais !

Vous comprenez le but, vous pénétrez déjà le sens de cet ouvrage, et vous dites avec moi qu'il ne saurait commencer et finir autrement que par cette parole du Sauveur : *Sinite parvulos venire ad me*.

M. V. B<sub>L</sub>

Thielt, le 21 juin 1862.

# DE L'ÉDUCATION

DANS

## LES PENSIONNATS DE DEMOISELLES.



### I

#### LA VOCATION.

Mes chères amies, l'enseignement exige une vocation spéciale. Or, cette vocation est parfois un attrait naturel qui, comme chez l'artiste, se révèle dès l'âge le plus tendre, grandit insensiblement, absorbe l'esprit et le cœur, en un mot, devient tout l'homme. A cinq ans, j'enseignais, j'éprouvais un besoin irrésistible d'enseigner. Au grand amusement de ma famille, j'instruisais de petites compagnes, et quand celles-ci venaient à me manquer, j'invitais à mon école nos bons ouvriers qui, parfois, se prêtaient à mes fantaisies enfantines. C'était l'attrait naturel, ouvrant la voie à l'attrait de grâce qui est bien plus fort, plus puissant, et qui donne à beaucoup de per-

sonnes le courage d'aimer de bon cœur ce que naturellement elles aiment fort peu. Enfin, il y a l'attrait de la nécessité sévère ; il captive sous son joug de fer un grand nombre d'âmes d'élite qui travaillent nuit et jour, qui souffrent en silence, et qui savent admirablement faire de nécessité vertu.

Vous, mes bien-aimées, vous formez une famille sainte, vouée à la prière, à l'étude, à l'enseignement, à la culture des arts, et vous vous êtes isolées, au milieu même du monde, afin de pouvoir embrasser dans votre tendresse calme, immense, non pas quelques êtres privilégiés, mais toute une vaste catégorie de vos semblables, petits, faibles et ignorants. Vos âmes chastes et aimantes se sont embrasées de la sainte passion du dévouement ; vous avez été captivées par la beauté du sacrifice, par le charme de la prière et de l'étude. On vous a parlé de jeunes âmes se mourant d'inanition sur les chemins et les places, parce qu'il n'était personne pour leur rompre le pain de la parole ; alors une voix secrète a retenti au dedans de vous : *Qui ira de ma part et qui enverrai-je ?* et vous avez répondu : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi ;* et vous êtes venues, et vous avez largement ouvert votre cœur ; et, réalisant le symbole du pélican, vous avez voulu nourrir les pauvres petites affamées de votre substance, de votre propre intelligence et de votre amour ; et vous les élevez ces âmes, c'est-à-dire que vous les ramassez dans la poussière de l'ignorance, et que, les portant dans



vos douces et chastes mains, vous les soulevez ainsi vers le ciel.

Bien des gens sont étonnés et ne peuvent vous comprendre, car ils ignorent qu'en fait de sacrifices, le cœur a des raisons sublimes qui sont au-dessus de tous les raisonnements.

J'entends dire de divers côtés : « Mais quel est donc votre genre de vie ? » Il est très-simple et très-laborieux. Dans la voie où nous sommes entrées, il y a des peines et des plaisirs ; mais nos plaisirs sont purs et nos peines ne sont pas sans douceur.

Mettons en première ligne les joies d'une amitié délicate entre personnes qui savent se comprendre, qui ont les mêmes vues, qui marchent ensemble vers le même but, et qui veulent s'adoucir mutuellement les fatigues du chemin. Le matin, en ouvrant son cœur à l'amour de Dieu et ses yeux au soleil de la nature, on se dit : « J'attends bien aujourd'hui quelques froissements, quelques petites difficultés, mais n'importe, je veux garder ma paix, avoir un bienveillant sourire et m'illuminer à moi-même, à mes compagnes et à mes élèves, le sentier où je passerai, si sombre qu'il puisse être. » Or, quand tous les membres d'une société sont dans cette disposition permanente de prendre la peine pour eux et de donner un peu de joie aux autres, cela fait pour tous ensemble une existence très-supportable, même au milieu de cette vallée de larmes. La somme des maux de la vie se trouve sensiblement diminuée dans une

famille où chacun s'applique à ne rien ajouter au fardeau d'autrui, à l'alléger au contraire, et à pouvoir se dire le soir : J'ai fait un peu de bien, je n'ai pas perdu ma journée. « Après la communion des saints, dit le comte de Maistre, il n'est rien de meilleur que la communion des bons. »

Les joies de l'esprit viennent rehausser celles d'une sainte amitié. Nous avons nos études générales, mais chacune de vous a sa spécialité ; de là, nos charmantes récréations du midi et du soir, car on a glané dans plus d'un champ. Après avoir jeté un demi coup-d'œil sur la politique, sur la situation des choses dans ce bas monde, on discute un fait historique, on lit avec avidité une page de belle littérature ; aux mathématiciennes qui voudraient prouver combien vaut  $A$  plus  $B$ , on demande généralement grâce ; la botaniste qui étale à nos regards charmés quelque plante encore inconnue, dont elle a fait l'analyse, est reçue avec de joyeuses exclamations ; la chanssonnette, la petite composition musicale, le croquis nouveau, sont vivement applaudis ; les langues viennent à leur tour : on a quelque chose à citer de son auteur allemand ou anglais, et puis, à la dérobee, se présente un texte de l'*office divin* dont, malgré la traduction de l'*Epitome*, on ne parvient pas à déchiffrer le sens.

Il y a la joie de se compléter mutuellement par la diversité des dons et des talents. La plus sage des institutrices est incomplète, elle le sait, elle l'avoue et se trouve naturellement heureuse de se

voir entourée de puissants auxiliaires. On n'est pas en même temps à la hauteur de la science religieuse et morale, des langues, de l'histoire, des mathématiques et des arts. Le vide se fait toujours sentir de quelque côté, même de plusieurs côtés à la fois. Il vous est bien doux de pouvoir le combler, mon amie, et de ne pas vous trouver réduite à votre propre insuffisance.

Ma plus chère délectation à moi, au déclin de ma carrière enseignante, c'est de voir vos jeunes talents s'épanouir, protégés par la solitude et l'innocence, comme les fleurs s'épanouissent aux rayons d'un soleil doucement intercepté par un rideau de verdure.

Qu'il me soit permis de le dire : J'admire le courage de certaines institutrices séculières. Il en est beaucoup qui, en vraies cyrénéennes, portent si bien, portent seules, et sans jamais se plaindre, cette lourde croix de l'enseignement que leur présente le divin Ami des enfants, tandis que la mienne est devenue bien légère, grâce à mon aimable entourage. Mère et fille, c'est si doux ! Et combien l'automne de la vie n'est-elle pas décolorée pour l'institutrice laïque ! Vous, mes amies, quand votre arrière-saison viendra, quand vous serez au soir de la vie, vous n'aurez pas à vous retirer entièrement de la scène animée de l'école, ni à vivre dans le plus triste isolement, loin de cette jeunesse tant aimée ; car c'est au moment même où les feuilles jaunissent et tombent que vous cueillerez les doux fruits de votre travail.

Une autre joie, une joie sévère, d'une nature très-sérieuse, c'est le progrès lent peut-être, mais réel, dans ce perfectionnement de notre cœur et de notre caractère auquel nous sommes tenues de travailler tous les jours de notre vie. N'avez-vous pas senti, vous, gens du monde, qui, par hasard, lisez ces lignes, qu'il est assez triste de rester toujours à ce même état moral où l'on était hier, où l'on était l'année passée? Tous les jours, le matin, le soir, la nuit, n'importe quand, on a quelques instants à passer avec soi-même, quelques instants où l'on se sent comme forcé de lire dans son intérieur, de discuter ses propres œuvres; eh bien, pour ne point parler du jugement d'en haut, mais de celui de la conscience, il est assez désagréable de se trouver toujours également mauvais, toujours colère, chagrin, paresseux, sensuel, mal disposé envers Dieu, envers le prochain, j'allais dire et envers soi-même. Le travail qu'exige ce perfectionnement n'est pas doux de sa nature; mais d'avoir la conscience de la tâche assez bien faite, c'est une chose délicieuse, et le baume vaut mille fois la douleur de la blessure. Il est vraiment bon de se sentir un peu meilleur, sinon de jour en jour, au moins d'année en année. Nous parlerons de ce grand travail, de ce long chapitre de la vie d'une institutrice, de ce chapitre qui n'a de fin que le jour où elle termine sa carrière.

L'enfance de l'institutrice doit se prolonger autant que sa vie. Mon amie, vous devez savoir

goûter toujours les plaisirs simples du jeune âge, savoir rire d'aussi bon cœur que vos élèves, vous amuser de ce qui les amuse ; vous devez rester toujours jeune par le cœur, c'est-à-dire par la simplicité, par une gaité franche et ingénue ; non, il ne vous est point permis de vieillir, de devenir sombre et soucieuse ; il faut que votre jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle, et, pour cela, approchez-vous fidèlement des autels de votre Dieu, et dites tous les jours de votre vie : *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam*. Heureuse mille fois si vous possédez ces saints autels dans la maison que vous habitez !

Où donc peut-elle être cette délicieuse oasis, cette école où tout sourit, où l'on aime, où l'on prie, où l'on chante ? Mais dans cette vallée de larmes, dans le désert de ce monde, là où il y a des âmes de bonne et puissante volonté, qui savent comprendre combien est douce l'union de la science et de la foi.

Et les peines ? Nous en avons certainement, mais nous n'ignorons pas l'art céleste de les adoucir par cette philosophie chrétienne qu'on appelle résignation ; des peines ? nous en avons, mais nous ne les portons jamais seules, car toute cette famille aimante a compris le précepte de l'apôtre : *Pleurez avec ceux qui pleurent*, et le front qui pâlit sous la souffrance inspire une sympathie générale, pleine d'affection, pleine d'inquiétude.

Esquissons d'un trait l'ensemble de ces peines.

Nous éprouvons des défaillances et des lassitudes dans la lutte entreprise contre les penchants défectueux de notre nature. Il y a de ces jours un peu sombres, où l'on croit être bien sûr qu'on ne progresse pas. Nous verrons ailleurs les remèdes qui sauvent de ces angoisses.

Cette autre lutte qui, tous les jours, nous met aux prises avec l'ignorance et les défauts de nos élèves, est une grande peine. Dans ce combat, livré par un cœur dévoué à de jeunes cœurs encore si peu accessibles aux démonstrations de la raison, il est bien difficile de se tenir constamment dans les régions sereines de la paix.

Il y a les attaques du dehors. Elles viennent souvent des bas-fonds où s'agite ce mauvais esprit de jalousie et de rivalité qui dénigre tout ce qui est meilleur que ses propres œuvres ; elles viennent d'esprits prévenus en matière d'opinions politiques ou religieuses, mais ce sont les moins sensibles : on en triomphe très-souvent par des preuves solides de dévouement et d'intelligence ; elles viennent de là où nous comptons recevoir de saints encouragements, obtenir une approbation chère et sacrée, et c'est alors qu'elles causeraient de cruels serrements de cœur, si on ne s'élevait assez haut pour attendre sa récompense ailleurs que sur cette triste terre où nous durons si peu.

Mentionnons seulement, comme une de nos peines les plus sensibles, la folle tendresse de quelques parents, leurs complaisances déraison-



nables, leur faiblesse extrême quand il s'agit de réprimer les penchants vicieux des enfants, et leurs exigences barbares à l'égard de ces personnes dévouées qui remplissent noblement la sainte tâche dont ils s'avouent eux-mêmes parfaitement incapables.

La règle est une peine. Nous avons besoin de la règle pour nous stimuler ou nous modérer ; elle gêne les natures paresseuses, mais aussi les âmes ardentes.

Le travail est une peine. Il en coûte presque toujours d'aller à l'étude, à sa leçon, à sa surveillance, aux affaires : j'ai dit presque toujours.... Ajoutons que le travail ne coûte peut-être pas beaucoup aux gens superficiels qui ne s'inquiètent guère du succès et ne font jamais les choses qu'à demi.

Nous avons nos souffrances physiques, et la douleur est un mal, quoi qu'en dise le stoïcien antique. Pour porter avec un esprit suave, l'infirmité, la maladie, il faut une force morale qui n'est pas naturellement dans l'homme. On ne reste sans plainte et sans murmure sur son lit de souffrance qu'après avoir contemplé avec amour la croix du Sauveur. La maladie fait doublement souffrir dans une maison d'éducation, parce qu'elle accumule notre tâche sur ces compagnes qui avaient bien assez de la leur, et qui maintenant fléchissent sous le fardeau.

Il y a pour vous aussi, mes bien-aimées, le sentiment des souffrances de vos proches. Vous

ne partagez pas toutes les joies de votre famille, mais vous prenez une large part à ses douleurs. Vous n'êtes pas là aux jours des grandes réjouissances, mais quand on pleure, vous voilà pour essuyer les larmes, pour consoler, pour encourager. Elles sont si vraies, ces paroles qu'écrivait l'une de vous : « Le sacrifice que j'ai fait à mon Dieu est un sacrifice de consolation pour moi-même et pour beaucoup d'autres. Mes bons parents, qui d'abord se sont vivement affligés, viennent maintenant me demander des consolations à moi : partout ailleurs ils doivent en porter, et leur cœur, disent-ils, comme un vase épuisé, n'en contient plus. Merci, mon Dieu, de m'avoir placée, comme un ange de consolation, sur la voie de leurs douleurs. Je n'ai point voulu avoir une famille à moi sur la terre, car je me suis créé une famille immense qui remplit ma vie de sollicitude, d'amour et de joie ; mais quand mon père et ma mère m'appellent de la triste couche où la maladie les fait gémir, aussitôt je suis présente, et là je tâche de remplir, dans la plus haute perfection, ces saints devoirs de la piété filiale que je dois si bien enseigner à mes élèves. »

Résumons. Notre vie n'est douce que par l'esprit qui l'anime. Il est bon qu'on le sache. Détruisez donc sans pitié les riantes illusions chez les jeunes personnes qui désirent s'associer à votre œuvre. « Avez-vous, chère amie, assez de force d'âme pour supporter le travail et les privations avec une sérénité inaltérable ? » Voilà la question qu'il

importe de poser très-nettement. S'il n'est point de carrière qui demande plus d'abnégation que celle de l'enseignement, cela est tout spécialement vrai pour la femme. Que l'institutrice soit régulière ou laïque, qu'elle soit maîtresse de pension ou simple maîtresse d'école de village, sa vie est toute de privations, et il n'est presque personne qui lui en sache gré. Je ne sais comment elle fait pour se soutenir, celle qui ne lève sans cesse les yeux vers ces saintes montagnes d'où vient notre secours.

Pourquoi donc êtes-vous joyeuses, vous, mes bien-aimées ? C'est que, dans l'atmosphère de religion et d'innocence où vous vivez, les fautes sont rarement graves, et que la paix du cœur s'y préserve si bien ; c'est que vous êtes dans une si grande sécurité, et que vous vous sentez fortement protégées contre toute tentative de nature à altérer la pureté de vos âmes ; c'est que, dans l'aimable société où votre vie s'écoule, la tristesse d'une seule ne résiste pas à l'amour qui rayonne dans la physionomie souriante de toutes les autres ; c'est que vous avez borné vos vœux et que vous n'aspirez à rien de plus sur la terre que ce que vous possédez déjà ; c'est que vos humbles travaux d'esprit vous charment et vous sauvent des dangers de la monotonie ; c'est qu'au milieu de votre riante jeunesse, vous dites avec un sage : « *In nidulo meo moriar*, je veux mourir dans ce cher petit nid, où je suis heureuse par la foi, l'espérance et la charité ; » c'est que vous espérez vivre

dans votre œuvre et léguer vos trésors d'affection, d'expérience et de sagesse, à vos plus jeunes compagnes. Cet espoir est très-doux, et je comprends que vous chantiez dans la joie et la dilatation de vos cœurs : *Bénie soit l'œuvre des mains de notre Dieu, et bénies soyons-nous à jamais dans son œuvre !*



## II

### VOCATION ET PROGRÈS.

Mes chères amies, nous menons une vie extrêmement laborieuse, il n'y a ni trêve ni repos ; en outre, nous n'avons ni extases ni ravissements au-dessus des choses et des misères de ce bas monde. Il est bon de présenter notre manière de vivre sous son vrai jour. Ce faisant, nous aurons le bonheur inappréciable d'éviter, parmi nos associées, les caractères incompatibles. Croyez-le bien, les jeunes filles sont difficiles à deviner. Celles que, dans un certain milieu, on croyait toutes propres à être canonisées vivantes, ont bien à faire pour se rendre tout simplement supportables dans une vie où chacun doit songer avant tout à remplir son devoir, et où, le devoir

étant rempli, personne ne songe à vous en faire compliment. Jugez si cela va bien à de petites âmes, à des caractères mesquins, à des gens qui ne sortent jamais du cercle étroit de leur individualité, et qui sollicitent sans cesse l'hommage de l'attention générale.

Il se manifeste parfois chez une pensionnaire de seize à vingt ans, pieusement élevée, sensible de cœur et vive d'imagination, certaines velléités de vocation dont il faut faire peu de cas. J'admire cette supérieure de corporation religieuse, assez prudente, assez désintéressée, pour répondre à son élève : « Ma chère enfant, au terme de votre éducation, vous rentrerez dans la maison paternelle, où vous serez une fille soumise, affectueuse et dévouée. Si, par la suite, vous persistez dans vos projets, eh bien, donnez-en connaissance à vos parents qui vous chérissent avec une si grande tendresse. Ils examineront cette importante affaire avec le soin qu'elle requiert, et ne s'opposeront pas, soyez-en sûre, aux moyens qui doivent assurer votre bonheur. » J'ose conseiller aux parents de faire une réponse à peu près analogue aux premières communications de cette nature. En pareil cas, rien n'exalte l'enthousiasme comme une opposition formelle. Dès lors, la jeune fille se pose en victime, elle se croit l'objet d'une sorte de persécution religieuse et se rend outre mesure intéressante à ses propres yeux.

On a généralement si peu de consistance à dix-huit ans ! Il est bon, très-bon, que la jeune enthous-



siaste passe quelques années au sein de la famille ; je dis, de la famille, car ce serait une étrange cruauté, ce serait un assassinat moral, de jeter une âme chaste, inexpérimentée et timide, au milieu des pièges et dans les tentations des plaisirs mondains. En mettant la vertu d'un ange de la terre à une si redoutable épreuve, on s'expose à de cruels mécomptes, on se met dans le cas d'obtenir bien plus qu'on ne le voulait, de voir toutes les barrières renversées, et l'ange de lumière se transformer en ange de ténèbres.

Que l'épreuve soit raisonnable, qu'elle ne soit jamais accompagnée de ces terribles émotions, de ces colères violentes qui brisent un pauvre jeune cœur et détruisent la vie, sinon la vocation.

Après cette épreuve si sensible, mais peut-être si nécessaire, après que vous aurez supporté avec une grande et douce patience toutes les contradictions qui l'accompagnent, vos plus grandes illusions seront tombées, ma jeune amie, et quand ensuite, dans la solitude du sanctuaire, il vous surviendra quelque vive contrariété, vous vous souviendrez qu'il y en a de bien plus poignantes dans le monde.

Mais une pauvre enfant sans appui, sans fortune, et possédant d'heureuses qualités, désire mener dans la retraite une vie calme et digne, à l'abri de tout danger ; assurément, une supérieure prudente ne la repoussera point, elle couvrira cette jeune âme d'une protection maternelle, tout en différant des engagements sérieux, jusqu'à l'époque d'une certaine maturité.

Pour vous en particulier, chères amies, c'est un devoir envers Dieu, envers la société, envers les familles qui vous confient leurs enfants, de ne point admettre d'incompatibilités dans votre sein. Vous ne livrerez point vos élèves, vos plus chers trésors, à des guides incapables, à des mains indignes. Il vous sera presque toujours impossible de motiver vos refus, vous en éprouverez des désagréments très-vifs, mais il vaudra bien mieux pour vous d'avoir à subir quelques jours de critiques, de murmures, que des années de contentions intérieures, suivies d'un divorce. Savez-vous bien que passer sa vie entière, une vie si intime, avec des gens d'humeur impossible, ce n'est pas douce chose ? Etudiez donc avec une diligente sollicitude le caractère des jeunes filles qui devraient un jour propager votre œuvre bénie, et voyez si elles ne sont pas plutôt propres à la gêner, à l'abîmer complètement. Ne vous pressez pas, je vous en conjure, mais observez, réfléchissez à loisir. Il faut une instruction suffisante, sans doute, mais le caractère est bien plus important que la naissance, les talents, la fortune, que tous les dons extérieurs. D'autre part, il sera bien agréable qu'il y ait parmi vous une certaine égalité, sinon de rang, au moins d'éducation, afin qu'il ne s'établisse pas deux centres. Il est bon de se précautionner contre certains chocs et tiraillements, inévitables entre personnes que l'éducation met à une distance réelle. L'unité vous maintiendra dans l'union.

Quelles sont donc enfin les qualités requises dans les membres d'une association d'institutrices? Il est assez difficile de les définir avec précision, et j'ai presque envie de vous répondre comme dans une petite scène dramatique dont vous avez souvenance : il faut une bonne tête, un bon cœur, des pieds agiles et des mains lumineuses.

Il faut vraiment une tête saine, il faut du jugement. Admirez cette institutrice, pleine de bon sens et de tact, qui sait apprécier les choses à leur juste valeur. Elle voit ce qu'on lui montre, elle comprend ce qu'on lui dit ; elle prend les termes dans leur acception naturelle et vraie ; elle a de la persévérance et de la sollicitude, elle reste dans sa sphère d'action, elle embrasse tout ce qui est de son département et le considère à un point de vue pratique et positif ; elle est dans le domaine de la vie réelle et sait très-bien faire la part de ce qui n'est que fictif, si belles que soient les apparences ; en fait de piété même, elle comprend que l'omission d'une pratique, d'une prière, non de rigoureux précepte, n'est pas un crime quand elle procède de charité, et qu'en quittant Dieu pour Dieu, on ne ruine pas l'esprit de sa vocation, mais on le corrobore et on le sauvegarde ; elle trouve toujours quelque ressource dans les moments difficiles ; elle sait que toutes les fonctions de la maison doivent être remplies, non pour la satisfaction personnelle des individus, mais pour la perfection d'ensemble de la grande œuvre de l'éducation ; elle en accepte donc sa part sans défiance, étant

bien convaincue qu'on lui donne précisément celle qui lui convient, et s'en acquitte avec une fidélité consciencieuse. Oh ! c'est une admirable chose que le bon sens, secondé par la vertu !

Une institutrice dont la tête n'est pas saine ne comprendra rien à tout ceci, ni en théorie ni en pratique. Le tableau que nous venons de tracer ne produira d'autre effet chez elle qu'un long bâillement. Dieu vous préserve de ces gens-là !

Savez-vous ce que fait une tête sans jugement ? Elle raisonne en dépit de la raison : quand il lui arrive de poser des prémisses satisfaisantes, elle ne manque pas d'en tirer des conclusions fausses, car elle possède vraiment l'art terrible de tirer le faux du vrai ; des vérités générales, elle fait des vérités particulières, et *vice versa*, pour les appliquer ensuite à rebours, vu qu'elle est toujours en deçà ou au-delà des limites du vrai pur et simple, et qu'elle ne sait ranger à leur place ni les principes ni les préceptes, ni la foi ni la loi, ni la conscience ni le devoir ; elle borne tout l'horizon à ses idées, à ses intérêts propres, voilà pourquoi il est si difficile de la faire entrer dans le plan général ; elle ne comprend pas le fond, elle ne goûte pas la moelle des instructions religieuses et n'en retient que des paroles qui sont pour elle la cymbale retentissante et l'airain sonnant, des paroles qu'elle interprète à sa guise pour en faire le code moral de sa capricieuse conduite : elle agit sans réflexion, partant sans conseil, et ses coups de tête viennent sans cesse détruire l'harmonie de l'en-

semble ; elle observe un cérémonial assommant, même dans l'intimité, là où elle n'aurait qu'à se mettre à l'aise. à y laisser les autres ; pour comble de malheur, les affaires de haute importance sont imperceptibles pour elle, tandis que les plus petites bagatelles grossissent démesurément à ses yeux.

Savez-vous qu'il y a bien à faire, de suivre pas à pas une personne de ce genre, dans ses leçons et ses surveillances, pour redresser partout ses innocents méfaits ? car, il faut lui rendre justice, elle a presque toujours les meilleures intentions. Encore une fois, Dieu vous garde de ces petites saintes qui font toutes choses de travers !

Il faut à l'institutrice un cœur tendre, mais solide, entier, généreux ; un cœur qui se donne au devoir tout de bon et ne se reprend pas ; un cœur qui dit par chacune de ses palpitations : *Laissez venir à moi les enfants*, un cœur assez vaste pour renfermer de hautes et grandes affections, assez fort pour exclure tout ce qui est petit, profane et vulgaire. Il est écrit : *Le cœur des insensés est un vase rompu et brisé, qui ne saurait contenir l'eau de la sagesse*. Si le vôtre est rompu et brisé, ma pauvre institutrice, le voilà incapable de contenir la rosée du ciel, et de quoi abreuverez-vous les âmes confiées à vos soins nourriciers ? Qu'apprendra donc à de jeunes enfants cette pauvre fille d'Eve, qui ne sait pas elle-même le premier mot de la vie morale, qui ne sait aller vers vous, ô mon Dieu, ni par voie de connais-

sance ni par voie d'amour? *Fille et Feuille*, passe dans le monde! mais dans l'enseignement, mais chez nous, il faut des natures solides. Il en existe parmi les jeunes filles, mais il importe de les diriger énergiquement, et de leur donner ces joies délicates du cœur, ces joies ineffables de l'esprit, qui compenseront quelque peu, même ici-bas, leurs généreux sacrifices.

Nous avons parlé de mains lumineuses. Il ne suffit pas que les nôtres soient ouvertes aux bonnes œuvres, toujours prêtes à semer, planter, arroser, à distribuer la laine et le lin; elles doivent opérer leur travail au milieu d'une grande clarté, il faut que de leur centre il parte des rayons de lumière, afin qu'elles n'aient pas seulement la force agissante, mais la prudence qui s'arrête, car *la charité n'agit pas perpétuellement*, elle sait trouver le repos de la réflexion, et du sein de ce repos jaillit une action nouvelle, toujours plus efficace et plus salutaire.

Avez-vous des pieds agiles? Allez donc avec la vélocité des anges, allez, et soyez, auprès des petits enfants, les aimables messagères de la bonne parole. Que vous êtes pauvre, ma chère institutrice, si vous n'avez point d'ailes pour voler au devoir, si vous y allez à pas de tortue, si votre cœur est encore plus lourd et plus lent que vos pas! Rien n'impatiente nos élèves comme un lentueur compassée. La petite jeunesse s'accommode bien mieux des allures d'une personne vive, animée, fût-elle même un peu brusque, que de la



douceur monotone d'une âme sainte, peut-être très-intérieure, mais dont la vie extérieure est à l'état de chrysalide. Il faut le mouvement, il faut les apparences de la vie; il faut être alerte, savoir presser la besogne en temps opportun, et ne pas marcher toujours d'un pas méthodique et mesuré; il faut cette vivacité, enfin, avec laquelle un cœur généreux se rend à l'appel du devoir, sans néanmoins renverser toutes choses sur son passage.

Est-ce à dire qu'une bien haute perfection est requise de quiconque désire entrer dans la carrière de l'enseignement? Non; mais pour qui veut se rendre propre à la grande œuvre de l'éducation, il faut l'absence de ces défauts saillants qui ruineraient à tout jamais l'influence qu'on doit exercer sur les élèves; il faut ces qualités naturelles qui prédisposent à l'amour, au dévouement, au sacrifice, à la lumière de l'intelligence; ces qualités qui, dans notre genre de vie, se transforment bientôt en vertus surnaturelles, pourvu qu'une étincelle d'en haut vienne y mettre le feu sacré, tombe sur l'holocauste et le brûle sans le consumer.

Ce n'est pas tout. Une véritable vocation pour l'enseignement suppose l'amour du progrès. Avez-vous cette noble émulation qui tend à progresser sans cesse? Êtes-vous disposée à marcher vous-même, à faire marcher vos élèves dans la voie du progrès moral, scientifique, social et matériel? Sinon, ma chère, en ce siècle-ci, vous ne ferez pas grand'chose pour l'éducation. Nos humbles con-

seils embrasseront distinctement ces quatre parties. La première nous paraît si importante que nous craignons de la faire trop longue ; peut-être même la trouverez-vous un peu sévère. Dans l'innocence de votre belle âme, vous ne voyez pas trop ce qu'il y a à corriger chez vos élèves, bien moins encore chez vous. Cependant, n'ayez pas peur, et veuillez nous suivre. Nous commencerons par étudier quelques-uns de ces états de l'âme, dont les symptômes extérieurs sont appelés caractères moraux ; mais dans chaque tableau nous aurons forcément à nous reconnaître nous-mêmes ; de là cette sympathique indulgence pour nos jeunes compagnes d'infortune ; de là le principe de cet amour tendre et pieux qui pardonne, qui préserve et qui prémunit, qui sauvegarde les âmes de ces blessures dont on se guérit si difficilement, dont il reste toujours des cicatrices, prêtes à se déchirer sous certaines influences mauvaises.

Chère institutrice, n'allez donc pas dire : « Que me fait le progrès moral ? J'ai de la science, j'ai de la méthode, et je saurai bien faire plier les enfants, sinon par l'ascendant de la vertu, au moins par le despotisme de l'autorité... » Oh ! reculez, je vous en prie, ôtez cette main téméraire, et ne touchez pas à ces plantes délicates que votre maniement va briser sur leur tige fragile. Il vous serait demandé compte des fleurs et des fruits qu'elles auraient dû porter.

Vous aimez le progrès moral ? eh bien ! vous tiendrez donc compte de vos défauts les plus

légers, vous vous sentirez humiliée d'une tache, d'un grain de poussière; vous comprendrez donc que vous devez faire votre toilette spirituelle, car vous avez à comparaître tous les jours devant v<sup>os</sup> élèves qui voient tout, qui savent tout, qui ont une perspicacité à faire trembler les consciences les plus délicates aussi bien que les plus audacieuses. Voilà pour vous-même.

Que si, dans l'éducation des âmes qui vous sont confiées, vous passez indifférente à côté de la perfection morale et que vous osez dire : « Peu m'importe ! pourvu que mes élèves brillent par leurs talents et que le monde applaudisse ! » vous êtes dans une déplorable erreur, et vous serez jugée par ces élèves elles-mêmes, qui, dans les déchirements causés par leur faiblesse et leur impuissance à porter le fardeau de la vie, par leur ignorance où chercher la vraie source des consolations, vous accuseront, sans trop s'en rendre compte, d'avoir cultivé leur esprit au détriment de leur cœur et au profit de votre vanité, de n'avoir semé dans leur âme que des souffles d'égoïsme, d'orgueil, de sensualité, pour faire lever des tempêtes d'amertume et de colère. Après le jugement de Dieu, chère institutrice, c'est celui de nos élèves qui doit nous être le plus redoutable.

C'est par le côté moral de notre système d'éducation que nous avons toujours été consolées, encouragées. Mes bien-aimées, jetez un coup d'œil rapide sur vos compagnes répandues dans la société et jugez.

Votre regard attendri en contemple un grand nombre dont l'aimable vertu consiste à étendre les ailes protectrices de la piété filiale sur de chers parents, et à leur faire bien doux le soir glacé de la vie.

Vous voyez de courageuses jeunes filles qui, après avoir suivi avec la même assiduité les cours de science et de sainte morale, sauvent la fortune et le bonheur de leur famille en se dévouant avec un zèle admirable à la direction des affaires commerciales ou industrielles.

Vous en comptez quelques-unes dans l'enseignement, et leur parole n'instruit si bien que parce qu'il sort de leur cœur ce fleuve d'eaux vivifiantes dont il est parlé dans l'Evangile.

Des mères dignes et saintes savent, par l'abnégation la plus persévérante de tout repos, accomplir leur plus noble tâche, celle de garder l'innocence de leurs jeunes enfants.

D'autres âmes d'élite passent leur vie à porter la consolation partout où gémit l'infortune.

Si elles n'avaient que de l'esprit, et le froid égoïsme de l'orgueil, où seraient ces œuvres d'amour qui demandent le sacrifice incessant de soi-même ? Oh ! si votre élève, chère institutrice, ne sort point de vos mains, radiieuse de beauté morale, vous n'avez pas fait grand'chose pour son éducation. Or, lui donnerez-vous ce que vous ne possédez pas vous-même !

Voyez donc si vous n'êtes pas spirituellement malade ; car si votre belle mission exige une solide

constitution physique, elle réclame, à plus forte raison, un tempérament moral bien conditionné, un cœur exubérant de santé.

Nous faisons bien d'assainir nos salles d'école, de les inonder des flots de cet air pur et vif dans lequel on respire librement, largement, avec délices ; mais, au milieu de cette atmosphère bien-faisante, n'en oublions pas une autre bien plus salubre encore, n'oublions pas les lois de l'hygiène spirituelle, et faisons respirer à nos enfants l'air pur de l'innocence et de la vertu.

Vous êtes animée de ces généreuses dispositions, dites-vous. Entrez donc dans le sanctuaire de l'école, les portes vous en sont toutes grandes ouvertes ; entrez, vous avez le droit de dire à ces tendres enfants que vous voyez là : *Venez, mes enfants, venez, je vous enseignerai la crainte du Seigneur.*



### III

#### PROGRÈS MORAL.

##### I

##### L'OBÉISSANCE, L'ORGUEIL ET LA RÈGLE.

Commençons nos études sur le progrès moral par le grand principe de l'*obéissance*, ce pivot de la discipline scolaire, ce point d'appui de toute l'éducation ; l'*obéissance*, que l'*orgueil* enfantin repousse de toutes ses forces, que la *règle* exerce si bien , et qui devient le germe des aimables vertus du jeune âge.

Je n'entends pas que pour exercer votre jeune élève à l'*obéissance*, vous lui imposiez despotiquement toutes vos volontés, sans que l'enfant en puisse comprendre le motif ni le but, sans qu'il puisse deviner les avantages qui doivent résulter de sa soumission. J'aime beaucoup un système d'éducation morale sagement raisonné. *Heureux*



*qui peut connaître la raison des choses !* L'enfant le sent aussi bien que le poète latin. Vous direz donc : « Ma jeune élève, n'est-il pas bien juste d'accepter l'autorité de notre bon Dieu, de notre créateur et bienfaiteur suprême ? n'est-il pas tout à fait convenable de nous incliner sous sa volonté souverainement sage ? » Développez ce principe en le faisant pénétrer dans le cœur aussi bien que dans l'esprit. Déjà la petite fille est doucement émue ; elle veut certainement obéir au bon Dieu, en toutes choses. « Je n'aime pas mon piano, » disait un enfant de cinq ans, « et toutes les notes que je joue sont des notes d'or, parce que j'obéis au bon Dieu. » Vous continuez votre leçon : — « Ma chère enfant, le bon Dieu ne s'adresse pas directement à vous pour vous communiquer ses volontés ; il a des représentants qui vous parlent de sa part. Les connaissez-vous ? — Assurément ! c'est papa, maman, et vous qui tenez leur place, car ils me disent souvent de vous obéir en toutes choses comme à eux-mêmes. — Et c'est tout ? Pensez-y bien. — Pour être bonne et pieuse, je dois obéir au Saint-Père, à l'Evêque, à monsieur le Curé. — Et c'est tout ? — Nous devons obéir au Roi et aux représentants du Roi, sans quoi les méchants seraient bientôt les maîtres. — Et si on ne voulait se soumettre ni aux parents, ni à l'Eglise, ni au chef de la nation, respecterait-on l'autorité divine ? — Assurément non, et le bon Dieu serait très-mécontent. Quand papa m'envoie dire par mon grand frère de ne pas tapager

pendant qu'ils écrivent au bureau, ce serait désobéir à papa, plutôt qu'à mon frère, si je continuais à faire du bruit. »

Que d'intéressantes leçons vous pourrez donner à vos grandes élèves sur le principe d'autorité. Si vous y mettez de l'âme, et si vous êtes vraie dans les détails, ces jeunes personnes écouteront avec bonheur le développement des points suivants : Toute puissance vient de Dieu. — L'autorité des parents est une émanation de l'autorité divine. — Les parents, en nous confiant leurs enfants, nous cèdent cette autorité par une délégation tacite. — L'élève doit donc être soumise, sinon les conditions de l'accord sont rompues. — Au moment où elle est reçue dans notre établissement, elle accepte notre autorité, elle accepte la règle de la maison.

A quinze ans, notre élève doit être pénétrée de ces vérités primordiales, pénétrée de respect pour les puissances supérieures ; elle doit savoir combien l'autorité, d'une part, et la soumission, de l'autre, sont nécessaires dans l'Eglise, les nations, les sociétés, la famille, l'école ; son jeune esprit doit être frappé des dangers de l'anarchie, des malheurs qu'elle entraîne à sa suite. Vous les lui montrerez dans l'histoire, et d'une manière encore plus frappante dans la vie de famille. Vous-même, vous avez connu des familles autrefois respectables et heureuses, mais on n'a pas tenu d'une main ferme le sceptre de l'autorité pendant l'éducation des enfants ; et l'esprit d'insubordination est venu

se glisser, comme un serpent, au sein de ce foyer domestique, jadis si paisible et si doux ; et, comme un vent de tempête, il a tout bouleversé, tout détruit. Il ne reste que des ruines. Les parents ont languï dans la douleur, ils sont morts sans être consolés. — Et les enfants ? — Les enfants ont goûté les fruits amers de la désobéissance, de la révolte ; et maintenant les voilà bien bas, bien au-dessous de ce degré de l'échelle sociale où ils devaient remplir des fonctions si honorables ! Dirigez ensuite les regards attendris de votre élève vers ces familles heureuses où les paroles du père et de la mère sont vraiment reçues comme des oracles, sortis de la bouche du Seigneur, et où se réalise cette parole de la Sagesse : *La famille des justes est tout obéissance et amour*. Montrez les bénédictions qui y descendent d'âge en âge, de génération en génération, sinon par l'affluence des biens de la terre, au moins par un bonheur intime, mille fois préférable.

Si vous ne parvenez pas à faire aimer l'obéissance dans votre pensionnat, vous aurez de petites révolutionnaires en gracieuse toilette, (on me dit que ces tendances existent en bien des maisons d'éducation), de petites révolutionnaires qui ne le céderont pas aux collégiens les plus forts dans cette partie, sauf la différence des formes. Il y aura moins de tapage, on ne brisera pas les carreaux, mais quels raffinements de malice n'aurez-vous pas à subir !

L'obéissance ! C'est par vos élèves, mesdames,

que vous devez rendre son lustre à cette indispensable vertu, que vous devez la restituer à la société, en la faisant régner au sein des familles. Ce sera dans une minime proportion, sans doute, mais vous aurez apporté vos courageux efforts à la reconsolidation de l'ordre social, de l'édifice social qui branle de toutes parts, il faut bien l'avouer ; et ces grandes secousses morales si effrayantes, ces tremblements de terre dans le monde des esprits, vos élèves doivent déjà les sentir et s'en émouvoir avec vous. Dès lors, elles comprendront si bien que vous ne pouvez jamais vous départir à leur égard d'une sage fermeté, unie à une bonté maternelle, et que vous seriez tout à fait indignes d'être les dépositaires de la sainte autorité si vous la laissiez échapper de vos faibles mains, si vous la laissiez fouler aux pieds ; elles comprendront que vous êtes décidées à porter d'une main courageuse et ferme le sceptre du commandement, que vous êtes même disposées à sacrifier vos plus brillantes élèves plutôt que l'esprit de soumission. Cette conviction étant bien fortement arrêtée dans les jeunes cœurs, vous avez la chance de mener ensemble, dans votre aimable retraite, une vie très-doucement supportable : il y aura protection d'une part, déférence de l'autre ; l'autorité sera mitigée par l'affection, la crainte filiale sera modérée par un attachement sincère. Votre joli couvent, votre pensionnat, ne sera point une prison ; vous ne voudrez en aucune manière remplir le triste office de geôlières ; et vos

élèves, à leur tour, ne se considéreront point comme des prisonnières, car vous ne voulez pas en garder une seule malgré elle. Pauvres petites ! comme elles sont décontenancées quand vous leur offrez gracieusement d'aller en instance auprès de leur famille et d'employer tout ce que vous pouvez avoir d'influence pour les faire retirer de pension au premier jour. C'est que, parfois, une nouvelle élève croit faire ainsi un personnage, elle croit qu'il est de son devoir de se poser en victime et de se montrer revêche, maussade, disposée à la révolte. La meilleure tactique est celle que nous venons d'exposer, elle calme bien vite la jeune récalcitrante, pour peu qu'elle ait de raison et de sentiment.

Je ne sais si vous avez remarqué que dans les publications de la pédagogie moderne, il n'est plus guère question d'*obéissance*. Il paraît que le terme n'a plus de cours ; et cependant les *choses* ne sont pas sans les *mots*. Serait-il vrai qu'on a peur de froisser l'enfance, et qu'on espère la dompter en la flattant ? Serait-il vrai qu'un héros de dix ans se sentirait déjà profondément humilié, si on osait lui recommander d'être bien obéissant et bien sage ? Voilà qu'il s'insurge contre ses maîtres, qu'il se permet les répliques les plus impertinentes, et je vois de faibles parents en rire à la dérobee, ce qui n'échappe pas à l'enfant le plus imbécile qui soit sur la terre. Signes du temps !

Ce n'est pas assez. Dans certains écrits pédagogiques, on commence à faire des amplifications

sur les droits de la femme, sur l'émancipation de la femme. Où allons-nous ? A l'occasion, prouvez l'absurdité de tout ceci aux jeunes institutrices, même aux élèves. Montrez-leur, en des tableaux rians et vrais, le bonheur de la vie domestique, toujours basé sur la soumission. Dites-leur bien qu'on n'a jamais vu des enfants obéir à une mère qui ne respecte pas elle-même les volontés de son époux.

Il s'agit donc de former un jeune cœur de telle sorte qu'il se glorifie dans son obéissance, parce qu'elle est très-belle, parce qu'elle est l'accord de la raison humaine avec l'autorité divine. La première s'incline, et en acceptant la loi de la seconde, pose un acte de convenance qui fait naître au dedans d'elle un reflet de lumière et un mouvement de joie qui n'en sont toutefois que le moindre prix. L'obéissance est grandiose et belle ! Votre élève doit bien savoir qu'une ceinture d'or ne nuit en rien à l'aisance et à la grâce. L'obéissance n'est un véritable esclavage et ne devient humiliante que lorsqu'elle n'est pas intérieure. Soumission au dehors, révolte au dedans, voilà ce qui certainement constitue la bassesse. Nous avons vu des enfants inconsolables d'avoir obéi, d'avoir été forcés d'obéir, et cela se conçoit très-bien. Dans l'absence de l'acte intérieur, qui consiste toujours à incliner sa volonté devant la volonté suprême, il n'y a plus que la soumission du forçat, et elle est très-rude.

L'apprentissage de l'obéissance devient extrêmement difficile quand il n'y a pas eu, dans cette

partie, des exercices élémentaires dès l'enfance. Une fillette bien gâtée, ayant fait toutes ses petites volontés jusqu'à l'âge de treize ans, sera difficilement réduite. Les parents finissent par y voir clair et se décident à mettre leur mignonne en pension. La tâche est rude pour nous et pour la pauvre enfant. — « Mais, madame, je ne sais pas obéir, je ne l'ai jamais fait. » Vous le voyez, il y a de ces petites entêtées qui le déclarent ingénûment et s'en font gloire. « Mon amie, c'est comme si vous me disiez : Je ne sais pas plier, je ne sais pas faire la révérence. Eh bien, il faudrait commencer par des exercices de gymnastique. — Oh ! c'est bien différent. — Pas du tout. L'exercice de la volonté, c'est la gymnastique de l'âme ; la volonté apprend à plier, et l'âme devient souple et forte tout à la fois. » Une autre petite allait plus loin : « Madame, je ne sais pas obéir, je ne dois pas obéir, c'est contraire à ma constitution, le médecin l'a dit. » Le bon docteur qui n'avait pas poussé assez loin ses études psychologiques pour aller jusqu'au fond du cœur d'une petite fille, avait dit assez haut pour être entendu : « Il ne faut pas la contrarier. »

J'en demande pardon au corps médical, mais il est certain que les institutrices ont de justes griefs contre quelques-uns de ses membres, et je voudrais bien que la faculté déterminât à quel degré de gravité d'une mince indisposition, les études très-légères des petites demoiselles doivent être interdites.



La culture de la volonté, cette puissante et précieuse faculté de l'âme, est d'une grande importance dans l'éducation. L'enfant doit apprendre à se vaincre. Votre petite récalcitrante essayera de mille manières si elle viendra bien à bout de vous dominer; elle l'essayera en classe, à l'étude, en récréation, au dortoir, partout. Et malheur à vous, si vous êtes vaincue une seule fois, car vous avez fourni des armes terribles à votre jeune adversaire. J'ai vu une élève de quatorze ans, résister pendant trois semaines, et par des flots de larmes, et par des supplications, et par des échappatoires de tout genre, à un ordre précis, mais parfaitement juste, et dans une matière très-simple, en laquelle, du reste, elle était personnellement intéressée à obéir. « Mais, ma chère, comment est-il donc possible? ne voyez-vous pas que je n'ai en vue que votre bonheur? » Elle soupire profondément, et me dit : « Oh ! madame, j'aime bien mieux me passer de mon bonheur ! » On trouve de ces petites mauvaises têtes. Celle dont nous parlons a cédé cependant. La chère élève a eu le courage de briser son caractère inflexible; il ne lui en est resté qu'une énergie puissante qu'elle emploie aujourd'hui à la direction d'un grand ménage, admirablement tenu, et d'une charmante famille, élevée en perfection.

Le succès ne répond pas toujours à nos soins, à notre labeur. Permettez que je vous cite encore un de ces petits traits de caractère qui sont extrêmement instructifs. Une élève, douée d'une mémoire

merveilleuse, ne savait jamais le premier mot de sa matière pour la composition en géographie. J'insiste et j'exige qu'elle me donne sur ce point une satisfaction, sinon pleine et entière, au moins suffisante pour faire preuve de bonne volonté, pour l'exemple : « Je ne sais pas la géographie, madame; je n'ai jamais su, je ne saurai jamais l'apprendre. Personne dans ma famille n'a jamais appris une page de géographie, ni au collège, ni au pensionnat. Je suis comme les autres. — Essayez cependant, vous qui obtenez le premier prix d'histoire, et il n'y a pas mal de géographie dans l'histoire, essayez, ma chère enfant, de repasser la leçon très-simple, très-facile qui vous a été donnée ce matin. Voici des cartes. Voilà votre livre. Je reviendrai tantôt. » Au bout d'une heure, pas un mot, pas un seul. Il était de mon devoir de revenir à la charge. Rien n'a pu fléchir la jeune personne; tous les motifs puisés dans la raison, le sentiment, la pitié, ont échoué contre cette volonté opiniâtre, et nous nous sommes séparées définitivement sous cette triste impression. Comprenez-vous, chère institutrice, combien il importe de combattre ces idées fixes et arrêtées, combien il importe d'apprendre à la jeune fille que le gracieux rôle de la femme c'est de céder, de s'incliner doucement dans toutes les circonstances où un impérieux devoir de conscience ne l'oblige pas à tenir tête?

Cette sage culture de la volonté rend une jeune fille ferme et forte dans le bien, dans l'observance

des préceptes du Seigneur. *Elle plie, mais ne rompt pas*; elle ne se déconcerte pas sous l'impression d'un sourire moqueur jusqu'au point d'abandonner lâchement le devoir. Oh! que cette nature fragile, impressionnable et changeante, a besoin d'être fortement étayée! Faites remarquer à vos élèves que l'opiniâtreté dans les choses de peu ou point de conséquence, présage une faiblesse extrême dans l'accomplissement de ces devoirs sacrés qui obligent quelquefois de résister à tout ce qu'on a de plus cher au monde.

C'est dans l'intervalle de douze à seize ans que le caractère d'une jeune fille se forme; au-delà, il est déjà presque trop tard. Quelle prudence extrême ne vous faut-il pas à cette époque de transition, ce passage de l'enfance à la jeunesse! C'est ici que vous devez vous appliquer cette parole de l'Evangile : *Vous posséderez vos âmes dans votre patience*. Vous posséderez aussi celles de vos enfants. Oh! qu'il en faut, de la patience, avec ces aimables lutins! et combien il faut savoir les aimer et leur donner des preuves solides de cet amour, tout en leur résistant presque sans cesse!

Je vous en prie, n'exigez pas au-delà d'une soumission pure et simple à un commandement juste et raisonnable. N'allez pas vouloir éprouver l'obéissance de vos jeunes personnes à la façon de celle des novices, chez les Pères du désert. Ces actes admirables de vertu religieuse, récompensés par de gracieux prodiges, pleins de charme et de poésie, ne sont pas à la portée de vos élèves. Les

unes vous trouveraient absurdes, les autres se formeraient une sorte de foi superstitieuse, en dehors des pratiques solides, et trouveraient bien plus amusant d'arroser du bois mort que d'écrire un gros devoir. Ces épreuves doivent être réservées pour un autre âge, d'autres temps, d'autres lieux. Puis, songez donc aux impitoyables sarcasmes du monde qui font tant de mal à la tendre jeunesse. Tenez pour certain que vos élèves disent tout ; ayez pour principe qu'elles doivent pouvoir tout dire.

Afin que nos jeunes personnes soient vraiment pénétrées de respect pour l'autorité, qu'elles n'aient jamais à nous reprocher des abus de pouvoir. L'imposante voix du commandement formel ne doit se faire entendre que rarement et dans les grandes circonstances. Essayons des armes de la persuasion aussi longtemps que possible, et quand, de ce côté, nous aurons épuisé toutes nos ressources, alors seulement, parlons haut et ferme, parlons de cette voix qui vibre au fond des cœurs et les soumet de gré ou de force.

Point de petites mesures vexatoires, mes chères amies ! car elles sont extrêmement impolitiques, et quand un étroit esprit de domination vient à les multiplier, c'est tout à fait intolérable, c'est la ruine de l'esprit d'obéissance et de l'esprit de famille. Ainsi, ma chère surveillante, point d'arbitraire ! c'est assez de la règle, oh ! c'est bien assez. Que deviendriez-vous, si l'élève venait à se pourvoir en cassation auprès de la supérieure, et

s'il était reconnu qu'elle n'a manqué de soumission que parce que vous avez outrepassé tous vos droits? Les bons procédés aident si bien l'obéissance et en rendent la pratique si douce qu'elle se transforme bientôt chez l'enfant en une vertu habituelle, ce qui est extrêmement précieux. Un commandement rude et fâcheux pousse à la révolte et détruit tout.

Bien souvent dans leur famille, de jeunes enfants ont été victimes des abus de pouvoir d'une autorité qui devenait de la tyrannie, chose extrêmement regrettable. Dès lors, il est bien plus difficile de leur donner des notions justes sur la dépendance et l'indépendance, sur la hiérarchie domestique et sociale. Vous faites des corrections, mais la passion s'en mêle, dès lors vous gâtez tout, et l'enfance aurait bien le droit de dire, si elle pouvait user de raisonnement comme nous : « Voilà une réprimande très-colère et plus méchante que ma faute qui, après tout, n'était pas réfléchie; on m'a punie, mais on ne m'a pas redressée; j'étais blessée, on a jeté du vinaigre sur ma plaie, on ne m'a pas guérie. »

Tout en restant dans les termes généraux, appelez l'attention de vos plus grandes jeunes personnes sur leur avenir. Elles se soumettent aisément quand on leur fait comprendre combien elles auraient à souffrir si, leur tour étant venu de porter le fardeau de l'autorité, ce qui doit nécessairement avoir lieu dans la suite, elles ne trouvaient que de la résistance à leurs plus justes désirs;

combien elles auraient le cœur douloureusement serré si leurs meilleures intentions, leurs vues généreuses, étaient méconnues, si tous leurs projets étaient sans cesse contrecarrés par une opposition mesquine, mais opiniâtre et persistante !

Vos chères élèves ne s'inclineront pas pieusement sous les saints préceptes que vous leur dictez, si vous ne donnez pas vous-même l'exemple d'une parfaite soumission. Le personnel d'une maison d'éducation se compose d'un chef et de plusieurs membres. Or, ce petit corps d'élite doit être aussi bien discipliné que toute la grande armée des élèves. Supposez qu'il n'y ait point de commandement général, que chacun ait sa liberté d'action, ses vues indépendantes, sa tactique particulière vis-à-vis des élèves, mais il n'y aurait pas seulement anarchie, nous serions dans le chaos, et on aurait bien le droit de nous dire : « Mesdames, commencez par vous entendre, et puis nous songerons à vous obéir. » Mes chères, soyez donc soumise, et n'ayez toutes ensemble qu'une seule et même volonté, sinon les élèves parviendront toujours à mettre les membres du personnel enseignant en contradiction entre eux sur un point quelconque, et quel triomphe pour les petites mauvaises têtes ! Vous tendez toutes vers le même but, soyez donc du même avis, employez les mêmes moyens. L'accord parfait qui règne, qui doit régner entre vous, peut seul sauver l'autorité suprême. Dans une maison bien réglée, il est déjà très-fâcheux qu'une élève parvienne quelquefois à

extorquer d'une part la permission refusée de l'autre. La haute direction doit donc partir d'un centre unique ; cette direction, les meilleurs esprits l'acceptent, tant ils en comprennent la nécessité ; les bons cœurs l'acceptent, tant ils en goûtent les précieux avantages.

Quant à vous, ma toute jeune institutrice, qui n'avez encore que de minces talents, très-peu d'expérience et nulle connaissance du cœur humain, (sauf du vôtre, et encore!...) voici l'obéissance qui vous vient au secours, et qui vous prête la sagesse des autres pour celle qui vous manque.

Les âmes pieuses ont des motifs encore plus puissants pour embrasser une affectueuse soumission. Elles le savent : *L'âme juste médite l'obéissance*, elle en savoure les préceptes dans le fond de ses affections et déploie les ailes de sa bonne volonté pour les accomplir ; elles le savent : « C'est par les âmes obéissantes que le règne de Dieu s'établit sur la terre. » Voyez, ma chère, si vous voulez prendre part à cette œuvre sublime, ou si, au contraire, vous voulez faire une sourde et mesquine opposition à ce règne glorieux. Cela vous est très-facile, si vous prétendez que *votre volonté se fasse*, même dans les simples détails de la vie quotidienne. Ce serait un triste et mauvais métier, que vous ne sauriez dérober entièrement à la connaissance de vos élèves, qui, hélas ! renchériraient bientôt sur vous dans cette partie.

Il faut donc anéantir sa volonté ? — Non, il faut



l'exercer grande et large, il faut la dilater jusqu'à ce qu'elle se fonde et se perde en celle de Dieu. L'obéissance ou la soumission à l'ordre, c'est l'acte d'une volonté perfectionnée. Ce n'est qu'avec elle qu'on fait de grandes choses. L'autorité qui commande en vue de Dieu s'abaisse, l'humble soumission s'élève, et alors se produit ce point de contact qui nous donne le sens de cette touchante parole de l'Écriture : *Le Seigneur fait la volonté de ceux qui l'aiment.*

Ce n'est pas encore assez. Il vous faut, à vous et à vos élèves, la perfection de l'obéissance, nous voulons dire la docilité. Mettez dans votre prière de tous les jours l'humble demande du roi Salomon : *Donnez-moi, Seigneur, un cœur docile...* Le cœur docile est dans la disposition habituelle d'accepter tout ce qui peut le rendre meilleur, il reçoit gracieusement l'instruction, de quelque part qu'elle vienne, sous quelque forme qu'elle se présente; il s'enrichit tous les jours de l'expérience, des richesses morales et intellectuelles d'autrui, car il va sans cesse au-devant de la lumière et ne la repousse jamais. C'est un immense avantage.

Calculez la différence de rapidité dans le progrès moral et même intellectuel, pour l'âme docile, habituellement et joyeusement obéissante, et pour celle qui ne pose que bien péniblement quelque acte d'obéissance de loin en loin. Au terme d'une année scolaire, je disais à une de nos élèves en lui présentant mon calepin : « Voici, ma chère, un assez triste calcul. Vous avez perdu au moins une

centaine de jours, presque le tiers de cette précieuse année, par ces petites résistances qui vous ont rendue maussade, et, par conséquent, peu disposée au travail. Telle compagne, moins heureusement douée de la nature, mais docile et soumise, vous a devancée sous tous les rapports. Concluez vous-même. » La jeune personne demeura consternée; elle avait de l'esprit, elle était capable de comprendre, et elle comprit très-pratiquement dans la suite. C'est qu'en effet, chez les jeunes filles, presque tout dépend du caractère, et que, très-souvent, les plus heureuses dispositions demeurent enfouies dans les caprices, l'opiniâtreté, et toutes les misères qui résultent d'une première éducation manquée, d'une enfance gâtée, flattée, idolâtrée. Oh ! si les parents savaient se faire doucement obéir ! Ils le devraient, quand même ils n'auraient en vue que leurs intérêts matériels.

Méditons, mes chères, cette parole du sage : *Abaissez votre cœur pour connaître la prudence.* L'invitation s'adresse au cœur, mais c'est que l'esprit marche docilement à sa suite. Cependant il faut du courage et de la générosité pour se dire : *Qui est-ce qui corrigera les pensées de mon esprit, et qui fera à mon cœur de sages reproches ?* car il est parfois assez dur de laisser corriger les pensées de son esprit, et le cœur saigne bien fort sous les sages reproches. Mais l'humilité vient au secours, fort heureusement ! Parlons un peu de cette vertu.

Notre condition, chères institutrices, est essentiellement humble et modeste. Si nous ne le savons pas, si nous l'oublions, le monde aura soin de nous le rappeler d'une façon très-humiliante. Celles d'entre vous qui portent l'habit religieux ont de sublimes motifs pour se faire petites. Il est vrai qu'au sein d'une pieuse retraite, elles savourent délicieusement la grandeur de leur petitesse. Les institutrices doivent être humbles par nécessité de position ; que ce soit donc aussi par la solidité de leur vertu. Une institutrice orgueilleuse, mais c'est quelque chose d'anormal et de monstrueux. N'essayez jamais, chère institutrice-laïque, n'essayez jamais de vous mettre au ton des grandes dames, ni par la toilette, ni par les allures, ni par les formes indépendantes, ni par un langage tranchant et hautain, ni par une familiarité dont vous ne goûterez un instant que pour votre plus grande désolation. Non, ne veuillez pas marcher de pair avec ces dames, vous seriez impitoyablement écrasée.

Que vous soyez régulière ou séculière, vos fonctions vous appellent à une vie modeste et cachée. Si vous cherchez à vous produire, vous n'inspirerez aucune confiance, vous perdrez tous vos titres à l'estime, à la vénération des familles. Dans votre humble retraite, vos légers défauts demeurent dans l'ombre et ne froissent personne ; vos qualités et vos talents n'offusquent et ne blessent pas. Dans l'école, vos défauts disparaissent par la nature même de vos fonctions qui vous donnent quelque

chose d'auguste aux yeux de vos élèves ; dans le monde, ces défauts prendraient des proportions énormes : on les étudierait, on les analyserait, on les regarderait au microscope, et personne ne dirait avec le doux Sauveur : *Que ces gens-là qui n'ont point péché lui jettent la première pierre !* Vos talents ? mais ils ne sont réellement grands et beaux que dans l'école ; là, ils sont votre gloire, votre douce consolation et le charme de votre vie ; là, ils encouragent vos élèves ; là, ils excitent une vive émulation. Hors de là, on ne vous les pardonnera pas. Quels qu'ils soient d'ailleurs, ces talents, ne les montrez qu'à distance. De près, on les déprimerait de la manière la plus cruelle. Au milieu de vos élèves, vous êtes entourée d'un certain prestige ; dans le monde, vous semblez dépouillée de tout ce qui vous rendait charmante, tous les égards disparaissent, vous êtes une nullité complète et vous n'entrez plus en ligne de compte.

Ne vous arrêtez pas à cette pensée que bien des femmes, qui vous regardent du haut de leur sotte grandeur, ne vous valent pas. Laissez à l'aimable Providence le soin de vous faire apprécier quand l'heure, marquée dans ses adorables décrets, aura sonné pour vous. Oui, le corps enseignant est un corps d'élite, il compte de nobles cœurs, de belles âmes ; il y a là des facultés intellectuelles modestement grandes ; mais quand la pensée vous viendra de vous appliquer ces vérités à vous personnellement, baissez la tête, car c'est un grand danger ; recueillez votre cœur, et vous y entendrez

retentir cette parole qui tranche toute la question :  
*Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ?*

Trouvez-vous mon langage trop dur ? J'en éprouverais une grande peine, car il est si vrai ! Mes chères amies, je n'ai pas été beaucoup dans le monde, mais j'ai suivi toutes les phases de la vie de l'institutrice, et j'ai vu souffrir cruellement celles qui n'avaient pas eu assez de tact ou de vertu pour comprendre et goûter l'humilité de leur condition.

Nous parlons de la dignité de l'institutrice dans son école, dans son pensionnat, dans le gracieux royaume dont elle est la souveraine chérie et vénérée. Il n'entre pas dans nos vues de donner des conseils aux gouvernantes, chargées de l'éducation privée des jeunes personnes. C'est un monde à part ; en règle générale, il n'y a pas là de vocation. On y trouve péniblement des moyens de subsistance, on y travaille énormément, une âme délicate et fière y souffre beaucoup, car on est dans la dépendance incessante des parents, des enfants, souvent même des domestiques. Que de fois n'a-t-on pas les mains liées pour le bien qu'on voudrait faire ! Que de fois ne faut-il pas agir en raison inverse de ses plus intimes, de ses plus saintes convictions ! A mon avis, c'est une des conditions les plus dures, les plus assujettissantes de l'ordre social.

L'humilité extérieure, dont nous venons de parler, serait d'une pratique extrêmement pénible sans le doux trésor de l'humilité intérieure. Quand

vous aurez travaillé avec le succès le plus flatteur, rentrez doucement en vous-même, et dites avec Esther :

Aux pieds de l'Eternel, je viens m'humilier  
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

S'il en est autrement, vous endurerez un vrai martyre; si vous n'abattez qu'à demi la tête du serpent de l'orgueil, elle se relèvera sans cesse et déchirera votre pauvre cœur par de cruelles morsures.

On n'est pas humble par la seule raison qu'on cache sa vie dans une douce retraite, et qu'on y est avec soi-même. Dans la plus profonde solitude, on peut se placer au sommet d'une montagne d'orgueil. Or, il s'agit pour vous de n'être presque pas du tout avec vous-même, mais constamment avec votre Dieu, votre devoir et vos élèves. Dans les moments de bonne réflexion, et en face de ces grands objets d'amour pour lesquels c'est un devoir de se sacrifier sans cesse, on se sent de si peu de valeur que ce n'est guère la peine de s'occuper de sa chétive personne; et cependant, malgré ces convictions bien fermement enracinées, nous avons à combattre l'orgueil tous les jours de notre vie, et nous retrouvons à chaque instant les traces de cet ennemi dans nos pensées, nos paroles et nos œuvres.

L'orgueil est raide, opiniâtre, il n'accepte pas le conseil, il ferme les yeux à la lumière, il va jusqu'à nier l'évidence, il se barricade contre les

assauts de la vérité, il a des excuses et des répliques éternelles ; après la faute ou l'insuccès, il nous jette et nous plonge dans le découragement ; il veut bien nous permettre de dire un peu de mal de nous-mêmes, mais c'est à la condition expresse que personne n'y voudra croire. Quand nous avons beaucoup d'orgueil, le vrai mérite, enveloppé, à son insu, d'un rayon de soleil, nous gêne, nous blesse, et nous cherchons à le dénigrer. Il n'est rien de triste comme l'isolement du cœur orgueilleux : ne voulant pas se pencher un peu vers ce qui est à sa portée, il est réduit à jalouser ce qu'il ne peut atteindre ; froissé sans cesse, il n'en est pas plus souple ; toujours humilié, il n'en devient pas plus humble. Avec un peu de bon sens, vous le reconnaîtrez à ces signes. Tâchez de comprendre, et faites comprendre à vos chères élèves, combien ce misérable orgueil est mauvais logicien dans les détours de ces éternels raisonnements.

Vous aurez certainement beaucoup d'élèves orgueilleuses. Ne les traitez pas avec dureté, corrigez-les, aidez-les affectueusement. Ce défaut est si universel que, de part et d'autre, nous ne saurions mieux faire que de compatir à notre commune misère. Un bon cœur peut s'enfler d'orgueil, mais, revenu à son état normal, combien n'est-il pas honteux de sa sottise ! Le grand écueil pour vous, chère institutrice, ce serait de proposer à vos élèves l'humilité en préceptes et de leur apprendre l'orgueil par vos exemples.



L'élève orgueilleuse, et qui travaille bien, veut à tout prix être la première dans les concours. Vous ne compatirez pas, je l'espère, à ses grands désespoirs dans les revers de ce genre. Qu'elle se résigne gracieusement à sa mauvaise fortune, et qu'elle ne considère pas les lauriers classiques comme lui revenant de plein droit et à titre de propriété absolue. La signification des larmes répandues en pareille occurrence ne doit pas rester cachée ; il y a là une intéressante analyse à faire. « Quoi donc ! vous, ma chère et pieuse élève, vous feriez comme les anges rebelles qui, ne voulant pas se contenter de la belle place que Dieu leur avait assignée dans les splendeurs des cieux, se sont précipités dans les abîmes de l'enfer ou du désespoir, ce qui est presque la même chose?... Soyez donc raisonnable, soyez humble, et si vous ne pouvez devenir un soleil, contentez-vous d'être une étoile, même de deuxième ou de troisième grandeur : c'est encore beau ! »

Dites à vos élèves combien sont peu de chose les *distinctions* dans un pensionnat de jeunes filles, et qu'il y ait chez vous le moins possible de distinctions. Ne prodiguez pas ces marques, n'éveillez pas l'ambition, car vous ne viendriez plus à bout de satisfaire les jeunes cœurs. Il ne faut pas mépriser les rubans, mais donnez-en si peu que la conscience générale soit obligée de dire : c'est juste.

N'excitez pas trop l'enthousiasme du savoir, et ne permettez pas à vos jeunes personnes de dire et

de crier sur les toits que leur cours est bien le plus fort des cours, sinon de l'Europe entière, au moins du pays ou de la province. Que de fois la maîtresse n'est-elle pas complice de cet excès d'orgueil ! Pauvre jeunesse des pensions, combien elle compte de phénix ! On babille de l'histoire, de la géographie ; on macule d'encre de grandes pages blanches, on entasse des montagnes de mots, et on a l'audace d'appeler cela de la littérature, et l'ignorante ou faible institutrice s'extasie, et les compagnes se pâment d'admiration, et la petite *première* gobe tous ces applaudissements, et voilà un esprit faussé qui ne comprend pas la nécessité de faire mieux, beaucoup mieux ; voilà un cœur gâté par la flatterie et qui exigera tous les jours de nouveaux hommages, de nouvelles bouffées d'encens. Il y a tant de génies précoces, tant de merveilleux petits prodiges dans les pensionnats de demoiselles ! Or, comment se fait-il qu'on en rencontre si peu dans la société, dans les familles ?

L'élève orgueilleuse, pour peu qu'elle ait le talent de *bien dire*, voudra primer, briller dans toutes les fêtes du pensionnat. Ayez le courage de la supprimer quelquefois, de ne pas vous souvenir d'elle dans la distribution des rôles. Qu'elle apprenne à se laisser oublier sans dépit, afin que, dans la beauté d'une abnégation sublime, elle sache, dans la suite, s'oublier presque sans cesse pour mettre toujours en avant les objets de ses saintes affections.

Vos élèves seront tentées d'établir entre elles

des distinctions de rang et de fortune. Apprenez-leur combien est grande la différence entre l'orgueil insensé qui se base sur des considérations étrangères à tout mérite personnel, et ce respect qu'on se doit à soi-même, au nom de la famille, à la position sociale; ce respect qui consiste à rehausser encore la splendeur de cette position par l'éclat des vertus; montrez-leur, si vous le pouvez, de belles âmes, de nobles intelligences sous l'extérieur le plus modeste et la plus mince toilette. Ici, vous avez un immense service à rendre aux jeunes orgueilleuses. Ouvrez tout large à leurs yeux ce grand chemin de la vie où il y a tant de renversements de fortune. Parlez d'expérience, parlez avec chaleur, avec conviction de ce que vous avez vu, entendu. Les exemples récents, les événements dont les suites sont pleines d'actualité, pénètrent bien plus vivement la jeunesse que les faits acquis depuis longtemps au domaine de l'histoire. « Chères élèves, que vos parents, déjà à l'automne de la vie, soient plus ou moins rassurés sur leur position, cela s'explique; mais vous, jeunesse!... Dans ce nombreux pensionnat, lesquelles d'entre vous, d'ici à quinze ans, se trouveront au haut, lesquelles au bas de la roue de la fortune? A qui fera-t-on les humbles révérences? peut-être bien à celles que vous toisez maintenant, parce qu'elles sont les moins élégantes ou les plus modestes. Tel est, chères élèves, le cours des choses de la vie. »

Vos orgueilleuses ne se feraient pas faute

d'ajouter quelque particule à leur nom, si vous vouliez bien le tolérer ; celles des pays étrangers parleraient assez volontiers de châteaux, de titres, et de grandes relations de famille qui n'existent que dans leur folle imagination. Un sourire malin suffira le plus souvent pour faire justice de ces châteaux en Espagne et de ces royaumes dans la lune. Nous recueillons au milieu de notre direction morale des faits d'une nature étrange et curieuse, dont on composerait un livre bien original. Que je vous en cite un seul.

Un excellent et digne homme, tuteur d'une de nos jeunes pensionnaires, écrivait à sa pupille que, tous frais d'éducation déduits, il ne lui resterait qu'un capital extrêmement mince et dont il donnait le chiffre. En conséquence, il engageait la jeune personne à travailler courageusement et à ne faire que les dépenses de stricte nécessité. Nous nous attendions d'abord à voir notre chère élève un peu triste et pensive. Mais point du tout ! A dix-sept ans, on compte bien pouvoir se nourrir de sentiment, de sourires et des rayons du soleil. Radieuse, la pauvre orpheline se rend auprès de ses compagnes et leur communique mystérieusement le chiffre de sa fortune qu'elle avait fait suivre d'une ligne de zéros. Les compagnes demeurèrent ébahies devant cette opulence fabuleuse. Tant et tant de milliers de livres sterlings !... La jeune orgueilleuse n'en demandait pas davantage. Pauvre chère enfant ! elle avait les plus brillantes et même les plus aimables qualités. Mariée toute

jeune, son cœur se brisa dans la lutte qu'elle dut soutenir pour assurer à ses trois petits enfants ce matériel de la vie jusque-là si dédaigné ! elle succomba à l'âge de vingt-sept ans.

Chère institutrice, si vous n'êtes pas très-énergique, vous n'empêcherez pas quelque élève insinuante et ambitieuse de prendre votre place, et si vous vous en apercevez trop tard, ce sera chose extrêmement fâcheuse. Cette élève dominera, décidera, fera passer ses propres impressions dans toutes les âmes ; c'est elle qui sera le véritable centre. Aux récréations, toute la jeune troupe accourra au-devant d'elle, et vous ferez vous-même un piteux personnage. Ici, l'autorité supérieure ne saurait intervenir. S'il n'y a pas en vous cet aimant qui attire les jeunes cœurs, on ne saurait les forcer d'aller à vous. Ayez donc le courage de lutter, par les formes les plus aimables, contre ces tendances envahissantes, sinon vous serez bientôt réduite à la taille des héros de Gulliver, vous deviendrez imperceptible. Chère et aimable jeunesse ! oui, sans doute ; mais elle n'est longtemps aimable qu'à l'égard de ceux qui savent la dompter, la mettre en sa place, et se tenir inébranlablement dans la leur.

En définitive, le caractère orgueilleux est le moins désespérant entre les mauvais, pourvu qu'un cœur sensible et pur batte encore au centre de ce ballon trop gonflé que tous les vents emportent. L'orgueil, du reste, est si rudement attaqué ! Dieu, les hommes et les événements de la vie s'en

mêlent tous les jours. Qui ne le sait? Voilà, mes chères, un petit mot d'apaisement pour nous toutes. Mais nous n'avons pas fini.

L'orgueil ne supporte pas le joug de la règle.

Vous connaissez la fameuse inscription de Simonide : *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois*. Et vous aussi, vous saurez mourir pour vos lois bien plus saintes que celles de la froide et altière république. Point de transaction sous ce rapport, ni avec vous-mêmes ni avec vos élèves ! Vos cœurs doivent être les tables de pierre de la loi, votre conduite doit être une règle vivante. Les bonnes lois, sachez-le bien, et propagez ce principe, sont la sauvegarde des royaumes, des communautés, des familles. *La loi*, disait un ancien, *est comme un palmier qui nourrit également de son fruit tous ceux qui se reposent à son ombre*.

Le bien permanent ne saurait se faire ni dans une famille, ni dans une communauté, ni dans une maison d'éducation, sans de bonnes règles qui ramènent toutes les vues, toutes les méthodes, tous les esprits, tous les cœurs à un point central. La règle est l'arche sainte autour de laquelle vous vous groupez avec bonheur, et sans laquelle vos petites individualités disparaîtraient bien vite ; l'arche sainte dont émane votre force, votre vigueur ; l'arche sainte qu'aucune main profane ne doit toucher témérairement.

La règle est une lettre morte, mais dont l'âme réside dans un principe vivant d'autorité. Que ce

principe vivant soit le chef de l'Eglise ou ses délégués, le chef de la nation ou ses délégués, le père ou la mère de famille, la supérieure d'une maison d'éducation, la maîtresse de classe ou la surveillante, c'est toujours l'autorité sainte, expliquant, interprétant et appliquant la loi; c'est le pouvoir exécutif, dérivant de la loi comme la loi dérive de Dieu, principe immuable de tout ordre et de toute autorité. La règle est une lettre morte, mais vous, chère institutrice, vous êtes pour vos élèves ce principe vivant dans lequel elle réside. Que ces élèves puissent donc la lire en vous d'une manière plus expressive et plus agréable que dans le texte écrit!

Sauvez vos saintes lois de toute altération. C'est vraiment ici pour vous la question *d'être ou de ne pas être*.

Votre simple règle est un petit code de lois positives qui supposent une foule de lois négatives. Non-seulement vous observerez tout ce que ce code vous impose, mais, dans la droiture de votre raison et dans la délicatesse de votre piété, vous saurez deviner ce qu'il interdit.

Que le règlement de votre maison d'éducation soit fort, large et possible. Oh! je vous en prie, point de lois draconiennes! point de ces prétentions exorbitantes qui ne sauraient être soutenues avec raison, justice et droit! Vous vous garderez bien d'innover à la légère, mais vous ne refuserez pas non plus de réformer un abus, malgré l'air tout respectable ou suranné qu'il puisse avoir. Vos



réformes, toutefois, ne seront pas des actes de faiblesse, mais de raison ; elles ne vous seront pas arrachées, vous y procéderez avec sagesse ; vous les établirez spontanément, non par contrainte ou par peur mais dans la lumière de votre amour pour tout progrès.

Au milieu de ces grandes et généreuses dispositions, vous aurez le droit de demeurer doucement inébranlables sur le rocher de votre règlement, car il est votre citadelle, votre capitolé. Il y a un peu de lutte au-dedans, mais l'armée ennemie est au-dehors. Il ne serait pas bien difficile de soumettre notre belle jeunesse à la discipline, s'il n'y avait jamais d'invasion étrangère.

Encore une fois, soyez inébranlables sur le rocher de votre règlement, et sachez néanmoins faire un sage discernement des circonstances. Il est très-difficile de poser en cette matière des préceptes rigoureusement exacts, car ils viendraient se froisser sans cesse contre les applications tout à fait inattendues des événements particuliers. Je veux essayer de me faire comprendre par de simples exemples.

Vous n'accorderez certainement pas à une jeune pensionnaire des vacances exceptionnelles, sans but, sans rime ni raison, pour satisfaire des fantaisies, des caprices, ou à l'occasion de certaines fêtes dont une jeune personne ne revient que la tête pleine de vertiges. Résignez-vous plutôt à perdre une élève qui fait grande figure dans votre établissement. Votre décision, fondée sur les mo-

tifs les plus sages, sur l'intérêt général du pensionnat, vous fera grandir encore dans la considération publique.

Mais voici qu'un événement douloureux vient frapper une de ces familles qui vous honorent de leur confiance ; aussitôt vous enverrez votre chère élève compatir au malheur des siens, vous la congédierez avec la douce mission d'essuyer les larmes de ses bons parents, et vous prendrez une part sincère à l'affliction de cette famille devenue en quelque sorte la vôtre.

L'ordre journalier de votre maison n'en est assurément pas le règlement général, et cet ordre fléchit doucement aux jours de fête et de congé, aux moments délicieux des grandes surprises. Vos lois ne sont pas des lois de fer. Comme celles de notre mère la sainte Eglise, elles sont flexibles selon les besoins spirituels ou matériels de vos enfants.

Quand vous accorderez quelque chose de contraire aux principes établis, interrogez votre conscience, et assurez-vous bien que vous ne posez pas un acte de lâcheté ; voyez si vous ne cédez pas pour le simple plaisir de faire plaisir et de vous rendre agréable. O ma chère ! ce sourire momentané qui récompense votre faiblesse, n'équivaudra jamais aux déboires qui en seront la conséquence.

Ma jeune institutrice, vous devez sans doute respecter la lettre de la loi, mais ce n'est rien si vous ne saisissez l'esprit vivifiant de la loi. Si

vous prenez toutes choses au pied de cette lettre qui tue, vous commettrez faute sur faute, vous tomberez d'erreur en erreur, vous serez aigre et méchante. Si vos élèves ont des caprices et des prétentions, elles ont aussi mille besoins auxquels vous devez pourvoir maternellement, et malheur à vous et à votre règle si elle rompait entre vous et vos enfants les doux liens de l'affection, si elle détruisait l'esprit de famille.

Nous aurions à citer ici des milliers d'exemples. Nous aimons mieux prier avec vous l'Esprit de discernement; car lui seul vous donnera d'interpréter avec sagesse cette loi *vous conduira par une voie admirable*. Alors vous serez calme au-dedans et respectée au-dehors, car *vos enfants vous loueront et vous proclameront bienheureuse*. Vos élèves chéries, façonnées au saint joug de l'obéissance, aimables dans leur humilité, excellentes par leur soumission à tout bon ordre, seront votre gloire et votre couronne; et vous pourrez dire d'elles avec bien plus de vérité que Cornélie, la fière romaine, qui, au fond, n'avait pas trop bien élevé ses enfants : *Voilà mes bijoux!* Songez que vous n'en avez pas d'autres.

Tout cela est bien difficile! me dites-vous avec un gros soupir. — Oui, chères bien-aimées, mais tout cela est si beau! J'ose bien l'affirmer sans aucune restriction : il n'est point de carrière plus difficile et plus méritoire que celle de l'enseignement. Mais, courage! car il est des moments bien doux, des moments où une jeune âme, toute

transformée, vous dit : « Oh ! je suis heureuse, merci ! » des moments où les bons parents, vaincus par une émotion délicieuse, ne peuvent proférer qu'à mi-voix cette parole que vous comprenez si bien : « Merci!... Vous nous avez rendu une fille si soumise, si affectueusement simple, si entendue à la règle, à l'ordre de la maison ! » et puis, il y aura un moment solennel et suprême où ce bon Dieu que vous servez dans les âmes qui lui sont chères, fera retentir au-dedans de la vôtre, qui se détache et s'envole bien loin de la terre, cette parole au-dessus de toute parole : *Je veux être moi-même votre très-grande récompense.*

## II

## PARESSE ET TRAVAIL.

Il semble que, de tout temps, l'amour du travail ait été considéré comme la pierre de touche de la vertu, comme l'idéal de la perfection chez les personnes de notre sexe. Que de gracieux et poétiques tableaux, la sainte et vénérable antiquité ne nous offre-t-elle pas à ce sujet ! Nous voyons Rebecca et Rachel, filles des princes du peuple, aller puiser de l'eau à la rivière, et revenir, les épaules chargées de grandes urnes remplies. Dans les familles patriarcales toutes les nobles dames

travaillaient. Abraham, entrant dans le tabernacle de sa femme Sara, *la princesse*, lui disait : *Pétrissez vite trois mesures de farine, et faites cuire des pains sous la cendre*. Dans le livre de la Sagesse, l'Esprit-Saint nous montre la *femme forte* très-sérieusement occupée toute la journée et bien avant dans la nuit. Vous avez lu dans quelque page d'histoire profane, non sans un sourire de douce satisfaction, que la belle princesse Nausicaé, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, allait avec ses compagnes laver le linge à la rivière ; et la sage Antiope vous est apparue comme un modèle ravissant. Je crois encore vous entendre balbutier le langage harmonieux de Fénelon : « Antiope est douce, simple et sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin ; elle pourvoit à tout ; elle sait se taire, et agir de suite, sans empressement ; elle est occupée à toute heure ; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos. Le bon ordre de la maison de son père est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre. »

Je n'ai pas oublié vos aimables objections, et

nous convenions ensemble que, sous le beau ciel de l'Orient, l'existence des bergères, des reines et des princesses de l'antiquité était plus douce, plus poétique que la vôtre, et que la tâche imposée aux jeunes filles de nos jours, est bien autrement rude et austère. L'une de vous, connue par son antipathie pour les études historiques, nous disait : « Oh ! que j'eusse voulu vivre sous les tentes d'Abraham ! là, je n'aurais fait aucune faute dans mon résumé : l'histoire était si courte ! »

Mais bientôt, recueillies devant un modèle suave et céleste, nous étions profondément subjuguées. A genoux devant la sainte image, nous nous efforcions de la copier, d'en retracer quelque trait dans notre âme. Ce modèle, c'était la vierge Marie occupée dans sa maison de Nazareth, à tisser la robe sans couture de son divin Fils.

Nous regardions plus loin dans l'histoire de ces jours, et nous suivions les pas du Sauveur, parcourant les villes et les villages, fatigué, et ne trouvant pas où reposer sa tête.

Nous regardions plus haut, et nous voyions Dieu lui-même essentiellement actif, toujours occupé, ne retirant jamais un instant sa main divine de l'œuvre de la création, attentif aux nécessités de toutes ses créatures, et il nous semblait entendre s'élever vers lui ce cri universel : *Père, les yeux de tous espèrent en vous, et vous donnerez la nourriture au temps convenable.*

En parcourant le cercle des âmes d'élite qui ont honoré l'humanité, nous les voyons toutes émi-

nemment actives, car la sainteté n'est pas sans le travail.

Les âmes imparfaites, mais actives, très-actives, rachètent bien des fautes par leur courageux travail. Quelle consolation pour vous et pour moi, mes très-chères !

Oh ! je vous en conjure donc, ma bonne institutrice, aimez le travail. Qu'il n'y ait point de minutes inoccupées dans votre vie, point d'heures précieuses livrées au vague. Mieux vaudrait pour vous être le jouet des flots de la mer, prêts à vous engloutir, que de rester avec votre pensée inoccupée, vos mains inoccupées, livrée aux dangereuses tempêtes d'une folle imagination. Ce qui est mauvais pour vos élèves ne serait pas moins désastreux pour vous, au milieu de votre sainte et sérieuse vocation.

Courage donc ! au travail, au travail, sans relâche et presque sans repos ! Que ce cri de ma profonde conviction ne vous épouvante point ! Etendez vos bras vers votre noble tâche, et que votre cœur aille au-devant d'elle pour l'embrasser, pour l'étreindre avec force et avec amour. Je vous dirai pourquoi.

C'est qu'au fond de la conscience, il vous sera si doux d'accomplir cette loi du Seigneur imposée à tous les enfants d'Adam : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front*. Le précepte est formel. O fille d'Eve, courbez donc aussi la tête, et si ce n'est sur les sillons de la terre, que ce soit sur vos devoirs d'état, sur vos études, les labeurs



de votre enseignement, les ouvrages de vos mains. Que le Seigneur votre Dieu, qui porte sur toutes ses créatures ce regard pénétrant auquel rien n'échappe, vous trouve toujours occupée, toujours inclinée sous le commandement primitif, et que ce regard puisse vous sourire !

Travaillez, mes chères, pour amasser des trésors de sagesse et d'intelligence. Que votre vie soit magnifiquement pleine ; faites une abondante moisson de vos heures, de vos moments ; que rien ne soit foulé aux pieds, que rien ne soit perdu. Les âmes courageuses qui commencent diligemment la grande journée de la vie, comme vous l'avez fait, et qui sont à l'œuvre dès la première heure, deviennent riches de lumière, riches de vertu, riches de bonheur, même ici-bas. Soyez donc avares de votre temps, amassez, amassez, afin que vous puissiez donner beaucoup. Songez que vous avez à faire toute votre fortune morale et intellectuelle pour vos enfants, pour vos élèves.

Vous savez combien il est grand et beau de savoir se créer par son labeur une position honorable. Je n'appelle pas ici votre attention sur ces hommes éminents qui luttèrent pendant leur jeunesse contre des obstacles de tout genre et les privations les plus dures, contre la faim et des douleurs sans nom, mais je vous dis, chère institutrice laïque, que vous devez conquérir l'estime et la confiance au prix d'un travail sans relâche ; je vous dis, à vous qui êtes régulière, de ne point vous endormir sur les lauriers d'autrui, en rêvant

que ce sont les vôtres : le réveil serait trop triste. C'est qu'il est désolant de n'ouvrir les yeux que pour contempler une grande ruine. Il ne suffit pas qu'on ait travaillé avant vous, qu'on ait travaillé pour vous. Le prestige ne durera que peu de jours, si vous ne travaillez pas vous-même.

Une jeunesse laborieuse promet une douce vieillesse ; c'est vrai pour tout le monde. Dans nos humbles commencements, après la ruine et la mort de nos bons et dignes parents, alors que nous avions couru cette grande chance d'ouvrir une modeste maison d'éducation, nous donnions, pendant toute la journée, nos soins aux excellentes élèves que la Providence semblait avoir préparées tout exprès pour nous faire honneur, nous faisions aussi notre petit ménage, mais un peu à la déro-bée, afin de sauver le décorum de la position, et quelques heures de la nuit étaient consacrées à l'étude. O journées pleines ! ô nuits laborieuses ! je ne saurais y penser sans attendrissement. C'était un bonheur austère, mais un bonheur réel. Aujourd'hui le devoir n'est pas moins assujettissant, mais bien plus sec. Je voudrais vous faire comprendre et sentir tout ce que le travail a de poésie dans la jeunesse, si rude qu'il soit ! A l'œuvre donc ! créez aussi par votre action de tous les jours. Ce magnifique parterre qui s'étale si riant à vos yeux, ô mes pieuses jardinières, que serait-il l'année prochaine si vos mains se lassaient un seul instant, si vous laissiez, pendant quelques jours seulement, croître les ronces et les épines, si vos soins pieux n'atti-

raient plus, sur les jeunes plantes, la douce rosée du ciel...

« Si vous cherchez le repos en cette vie, dit l'auteur de l'Imitation, comment parviendrez-vous au repos éternel? Ne vous préparez donc pas à beaucoup de repos mais à beaucoup de patience. »

L'invitation au repos viendra en temps opportun; elle sera si douce quand elle nous retentira au fond du cœur, la veille du grand jour de l'éternité!

Abordez donc franchement votre travail, et ne craignez pas d'inonder de vos sueurs le champ du Père de famille. Quand ce ne serait pas pour les autres, encore faudrait-il travailler pour vous, pour être occupée. Qui ne travaille pas, est toujours près de devenir méchant ou pour le moins maussade et chagrin. L'eau dormante devient une fange impure, la terre inculte produit des ronces et des épines, le fer poli, dont on ne fait point usage, sera bientôt rongé par la rouille; ainsi notre âme, quand elle croupit dans l'oisiveté, devient fangeuse, se remplit de ronces et se couvre d'une rouille qui en détruit tout l'éclat.

Mon amie, souvenez-vous des conditions faites. Quand vous êtes entrée dans le sanctuaire de l'instruction, il vous a été dit que vous n'auriez un peu de joie et de bonheur qu'à force de travail. Or, si vous étiez venue ici dans l'espoir de mener une vie molle et de coucher sur le duvet, au moral et au physique, ce serait une grande erreur, il y aurait pour vous et pour les élèves une triste déception.

On vous donne à faire une triple tâche qui recommence chaque matin et qui n'est jamais terminée le soir : tâche spirituelle, tâche intellectuelle, tâche matérielle ; et croyez bien qu'il n'est pas question de se récuser. Ame paresseuse, que faites-vous dans la ruche aux abeilles ? Votre alvéole reste toujours vide, tandis que tous les autres se remplissent d'un miel délicieux. Votre lampe n'a pas d'huile, elle n'est pas allumée, elle n'éclaire pas, et vous vous faites illusion en demeurant tout simplement dans la lumière projetée par les lampes des autres, car l'heure de minuit sonnera bientôt, et l'Epoux ne tardera pas à venir, et les Vierges prudentes seules seront conviées au festin des noces de l'Agneau.

Vous devez travailler pour avoir le droit de manger votre pain quotidien : le pain matériel, le pain intellectuel, le pain de la divine morale de Jésus-Christ, le pain au-dessus de toute substance qui vous est servi si abondamment ! Si vous ne travaillez pas, si vous allez à droite et à gauche, traînant le fardeau de votre inutilité et le faisant peser lourdement sur vos compagnes, je ne sais, en vérité, quelle récompense vous attendez, ma chère, car vous n'êtes qu'une débitrice insolvable, que le Maître aurait le droit de jeter en prison. Le capital de vos bonnes œuvres est nul, et vous n'avez aucune créance, et personne ne vous doit rien ni au ciel ni sur la terre.

Mais on est si naturellement paresseux ! et nous

le sommes bien plus encore pour les travaux d'esprit que pour l'ouvrage des mains. — Je vous l'accorde, ma chère, mais il y a paresse et paresse. Il y a celle qu'on s'efforce de vaincre et celle que l'on savoure avec délices, comme un fruit défendu, malgré le devoir, malgré le remords de la conscience ; il y a la paresse qui nous fait frissonner à la pensée d'une étude abstraite, de quelque épineuse correspondance, d'un devoir répugnant, mais à laquelle nous résistons cependant, et malgré laquelle nous nous exécutons ; puis, il y a la paresse qui s'écrie toujours : *à demain les affaires importantes !* il y a cette détestable paresse qui dit résolûment : « Voilà une besogne qui doit nécessairement être faite, elle le sera donc ; si ce n'est par moi, ce sera par quelqu'un d'autre ; » il y a la paresse d'une moitié de la journée, comme disait M<sup>me</sup> de Sévigné, et c'est encore la moins mauvaise, quoiqu'elle ne soit pas bonne. Heureuses les âmes diligentes qui travaillent depuis la première heure du jour jusqu'à la dernière ! Quelle belle moisson n'amasseront-elles pas dans les greniers du Père céleste !

Sénèque disait que la plupart des hommes passent la plus grande partie de leur vie à ne rien faire, ou à mal faire, ou à faire tout autre chose que ce qu'ils devraient. Soyez de cette admirable catégorie de gens qui travaillent tous les jours, qui travaillent très-bien, et qui font précisément les choses qu'ils doivent faire. Pour cela, faites attention, je vous en prie, aux simples

avertissements suivants, qui peuvent bien ne pas être d'un vif intérêt, mais qui, pour vous, chère institutrice, ont néanmoins de l'importance.

Faites toutes choses en temps et lieu, et ne bouleversez pas plus la besogne que les meubles de la maison. Si vous avez toujours des empêchements quand le devoir vous réclame, vous n'êtes pas une aide, mais un obstacle. — J'étais très-occupée, dites-vous. — C'est possible ; mais l'occupation qui empêche de se rendre à l'appel du devoir, n'entre pas en ligne de compte et ne vous vaudra rien. Soyez donc au poste d'honneur, c'est là seulement que vous mériterez la décoration. Ensuite, votre tâche étant terminée, n'allez pas vous plonger dans un repos superbe et paresseux ; donnez un coup de main à votre compagne et ne lui dites pas cruellement :

Or, adieu, j'en suis hors,  
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts.

Elle est si gracieuse aux yeux de Dieu même et de ses anges, la main tendue vers le prochain pour l'aider et le secourir ! C'est par ce moyen qu'on double ses deux ou ses cinq talents, qu'on fait rapidement sa fortune éternelle.

N'attendez pas la dernière extrémité pour fournir le petit travail qu'on vous demande. Quel mérite auriez-vous à achever demain ce qu'il nous fallait absolument aujourd'hui ? Voici le moment d'expédier les bulletins trimestriels, et je vous vois avec une énorme série de compositions à corri-

ger... Nous sommes à la veille d'une fête, et vous ébauchez votre discours... Pauvre amie, je vous plains bien ! Mon Dieu, ma chère, apprenez donc à commencer à temps et à finir à point ! Ce faisant, vous aurez le bonheur de compter parmi ces personnes solides, auxquelles on peut se fier avec une sécurité parfaite, et dont on dit : « C'est une telle, elle l'a promis, elle le fera. » Ne vous préoccupez pas tellement de la difficulté : il faut élever son cœur vers Dieu, se faire généreusement violence et aborder le travail. Vous voilà lancée, c'était le plus difficile, le plus formidable, il ne vous reste qu'à nager vigoureusement, et bientôt vous atteindrez le rivage ; et votre conscience, heureuse du devoir accompli, pourra pousser un soupir de suprême satisfaction.

Je vous avouerai que je ne me mets jamais à ce travail-ci qu'avec une vive répugnance, car il n'est pas attrayant de sa nature, et à mesure que j'avance, l'horizon grandit, grandit, le chemin se perd dans un lointain effrayant, et je me dis : quand arriverai-je ? Mais je n'ai pas plutôt fait violence à ma paresse que je me trouve heureuse de causer avec vous, même sur des matières assez ardues. La lutte est douloureuse, mais la victoire est douce. Les jours où je ne travaille pas très-fortement, très-sérieusement, car nous travaillons toujours, je me trouve trop en face de toutes nos misères communes, des vôtres et des miennes.

Avec l'amour du travail, vous n'éprouverez pas les tourments de l'ennui, vous ne serez pas aux



prises avec ce monstre épouvantable, vous ne serez pas rongée vivante par ce vautour, mille fois plus terrible, dit-on, que celui qui dévorait les entrailles de Prométhée. Grâce à vos intéressants devoirs, chères institutrices, ce n'est pas à vous qu'on pourrait dire avec le bon Lafontaine : *Vous ennuyez-vous point ?* S'ennuyer ! mais je pense que c'est un péché pour une âme chrétienne. Nous ennuyer sous le regard de notre Dieu, en face de cette belle nature qu'il a créée, de nos saints devoirs, de nos sublimes affections, de nos immortelles espérances, mais cela paraît tellement insolent qu'on en reste confondu. Mes chères, comprenez combien il importe de faire de vos élèves des filles laborieuses, afin que, dans la suite, elles ne soient point de ces femmes qui s'ennuient, afin que tous les moments de la vie leur soient plus précieux que les perles et les diamants, afin qu'elles trouvent leurs journées encore bien trop courtes quand tous les instants en ont été consacrés à de chers devoirs.

La conscience d'un travail bien fait met le cœur dans je ne sais quel état de dilatation, de joie intime, qui justifie tous les jours cette belle parole d'un ancien : *Les dieux nous vendent le bonheur au prix de nos travaux.*

*Age quod agis*, soyez à ce que vous faites, sérieusement, attentivement, que votre pensée soit absorbée dans l'occupation du moment. Si cette pensée est fréquemment absente, soyez sûre que votre travail sera entaché de mille imperfec-

tions. Il est une distraction permise, c'est celle qui dirige l'œil de l'intention vers le ciel. Ce vol de l'esprit vers les choses d'en haut, ne saurait nuire à l'attention ; il l'encourage, au contraire, et la raffermir, et la retient fixée avec amour sur l'objet qui doit la captiver. Mais les échappées à droite et à gauche, les descentes à terre, surtout, ne valent rien. La profondeur de l'attention a bien parfois le défaut de nous rendre un peu brusques, mais on reconnaît son tort, et on s'efforcera d'avoir à l'avenir cette charité douce et patiente qui incline, pour un instant, vers autre chose, la pensée fixée sur un point unique. Cette courbe affectueuse, mais très-élastique, permettra bien vite de revenir au point de départ.

Vous dirigez un pensionnat, vous êtes donc la mère d'une grande famille, et vous devez attacher de l'importance aux moindres détails. Dans votre maison rien ne doit se faire machinalement, rien dans l'absence du cœur : lui présent, tout sera bon, tout sera parfait. Que l'esprit soit paresseux quelquefois, c'est un mal sans doute, un mal très-grand ; mais que le cœur devienne paresseux, alors c'est fini, tout est perdu, c'est la désolation dans le lieu saint. Oh ! que le cœur diligent est donc capable d'une grande dilatation ! Le vôtre, chère institutrice, s'étend à tous vos devoirs, à toutes vos leçons, depuis l'alphabet jusqu'à la littérature ; il embrasse toutes ces pieuses sollicitudes avec lesquelles vous allez au-devant des caractères froids et insensibles pour les réchauffer,

les couvrir, les faire éclore à la vie de la grâce et des saintes affections ; il est encore là, ce cœur, dans vos soins matériels qui recherchent, sans trêve et sans relâche, le bien-être de vos élèves et l'assurent partout, dans les salles d'étude, les cuisines, les dortoirs, etc. Je le retrouve, ce cœur diligent, dans le zèle qui vous transporte pour la bonne renommée de votre maison, car vous ne donnez pas une leçon, vous ne faites pas une surveillance, vous n'écrivez pas une lettre, vous ne proférez pas une parole, vous n'avancez aucune proposition, vous ne donnez pas même un repas, vous ne soignez pas une jeune malade, sans imprimer à tous ces actes le cachet de la plus grande perfection possible. Il est absolument nécessaire, vous le comprenez si bien, qu'on puisse dire de vous : *Elle a bien fait toutes choses*. Gardez-vous de cette lâcheté qui se contente de remplir le devoir à demi, qui, de propos plus ou moins délibéré, y laisse glisser de grossières imperfections. Vous le savez, d'après notre système, il faut revenir sur une besogne mal faite. Ce sera toujours avec un humble courage, supposé que la bonne volonté n'ait pas fait défaut une première fois ; sinon, il est difficile de porter remède au mal. Quand on éprouve, en quelque sorte, des nausées à l'aspect du devoir, et c'est le fait des âmes lâches et paresseuses, je ne sais trop ce qu'il faut leur dire ou leur faire ; on gémit, on soupire, on se tait, on dissimule, et je crois que le plus souvent on prend leur place et on se charge de leur

besogne, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans l'œuvre sainte, afin qu'il n'y ait point de scandale. Souffrirez-vous, ma chère, qu'on vous ravisse ainsi votre part de mérite et de gloire pour le royaume des cieux ?

Voici des occupations de nature bien différente ! L'une m'est agréable et chère, l'autre m'est antipathique au suprême degré. Allons ! je prendrai, oui, je prendrai la dernière tout d'abord, ce matin, à l'instant même ; l'autre me sera la bienvenue vers le soir, elle deviendra le cher complément d'un devoir austère, courageusement rempli ; elle sera la goutte de miel dont la douceur exquise viendra se mêler au bon témoignage de ma conscience.

Dans votre maison d'éducation, les différentes charges seront remplies dans les sentiments d'une affectueuse charité. Toutes sont lourdes, ne vous y trompez pas, et soyez sûre qu'il n'y a que le cœur pour les rendre légères. Quand la plume me pèse bien fort, je pousse quelquefois un soupir en secret, et j'envie la besogne matérielle. Assurément, c'est un tort. Mes chères, nous veillons à la lingerie, ou nous donnons un cours de littérature ; nous pansons un doigt malade, ou nous chantons une mélodie ; nous dansons des rondes avec les élèves, ou nous leur faisons une instruction qui les charme et les attendrit, tout est bon, parce que tout est nécessaire et se rapporte à la fin de notre œuvre ; tout est méritoire, parce que tout procède de notre amour pour les âmes,

et qu'il n'importe par quel moyen on les gagne à Dieu.

Il est des personnes qui ne font jamais volontiers ce qu'on leur dit de faire : « Autre chose, oui, mais pas cela ! » On épuise toutes les inventions de l'intelligence et de l'amour pour trouver enfin ce qui pourrait plaire à ces esprits de contradiction ; mais, hélas ! c'est peine perdue. Avouez que c'est triste.

Les personnes capricieuses disent : Je ne travaille pas aujourd'hui, je suis mal disposée, je ne ferai rien qui vaille... — Ma pauvre amie, que dites-vous ? Quoi ! vous connaissez si peu le prix du temps, si peu le fond de votre nature ? Mais si vous ne luttez pas, l'état de mauvaise disposition deviendra votre état permanent ; et comment rendrez-vous compte de votre précieuse vie ?

Vous avez vu des femmes du monde renverser l'ordre naturel, l'ordre providentiel, et faire de la nuit le jour, et du jour la nuit. Ecoutez. On n'a le droit d'être debout pendant la nuit que pour des œuvres de sublime abnégation, qu'après des journées pleines ; sinon, les veilles n'ont point de raison d'être. Vous jasez, vous lisez, vous jouez, vous chantez jusqu'à minuit ; où sont ensuite ces belles heures calmes et matinales, les meilleures de toutes pour la prière, l'étude, le travail et les soins du ménage ?

Travaillons avec persévérance et ne laissons pas nos œuvres à moitié faites. Nos élèves, à leur tour, si jeunes qu'elles soient, doivent apprendre

à persévérer dans leurs petites entreprises. Vous en trouverez qui ont la manie de toujours commencer et de ne jamais finir. Embrasser trop de choses à la fois, c'est un autre piège à éviter, car il nous jette en plein découragement.

Oui, je l'avoue, il y a travail et travail ; il y a celui qui, tout en nous écrasant, a cependant le privilège de n'être pas contraire à nos inclinations, et celui qui tout à fait opposé à nos goûts naturels, nous inspire une grande répugnance. Il est vrai que nous sommes assez rarement dans le cas de gémir sous ce dernier fardeau, qui ne se présente que dans les circonstances exceptionnelles. Alors, je prends pour quelques jours mon cœur à deux mains, et je m'exécute. En règle générale, on n'enfouira point votre talent, et on vous emploiera selon votre aptitude. La prudence l'exige, la nécessité y force. Or, il est certain que nos goûts ne sont pas en raison inverse de nos dispositions naturelles.

Il y a le travail que nous voudrions bien faire à l'exclusion de tout autre et à tête reposée, mais que, dans un pensionnat, on vient interrompre sans cesse. Et pourquoi ? Vous seriez bien tentée de dire : « Pour des bagatelles et des riens ? » Mais non ; vous faites un effort de pieuse raison, et vous vous rétractez : « C'est pour des choses utiles, nécessaires. » Et vous relevez la tête en souriant, chère directrice, et vous vous résignez à régler mille petites affaires, à écouter avec longanimité des détails inutiles, qu'il vous serait

bien agréables d'entendre résumer en deux mots. Ne l'oubliez jamais : la moindre chose est importante quand il s'agit de la direction d'une maison où l'on instruit, où l'on sauve les âmes : où la guérison des petites infirmités morales doit nous occuper tous les jours de notre vie ; où les soins matériels doivent nécessairement avoir leur place à côté des grandeurs et des beautés de la religion, des sciences et des arts.

Ayez une activité calme et non pas turbulente. Il est des gens qui se donnent beaucoup de mouvement, qui font beaucoup de bruit, qui annoncent à son de trompe tout ce qu'ils proposent de faire, et qu'en sort-il souvent?... Le calme double nos forces, l'action faite en silence est plus entière, plus parfaite et plus rapide.

Ne parlez pas trop de votre travail, tant qu'il n'est qu'en voie d'exécution. Ce sera plus humble, plus modeste et plus sûr. C'est assez que l'œil divin suive vos laborieux efforts. Quand vous aurez achevé en silence, vous nous causerez une douce surprise ; avec vous, nous bénirons le Seigneur, et nous dirons : *A Dieu seul, tout honneur et toute gloire.*

Quand vous auriez travaillé pendant toute une semaine avec ce succès incontestable et délicieux qu'on ne se dissimule pas à soi-même, et qu'après cela, ma chère, il faudrait vous dire en âme et conscience : « Mais il n'y a rien là pour nos élèves ; je n'ai pas songé que je leur dois mes soins et mon temps ; elles n'ont fait que bien peu ces



jours-ci... » Ce serait un malheur pour vous et pour elles, ce serait pour nous toutes une grande tristesse.

Mentionnons une petite ruse de la paresse dont vous ne devez pas être victime : Heureuses, vous portera-t-elle à dire, heureuses les âmes contemplatives ! Hélas, je suis chargée de bien graves sollicitudes ! Si, n'ayant d'autre souci que mes prières et mon tricot, je pouvais me recueillir toute en Dieu, quelle douce existence ne mènerais-je pas ! — En effet, il serait très-doux d'aller au ciel en tricotant, mais telle n'est pas votre vocation. Prenez garde ! N'y a-t-il pas un peu de gloriole dans le principe secret de vos plaintes ? Seriez-vous vraiment bien contente d'être déchargée de tout soin et de tricoter toute la journée ? — Mais pour être plus recueillie, plus parfaite et plus sainte... — Point de déraison, ma chère ! La vie contemplative est une vie très-laborieuse et point du tout commode ; il paraît bien que vous n'en savez pas le premier mot. Quant à vous, demeurez dans l'esprit et les œuvres de votre vocation. Le travail fait pour Dieu donnera des ailes de feu et de flamme à votre prière. Ainsi, ne prétendez pas être un chérubin oisif : les brillantes portes du paradis ne s'ouvrent pas à ces êtres anormaux.

Ceci me rappelle qu'un jour, faisant visite dans un couvent, je remarquai un certain émoi. Voici ce qui venait d'avoir lieu. On avait reçu, en qualité de sœur converse, une petite personne très-gentille, douce, pieuse, agréable à voir et qui

avait nom Colombe. Or, la supérieure, sans trop préambuler, lui dit de se mettre à l'ouvrage. — Mais non, s'écrie Colombe, je suis venue pour prier, moi ; je suis venue pour servir le bon Dieu, moi ; je suis venue pour devenir une sainte, moi. — On s'efforça, mais en vain, de lui faire comprendre en quoi devait consister sa sainteté. Au bout de quelques jours, la colombe était devenue un épervier, et justement on venait de lui signifier son congé définitif. Cette fille s'en alla furieuse, injuriant tout le monde et criant qu'on l'avait empêchée de devenir une sainte.

Je vous souhaite le bonheur de tomber de fatigue... pas précisément tous les jours, mais souvent. Or, il n'est pas nécessaire que vous chantiez ce bonheur à tous les échos. Ma fille, Celui qui doit vous récompenser le saura bien. Il a été convenu dans notre conseil privé qu'aucune de nous ne dirait à l'avenir : « Je suis fatiguée, je suis extrêmement fatiguée, je n'en puis plus de fatigue. » En prenant ces airs de victime, on a trop l'air de mendier l'admiration encore plus que la sympathie : « Admirez mon courage et plaignez mon infortune. Je viens de transporter des montagnes, vous voyez la sueur ruisseler sur mon front. » Pas de cela, mes bien chères ! car il est tout aussi contraire à l'Evangile d'attirer l'attention sur son travail que sur ses aumônes.

Oui, sans doute, notre travail est bien lourd, et nous ne saurions nous en acquitter sans une grâce puissante. Voilà pourquoi une institutrice

persévérante mais non pieuse, me semble une étrange énigme. Serait-ce bien son mince traitement, c'est-à-dire le pain sec, qui lui inspire le courage de son devoir ? Pauvre fille ! que son travail de forçat doit être horriblement lourd, qu'il doit être au détriment de sa santé, de sa paix, de son bonheur ! Pour vous, c'est différent : vous n'enseignez pas pour vivre, vous vivez pour enseigner ; vous enseignez, et le regard de votre cœur est fixé en Dieu, et tout s'allège, tout s'adoucit ; et, bien que la nature paresseuse ne perde pas ses droits, vous allez triomphante à votre travail, parce que la foi vous montre le ciel ouvert, parce que vous entrevoyez déjà votre palme éternelle.

Voilà pour vous, mes chères ; maintenant, occupons-nous de notre pensionnat.

Qu'on veuille me pardonner, car, ici, je ne puis m'empêcher de pousser ce grand cri de jubilation : Nos élèves sont vraiment bonnes, vraiment pures, vraiment sages, et leurs anges célestes se réjouissent de protéger des anges de la terre ! Pourquoi donc cela ? C'est parce que ces élèves travaillent, parce qu'elles ne sont jamais oisives, jamais ennuyées, parce que les jours d'étude, de fête, de dimanche, sont tous également remplis, parce que les occupations sont toujours bien chères, toujours intéressantes, parce qu'on n'a jamais fini, et parce qu'il resterait tant de bonnes choses à faire, et que le temps manque, et que malheureusement voilà le soir ; parce qu'en certains moments, on

est accablé de fatigue et qu'ensuite on dort si bien, et qu'on ne s'éveille pas avant les cloches, qui ont besoin de sonner à grandes volées, et qu'on ne se lève que pour recommencer avec un nouveau courage, et qu'absolument on n'a pas le temps de songer à mal.

Que doit-il se passer dans ce pensionnat de jeunes filles où l'ennui, avec toutes ses mauvaises inspirations, se glisse pendant des heures et des journées entières ? Je n'ose tracer le tableau qui s'offre à ma pensée, et que je sais être si vrai. Il est trop sombre et trop désolant ! Je vois un parterre de fleurs fanées... Si on savait ! O mesdames, tâchez donc de comprendre l'immense responsabilité qui pèse sur vous, et que vos élèves n'aient pas d'instant où leur imagination puisse vaguer, pas d'instant où elles s'entretiennent, en petit comité, de leurs vues d'avenir, presque toujours si folles, si extravagantes ! Un pensionnat où on ne travaille pas, mais c'est un gouffre ! O tendre mère, gardez-vous d'y jeter votre enfant !

Vous trouverez chez vos élèves la paresse intellectuelle, la paresse morale, et quelquefois aussi, mais plus rarement, la paresse physique. Vous avez à corriger tout cela.

Le goût de l'étude ne vient spontanément qu'à un nombre très-restreint de jeunes filles. Combien donc votre affection ne devra-t-elle pas être ingénieuse et persévérante pour inspirer ce goût à la masse de vos élèves ! Qu'il vous faudra avoir d'excellents procédés pour faire aimer l'étude à

des enfants qui l'ont naturellement en horreur, et surtout à ces jeunes personnes qui commencent trop tard, dont l'intelligence est obstruée, et qui ont besoin d'être conduites avec de si grands ménagements !

Ayez de la bonté, ayez aussi de la fermeté. Considérez, je vous en prie, votre petite paresseuse, et admirez la tactique qu'elle sait mettre en jeu pour vous lasser, pour triompher de vous. Elle soutiendra son rôle bien longtemps, et vous aussi, soutenez le vôtre avec calme, avec dignité ; soyez ferme, lutez, lutez, n'abandonnez point le champ de bataille. L'élève, si peu sensible et intelligente qu'elle soit, comprendra cependant qu'elle doit céder ; vous romprez sa petite tête, elle apprendra sa leçon, elle fera son devoir. Cela peut durer une année, deux années. Ne perdez pas courage. Entre tous les dons du Saint-Esprit, il vous faut avoir la longanimité ; avec elle, vous gagnerez du terrain tous les jours, et, pied à pied, vous finirez par remporter une chère et glorieuse victoire.

Faut-il punir l'élève paresseuse ? Seulement par où elle a péché. Je vous conseille d'exiger que le péché d'omission soit positivement réparé par l'acte qui a fait défaut. Encore faut-il souvent se contenter d'une réparation en gros, d'un travail à moitié bien fait. La petite fille en retenue pour le devoir négligé, ne saurait être de bonne humeur. Ne prétendez donc pas qu'elle mette exactement les points et les virgules, n'exigez pas que sa

couture, inondée de larmes, soit exempte de tout reproche. Ajoutez toute la flamme de votre affection maternelle à la petite lueur de bonne volonté qu'on vient de vous témoigner.

Généralement parlant, vous pouvez vous dispenser de solliciter le concours des mamans quand vos élèves ne répondent pas à vos soins. On parle avec éloge de la fermeté des pères de famille. C'est à l'égard de leurs fils, sans doute?... Je me dispense de dire ici ma pensée tout entière. Chère institutrice, les mamans vous en voudront toujours un peu quand leurs chères bien-aimées n'obtiendront point de brillants succès ; mais dès qu'il s'agira d'amener forcément une élève à travailler, comptez sur votre propre industrie, sur le secours du Ciel, et sur ce que vous pourrez trouver de bon au fond de ce jeune cœur dont vous tâcherez de remuer jusqu'à la dernière fibre ; et si aucune n'est sensible, si votre voix n'a pas d'écho, résignez-vous doucement, car, à coup sûr, on vous accusera de négligence ou d'incapacité. Il vous arrivera qu'en forçant une enfant à travailler, vous tomberez dans la disgrâce de sa famille ; mais l'élève qui, en sortant de chez vous, produira son brevet d'imbécillité parmi tout son entourage, vous fera bien plus de mal. Ces autres familles qui, pleines de confiance, mettent leurs enfants sous votre sauvegarde, comme Dieu nous met sous les ailes de nos anges gardiens, ces familles qui marchent d'accord avec vous, et qui vous secondent puissamment, vous donneront ce léger baume de

consolation humaine qui fait grand bien dans notre pénible ministère, et dont vous sentirez le besoin, à moins que vous ne soyez une de ces âmes supérieures qui ne regardent jamais qu'en haut...

Courage donc ! et votre élève vous en saura gré. Quand le goût du travail, de l'étude, aura remplacé la pénible contrainte, elle sentira ce qu'elle vous doit, elle vous conservera un impérissable souvenir de reconnaissance. Il y aura un moment dans sa vie où, remplissant les devoirs sacrés d'épouse et de mère avec la vigilance et le dévouement de la femme forte, elle songera à vous, à vos bonnes leçons, et alors, dans le secret de son cœur, elle vous rendra mille fois grâces, parce que vous lui aurez fait contracter l'habitude de cette précieuse vertu d'activité qui la rend heureuse dans la fatigue même.

Les élèves paresseuses par intervalles seulement vous donneront moins de soucis. Rappelez le souvenir de ce qu'elles ont fait dans les bons moments, dites-leur affectueusement de quelle énergie vous les savez capables ; elles en conviendront dans toute la sincérité de leur bon cœur et de cet amour-propre qu'il faut bien quelquefois aiguillonner un peu, car on ne saurait invoquer sans cesse des motifs sublimes et sacrés : il ne faut pas abuser des grands moyens. Il vous reste une précieuse ressource dans l'amour filial. Ce touchant motif d'émulation attendrit les jeunes âmes, et leur fait désirer le succès sans orgueil, car il ne s'agit plus d'elles-mêmes.



La paresse intellectuelle n'est jamais sans la paresse morale, et ces deux paressees réunies sont notre coupe d'absinthe. On ne saurait croire combien elle est amère ! Il y a telle nature sur laquelle les plus fortes, les plus touchantes leçons glissent sans laisser la plus légère impression, la moindre trace de leur passage. Le sentiment religieux, le sentiment du devoir, l'amour pur et profond, avec tous les nobles sacrifices qu'il inspire, rien ne s'éveille. On reste stupéfait devant cette force d'inertie qui résiste à l'action la plus pénétrante, au langage le plus persuasif. Vous avez dépensé tout ce que vous inspirait votre zèle, votre affection, et vous voilà en face d'un chef-d'œuvre d'ineptie morale, d'une momie, d'un cœur de glace ou de pierre, et votre âme, dans son anxiété profonde, a beau prêter l'oreille, elle attend en vain qu'un soupir généreux lui réponde et lui prouve, au moins une seule fois, qu'elle a été comprise...

Ne vous découragez pas trop, et ne vous affligez point comme ceux qui n'ont point d'espérance. Voici ce que nous avons eu occasion de constater maintes fois.

La semence sainte avait germé lentement dans les secrètes profondeurs de l'âme, et, à la suite des années de pension, au contact d'une première épreuve, elle poussait des jets vigoureux comme la plante qui, après avoir languï, se ranime soudain sous l'action bienfaisante des tièdes ondées. L'instruction, corroborée par la souffrance, éclaire enfin l'esprit, rend le cœur sensible et porte à la

vertu. Ne cessez donc pas de corriger, d'instruire, et croyez bien que ce ne sera jamais à contre-temps, si c'est toujours avec charité. Courage ! il vous sera donné enfin de voir, dans la vie sociale de votre élève, ce progrès tant désiré, ce progrès que vous n'avez pas eu la joie de contempler au temps de son éducation.

Le traitement de la paresse physique réclame, à son tour, beaucoup de soins, des remèdes énergiques et persévérants. Telle élève aura toujours quelque bobo, quand il s'agira d'une promenade ou d'une récréation qui requiert l'exercice de ses membres. Si vous lui cédez, elle s'emparera du coin du feu pendant toute la période d'hiver, à partir du 1<sup>er</sup> octobre jusqu'au mois de mai, plus ou moins inclusivement. En été, ce sera bien autre chose. Des ampoules invisibles, des lassitudes sans cause l'empêcheront toujours de marcher. La grosse voix de la cloche ne lui inspirera jamais assez de résolution pour se lever à l'heure. Il fera toujours trop chaud ou trop froid pour le travail, car aucune saison ne convient aux paresseux pour se mettre sérieusement à la besogne.

Eveillez donc cette belle au bois dormant, aidez puissamment cette nature engourdie, et par une exigence raisonnable, et par des ordres positifs, et par des encouragements puisés dans l'ardente charité de votre cœur. Songez à l'avenir de la jeune fille paresseuse, à cet avenir déjà si tristement compromis dès à présent ; pitié de cette pauvre âme qui sera tentée, dans la suite, d'im-

moler à son triste penchant les plus sacrés des devoirs !

Nous ne sommes pas sans découvrir chez nous-mêmes quelque tendance à la paresse physique. Nos journées si pleines, si studieuses, rendent le lever de grand matin assez difficile. Il faut se résoudre à faire un généreux effort et ne pas oublier cette parole de je ne sais plus quel saint : « Un sommeil prolongé n'est pas une heureuse disposition à recevoir la grâce. » Quelle âme n'en a fait l'expérience ! En fait de sommeil, dit un moraliste, la qualité vaut mieux que la quantité. Disons bien à nos chères élèves qu'il est presque toujours de bonne qualité dans l'innocence et la vertu. Oh ! qu'elles seraient bien sages si elles conservaient dans le monde l'heure un peu sévère du lever au pensionnat !

Que je vous dise un mot spécial sur les travaux à l'aiguille. Vos élèves les exécuteront en perfection et les aimeront sérieusement, sinon, (et je ne cherche aucune espèce d'euphémisme pour voiler la dureté de ma parole), sinon, vous leur aurez donné une très-mauvaise éducation. Je parle ici de travaux nécessaires et utiles. Je vous en prie, que ces ouvrages futiles, lesquels semblent ne servir que pour donner une contenance dans les salons, n'absorbent qu'une très-minime partie de la journée de votre élève, de l'année scolaire de votre élève. Il est si bon et si beau de savoir coudre ! et les bagatelles de mode, d'ailleurs, s'apprennent si facilement !

Un digne curé avait invité quelques-unes de ses paroissiennes à confectionner des vêtements pour les pauvres. Le travail devait se faire en commun, afin qu'on y pût procéder avec méthode. L'appel charitable fut entendu, on s'y rendit avec un grand empressement; mais, ô malheur ! il se trouva que personne ne savait la couture, et bien moins encore la coupe du linge et des étoffes ; il est vrai que toutes ces demoiselles brodaient comme les fées. Grand désappointement ! mais on prit la résolution héroïque de faire son apprentissage, et, en peu d'heures, toutes les difficultés étaient vaincues, on obtint un succès triomphant. Excellentes et dignes personnes ! Le goût de la couture leur resta, et les pauvres s'en trouvèrent si bien !

Celles de vos élèves qui appartiennent à l'aristocratie ne doivent pas dédaigner la couture ni les soins du ménage. Qu'elles apprennent à mettre leurs blanches mains aux travaux utiles. Ce sera précieux pour les jours de solitude, pour les jours consacrés à la divine charité, pour les jours de besoin, d'épreuve et d'exil.

Vous trouverez parfois qu'une élève profondément studieuse répugne à de longs exercices d'ouvrage manuel ; mais elle a de la piété, elle a le sentiment du devoir et elle s'exécutera. Cependant, vous respecterez en elle les nobles dons de l'intelligence, et vous ménagerez toutes choses avec force et suavité. D'autre part, veillez à celle qui aurait un goût prononcé pour les arts, et que votre jeune artiste ne soit pas dépourvue des

connaissances et des qualités qui font la bonne mère de famille.

L'amour pour les ouvrages de mains ne doit pas devenir une passion. Il nous est arrivé de ne pouvoir presque plus arracher l'aiguille des mains d'une élève, et les travaux intellectuels devenaient absolument nuls. Persuadez-vous bien que les études doivent primer. L'occasion d'apprendre les travaux de femme se trouve toujours et partout, mais la bonne instruction scientifique ne se retrouve plus guère pour une jeune fille, après sa sortie de pension.

Vous ne l'avez pas oublié, chères collaboratrices, nous vous disions, il y a quelques années, alors que vous étiez les plus belles fleurs du cher pensionnat :

« Travaillez, afin que la divine Providence daigne faire de vous quelque chose, qu'elle puisse vous mettre à l'œuvre, n'importe dans quelle carrière, et qu'elle se serve de vous pour faire un très-grand bien... »

Nous n'avons pas besoin de vous dire que l'ordre est une conséquence nécessaire, et le magnifique résultat de l'amour du travail.

L'ordre est si beau ! Le Seigneur Dieu mit un si bel ordre dans sa création, une économie si admirable dans tous ses ouvrages ! Mes chères amies, cette divine Providence qui pourvoit à tout avec ordre et mesure, devrait être bien souvent l'admirable objet de nos pieuses méditations, car nous devons imiter sa maternelle sollicitude.

L'ordre est si beau dans le monde des intelligences, partout où elles s'inclinent sous la loi de l'Intelligence suprême ! il est si tristement troublé, là où elles se révoltent, où, aveuglées par l'orgueil, elles ne veulent plus reconnaître ni leur origine ni leur fin !

L'ordre est si beau dans ces cœurs dont toutes les affections sont réglées, ordonnées par la divine charité !

L'ordre était si beau dans le monde matériel avant qu'il eût été troublé par le péché ! Prenons-y garde, et que les défauts de notre nature paresseuse ne viennent pas troubler l'ordre, et ne nous empêchent pas de créer l'ordre dans ce petit monde matériel qui est notre part terrestre à nous, si humble qu'elle soit !

Ce bel ordre au sein du foyer domestique, vous le créerez, si cela est nécessaire, mes bonnes élèves, vous le conserverez, vous l'aimerez bien. Quand vous ne posséderiez qu'une chaumière, eh bien ! la propreté, l'ordre et la symétrie, transformeront cette chaumière en un palais. On n'obtient l'ordre que par un courage persévérant, par de généreux sacrifices. Là où il y a beaucoup d'ordre, soyez sûre que la femme ne se donne pas beaucoup de repos. Que chez vous l'ordre soit constant, sans être raide et inflexible ; qu'il ne soit pas votre but principal, votre orgueil et le terme de toutes vos aspirations, car dès lors il serait loin d'être parfait. L'ordre matériel peut être la joie d'une famille, il peut en être le tourment. Si, pour

conserver à vos appartements toute leur fraîcheur, à vos meubles tout leur éclat, à votre linge sa blancheur immaculée, il est interdit d'en faire usage, vous n'êtes plus dans l'ordre, vous êtes possédée d'une manie qui vous condamne, vous et les vôtres, à la misère au milieu de l'abondance.

Avec l'amour du travail et de l'ordre, vous goûterez les charmes de la vie sédentaire; vous n'éprouverez pas ce besoin d'être hors de chez vous, si contraire à la dignité modeste de votre sexe, si dangereux dans les grandes villes, et qui, à la campagne, vous familiarise bientôt avec ces formes sans gêne, contraires à toute délicatesse, et qui blessent cruellement les règles de la bienséance. Vous le savez, au retour des vacances, notre plus affectueuse approbation est pour celles d'entre vous qui se sont le mieux identifiées avec les bonnes habitudes de la maison paternelle. N'ayez pas, chères élèves, l'ambition d'avoir beaucoup voyagé, mais celle d'avoir été très-casanières. Il est des voyages de nécessité, sans doute, et tout voyage d'agrément n'est pas interdit, mais vous comprenez le principe et, dans votre bon sens, vous vous garderez bien de chicaner sur les mots.

L'ordre d'une famille est différent de l'ordre d'une maison d'éducation. Dans une famille, la ménagère peut être gracieusement flexible sur l'heure, elle le doit bien souvent : il faut attendre le chef et reculer l'heure du repas; celle qui en souffre le plus, n'en dira rien; mais chez vous, mesdames les institutrices, mais dans un pension-



nat, on n'attend pas. L'heure est chose sacrée, inviolable, et le son de l'horloge doit régler mathématiquement toutes les évolutions de ce grand corps. Eh quoi ! ferez-vous rebrousser chemin à ces bandes impatientes qui se rendent au repas, à la leçon, à l'étude, à la récréation ? mais c'est impossible. Les ferez-vous se morfondre en attendant la parole ou le potage ? mais on fera des niches, on trépignera d'impatience. C'est qu'il est cruel de se regarder en silence, et ne faisant rien ! Malheur, en ce moment-là, aux pauvres surveillantes qui sont sur les épines, et qui ne savent comment contenir les élèves et se contenir elles-mêmes ! Soyez donc exactes, mesdames, exigez que vos domestiques le soient. L'exactitude est la politesse des rois, c'est aussi la vôtre. Mais une circonstance impérieuse me fait arriver trop tard à un exercice : commencez, ne m'attendez pas ; j'arrive trop tard par ma faute, j'ai tort assurément, mais commencez encore, ne m'attendez pas, sinon vous intervertissez tout l'ordre, car, après cet exercice, après ce repas, vous devez prendre votre vol et vous rendre à vos différentes fonctions.

Je vous ai mises sur la voie, mes chères, c'est assez de détails, vous en saisirez tous les jours de nouveaux sur votre passage, et vous ne feriez pas mal de les consigner par écrit. Il me reste à vous dire un dernier mot sur cette matière.

Que, dans la suite de leur vie, vos chères élèves ne sacrifient jamais l'ordre moral à l'ordre matériel. Un vif sentiment de tristesse me saisit le

cœur à cette pensée. Voici une maison où règne un ordre matériel éblouissant, on ne saurait trouver rien de plus parfait. Le linge de corps et de table fait plaisir à voir ; la toilette est charmante, d'un goût exquis, et elle coûte si peu ! car madame fait tout elle-même, madame est vraiment le type de l'ordre, tout le monde le dit, à l'exception, hélas ! des personnes chargées trop tard de l'éducation de ses enfants. Ici, je m'arrête : on ne peut pas tout dire, mais il y aurait de quoi répandre des larmes amères. En attendant, madame est satisfaite, elle se pavane tout heureuse dans la splendeur de son bel ordre domestique. N'essayez pas de lui dire la triste vérité : elle se montrerait cruellement offensée, mais ne songerait pas à remédier au mal. Vous me direz : « Voilà sans doute des cas très-exceptionnels, cela ne se rencontre qu'une fois sur dix mille ? Hélas ! je le croyais aussi à votre âge... » O mes chères amies, que de bonnes leçons vous avez à donner à vos élèves ! car vous devez les enfanter une seconde fois, selon la parole de l'Evangile. Savez-vous bien que peu de mères selon la nature ont de ces tendresses morales profondes, de ces tendresses persévérantes et courageuses qui font les jeunes âmes toutes belles ?

Aimez le travail, aimez le devoir, et vous surmonterez toutes les difficultés, et vous ferez de petits miracles.

« Le devoir, » dit un homme éminent, « le devoir difficile surtout, est exigeant et veut être

aimé, autrement il rebute. Je dirai tout : il veut être aimé pour lui-même ; il veut l'être au-dessus de tout ; il veut que tout lui soit sacrifié ; il veut qu'on s'oublie et qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui. En un mot, il veut être aimé comme Dieu ; et il fait bien, car, enfin, le devoir c'est la volonté divine, c'est Dieu même ! »

## III

## MÉLANCOLIE, LARMES ET JALOUSIE.

Chose étonnante ! c'est la belle jeunesse, cette jeunesse qui ne sait encore presque rien des douleurs de la vie, cette heureuse jeunesse qui aurait tant de motifs d'être toujours souriante, c'est elle que nous devons chercher à préserver de la mélancolie ; nous qui sortons tous les jours de l'arène le cœur brisé, le cœur sanglant, nous venons prêcher aux jeunes filles la joie et la sérénité de l'âme ; sans cesse sur le point de nous trouver aux prises avec quelque adversité nouvelle, nous devons donner le précepte et l'exemple d'une douce gaîté.

Ma jeune institutrice, la mélancolie vous est bien mauvaise. Mais d'abord essayons de la définir, ou au moins tâchons de nous entendre sur les termes.

La mélancolie est une tristesse vague et sans motifs, qui enveloppe l'âme de ce brouillard épais que les doux rayons du soleil de l'espérance ne parviennent pas à dissiper. Pauvre âme ! elle frissonne, elle se rétrécit, elle s'épouvante, mais le brouillard l'engourdit au point qu'elle ne tente pas le moindre effort pour se dégager.

La mélancolie est encore ce découragement profond, ce froid, cette sensation douloureuse qu'éprouve le cœur pour une simple égratignure, pour une piqûre d'épingle, pour un froissement produit par une parole, un regard, une petite contrariété.

On est donc mélancolique sans motifs, ou pour des motifs tellement légers que, dans la suite de la vie, on y ferait à peine attention.

Nous savons que la disposition à la mélancolie est plus ou moins prédominante, d'après le tempérament ; mais, ma chère institutrice, le tempérament ne saurait nous excuser. La vertu consiste précisément dans le combat que nous livrons à nos mauvais penchants, et vous savez fort bien que l'homme moral n'est pas sans l'homme physique. Si, de ma nature, j'étais très-irascible, serait-ce une excuse pour me livrer à tous les emportements de la colère ? Votre constitution est faible, il y a chez vous des humeurs. Votre médecin ne cherche-t-il pas à les atténuer, à les dissoudre ? Ne travaille-t-il pas à modifier, à fortifier cette constitution imparfaite et débile ?

Mais quoi ! vous êtes triste, pâle, défaite,

qu'avez-vous donc? — Une montagne sur le cœur, quelque chose qui m'écrase... — Mais encore quoi? — Je n'en sais rien... — Vous devez donc vous distraire, vous devez prier, chanter, travailler, causer avec nous, échapper à vous-même... Allons faire une promenade, et permettez-moi d'entrer dans quelques détails sur la matière que nous traitons.

Mon amie, vous êtes candide et sincère, vous voulez bien avouer que vous êtes une de ces personnes qui, disposées à la mélancolie, se rendent malheureuses comme à plaisir et se font leur propre bourreau.

D'autre part, il est bien constaté que votre position est assez douce. Vous avez le nécessaire et même le superflu, vous jouissez de l'affection de vos compagnes, de celle de vos élèves; il ne tient qu'à vous d'être heureuse, et quand vous ne l'êtes pas, il me semble que cette divine Providence qui fut si maternelle à votre égard, vous dit sévèrement au fond du cœur : Ingrate ! regardez donc au bas de l'échelle sociale, et voyez...

Vous voulez bien convenir aussi qu'une tendance prononcée à la mélancolie est encore plus mauvaise et plus désastreuse pour une institutrice que pour toute autre personne du sexe. Nous voilà donc sur le terrain.

Mon amie, habituez-vous à vous rendre compte de vous-même à vous-même, et ne restez jamais sous une impression que votre raison désapprouve, désavoue hautement. Vous êtes à l'abri

des grandes peines, soyez donc habituellement heureuse, et les jours où vous ne l'êtes pas, sachez au moins pourquoi ; ne vous laissez donc pas abattre pour un souffle qui vient à passer ; encore ne le faudrait-il pas si vous aviez été renversée par un vent de tempête. On se relève, on marche, et on se garde bien de mériter cette épitaphe : Ci-gît dans la boue du découragement, madame, mademoiselle, la Sœur une telle...

Un homme d'esprit écrivait à sa petite fille, pensionnaire chez nous : « Vous êtes donc toujours mécontente, peu contente, pas contente, malcontente ? il ne doit pas faire bon de vivre avec vous. » Non, vraiment, il ne fait pas bon de vivre avec une personne habituellement mécontente, peu contente, pas contente, malcontente, car elle sème des épines sous les pas de tous et de chacun. Ma chère compagne de travail, pour me soutenir dans les difficultés que je rencontre tous les jours, j'ai vraiment besoin de votre bon et pieux sourire, il m'est plus nécessaire que mon pain quotidien.

La mélancolie, cette vilaine humeur noire, cette vapeur sortie des bas-fonds de l'âme, cette triste suite du péché originel, cherche encore à se faire belle et à revêtir des semblants de poésie... Il faut la dénuder impitoyablement, la disséquer, l'analyser, et, cette opération faite, vous ne trouverez en elle d'autres éléments que l'égoïsme et l'orgueil.

Je souffre beaucoup, et je m'efforce de sourire pour ne pas vous faire de la peine ; vous ne souff-

frez pas du tout, et vous pleurez pour me déchirer le cœur. Etrange renversement ! Les larmes savent être cruelles... mais nous y reviendrons.

Quoi donc ! il vous plaît d'être triste d'une tristesse vague et indéfinie ? Cela peut convenir à une héroïne de roman, mais non pas à une fille de lumière... Vous n'avez rien fait, vous avez rêvé ou boudé, (car c'est tout un), nous, au contraire, nous avons beaucoup travaillé, nous avons porté le poids du jour et de la chaleur, et nous avons besoin de répondre à la douce invitation de l'Esprit-Saint et de nous réjouir un peu ; mais vous ne le voulez pas, et vous venez jeter sur notre petite récréation les sombres reflets de votre mauvaise humeur... Encore une fois, c'est méchant, c'est cruel. Cependant, nous vous subirons en esprit de charité, ma pauvre amie, mais, de grâce, éloignez-vous des élèves, et n'allez pas leur montrer votre face chagrine et maussade, couverte des ombres de la méchanceté ; car il y a méchanceté où il y a mauvaise humeur. Or, n'entendez-vous donc pas nos jeunes élèves vous dire d'une voix suppliante ce que nous disons nous-mêmes au bon Dieu dans notre prière de tous les jours : *Faites briller sur nous la lumière de votre visage....* Vous avez vu quelquefois des plantes étiolées, qui avaient végété sans air et sans lumière ; il en serait ainsi de vos élèves, si le doux soleil de votre sourire ne venait, à chaque instant, les ranimer, les réchauffer.

O ma chère institutrice ! vous devez être ra-



dieuse aux yeux de vos élèves comme Moïse descendant du Sinaï ; et les rayons de votre visage seront si réjouissants pour les enfants que Dieu vous donne, et vous n'aurez pas besoin de vous couvrir d'un voile : ce sera tout à la fois le Thabor et le Sinaï, l'amour et la lumière, et les âmes de vos élèves regarderont dans la vôtre, et vous vous verrez face à face...

L'âme mélancolique est une âme défiante, et toujours aux aguets pour mesurer ce qu'on donne aux autres, ce qu'on lui refuse à elle-même. Voici sa triste méditation de presque tous les jours, elle la fait même aux pieds des autels : « La supérieure a bien peu d'égards pour moi ! mes compagnes me témoignent si peu de confiance ! les élèves si peu de respect ! Il est certain qu'on ne me regarde pas, qu'on ne m'écoute pas, qu'on ne m'aime pas. Sait-on seulement que je suis triste, que je suis fatiguée, que je suis indisposée ? J'ai le cœur serré, je n'ai plus d'appétit ; mais qui s'en aperçoit ? qui s'en inquiète ? La partie la plus rebutante de la besogne m'incombe toujours, je suis aux postes où personne ne se soucie d'être... Ah ! la triste vie que je mène ! » A cela, il n'y a rien à dire, il se fait un grand silence dans les régions de la raison et de la piété, car la raison, la piété, ont bien grande peine à triompher de ces conclusions de la mauvaise humeur.

Lisez ce que dit sainte Thérèse des caractères mélancoliques, et ne vous épouvantez pas trop de la médecine morale qu'elle conseille de leur admi-

nistrer. Cette femme d'une si haute intelligence et d'un cœur si sensible, avait cependant compris qu'il faut sévir contre les humeurs noires. Or, ce qui était vrai pour les âmes saintes qu'elle dirigeait, l'est bien plus encore pour vous qui devez briller dans votre établissement d'instruction comme un astre au firmament. Dans les corporations religieuses, nous voyons les âmes mélancoliques voyager de maison en maison ; dans les institutions laïques, les âmes boudeuses passer d'établissement en établissement, laissant en tous lieux une trace noire de leur passage, *sidera errantia*, et quelles étoiles ! La lumière de leurs petits talents, si talents il y a, se trouve parfaitement offusquée par les vapeurs noires qu'elles exhalent tout autour d'elles. Ce ne sont plus que des lampes fumantes.

O vous, ma chère, qui vous montrez mécontente et chagrine au milieu des douces splendeurs et des parfums du sanctuaire, que voulez-vous donc ? Le monde vous dégoûtait, l'éclat et le bruit vous étaient à charge, et vous ne sauriez, âme inconsistante, être heureuse qu'à demi, là où *Dieu habite avec vous* ? Mais vous vous récriez, vous ne supportez pas cette parole, elle vous froisse dans vos affections les plus chères... Je la retire donc, mais vous, soyez conséquente et logique. Votre douce vocation, ma bien-aimée, c'est d'être deux fois heureuse, ici-bas et dans l'éternité. Si vous n'atteignez pas la première fin, vous vous mettez vraiment en danger de manquer la seconde. *Re-*

*cueillez votre âme dans sa sainteté, et bannissez loin de vous la tristesse.* O fleur virginale, répandez une odeur assez suave pour embaumer tout le parterre, qu'il sorte de vous une vertu vivifiante et qu'à votre approche toutes vos jeunes élèves éprouvent un tressaillement de joie et de bonheur.

Je tiens note de vos aveux. Vous me disiez, il y a peu de jours : « Toutes les résolutions que je forme dans mes moments noirs et chagrins, ne valent rien, et je les désavoue aussitôt que mon cœur est dans son état normal ; toutes les paroles que je profère dans une disposition d'esprit un peu sombre, ne valent rien, et, ne pouvant pas toujours les reprendre, je dois les déplorer amèrement dans mon examen de conscience ; tout ce que j'écris dans mes heures de mélancolie ne vaut rien, et j'ai toujours regret de l'avoir laissé lire. » C'est un excellent raisonnement. Vous dites si bien, veuillez agir en conséquence.

Quoi donc ! me répondez-vous, au milieu des mille douleurs d'une carrière ingrate, je pourrais garder ma paix et ma joie ? — Oui, sans doute, au milieu de vos douleurs vous pouvez, vous devez goûter cette joie, cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment. Nous avons besoin de contrariétés, mon amie, pour ne pas nous corrompre comme l'eau dormante et ne pas devenir une vase infecte. Vous le savez bien : l'encens n'exhale son parfum que lorsqu'on le brûle...

Le secret du bonheur, ce n'est pas d'échapper à la souffrance, mais de l'endurer avec calme.

Vous aurez beau fuir, la douleur vous atteindra partout. N'importe où vous dirigerez vos pas, les croix viendront au-devant de vous. Ne vous irritez pas, ne criez pas, ne sanglotez pas, mais posez les deux mains sur votre cœur, inclinez la tête, et résignez-vous : c'est la pratique des âmes grandes et généreuses. Et ne dites jamais : Cela suffit, maintenant j'ai assez souffert ! Non, nous ne terminerons ici-bas notre tâche de souffrances qu'en rendant le dernier soupir. Du reste, mieux vous ferez les choses, ma bien-aimée, plus on exigera de vous. Jamais on ne vous laissera en paix ni pour le travail ni pour la vertu ; toujours on vous dira, et toujours votre conscience répétera : Encore, encore ! en avant, en avant ! Plus vous serez chargée de soins importants, plus on vous fera d'observations. Pour vous, nul repos sans soucis ! point de ciel sans nuages ! mais la grâce de Dieu *vous sera comme un tabernacle et un ombrage pendant la chaleur du jour ; une douce sécurité, un lieu de refuge, les jours de tempête et de pluie.* Ecoutez Fénelon : « La paix intérieure ne réside pas dans les sens, mais dans la volonté. On la conserve au milieu de la douleur la plus amère, tandis que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir. »

Or donc, puisqu'il faut accepter sa croix, prenez la vôtre avec de bonnes façons, et portez-la d'une manière gracieuse. Votre cœur a reçu une petite

blessure, il faut recourir aux moyens de guérison les plus sûrs et les plus prompts. Mais vous vous amusez à retourner le fer dans la plaie, vous vous plongez, vous vous abîmez dans votre douleur, et vous n'en voulez point sortir ; est-ce raisonnable ? Voyez votre compagne... elle souffre comme vous, mais elle envisage l'épreuve d'un regard tranquille et serein ; elle la traverse héroïque et victorieuse, sans se douter de sa sublime vertu.

Chez certaines âmes, la souffrance n'a aucune profondeur et la douleur déborde tout entière au dehors ; elles font beaucoup de bruit, mais qu'elles sont vite consolées ! Nous n'avons pas à nous accuser de celles-là.

Vous n'avez pas le droit, mon amie, de vous abandonner à un chagrin : ce serait manquer à Dieu, ce serait lâche. Non-seulement on souffre infiniment plus avec le découragement qu'avec la patience, mais le découragement porte au murmure, et le péché vient se joindre à la peine. « Vous murmurez, » disait un saint, « mais vous jetez des pierres contre le ciel et elles retombent sur votre tête. »

Vous faites trop d'étalage de vos petites afflictions journalières. Ayez le courage de les cacher sous le saint voile de la résignation. Que derrière ce voile du temple, dans ce sanctuaire impénétrable, il n'y ait que Dieu et vous, Jésus portant sa croix, vous portant la vôtre. Parlez-lui de la sienne, et que la vôtre deviendra légère !

Vous cueillez ces fleurs des champs qui bordent

vosre chemin, vous cueillez aussi des fleurs littéraires et artistiques ; c'est bien, mais il vous faut encore cueillir les fleurs du Calvaire. Il vous a été dit aussi bien qu'à la Mère du Sauveur : *Votre âme sera transpercée d'un glaive...* Mon amie, *vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang*, et s'il le fallait néanmoins ? Les vierges sont souvent appelées les premières dans l'arène sanglante pour combattre les grands combats de la foi.

Votre croix d'institutrice comparée à celle de vos compagnes mariées, ne serait en vérité qu'une croix de paille, si vous aviez le bon esprit de la bien manier. Votre plus grande croix, du reste, sera toujours la disposition mélancolique de votre cœur serré, petit, étroit, de votre caractère pauvre, égoïste ; cette triste disposition que vous devriez sacrifier généreusement sur l'autel de l'amour divin.

La mélancolie n'est pas seulement sentimentale, elle est orgueilleuse, elle a souvent recours à des objections de la valeur de celles-ci : Je suis découragée, — je ne suis bonne à rien, — je n'en viendrai jamais à bout, — les supérieures, les maîtresses ont beau dire, — on m'en veut toujours, etc. Qui ne sait que cette mauvaise phraséologie n'est que trop à l'usage des jeunes filles ? Tâchez, mon amie, d'avoir le droit d'en corriger vos élèves.

*Je suis découragée.* Cela veut dire en d'autres termes : *Je suis une âme orgueilleusement triste qui ne sait se soumettre ni à la loi ni au devoir.* Employons les termes propres, c'est un des bons

principes de nos leçons de littérature. Je ne puis m'empêcher de rire ou d'entrer en colère quand une grande fille vient me dire : Je suis découragée ! — Eh bien, que voulez-vous faire ? vous coucher dans votre cercueil, croiser les mains sur la poitrine, et attendre la mort ? Dès lors la situation devient nette et claire. — Non, ce n'est pas précisément cela. Je veux que vous perdiez votre temps avec moi, pour consoler ma conscience de ma mauvaise humeur, de mes caprices, de mes fantaisies déraisonnables ; mais quoi que vous puissiez me dire ou me faire, je n'en persisterai pas moins à être découragée. C'est le rôle que je me suis donné, et je fais mon personnage. Attendez-vous à me voir aller jusqu'au bout. — Ma pauvre chère amie, il est bien méchant votre rôle, bien indigne d'un bon cœur et d'une belle âme ! Vous pataugez, vous vous enfoncez dans la vase, vous criez au secours, et vous ne voulez pas sortir de là... En définitive, sachez-le bien : on ne saurait avoir de la vertu pour vous, du courage pour vous, amasser des mérites pour vous. — *Je suis découragée...* — Eh bien, vous attristez l'Esprit-Saint, vous affligez les bons, vous déconcertez le bien, et vous donnez satisfaction à l'Esprit du mal. Celui-ci ne se décourage jamais.

*Je ne suis bonne à rien.* — Si c'était vrai, vous ne seriez pas là où vous êtes. Entrez un instant dans votre conscience, et dites-moi, est-ce le dépit, est-ce l'humilité qui vous fait dire *je ne suis bonne à rien* ? Avouez que la proposition mise à la



seconde personne, vous déplairait extrêmement. Pourriez-vous l'entendre avec calme, avec conviction ? Dans ce cas-là, vous seriez vraiment humble et, par conséquent, bonne et propre à plusieurs choses. Mais ce n'est pas cela, vous n'êtes pas si parfaite. *A quoi suis-je bonne ?* vous écriez-vous encore. — A aller au ciel, ma fille, après avoir travaillé de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Est-ce assez ? Je vous vois sourire... Maintenant, préparez-vous et dressez vos batteries de guerre, car cent et cent fois, dans votre carrière d'institutrice, vous aurez à relever le courage de vos grandes élèves qui vous diront à leur tour : *Je ne suis bonne à rien*. Les toutes petites filles ne connaissent pas ces ruses de l'amour-propre mélancolique.

*Je n'en viendrai jamais à bout.* — Est-ce bien sûr ? est-ce bien sincère ? Ne cherchez-vous pas à grossir l'importance des affaires que vous avez à gérer, afin de mieux enfler le ballon de votre mérite quand vous aurez réussi ? Que dites-vous à cette jeune élève qui s'en va chantant partout le pensionnat : « Je ne sais ni le premier ni le dernier mot de ma composition, » et qui ne manque jamais d'obtenir le prix ? Vous voulez donc que je me fatigue à vous prouver surabondamment et pour la centième fois que vous êtes capable de faire la chose dans la grande perfection ? *Je n'en viendrai jamais à bout.* Mais, dites-moi, avez-vous essayé de toute la force de votre courage et de tout l'amour de votre cœur ? Oh ! quand une

femme se met à remplir son saint devoir avec tout l'amour dont elle est capable, c'est une sorte d'enchantement. Le cœur illumine l'intelligence, et celle-ci acquiert des moyens, des talents qu'elle ne se connaissait pas elle-même, que personne ne soupçonnait. Voilà, mon amie, de ces petits miracles qu'opère le courage aidé de la foi. La mélancolie fait tout le contraire. Comme le mauvais serviteur de l'Évangile, elle enfouit les dons du Seigneur.

*Les supérieures ont beau dire!* — Il faudrait encore ajouter : le bon Dieu a beau dire ! car la première proposition implique la seconde. Chère bien-aimée, prétendez-vous que le Seigneur entre en communication immédiate avec vous ? Ne voulez-vous plus être enfant de son Église, de votre corporation, de cette chère maison ? ne plus vous soumettre aux lois générales ? *On a beau dire* est une phrase tout à fait insurrectionnelle, et qui a je ne sais combien de mauvaises significations. Veuillez en faire vous-même le relevé. Dans le monde, une jeune fille vertueuse ne s'écriera jamais *on a beau dire!* elle sait bien qu'il faut tenir compte de l'opinion publique et de la conscience universelle. Combien vous seriez punie, ma chère, si les élèves de votre classe se permettaient à tout propos cette méchante exclamation : *La maîtresse a beau dire!* Et nous !... Mettez donc de côté, et pour tout jamais, cette malencontreuse proposition qu'en saine et sainte logique vous ne pouvez aucunement soutenir.

*On m'en veut toujours!* il semble qu'on veuille me rendre responsable de tous les méfaits. Dans les méditations, les instructions, les conférences, il y a des personnalités. Je sens fort bien qu'on y parle pour moi. — Seriez-vous si glorieuse que de le croire? Valez-vous bien qu'on s'occupe si particulièrement de vous? On parle pour les autres, pour toutes et pour vous. Or, ma chère, vous ne voulez pas être exclue de la communion des saints, et vous ne refuserez pas plus la participation de la parole du salut, des bons conseils, que celle des bonnes œuvres et des prières. Point de schisme, je vous en prie! *On m'en veut toujours.* — Vous aurez bien à souffrir si vous comptez dans votre classe une élève mélancolique qui a sans cesse cette mauvaise parole dans le cœur, dans les regards et sur les lèvres.

Il faut donc être insensible? — Oh! non, mon amie. Apprenez à connaître la vraie sensibilité, à la distinguer de la *sensiblerie*, de la *sentimentalité*.

Il y a dans l'âme vraiment sensible une profondeur, une délicatesse de sentiment qui l'expose à de grandes et presque continuelles souffrances; cependant, elle s'attendrit peu sur elle-même. C'est dans l'âme sensible que vibrent ces saintes et puissantes émotions qui inspirent le courage des plus nobles sacrifices, et cette énergie qui porte à se dévouer au bonheur d'autrui. L'expression de quelque vive souffrance la déchire, les sentiments élevés la remuent délicieusement. Vous

êtes sensible, mon amie, car vous souffrez en voyant souffrir ; des larmes, que vous cherchez en vain à dissimuler, brillent dans vos yeux quand vous entendez le récit émouvant de quelque poignante infortune. La vraie sensibilité est tendre et forte tout à la fois ; elle ne replie pas le cœur au dedans de lui-même, elle le dilate et le force à s'épancher au dehors en flots d'amour et de compassion ; elle entend même les cris de détresse d'un pauvre animal et frémit de pitié pour cette créature de Dieu, pour cette créature qui gémit et qui souffre.

Dans l'éducation des jeunes filles, notre grande ressource, c'est d'agir sur le cœur. La philosophie d'une femme chrétienne est dans sa foi ; or, sa foi, tout en éclairant l'esprit, agit surtout par le cœur. C'est dans la sage direction de la sensibilité que vous trouverez vos plus puissantes armes. Vous ne ferez rien d'une jeune élève qui n'a pas le cœur sensible.

« Il faut avouer, dit Fénelon, que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements : les passions et la présomption les entraînent ; mais aussi ils ont de grandes ressources et reviennent souvent de loin. L'instruction est en eux un germe caché qui pousse et qui fructifie quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attédisent ; au moins on sait par où on peut les rendre

attentifs, réveiller leur curiosité ; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne et les piquer d'honneur ; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions ; ils ne sont jamais où ils doivent être ; on ne peut même les toucher au vif par les corrections ; ils écoutent tout et ne sentent rien. »

L'éducation du cœur commence souvent trop tard. On la réserve pour les deux ou trois années de pension : la pension raccommodera tout. Mais quand la sensibilité a fait défaut chez les jeunes filles jusqu'à l'âge de quinze ans, ce n'est pas une chose facile de remuer ces natures engourdies et glacées qu'un sentiment délicat n'éleva jamais au-dessus des sens et de l'égoïsme. Il est vrai que bien souvent nous avons la joie de réussir, et que nous voyons ces âmes encore closes s'épanouir, comme par miracle, au soleil des instructions religieuses. Ce langage nouveau, la forme nouvelle de ce langage, pénètre, amollit, réchauffe. Le bouton presque imperceptible se développe peu à peu, la fleur s'ouvre enfin, elle apparaît dans toute sa beauté. Quel charme dans cette métamorphose ! Voici le désert qui fleurit, car il a bu la rosée du ciel...

Mon amie, votre cœur sensible souffrira tant qu'il n'aura point obtenu ce magnifique résultat. Mais quel courage il vous faudra pour vous épuiser en quelque sorte vous-même et donner tous les jours aux âmes ce lait vivifiant de votre parole !

Une élève toute transformée par ces soins nous disait : « Je comprenais la langue, mais je ne comprenais pas le langage ; je n'avais jamais feuilleté le dictionnaire des termes de la vie morale. La première fois qu'on me reprocha mon sot amour-propre, je croyais qu'on me parlait le grec. Alors, je végétais, c'était la vie de la plante ; maintenant, je vis par l'esprit, je pense ; mais je vis surtout par le cœur, je sens dans ce cœur une existence toute nouvelle. »

La sensiblerie , c'est ce sentiment grossier qui veut attirer toute affection, qui reçoit, mais ne donne jamais, ou ne donne qu'avec des vues intéressées et toutes personnelles. La sensiblerie pleure beaucoup plus que la vraie sensibilité. La sentimentalité n'est que l'étalage de sentiments faux ; elle n'a pas beaucoup de larmes, mais elle sait pleurnicher des heures et des journées entières.

Parlons des larmes, puisqu'elles sont un triste apanage de notre pauvre humanité, puisque nous habitons une vallée de larmes.

Ma jeune amie, n'abusons pas des larmes. Il en est certainement de précieuses devant Dieu et devant les hommes, parce qu'elles ont leur source dans les plus nobles sentiments du cœur. Ce sont ces larmes de componction que nous répandons sur nos fautes, pour en effacer la souillure ; ces larmes douloureuses qui nous sont un soulagement permis dans les grandes et sensibles épreuves qui nous surviennent ; ces larmes que nous versons sur le prochain, et que notre ange saint

recueille dans une coupe d'or, pour les présenter à l'Eternel ; ces larmes que produisent les émotions sublimes de l'amour le plus pur ; nos larmes de joie dans les douces surprises des consolations que nous ménage une aimable Providence. Elles vous sont permises dans une sage mesure.

Mais les larmes de dépit, les larmes de découragement, les larmes de pure mélancolie et les larmes d'habitude, vous sont positivement interdites. Vous le savez déjà, et vous avez témoigné un grand étonnement quand on vous a dit qu'en règle générale elles sont supprimées chez nous, et qu'elles doivent l'être parmi le personnel enseignant des maisons d'éducation pour jeunes filles. Permettez-moi de vous le dire avec une franchise un peu rude : si vous éprouvez le besoin d'en répandre beaucoup, si vous ne voulez pas faire un effort généreux pour en tarir la source trop abondante et toujours ouverte, retirez-vous, mon amie, vous n'êtes pas propre à l'œuvre de l'éducation, car, pour cette grande œuvre, il faut des âmes viriles.

Mais je ne puis retenir mes larmes... — Vous le pouvez en exerçant toute la force de votre volonté, en détournant votre attention de l'objet qui vous attriste mal à propos, en vous imposant un travail, une occupation propre à captiver votre pensée, à la retenir dans un ordre d'idées plus sain et plus sage.

Vos larmes sont inhumaines, car elles nous affligent profondément. Vous n'oseriez avouer



tout haut la cause qui les fait couler, tant elle est futile ! mais la peine que vous nous infligez, est bien réelle et bien vive !

Vos larmes sont contagieuses. Vous tentez de tristesse les bonnes âmes un peu faibles avec lesquelles vous vivez ; ce qui, assurément, n'est pas une fonction d'ange.

Ma chère institutrice, que vos élèves ne soient pas plus larmoyantes que vous. Apprenez-leur à ne pleurer que dans les grandes circonstances. Voyez cette jeune fille, cette jeune femme, toujours dans les larmes ! quelle sainte influence auront-elles, pensez-vous, au sein de leur famille ? Mais savez-vous que rien n'est plus insupportable aux hommes que ces créatures pleurnicheuses, et que rien n'est plus triste et plus froid qu'un foyer domestique toujours inondé de larmes ? Que nos élèves aient donc cette douce et sainte philosophie qui leur inspirera le courage de supporter les petites peines journalières sans fondre en larmes, sans éclater en sanglots.

Il est des jeunes filles chez qui les larmes deviennent un besoin, une habitude. Je me rappelle que, dans les premières années de notre institution, nous avions une élève qui pleurait régulièrement trois ou quatre fois par jour, c'est-à-dire à la suite de chaque récréation. Après le plus copieux dîner, elle s'adonnait à sa partie de jeu avec une ardeur remarquable, et, soudain, au son de la cloche qui appelait au travail, elle se mettait à pleurer aux sanglots, mais de tout son cœur !

elle savourait ses larmes... Après dix minutes, elle s'essuyait les yeux et se mettait bravement à l'ouvrage. Il nous a fallu six mois de soins affectueux pour corriger cette enfant.

Il y en a qui pleurent parce qu'on les regarde, parce qu'on leur parle, ou bien parce qu'on ne fait ni l'un ni l'autre.

Je disais à une élève : Pourquoi pleurez-vous, mon amie ? — Oh ! madame, laissez-moi pleurer, je vous en prie, cela m'amuse.

Une autre arrosait de ses larmes une page d'histoire qu'elle avait à peine parcourue, dont elle ne savait que le premier mot. Interpellée sur le motif de sa douleur, « ah ! dit-elle, je pleure sur les malheurs de Cicéron... » Nous avons tant ri qu'elle a fini par faire chorus avec nous, et les *malheurs de Cicéron*, qu'on lui rappelait à tout propos, l'ont corrigée de sa triste manie.

» Toutes nos compositions sont finies ; maintenant, je m'en vais pleurer une heure tous les jours jusqu'aux vacances. — C'est accordé, ma chère ; ce sera de six à sept heures du soir, mais on vous donnera une chambre particulière où vous pourrez seule, et à l'aise, vous livrer à cet intéressant exercice. » Il n'y eut pas la moindre larme.

Deux élèves reçoivent la visite de leurs bons parents qui se débarrassent pour un jour des affaires et sollicitudes de toute espèce, qui n'en ont plus, n'en veulent plus avoir qu'une seule aujourd'hui, celle de revoir leur fille bien-aimée, d'entendre quelque douce parole d'éloge à son

sujet, et de pouvoir, plus ou moins, constater ses progrès par eux-mêmes. O jour de bonheur si longtemps attendu ! Je m'associe aux vœux de ces bons parents, je les comprends si bien ! et mon cœur s'attendrit au moment où ils franchissent le seuil du pensionnat.

Or, voici ce qui arrive :

L'une de ces familles est reçue au milieu des témoignages d'une sentimentalité méchante et maussade : des larmes à l'arrivée, des plaintes, des murmures, des exigences d'enfant gâté ; des larmes encore au départ, et rien pour dilater un peu le cœur, pas ombre de ces douces consolations tant espérées, si légitimement dues ! Allez donc, pauvres parents, retournez à vos travaux le cœur plein d'amertume. Nous comprenons si bien votre peine, et nous avons tant travaillé pour vous l'éviter ! Cependant, vous n'êtes pas contents de nous ; à votre avis, c'est nous qui sommes en défaut... Je vous plains et vous excuse encore, car vos cœurs éprouvent un besoin si irrésistible de donner raison à votre enfant !

L'autre famille passe quelques heures délicieuses, il n'y a pas de larmes. Au moment du départ, au moment où la bonne jeune fille sent la bénédiction paternelle descendre sur son front, où le baiser maternel lui inspire un nouveau courage, elle a les yeux humides, sans doute, mais elle fait un effort suprême ; un sentiment de pieuse délicatesse à notre égard lui fait retenir

ses larmes ; elle ne veut pas, d'ailleurs, déchirer le cœur de ses parents, mais leur montrer qu'elle se fait un devoir de combler toutes leurs chères espérances.

Les deux jeunes personnes feront ce même rôle tout le reste de leur vie. L'une sera le rayon d'espérance et de joie au milieu de la douleur ; l'autre fatiguera le bonheur même, au moyen de ses soupirs et de ses pleurnicheries.

Si vous n'avez pas le courage de vous opposer à la manie des larmes, si vous l'autorisez par votre exemple, mais vous aurez des averses tous les jours, et ce sera le cas de parodier le satirique français :

Tous ces yeux bleus et noirs qui se fondent en eau,  
Vont inonder ces lieux d'un déluge nouveau.

Ainsi donc, ma chère, il ne vous est point du tout permis d'aller à votre leçon, à votre surveillance, les yeux encore tout rouges, et le visage bouleversé par des traces de chagrin ou de mécontentement. Voici la règle : Si vous pleurez devant les élèves, ou si vous paraissez avoir pleuré, il faudra nécessairement pouvoir leur confier la cause de votre chagrin. Or, il importe que cette cause soit honorable : c'est tel malheur, c'est la maladie d'une personne bien chère, etc., et alors même, vos larmes doivent couler dignes et silencieuses. Sinon, éclipez-vous, car ces jeunes imaginations vagabondes vont faire mille et mille suppositions plus absurdes les unes que les autres.

Or, dès le moment que vous semblez vouloir mendier des consolations auprès de vos élèves, tout le prestige qui vous entourait se détruit. Ma chère institutrice, l'air d'une triste victime n'est pas un assez grand air pour vous, car il vous fait si petite et si inférieure !

Vous ne direz pas : Je pleure sous l'impression des changements de la température ; je pleure parce qu'un gracieux compliment, parce qu'une approbation tant désirée manque à mon amour-propre si avide de ces choses-là ; je pleure parce qu'on m'a dit et prouvé que je m'étais trompée, que je savais avoir tort... Dites plutôt : Je pleure parce que mes glandes lacrymales sont trop pleines, et qu'elles doivent nécessairement déborder... On rira et vous rirez vous-même.

Mais je pleure parce que je ne suis pas sainte et parfaite... — C'est autre chose, et cela vaut bien la peine d'examiner si vous avez raison de tant gémir, ma pauvre tourterelle !

Dieu vous garde d'une perfection orgueilleuse ! Malgré vos efforts, vous aurez toujours quelque défaut, il vous échappera toujours quelque faute, il y aura toujours à redire à vos faits et gestes. Lutte contre vos misères, mais croyez bien que vous en aurez toujours. Serez-vous une perfection dans le ciel, si vous avez la prétention d'en être une sur la terre ? Ayez un peu de charité pour vous-même, et résignez-vous à vous supporter, comme vous supportez vos élèves.

Je vous gronde un peu, — n'en soyez pas triste,

et laissez-moi faire. C'est le droit des saintes amitiés, c'est un devoir maternel. Pourquoi donc, de votre part, ce serrement de cœur, cette douloureuse contraction des traits, ce flot de larmes ? Je voulais vous rendre meilleure et plus éclairée, mais vous me fermez la bouche et le cœur. O ma chère amie ! l'instruction doit nous venir, cependant, par un moyen quelconque ; si ce n'est par la voix des hommes, ce sera par la voix providentielle des événements, par les contrariétés de toute espèce, par le pauvre résultat de nos œuvres soit bien, soit mal faites, et de celles-là surtout que nous avions prétendu faire en perfection.

Mais je ne goûte pas les joies du ciel dans ma prière, j'ai la conscience d'y faire faute sur faute, une statue de marbre y tiendrait aussi bien ma place, et cela me cause mille inquiétudes que personne ne se met en peine de calmer. — Au sujet de semblables plaintes, Fénelon disait : « Là ferveur sensible tarit-elle ? aussitôt ces âmes mélancoliques se découragent, se relâchent, se dissipent et reculent ; c'est toujours à recommencer ; elles tournent à tout vent, elles ne suivent le Sauveur que pour les pains miraculeusement multipliés ; elles veulent des cailles au désert ; elles cherchent toujours à dresser leur tente sur le Thabor et à dire : Oh ! que nous sommes bien ici ! Heureuse l'âme qui est également fidèle dans l'abondance sensible et dans la privation la plus rigoureuse ! »

Mon amie, reconnaissez donc une bonne fois qu'aussi longtemps que la mélancolie a voilé votre



cœur, vous avez erré tristement et oisivement dans votre obscurité, comme les Egyptiens durant les trois jours de ténèbres profondes, *tandis que tout le reste du monde*, tout le personnel de votre maison, *était éclairé d'une lumière très-pure, et s'occupait à son travail sans aucun empêchement.*

Quoique bien jeune, vous avez appris beaucoup de choses, et votre esprit nous étonne par sa maturité précoce. Il vous reste à faire le double apprentissage du bonheur et de la souffrance. Vous devez posséder l'art d'être heureuse et l'art de souffrir en paix. Précieuse philosophie ! Vous en aurez besoin pour vous et pour vos élèves.

Oui, vous apprendrez à vos élèves à être heureuses, vous leur apprendrez aussi à souffrir ; vous aurez le courage de combattre les tendances à la mélancolie, à l'aigreur ; vous prendrez garde à ces petites physionomies refrognées qui accusent si tôt des traits de vieillesse ; vous direz à vos jeunes personnes que c'est une ingratitude envers Dieu de ne pas vouloir du bonheur inhérent à la douce position que sa providence leur a faite. Défiez-vous de la jeune fille qui ne sourit presque jamais.

Vous initierez donc tout doucement vos élèves aux douleurs de la vie. Quand, par une tendresse excessive, on évite aux enfants jusqu'aux moindres froissements du cœur, les premiers coups de l'adversité n'en sont que plus rudes, et une pauvre jeune fille y succombe moralement ; elle tombe dans cette tristesse exagérée qui devient de la



maussaderie ; et quand l'irritabilité du système nerveux vient à s'y joindre, c'est une complication épouvantable. Il faut plaindre d'avance les hommes destinés à vivre avec ces femmes-là.

Ne dissimulez donc pas à votre élève la maladie d'un père, d'une mère, l'accident, le désastre arrivé dans sa famille : c'est ici le cas de bien diriger la sensibilité de son cœur. Pourquoi ne souffrirait-elle pas avec tout ce qui lui est cher ? pourquoi n'aurait-elle pas, dès le jeune âge, sa part de douleur, comme elle a sa part de félicité ? Cette part de douleur fonde les affections solides, bien plus que la part des pauvres joies d'ici-bas. Il me semble que les plus chères et durables amitiés viennent des grandes souffrances endurées en commun. Quoi donc ! je vois une enfant follement gaie pendant que son pauvre père est mourant, et la tendre maman me fait dire que sa petite chérie n'en doit rien savoir ! Oh ! je parviens difficilement à respecter cette injonction, et je profite presque toujours de la douloureuse circonstance pour imprimer vivement le sentiment filial dans l'âme de mon élève. C'est alors que la prière de l'innocente enfant s'élève avec une force presque irrésistible et vient très-efficacement en aide à la médecine. Qui oserait en douter ? Et la mort ? faut-il jeter un voile sur la mort ? est-ce possible ? pour combien de temps sera-ce ? Laissez donc, laissez tomber les larmes de l'enfance sur cette tombe encore entr'ouverte... Que l'enfance pénètre ce douloureux mystère de la mort, et que sa prière

ingénue devienne une rosée purifiante pour l'âme chérie qui peut-être en a si grand besoin !

Avez-vous remarqué que le ver rongeur de la *jalousie* se glisse presque toujours dans les âmes mélancoliques ? Or, vous voulez extirper ce vice affreux, car, vous en êtes vivement convaincue, aussi longtemps que cette vipère sera dans votre cœur, vous serez mordue, vous serez malheureuse ; aussi longtemps que vous boirez à cette coupe de fiel, vous serez dans une amertume inexprimable. Afin de mieux en venir à bout, ouvrez votre cœur et tâchez de le tenir toujours exposé du côté où le soleil brille...

Adonnez-vous sérieusement à vos études : l'esprit très-appliqué s'élève, et, en s'élevant, il donne des ailes au cœur. La jalousie trouve bien moins d'accès dans une réunion de personnes instruites que dans une société d'êtres frivoles et légers. Les hommes sont moins jaloux que les femmes, dit-on...

L'une de vos collaboratrices réussit admirablement auprès des élèves, — allez donc joindre vos efforts aux siens. Elle a planté, — vous arroserez ; mais c'est le Seigneur votre Dieu qui donnera l'accroissement.

Communiquez généreusement vos lumières, et ne serrez pas dans votre main avare les vérités acquises. Plusieurs petites flammes éparpillées, ou cachées sous le boisseau, n'éclaireraient guère ; réunies en faisceau, elles composeront une gerbe éclatante de lumière.

Vous avez une compagne excellente, très-virtueuse et l'ange du sanctuaire. Elle est la véritable image du bonheur, elle est radieuse partout : dans le travail, dans la récréation et dans la prière. Toutes les douleurs et toutes les confiances vont se concentrer dans le secret de son cœur. Réjouissez-vous, parce que la beauté de cette âme fait resplendir la gloire de Dieu dans votre maison ; prenez-en votre part de joie, et, vraiment, vous en aurez votre part de mérite.

Vous n'êtes pas musicienne, mais vous êtes sensible aux charmes de l'harmonie : jouissez donc largement du talent de votre sœur, et dites-lui quelles douces joies elle vous fait éprouver.

Vous-même, vous avez quelque petit talent un peu hors ligne ; souffrez qu'un talent nouveau-né vienne éclore et s'épanouir à côté du vôtre, et ne le laissez point dans l'ombre ; mettez votre sainte ambition à le protéger, car vous allez mourir, et Dieu veut que vous soyez remplacée. Que cette pensée ne vous attriste point : le fruit mûr doit tomber, et votre talent s'exercera d'une manière bien plus sublime, là où il n'aura ni faiblesses ni imperfections. Formez vos sœurs, vos compagnes, dans la partie où vous excellez, et vous ne mourrez pas tout entière ici-bas : le reflet de votre âme, les éclairs de votre intelligence resteront avec tout ce que vous avez aimé.

Ne vous mettez pas en peine de savoir qui vous commandera un jour, car voilà des sollicitudes de choses futures qui sont pour le moins très-inoppor-

tunes. Obéissez maintenant à qui de droit. Il est sûr que vous trouverez toujours à qui obéir, et si cela ne se trouvait pas, oh ! pour le coup, ce serait inquiétant. Vous me répondez : — L'obéissance à votre égard n'est pas bien difficile. Vous m'avez dirigée dès ma plus tendre enfance ; il m'est bien doux de remplir vos vœux, d'aller même au-devant de vos désirs. Mais se soumettre à des compagnes, n'est-ce pas chose bien autrement malaisée ? — A ce point de vue tout humain, — oui, certainement. Mais si vous élevez votre cœur, si vous entrez dans les grandes vues de l'ordre surnaturel, aussitôt les difficultés et les répugnances disparaissent comme par enchantement. Je ne jalouse pas l'autorité, parce que je ne considère pas tant la personne qui en est revêtue que le principe divin qui me la rend tout aimable et toute chère. Admirez ce qui se passe dans les grands ordres religieux. Nous voyons des hommes pleins de talent et d'un mérite supérieur s'écarter modestement et décliner le fardeau de l'autorité, pour se placer dans une dépendance absolue ; nous les voyons au milieu de leurs travaux d'esprit, des grandes inspirations de leur génie et de leur foi, demander humblement permission comme des enfants, et cela dans les moindres détails de la vie quotidienne. Vous aussi, mon amie, vous et vos compagnes, soyez donc viriles sous ce rapport ; et que, parmi vous, jamais dans la suite, des émulations de charges, d'autorité, ne viennent troubler le repos de nos cendres. Nous avons

besoin de nous endormir et de nous reposer dans l'espérance de votre solidité.

Si vous parvenez à corriger vos élèves de la jalousie, vous leur aurez rendu un immense service. Oh ! quand la femme est venue à bout d'arracher de son cœur jusqu'à la dernière fibre de ce vice, elle est bien près de la perfection ! Puisque un reste caché de jalousie fait souffrir cruellement des âmes qui sont déjà dans la voie de la sainteté, que doit-ce donc être de ces pauvres jeunes filles qui, dans le monde, voient à chaque instant leurs espérances frustrées, celles des autres couronnées de succès ? Quand, au sortir de chez vous, votre élève saura applaudir sincèrement au mérite, aux qualités, au bonheur des personnes de son âge et de son rang qui lui font une sorte de concurrence, quand elle ne se posera pas vis-à-vis d'elles en rivale et en ennemie, oh ! vous aurez bien, très-bien fait son éducation.

Etudiez donc vos jeunes filles au moment des concours, des proclamations solennelles. Vous verrez bien souvent la radieuse figure d'Abel, vous découvrirez quelquefois le sombre visage de Caïn. Oh ! ce visage-là doit vous inspirer des inquiétudes bien sérieuses !

L'élève vaincue et détrônée qui donne affectueusement la main à sa compagne triomphante, a vraiment un grand et noble cœur.

Celle qui souffre au milieu de ses plus beaux succès, parce que des compagnes auxquelles elle reconnaît un mérite égal ou supérieur, ont moins bien réussi, est bonne et grande entre toutes.

Vos élèves, préservées de la jalousie, n'introduiront pas, dans cette grande et chère famille du pensionnat, l'affreuse médisance avec toutes ses amertumes ; et quand une d'entre elles aura déchiré sa compagne, ce sera un deuil presque général ; et toutes déploreront la tristesse égoïste de celle qui se montre mécontente sans sujet, qui dévore le cœur de ses institutrices, que Dieu même ne saurait contenter, puisqu'elle se refuse à jouir de ses plus beaux dons.

Je n'ai guère demandé au Seigneur une plus grande douceur terrestre que celle de contempler souvent les joies pures de ce jeune âge qui a tant de motifs d'être heureux, qu'il est si triste de voir sombre et chagrin !

Avant de terminer cet entretien, que 'je vous dise encore une parole d'un homme éminent de nos jours, qui a médité profondément sur les misères du pauvre cœur humain.

« Le chagrin, qu'est-ce que le chagrin ? sinon le vide, l'épuisement, la contraction, le brisement du cœur, *l'épine au cœur*, comme le dit Hippocrate. Le cœur est percé et brisé parce qu'il n'a point la vie, ou n'a point Dieu, vraie substance de la vie. »

Ma jeune amie, si nous avons la vraie piété, si notre cœur est bien rempli de Dieu, s'il se repose solidement sur Dieu, il ne sera jamais si faible que de se contracter jusqu'au brisement. Songeons que celui de la Vierge Marie sut battre encore après la mort de son divin Fils.

« Les quatre cinquièmes des hommes meurent de chagrin, » disait un médecin célèbre. Eh bien, vous appartiendrez à la plus généreuse part, vous serez du nombre de ceux qui jouissent de la plénitude des jours que la Providence leur marqua. Vous vivrez pour aimer Dieu, pour le servir, pour le faire connaître, pour le glorifier dans ses œuvres et dans les vôtres.

Aimable gaieté, fille de l'innocence, réglez dans les asiles de l'éducation, transformez-les en gracieux et riants palais ; qu'avec vous, ils soient vraiment le paradis de l'enfance ! Que la jeune fille n'en sorte qu'à regret, et qu'elle comprenne combien est sérieuse la transition des joies du jeune âge aux épreuves de la vie, et comment celles-ci doivent être supportées pour amener la transition aux joies du ciel !

## VI

### LA PURETÉ, LES AFFECTIONS.

Combien vous serez heureuses, mesdames les institutrices, si le lis de la pureté fleurit dans votre établissement, toujours et dans toutes les saisons ; si, pour cette fleur céleste, il n'est point d'hiver chez vous ; si le souffle des passions naissantes ne la brise point sur sa tige ; si le soleil brûlant des



affections immodérées ne vient jamais la flétrir. Que vos élèves gardent leur cœur pur, sinon tout le travail que vous entreprendrez pour éclairer leur intelligence, n'aboutira qu'à planter des fleurs sur un fumier.

L'innocence n'est pas précisément l'ignorance absolue du mal, comme une jeune institutrice serait assez portée à le croire; car cette ignorance n'est pas toujours innocente, surtout quand elle s'ingénie à trouver, quand elle cherche à savoir.

L'innocence n'est pas non plus l'ignorance absolue des lois de la nature, telles que le divin Créateur les a établies. Ici, soyez raisonnable et sensée, mon amie, et n'allez pas rougir de confusion et manifester un sensible embarras pour quelque terme ayant rapport à ces lois, et qui se rencontre par hasard dans votre livre ou dans les livres de vos élèves, car vous laisseriez beaucoup à penser à celles-ci. Passez légèrement si l'explication vous paraît inopportune, donnez-la en termes généraux si elle vous semble nécessaire. Dans ces circonstances, il s'agit pour vous d'être aussi intelligente que chaste et pure. Vous n'aurez ni ce mauvais et mystérieux sourire qui fait tant de mal aux enfants, parce qu'il aiguillonne leur curiosité, ni cette inepte pruderie qui rend une institutrice méprisante et ridicule.

Songez que vous n'élevez que bien peu de jeunes personnes pour le cloître, et que celles-ci composeront toujours l'extrême minorité. Vous formez vos élèves pour la vie de famille, pour la vie de

société, pour une société où bien des pièges seront tendus sous leurs pas. Elles doivent donc nécessairement savoir que la vertu n'existe que par le triomphe qu'elle remporte sur le mal. Assurément, l'ignorance du mal est précieuse dans le jeune âge, mais vous, chère institutrice, vous devez obtenir d'en Haut la grâce de connaître la limite où cette ignorance deviendrait un véritable danger. Qu'au sortir de chez vous, vos grandes élèves ne soient pas niaises au point de ne soupçonner, dans le monde, aucun danger pour leur vertu. Mais, dans ce genre d'enseignement, quel tact, quelle délicatesse suprême ne faut-il pas ! et comme il importe de bien choisir les circonstances, les occasions favorables, pour le donner avec cet à propos qui ne déconcerte pas l'âme la plus naïve ! Et quel cœur il faut avoir pour exercer, sans se lasser jamais, cette surveillance maternelle, assidue ; cette surveillance qui vient encore au secours de la pudeur craintive des jeunes personnes, et qui les empêchera toujours de se donner des instructions mutuelles dans cette partie délicate ! Vos chères élèves viennent à parler étourdiment de mariage, et, grâce à Dieu, c'est en votre présence : la plupart d'entre elles osent tout dire en votre présence. Qu'allez-vous faire ? Leur imposerez-vous silence avec un geste impérieux ? Non. Vous prendrez la parole vous-même ; vous parlerez pendant quelques instants, sur un ton digne et sérieux, de la grandeur, de la sainteté de cet état, des soucis et sollicitudes des pères et mères, de

l'éducation des enfants ; ensuite, vous attendrirez votre jeune auditoire en appelant les bénédictions du Ciel sur l'amie, la compagne, dont elles parlaient tantôt avec une folle légèreté ; puis, bientôt, par des transitions adroitement ménagées, vous ramènerez la conversation sur un autre terrain.

Mon amie, veuillez ne pas fatiguer par d'éternelles remontrances la jeune âme qui papillonne autour du flambeau où elle pourrait se brûler les ailes, mais ôtez-le prudemment, et vous serez bien sage. Aidez la conscience à se former ; éclairez peu à peu la raison, et qu'elle parvienne à voir le danger, qu'elle aperçoive à distance les bords du précipice. Gardez-vous bien de représenter comme un mal formel ce qui est seulement dangereux par suite de certaines circonstances, ou mauvais par l'abus.

Et vous, nos filles bien-aimées, conservez, conservez pieusement le dépôt qui vous fut confié. Sauvegardez l'esprit de cette maison où vous avez été élevées... A votre tour, prenez dans vos cœurs brûlants d'amour pour Dieu, cette aimable jeunesse que nous vous léguons, et qu'elle y soit à l'abri, qu'elle soit toujours ce que vous étiez vous-mêmes ! Ici, je n'ai guère d'expressions pour me faire entendre... Puissiez-vous avoir comme nous de ces jours consolants, de ces jours heureux, où vous découvrirez que votre élève la plus étourdie d'entre les étourdies, celle qui vous avait causé maintes inquiétudes, est cependant d'une innocence angélique !

Cette chère étourdie ! elle viendra quelque jour vous tenir à peu près ce langage : « Madame , madame... je vais mourir... n'en dites rien à maman... et puis, je veux me convertir tout de suite... — Mais non, chère enfant, vous vous portez bien, très-bien. » On rassure, on dit quelques mots avec les précautions les plus délicates, et on obtient cette confiance entière qui garantit contre toutes les communications imprudentes entre compagnes. Combien de fois n'avons-nous pas vu à quinze, à seize ans, de ces étranges mais touchantes préparations à la mort !

Parlons des puissants moyens qui doivent nous aider à préserver l'innocence de la généralité de nos élèves, à conserver dans nos établissements la pureté de l'atmosphère morale.

Après la bonne instruction religieuse, vous n'avez point à votre disposition de moyen plus puissant que celui de diriger les conversations de vos élèves. Mes chères, vous donnerez le ton à droite et à gauche. C'est ici que votre cœur doit être inépuisable, et que votre intelligence doit alimenter toutes les sources. Vous avez, par exemple, jeté un mot sur le terrain de la douce charité envers les pauvres, et voyez comme votre parole tombe en rosée sur les cœurs, comme cette aimable jeunesse s'en empare avec avidité, avec attendrissement ! Pendant toute la récréation, on ne parlera plus que du triste état de dénuement où se trouve une famille indigente, que de la misère des pauvres orphelins, de la résignation de ce bon

vieillard qui meurt sur son grabat, en bénissant le Seigneur. Précieux entretiens !

A l'époque des concours, vous jetterez l'étincelle sur la matière ardente des compositions, et ce sera tout un embrasement. Dans tous les groupes, on ne bourdonnera plus que grammaire, littérature, arithmétique et le reste. Encore une fois, précieux entretiens !

Mais nous voici à l'issue de l'hiver. Déjà la perce-neige s'épanouit au pâle soleil de février, et le printemps viendra bientôt avec ses primevères, ses anémones et ses pervenches. Les plantes, les belles plantes, voilà pour vos jeunes botanistes une source intarissable de conversation toujours animée, toujours nouvelle. Il y a trente-trois ans que je partage leur enthousiasme à l'aspect de ces jolis bouquets de cardamine et de stellulaire, ornements printaniers de nos bois et de nos prairies ; à la vue de ces mille pâquerettes jetées comme des diamants sur le velours des gazons. O nos bonnes promenades ! nos délicieuses herborisations ! Vous rappelez-vous, mes chères, comme alors vous respiriez en même temps et l'air pur qui vivifie la santé, et l'air si doux de la science ? comme vous goûtiez avec bonheur ce quelque chose d'indéfinissable qui rafraîchissait vos âmes, tout en produisant une fatigue salutaire dans les membres de vos corps ?

Voici des jours sombres et pluvieux. Rien d'intéressant, point de récréations au grand air, on reste enfermé dans les salles. A défaut d'exercice,

on jase, il se forme des sociétés, on se retire un peu dans les coins, on se laisse aller aux communications... Mais j'ai lu mon journal, j'ai des nouvelles intéressantes ; sinon, j'ai recours aux *accidents*. Je raconte un incendie, un empoisonnement dû à l'imprudence ; déjà mon récit circule dans tous les groupes, il devient l'occasion d'une leçon très-utile, développée par les autres surveillantes, par les élèves des classes supérieures.

D'ailleurs, ma chère, vous pouvez puiser à la source toujours abondante et pure des nouvelles religieuses. Allez donc, allez chercher le progrès de la foi jusqu'au fond de l'Inde ou de la Chine, et fournissez matière à la conversation instructive, édifiante ; donnez de l'huile pour alimenter la flamme.

Oh ! si vous avez assez d'esprit et de cœur pour faire tout cela, quel doux attrait votre société n'aura-t-elle pas pour vos élèves ! Tous les cœurs viendront au-devant de vous, et vous ne serez pas cette surveillante à la mine austère, établie tout exprès pour censurer, et dont les élèves se garent et se défient ; mais vous apparaîtrez parmi elles comme une bonne mère, comme une sœur aînée, qu'on attend, qu'on aime, qu'on vénère. Il n'y aura pas de plaisir sans vous, chère dame surveillante, et jamais une parole inconvenante ne sera prononcée durant votre exercice, et les anges gardiens de vos élèves goûteront ces récréations pures et charmantes que vous inspirez si bien ! ils vous sauront gré de travailler avec eux. Re-



présentez-vous, d'autre part, une surveillante aux grands airs, retranchée dans sa morgue et sa dignité, qui ne veut pas ou ne sait pas converser, quel bien fera-t-elle ?

Un autre puissant préservatif de l'innocence de vos élèves, c'est bien certainement le choix prudent des lectures. Puissiez-vous être assez heureuse pour pénétrer leurs jeunes esprits de ce grand principe : *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable*, et elles resteront chastes et pures. Mais nous avons à traiter ailleurs du genre de lectures qui convient à nos jeunes filles. Je me borne à vous dire ici que puisque, dans votre établissement, il ne se lit pas un seul livre qui n'ait passé par vos mains, et que vous avez grand soin d'écarter pour vous-même ceux qui seraient de nature à vous détourner de l'esprit de vos devoirs, vous êtes bien prudente et bien sage. Le démon impur cherchera à pénétrer chez vous, même à l'aide des papiers d'emballage : défiez-vous-en. Nous recevons bien des journaux sans payer abonnement !... Dans les familles, on n'y prend pas garde, on n'y songe pas, on oublie que les jeunes filles sont extrêmement curieuses. Comprenez donc combien vous avez besoin de surveiller, d'être en sentinelle à toutes les entrées, à toutes les issues.

Passons aux romances. Il n'est point du tout difficile de faire goûter à nos élèves ce qui, en ce genre, est vraiment pur et bon : de belles et chastes paroles, jointes à de suaves mélodies.



Mais parfois les cahiers qu'elles nous apportent, ou qu'on leur envoie, contiennent des pièces absolument prohibées à la douane morale du pensionnat. Mes chères, n'ayez jamais ici la faiblesse de fermer les yeux, de vous boucher les oreilles et de vous rendre ainsi coupables de connivence. Les femmes du monde disent : « Mais où donc est le mal ? Mon Dieu ! que ces dames institutrices sont donc minutieuses et ridicules ! » Les enfants entendent ce jugement, et c'est déplorable. Pauvres mères ! Ecoutez, je vous en conjure, et jugez dans votre bon sens. Telle romance qui passerait peut-être inaperçue dans votre intérieur de famille, parce qu'il n'est personne pour en faire quelque étrange commentaire, produira tout un bourdonnement parmi le jeune essaim du pensionnat. A la maison, votre fille est seule pour méditer sur le sens de ces paroles mystérieusement malpropres ; au pensionnat, elle a de nombreuses compagnes pour en faire des interprétations à leur guise et se salir en conséquence. Saisissez donc, mesdames, tâchez de saisir cette énorme différence, et permettez-nous de prendre garde au poison dans le chant, pour le moins autant que dans le potage. Cette romance peu chaste, qui vous charme et vous plaît, souffririez-vous que votre fille la débitât en prose au premier venu ? Cependant, c'est tout un, et c'est toujours en français.

Vous aurez donc le courage, mes bonnes amies, de retrancher des cahiers de musique tout ce qui n'est pas net et pur, sinon vous les mettrez sous

clef pour en faire restitution au besoin, car on aurait le droit de vous les réclamer à titre de propriété. Il est des gens qui réclament d'étranges choses au moment de la sortie de pension de leurs enfants ! Pour en revenir à notre sujet, je vous prie et vous conjure instamment de ne jamais faiblir en cette matière, tout en vous préservant néanmoins des extrêmes, de ces exagérations qui nuiraient à la sainteté de la cause que vous défendez. Au besoin, développez le thème ci-dessus, dites vos raisons, et ne bronchez pas. L'éducation que vous donnez est à prendre ou à laisser. Quoi donc ! pour céder aux exigences d'une famille dont les instincts sont tristement grossiers dans cette matière délicate, exposerez-vous l'innocence de toutes vos autres élèves ?

Nous voici à l'article de la toilette. On dit que, de nos jours, la vanité en cette partie devient à peu près une folie, et que les dames savent si peu se borner... O mes chères ! tâchez d'élever assez haut les jeunes âmes que vous tenez entre les mains pour les mettre à l'abri des atteintes de ce mal. Il y a la passion de la toilette, il y a la nécessité de la toilette. Pour empêcher la première, inspirez la modération, mais ne cherchez pas à préconiser le mauvais goût : ce serait vous donner un tort. Que vos jeunes personnes apprennent à se borner tout simplement aux exigences, aux convenances de leur position sociale. Encore une fois, élevez les esprits et les cœurs, et, dès lors, on trouvera si bien la moyenne en fait d'ajuste-

ments. Avez-vous remarqué que, généralement, nos bonnes élèves, celles qui étudient, n'ont certainement pas autant de vanité que les têtes creuses, incapables d'application ?

C'est donc un excellent système de permettre dans votre pensionnat une toilette uniforme, de bon goût, simple, peu coûteuse, mais de ne souffrir en aucune manière que la toilette devienne jamais le sujet dominant, habituel, de la conversation. « Mettez-vous convenablement, chères élèves; c'est une nécessité, c'est même un devoir ; mais ne parlez donc pas de ces choses, n'y pensez pas, c'est de trop peu d'importance. Soyez ornées de talents et de vertus, dispensez-vous de parler modes et chiffons, et vous n'en serez pas moins gracieuses, et les gens sensés ne vous en estimeront que davantage. »

La coiffure est un article d'importance majeure pour ces têtes légères, toujours si bien ornées au dehors, si vides au dedans ! Vos élèves sauront se coiffer d'une façon gracieuse et modeste, mais vous ne souffrirez pas qu'il s'établisse parmi elles des professeurs de coiffure, qui, à chaque récréation, viennent savamment commenter le texte du journal des modes, car bientôt toutes ces jeunes têtes seraient prises d'une sorte de vertige. Il n'est rien de tel que d'introduire une coiffure uniforme. Ce n'est pas impossible, et, moyennant plusieurs catégories, on en vient à bout. Dès lors, les graves entretiens sur cette matière importante n'ont plus de raison d'être. On essaiera bien souvent d'échap-

per à la loi, mais il faut y ramener doucement et dire quelquefois la raison des choses. Cette méthode de dire, en temps et lieu, la raison des choses, est vraiment excellente : elle persuade, elle captive l'élite du troupeau, les élèves sensées, et celles-ci mènent les autres.

Nous avons un mot à dire sur les baisers. Qu'on n'en soit pas prodigue chez vous, mes bonnes amies, je vous en conjure. Que votre baiser, déposé sur le front d'une jeune élève, soit un acte grave, digne, une bénédiction maternelle et religieuse, qu'il soit réservé pour les grandes circonstances. Vos élèves feront comme vous, elles auront vos formes aussi bien que vos principes. Quand vous en voyez qui s'embrassent trop, il vous suffira d'un malicieux sourire pour mettre toutes les rieuses de votre côté, ou bien d'un regard sévère dont l'expression, qui ne sera point du tout équivoque, fera comprendre votre haute désapprobation.

Opposez une résistance vigoureuse aux baisers qu'on voudrait se donner en cachette. Il ne suffit point ici de ridiculiser, il importe de faire sentir vivement l'autorité, et de dire positivement *non*, et de faire sonner très-haut votre grand mécontentement. Je répugnerais à entrer en de grands détails. Il doit vous suffire de savoir que ces baisers passionnés terniraient certainement la candeur angélique de vos enfants. Ceux qui connaissent la théologie morale, et ce certain côté si triste d'un jeune et faible cœur, vous en diraient bien davantage !

A propos de baisers, que je vous cite un joli trait. Nous sommes dans une famille allemande. Un indiscret étranger se permet d'appliquer un gros baiser sur la joue d'une toute petite fille. La sœur de l'enfant, un peu plus âgée, s'en va tremper son mouchoir dans l'eau de la source qui jaillit à quelques pas de là, puis revient laver le visage de la petite... N'est-ce pas bien charmant et bien frais ? Ce serait à raconter souvent dans nos pensionnats belges, où nous devons conserver cette modeste réserve qui, de tout temps, fut un trait caractéristique des mœurs de notre pays.

Les caresses sensuelles ne sont pas un bon moyen de récompenser l'enfance. Oh ! combien les tendres et faibles mères se trompent sur ce point ! Pourquoi donc ne comprennent-elles pas le mal qu'elles font à leurs petites filles en les tenant constamment suspendues à leurs lèvres ? Quoi donc ! voici que la petite chérie est maussade, indocile, insupportable, et quand elle aura fini d'être méchante, quand elle sera fatiguée de l'être, au lieu de faire une humble réparation, elle daignera bien donner un gros baiser à cette mère qu'elle vient d'offenser grièvement, et celle-ci répondra par mille et mille baisers, heureuse et satisfaite de ce que son enfant ait bien voulu condescendre à en venir jusque-là. Pauvre mère !

Pour récompenser les petits anges dont Dieu vous donna la garde, vous aurez, chère institutrice, mieux que de fades baisers. Un mot d'éloge sérieux, une marque de satisfaction réfléchie, et

sans transport d'enthousiasme, produit sur nos jeunes élèves une forte impression. Pourquoi pouvons-nous plus par une simple parole que les trop faibles mères au moyen de leurs caresses et de leurs cadeaux ?

Pour conserver vos jeunes élèves dans la beauté de leur innocence, vous empêcherez parmi elles les trop grandes intimités. Mais, sur ce point, les institutrices doivent sérieusement l'exemple.

Vos cœurs, mes très-chères, seraient trop malheureux de ne pas aimer. Là où l'amour est absent, il n'y a que vide et tristesse, et cela est tout particulièrement vrai dans votre carrière. La maîtresse de l'enfance doit posséder dans son cœur tout un trésor d'affection ; elle a besoin de chers objets auxquels il lui soit permis de s'attacher, de se cramponner en quelque sorte, et ces objets ne sauraient être que Dieu, ses compagnes de vocation et ses élèves ; car ses parents, ses proches, sont en dehors de l'école, et ce n'est pas ici le lieu de traiter de l'amour qui leur est dû.

L'amour pour notre bon Dieu, cette divine piété, source des seules vraies consolations que nous pouvons goûter dans notre pénible carrière, exige une conférence spéciale.

Parlons donc de notre affection mutuelle, de celle que nous portons à nos élèves, et de celle que les élèves ont les unes pour les autres, car vous savez déjà par expérience qu'il importe beaucoup d'en bien régler les sentiments et les formes.



*C'est à cette marque que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.*

Dans la primitive Eglise, *toute la multitude de ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme*. Nous avons grand besoin d'être dans les mêmes sentiments pour nous soutenir dans nos labeurs et pour commencer un peu le ciel sur la terre. Il n'y a point, il ne peut y avoir de sentiment médiocre dans notre charité; « elle exige l'abondance, la plénitude et le feu. » La charité, cette belle plante exotique, que le Sauveur nous apporta du ciel, doit s'épanouir luxueusement dans nos maisons d'éducation. Il y a là pour elle comme une serre chaude, une température qui lui est propre. Tous les cœurs réunis, et s'embrassant avec une effusion d'amour dans le cœur du divin Maître, voilà un couvent, voilà une communauté enseignante, voilà un pensionnat où l'on ne veut s'aimer beaucoup que pour faire ensemble beaucoup de bien.

Nous sommes solidaires de nos défauts et de nos bonnes qualités. Nous déplorons les uns, nous jouissons des autres, mais toujours en commun; nous prions les unes pour les autres, aucune de nous ne prie pour elle seule. Je crois bien que nous nous aimons jusqu'au point d'être sérieusement disposées à donner notre vie les unes pour les autres. Nous sommes les gardiennes de nos sœurs; et quand elles se trompent un peu lourdement, nous les chérissons assez pour le leur dire; elles



nous aiment assez pour ne jamais prendre l'avertissement en mauvaise part. S'il arrivait, néanmoins, que l'une des nôtres eût des faiblesses ou des excentricités de caractère qui la rendissent franchement désagréable, la charité, toujours grande et généreuse, lui trouverait encore un bon côté. On l'écarterait du pensionnat, il est vrai; mais, tout en cessant de l'estimer, on l'aimerait toujours beaucoup.

Nous avons besoin d'être extrêmement liées d'une grande et sainte affection pour traverser ensemble cette vie dans laquelle nous avons assumé une tâche si laborieuse. Dites-moi, qui de nous voudrait prendre son repos du soir sans rétracter la parole fâcheuse dite dans un moment d'oubli ou d'amertume? Qui voudrait laisser une épine au cœur de sa compagne, de son amie, de sa sœur?

Si, par impossible, nous ne reconnaissons plus nos visages, nos personnes physiques, bien sûr, nous nous reconnâtrions aux traits de l'âme et du cœur, à cette correspondance intime, à cet aimant secret qui nous attire pour nous aimer en Dieu, nous comprendre et nous entr'aider dans l'œuvre sainte de l'éducation.

Il y a tant de délicatesse dans cette charité! Ainsi donc, je n'irai pas controverser votre parole devant nos élèves, fût-elle même un peu erronée, mais je vous dirai en secret : « Il y avait erreur; revenez doucement sur ce que vous avez dit et fait. » A votre tour, vous me supporterez très-bien quand je manquerai en quelque chose, car nous

ne serions jamais de vraies et saintes amies si nous prétendions nous trouver mutuellement sans défauts. Dans notre petite récréation du soir, alors que nous sommes abîmées de fatigue, nous parlons bien souvent de l'espoir et de la joie de nous retrouver un jour et de reconstituer notre petite société *là-haut*, où nous n'aurons plus d'imperfections, où nous ne dirons plus une seule parole fâcheuse, où ce gros travail qui nous sépare et nous scinde en quelque sorte, ne sera plus, où nous serons toujours ensemble, où le souvenir de nos petites misères supportées en commun, sera si délicieux, où notre joie sera pleine. Il est vrai que pour arriver à cette intimité suprême, il nous faut passer par la mort, et que s'il est doux de la subir en sa personne, avec la paix d'une bonne conscience, nous sentons néanmoins qu'il est déchirant de la voir s'abattre sur cette amie, cette sœur, qui est bien une moitié de nous-mêmes... O mes chères ! comment passer par là ? Mais Dieu viendra au secours, et l'amitié s'inclinera devant les grandes et immortelles espérances de notre foi. La séparation ne sera que d'un jour...

Cette amitié si douce ne serait plus ni vraie ni sainte, si elle nourrissait volontairement des sentiments sensuels ou imparfaits. « Nous devons pouvoir aimer toujours ce que nous aimons et comme nous l'aimons ; voilà le *criterium* de notre amour. » Je trouve cette maxime au fond de ma mémoire, je ne sais à qui elle appartient. Mes chères, il nous est impossible de ne pas aimer, et bien

certainement les créatures ont quelque chose à nous dire, mais n'oublions pas que c'est de la part du Créateur, et qu'elles ne sont què les messagères de sa parole. Si elles nous disent autre chose, c'est faux, elles ne nous instruisent pas bien, et, par notre correspondance, nous leur répondons encore plus mal. Cela fait un triste écho....

Dans notre vocation, les tendresses excessives ont un côté fort dangereux. Le pauvre cœur qui se soustrait à la direction sévère de la raison, au joug aimable de la piété, pour se jeter dans les extrêmes du sentiment, se soustrait en même temps aux assujettissements du devoir qui deviennent très-onéreux, aux sacrifices de l'abnégation chrétienne qui deviennent impossibles. Le pauvre cœur s'amollit au point de se liquéfier, au point que le divin modèle ne saurait plus y laisser l'empreinte de son image ; réduit à cet état, il s'épanche d'un seul côté, au lieu de répandre sa tendresse universelle sur toutes ces âmes que le bon Dieu voulut bien lui donner à aimer.

Voyez dans une maison d'éducation deux personnes qui s'isolent du reste de la communauté, pour faire de l'amitié, de la joie, de la douleur, des communications entre elles ; qui sortent du centre commun, pour se faire un centre à part, et constatez le froissement douloureux qui en résulte.

Si parmi les bonnes âmes qui me lisent, il en était qui fussent très-portées à ces exagérations de sentiment, je leur demanderais la permission d'en signaler quelques inconvénients, et je leur dirais :

Vos sœurs, vos compagnes, vous donnent généreusement leur amitié, mais elles n'ont aucune part à la vôtre. Est-ce bien juste ? Tous vos grands empressements d'une part font tristement ressortir l'absence de soins et d'égards de l'autre. Vous n'y pensez pas, mais vous glacez, vous froissez, vous insultez. Cela n'est pas pieux, même pas chrétien.

Les allures romanesques de vos amitiés n'échappent pas aux jeunes personnes que vous dirigez, car celles-ci sont d'une clairvoyance désespérante, et elles subiront fatalement votre influence, et elles s'étayeront de votre exemple pour s'avancer imprudemment sur ce terrain brûlant des affections. Oh ! c'est mal, bien mal, de jeter au milieu du sanctuaire ce brandon que vous avez dans le cœur !

Remarquez, mes pauvres amies, qu'avec cette tendance égoïste à vous faire une solitude à vous deux, vous n'êtes plus guère dans l'obéissance. On n'ose pas disposer de l'une de vous, car vous n'êtes pas complète, ma chère, quand l'autre n'y est pas ; vous n'êtes pas dans la plénitude des facultés de votre intelligence et de votre cœur ; vous n'êtes plus libre, vous êtes serrée, liée, votre cœur est arrêté justement au point de son plus puissant ressort, il n'a plus d'élasticité pour s'élan- cer en avant dans la voie de la solide vertu.

Soyez sincère, mon amie, avouez qu'il n'y a plus d'action chez vous. Quels sont vos travaux ? Quelles sont vos études ? Le peu que vous faites

ne tend qu'à obtenir l'approbation d'un cœur aussi chétif que le vôtre. Eh bien , *vous avez déjà reçu votre récompense*. O mon Dieu ! que cela est triste !

Que faites-vous dans la sainte prière, où l'image de votre idole vous poursuit ? Et vous osez vous plaindre de vos distractions... Prenez-y donc garde !

Car votre encens, ma chère, est un encens souillé...

Vous êtes mauvaise pour la personne que vous aimez si mal, puisque vous lui communiquez vos amertumes et votre fiel, aussi bien que vos satisfactions ; vous vous empoisonnez mutuellement.

Ne jetez pas les hauts cris pour ces vérités un peu dures, et souffrez qu'on ne vous lâche pas la bride à l'entrée d'une voie toute semée d'écueils. Le frein vous fera un peu de mal, mais, si vous êtes sage, vous le bénirez, car, s'il n'arrêtait la fougue de vos sentiments, quelle serait votre sécurité ? et à quel précipice ne pourriez-vous pas aboutir ?

Que si vous appartenez à une congrégation religieuse, ayez pour le moins autant de probité à l'égard du Seigneur votre Dieu que dans vos rapports avec les hommes, et ne lui dérobez pas des cœurs qui lui appartiennent, et qui seraient tentés de se reprendre pour se donner à vous. Ce serait bien plus criminel que de voler les vases sacrés du temple.

Vous mettez votre jeune cœur dans celui d'une personne expérimentée, que la Providence vous

donna pour guide. C'est excellent, pourvu que cette affection si légitime ne devienne trop naturelle, ne vous détourne du but et n'arrête tout votre essor. Quoi ! vous n'iriez pas à quelques lieues d'ici instruire des âmes et les gagner à Dieu, parce que vous ne voulez point quitter l'amie qui vous conduit à Dieu ?... Comprenez-le bien : il y a une grande harmonie dans l'âme religieuse dont toutes les affections sont réglées avec sagesse ; mais qu'une seule corde du cœur se relâche, et, soudain, il se produira un accord faux, qui troublera tout. Le centre de vos affections est en Dieu, et tous vos sentiments doivent décrire autour de ce point central un cercle qui se resserre avec force, ou qui s'agrandit dans l'expansion de votre générosité, mais qui ne dévie jamais dans les irrégularités d'affections désordonnées, sinon votre cœur, comme une folle comète, s'en irait décrire des ellipses interminables.

Aucune amitié n'est sûre que celle qui émane de l'amour de notre bon Dieu, car toutes les autres nous trahissent au profit de leurs intérêts personnels. Gardez-vous bien de l'amitié qui n'a que du sentiment et point de sagesse ; elle aura de bonnes intentions peut-être, ce qui ne l'empêchera pas de vous causer un grand dommage. Votre amie la plus fidèle, sinon toujours la plus aimable, est celle qui vous remet dans le bon chemin.

Vous devez conserver intact le saint trésor de vos affections. C'est un vase d'albâtre, plein de

nard, préparé pour votre divin Sauveur et pour vos élèves. Vous l'apporterez non-seulement à vos prières, mais à vos leçons, vos études, vos surveillances. N'allez pas à ces grands devoirs si vos affections sont restées ailleurs, si elles sont absentes. Rien de si triste que l'aspect d'une institutrice dont le cœur est absent pendant sa leçon ! Qu'elle laisse donc plutôt fuir ses pauvres élèves, car elles sont glacées d'épouvante ou d'ennui.

Il ne suffit pas d'aimer beaucoup vos élèves, vous devez les aimer sagement. Nos jeunes pensionnaires sont éminemment fragiles par le cœur. Vous vous êtes retirées dans cette solitude pour les préserver ; elles sont sorties de leur famille pour se mettre à l'abri de votre protection. Ne leur soyez pas une pierre d'achoppement dans cet asile béni. Gardez-vous d'une prédilection, d'une seule folle prédilection, qui indisposerait tout un nombreux pensionnat contre vous, et qui détruirait tout l'effet de vos leçons. Gardez-vous d'aller produire, au milieu des élèves, ce que vous appelez vos sympathies et vos antipathies, car vous seriez un vrai brandon de discorde et l'enfant terrible de votre communauté. Vous vous récriez, disant qu'il est tout naturel d'en avoir. Mais, justement, nous ne sommes pas venues ici pour le tout naturel, car notre apostolat exige le surnaturel. Voyez dans le monde ! Les belles et bonnes âmes qui veulent observer la loi du Seigneur en esprit et en vérité, tâchent de n'avoir que des sympathies. Nous devons aller plus loin et transformer nos



antipathies en sympathies vraies et tendres, avoir de plus douces paroles, de plus maternelles attentions, pour les élèves répugnantes par leurs défauts, leurs imperfections de tout genre, que pour ces aimables enfants dont le caractère, l'esprit et les grâces sont un aimant qui nous attire. Que celles d'entre vous qui ont un cœur pour comprendre, comprennent ! Si elles sont jalouses de la sainteté, voilà un échelon solide pour s'y élever.

N'ambitionnez point ce titre de *dame de confiance* qu'on a déjà tant ridiculisé dans le monde, et à bon droit. Mon Dieu ! qu'est-ce donc qu'une jeune pensionnaire peut tant avoir à dire, et quelles confidences a-t-elle à faire ? N'excitez pas en elle le besoin de s'épancher sans cesse. Il n'est pas bon de la provoquer à ce genre de vomissement. Qu'elle résume en deux mots l'histoire de ses petites misères, et, vous-même, soyez laconique, pour lui apprendre à être brève. Elle n'a pas besoin de vous analyser tous ses sentiments, toutes ses impressions ; car malheur à elle si, dans la suite de la vie, elle agit d'après l'impression fugitive du moment, et non d'après les saints principes que vous lui aurez inculqués ? Gardez-vous donc d'écouter avec complaisance le *moi* éternel, le *moi* chanté sur tous les tons.

Sans doute, il est des cas où vous donnerez en particulier quelque sage conseil à votre élève, mais remarquez bien que ceci se fait sans attrait passionné. C'est comme entre mère et fille. On parle de choses utiles, on y revient dans le cas de

nécessité réelle, mais sans anxieuse attente de la part de l'élève, sans l'importune et chaleureuse prière de recommencer au premier jour, au premier moment.

« Et les communications écrites ? — Elles peuvent être bonnes, si vous en recevez de toutes vos élèves, si vous leur faites de gracieuses et sages réponses à toutes sans exception. — Mais c'est impossible ! vous écriez-vous ; en y passant les nuits entières, je ne suffirais pas. — Dès lors, abstenez-vous. Point d'enfants chéris ! point d'idoles ! point de privilèges ! Toutes vos élèves sont égales devant la loi que vous portez gravée au fond de votre cœur.

Ne prétendez pas entrer dans tous les recoins de la conscience de votre élève ; la finaude se moquerait de vous. Croyez bien qu'elle sera toujours seule, avec Dieu et le confesseur, dans le for intérieur de cette conscience, et qu'elle ne vous montrera jamais la sienne sous toutes ses faces. Soyez la première à lui dire qu'il n'y a pas là matière à causerie, et que les communications de cette nature doivent être extrêmement rares, prudentes et sobres.

Vous ne déroberez pas au cœur de votre élève l'affection due à sa famille, car ce cœur ne doit pas être appauvri pour entrer dans le centre où Dieu marqua sa place. Il est cependant une part de cette affection qui vous revient légitimement, et que la famille ne saurait vous contester sans injustice. En général, les jeunes filles qui vouent

aux guides de leur enfance un attachement pur et pieux, sont précisément celles qui donnent à leurs parents tout ce que ceux-ci sont en droit d'attendre.

Vous êtes bien jeune, mon amie, et je ne suis pas du tout étonnée de vous entendre me dire sur le ton des lamentations : — Vous voulez donc comprimer le cœur, le tenir comme dans un étau, et le soustraire à ces douces amitiés qui font le charme de la vie ? — Dieu m'en garde, ma chère ! Je sais que les belles âmes sont naturellement éprises les unes des autres. Il se forme entre elles une correspondance de grâce et de charité ; elles s'entendent sans qu'il soit nécessaire de se donner beaucoup de marques extérieures d'amitié ; car leur affection, toute fondée en Dieu, est exempte de passion, et ne trouble jamais ni leur travail ni la paix de leur prière. Quand le divin Maître est lui-même le lien de deux cœurs dont il tient le milieu, et dont les affections passent à travers le sien, oh ! qu'alors l'amitié est grande et pure ! Lorsque, dans ces conditions, « les âmes s'unissent l'une à l'autre, *Lui*, comme la lumière et comme le feu, ruisselle de l'une à l'autre, et le soleil de la vie éternelle est levé. » Les âmes amies qui se chérissent sous la chaude émanation des flammes du cœur de Jésus, ne sont pas exposées à se refroidir et ne connaissent pas l'inconstance.

« Nos affections ressemblent à cette substance qui tantôt est charbon, tantôt diamant, tantôt parfaitement noire, tantôt pleinement lumineuse, se-

lon l'ordre de ses parties et leur groupement dans l'unité.

» Jugez si des battements de cœur gênés par la conscience, peuvent avoir la même harmonie, le même élan, la même ampleur, la même dilatation, que ceux qui cherchent le jour et la lumière, et l'œil de la raison et le regard de Dieu. » Quand nous aimons d'une affection sensuelle, « le souffle divin se retire, la paix s'en va, les désirs inquiets lui succèdent, la flamme tombe, toute la lumière s'éteint, et le feu de nos âmes n'est plus qu'une torche renversée, au lieu d'une flamme du Saint-Esprit. »

Nous avons un mot très-sérieux à vous dire sur les trop grandes intimités entre deux élèves. Chères amies, croyez-en notre expérience, elles sont vraiment dangereuses, elles mettent en combustion la tête et le cœur. Ces passions, enfantines si vous le voulez, mais vraiment romanesques, peuvent devenir si violentes qu'il ne reste que la ressource des grands moyens pour les détruire, c'est-à-dire de leur ôter l'objet de part et d'autre, de faire la séparation absolue.

En empêchant ces affections brûlantes de deux jeunes folles, éprises l'une de l'autre sans trop savoir pourquoi, vous froissez très-vivement, il y a même risque pour vous d'encourir la disgrâce d'une faible mère. C'est qu'au sein de la famille, on ne soupçonne pas trop la possibilité de ces excès parmi les jeunes personnes, on n'y fait pas attention ; ils existent cependant, entre amies et pa-

rentes, à un degré bien plus prononcé que dans les pensionnats. Voilà pourquoi une mère prudente, et vraiment bonne chrétienne, ne verra pas avec plaisir que sa fille, sortie de pension, ait une amie très-intime, quand même les jeunes personnes seraient très-dévotes toutes les deux. L'excellente mère tâchera de gagner elle-même la confiance de son enfant, elle lui procurera de douces jouissances, elle resserrera dans sa famille les liens de l'affection fraternelle, elle fera un effort suprême pour être un peu moins casanière, il y aura quelquefois une excursion, un agréable petit voyage, on remplira gracieusement les devoirs de société, et la jeune fille n'éprouvera pas le besoin d'aller s'épancher au dehors.

Dans les pensionnats de demoiselles, les petites passions romanesques sont vraiment intéressantes à étudier. Remarquez ces deux inséparables qui ont tant de volubilité dans leurs conversations secrètes, et vous verrez qu'elles perdent insensiblement les formes de la bonne société. Observez-les bien et longtemps. D'abord, vous aurez occasion de constater qu'elles n'ont plus un mot à placer dans la conversation générale, que rien ne les intéresse, ne les touche, ne les captive. Vous étudierez chez elles l'expression, les nuances de la physionomie ; c'est extrêmement nécessaire, parce que de là vous pénétrerez au fond des cœurs. Mais bientôt vous aurez à surveiller les communications de contrebande, qui se font à l'aide de billets, à l'aide de notes prises dans ces classiques, ces ou-

vrages sérieux, dont les auteurs ne se doutaient pas le moins du monde de ce qu'une étourdie allait leur faire dire; puis, de petits cadeaux de toute espèce, et de mèches de cheveux entre autres...

Une fois à ce point-là, vos deux héroïnes ne travaillent plus, leurs études sont nulles; toute attention sérieuse, qui ne porte pas sur l'objet de leur passion, devient impossible; l'esprit est absorbé dans le sentiment unique qui préoccupe le cœur. Vous donnez les leçons les plus intéressantes, on ne vous entend même pas; on perçoit le son de vos paroles, mais c'est tout, car elles n'ont plus de sens pour ces âmes absentes. Voyez ces airs distraits et rêveurs! Osez ensuite courir la chance d'inviter l'une ou l'autre de ces élèves à résumer le point que vous venez de développer avec tant de soin, avec une si grande lucidité; mais elle ne sait pas seulement de quoi il est question! Aux examens, rien; et vous avez la douleur de constater que les deux élèves les plus brillantes peut-être de votre classe, sont au niveau de tout ce qu'il y a de plus inférieur. Vous croyez que ce triste résultat leur inspirera une confusion salutaire? Point du tout, car elles ne sont pas guéries.

Plus d'étude, plus de piété. La prière est extrêmement à charge, et les fêtes religieuses, si chères aux autres élèves, n'ont plus d'attrait pour les deux exaltées. Tandis que la joie du ciel se peint sur toutes les physionomies, nos intimes sont plus que jamais mélancoliques et chagrines.

Plus d'étude, plus de piété, plus de charme ni de gaieté dans le caractère. Parce qu'on est sans cesse contrarié dans ses aspirations passionnées, on se croit victime, et on se pose en ennemi des maîtresses, des élèves, de tout le pensionnat.

Il faut les guérir ces pauvres jeunes cœurs, déjà si malades dans un âge si tendre et dans un milieu si pur, si bienfaisant ! Que sera-ce dans cette atmosphère du monde si dangereuse, même pour des âmes pleines de santé, et déjà fortes par l'habitude et la joie de la vertu ? Il faut donc vous empresser de jeter de l'eau sur la flamme, d'éteindre ce petit volcan, et d'employer à cet effet tous les moyens que votre sagesse vous inspirera ; il faut user tour à tour de douceur et de sévérité, vous adresser à la raison et à la conscience ; il faut parler le langage d'une suave piété, prouver combien le devoir et le vrai bonheur sont déjà misérablement compromis ; il faut ébranler, toucher ; en un mot, il faut convaincre.

Ne vous effrayez pas trop, mon amie. Ce sont ici des cas rares, même exceptionnels, mais qui deviendraient fréquents si vous n'aviez le courage de vous opposer au mal dès le principe.

Oui, vous l'aurez ce saint courage ; il vous sera donné d'en haut, et vous ferez une opposition sérieuse à ces folles tendances. Si vous êtes comprise par les mamans, ce sera moins difficile. Puissent-elles se résigner à vous laisser agir ! sinon, prenez votre cœur à deux mains, et allez en avant toute seule avec la grâce de Dieu.



On vous dira peut-être : Mais, madame ! mais, mademoiselle ! mais, ma Sœur, à coup sûr vous exagérez. Voilà deux jeunes personnes bien élevées qui se plaisent, qui s'amuse<sup>nt</sup> ensemble. Je vous en prie, quel si grand mal y a-t-il ? Elles sont inséparables, c'est vrai ; mais, après tout, ce n'est que de l'enfantillage. Laissez faire, cela se passera. — Mesdames, voici le mal : c'est que, de confiance en confiance, on va bien loin sans qu'on s'en aperçoive ; on passe les bornes permises ; on n'avait pas de mauvaises intentions, mais on était sur une pente, on a glissé... et déjà on n'est plus loin de l'égout de la sensualité.

Et vous, chère institutrice, toute jeune encore, n'allez pas, je vous en prie, fonder sur la matière que je viens de traiter, tout un mauvais système d'inquisition ; n'allez pas jeter les hauts cris quand deux élèves se parlent deux fois de suite très-amicalement ; n'allez pas aigrir les anges par vos soupçons. Point d'excès de zèle ! vous gâteriez tout. C'est ici qu'il faut avoir vraiment ce don précieux du discernement des esprits et des cœurs. Madame la directrice, c'est après avoir vu de vos yeux, étant armée de témoignages irrécusables, avec des faits palpables dans la main, que vous ferez des observations très-sérieuses à vos pauvres chères coupables, qui se sont livrées à un exercice si dangereux, si funeste, qui ont vraiment joué avec le feu.

Que je vous dise un dernier mot au sujet de cette angélique vertu de pureté que vous devez protéger

dans vos établissements avec un soin si jaloux ; mais c'est un mot fort triste. Il est des naturels vicieux que, par tous les moyens déjà indiqués, on ne parviendrait pas à corriger dans une maison d'éducation. L'œil de votre maternelle vigilance doit être assez perçant pour les soupçonner dès le premier jour. Il y a de ces tristes âmes que vous essaieriez en vain de laver dans le baptême nouveau de l'éducation religieuse et morale, vous ne feriez que les irriter, que les exciter à répandre leur venin. Il semble qu'elles aient contracté une double tache originelle, dont nous n'avons pas à rechercher ici les causes. Je ne connais rien de plus affligeant que cette perversité précoce. Cette jeune fille vicieuse n'est pas touchée de la beauté de la vertu ; elle s'irrite des fautes qu'elle a commises et les pleure avec des larmes de colère, mais non de repentir. Montrez-lui de jeunes compagnes rayonnantes de candeur, entourées d'une sorte d'auréole, vous n'exciterez pas en elle une noble émulation, mais une sorte de rage jalouse. Triste et douloureux mystère ! Eloignez cette enfant, n'hésitez pas, gardez-la dans vos appartements privés, jusqu'à l'heure où vous pourrez la remettre à ses parents. Il lui faut une éducation à part, car son contact serait un danger permanent pour les autres. — Mais, me dites-vous, cela ne se trouve sans doute que dans les bas-fonds de la société ? — Mes chères, cela se trouve où les parents ne posent pas de bons principes et donnent de mauvais exemples ; cela se trouve où une

mère n'est pas vigilante, où elle a des soins plus importants que la garde de ces trésors d'amour, de ces trésors précieux, qu'elle devrait avoir toujours sous les yeux, porter toujours dans son cœur.

Quant à nous, mes bien-aimées, épanchons-nous en actions de grâces... Vous savez quelle divine protection a plané jusqu'ici sur notre beau parterre de lis blancs !

## V

DROITURE, SIMPLICITÉ, DISCRÉTION, RECONNAISSANCE.

Il y a des jours où la voix de Dieu se promène dans le jardin de l'âme et lui dit : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » Alors ces reproches intérieurs, alors ce langage divin dont l'éloquence est comme la foudre. Malheur à qui se cache sous le feuillage des fausses excuses et des mauvais raisonnements ! Il nous faut avoir de la droiture et comparaître humblement devant Celui qui nous cherche et nous appelle. Écoutons sa voix avec docilité, apprenons à nos élèves à l'écouter.

Donnez-vous à vous-même, chère institutrice, la joie intime d'être sincère envers votre bon Dieu, sincère avec vous-même, avec vos élèves, avec le prochain. *Dans toutes vos œuvres*, nous dit l'Es-

prit-Saint, *écoutez votre âme avec foi, affermissiez votre cœur dans la droiture d'une bonne conscience.* Écoutez donc attentivement votre conscience, écoutez avec la volonté vraie de comprendre. *Son étincelle première ne trompe jamais.* Or, si vous sacrifiez à votre Dieu sur l'autel d'une conscience droite et pure, vous ne serez pas trompée, et vous ne tromperez pas. La splendeur de la vérité brillera dans votre âme ; il sortira de vous une lumière qui éclairera toutes vos paroles, toutes vos actions. Votre conscience est l'écho de la voix de Dieu. Ne lui donnez jamais une expression fausse, ce serait une profanation. La conscience erronée se trompe par orgueil ou par défaut de lumière, et, dans les deux cas, elle est impropre à diriger la vie morale des enfants.

La sincérité envers Dieu, envers soi-même, demande avant tout le sacrifice de l'orgueil ; car nous avons quelque côté honteux, sur lequel nous cherchons toujours à jeter un voile, afin de nous empêcher de voir, et, s'il était possible, d'empêcher le Seigneur Dieu lui-même de voir. Tenez pour certain, chères amies, que l'orgueil est essentiellement stupide et menteur.

La conscience sans religion, sans piété, n'a point de droiture vis-à-vis d'elle-même ; elle est son propre épouvantail et cherche à s'étouffer. Elle parvient quelquefois à contenter les autres par les apparences, mais elle ne saurait jamais parvenir à se contenter elle-même ; elle n'aura pas la joie de pouvoir se dire avec vérité : J'éprouve

la satisfaction de faire le bien sous le regard de Dieu.

Il est dur de passer pour juste, honnête et parfait, quand on entend gronder la conscience, quand on la sent mécontente, parce qu'il y a dans le cœur des injustices et des ordures.

Vous voyez d'emblée la beauté d'une âme droite. C'est qu'une émanation de la vérité sans ombre rayonne sur elle.

On objectera que des âmes très-vertueuses n'ont pas toujours une droiture parfaite. Elles l'ont au dedans, sinon elles ne sont pas vertueuses. Que si cette vertu ne se manifeste pas sans cesse dans les actes *sans importance* de leur vie extérieure, il y a cette imperfection de caractère qui provient soit d'un jugement erroné, soit d'un esprit incertain qui va toujours en tâtonnant. Dès lors, sans faire grand tort au prochain, ces âmes s'en font à elles-mêmes, car elles ne sont point agréables et n'inspirent point de confiance. Il y a vraiment quelque chose d'attachant et d'attrayant dans une personne qui s'abstient de toute espèce de ruses, de détours et de tromperies. Les plus grosses fautes de nos élèves n'obtiennent-elles pas indulgence et commisération quand elles nous sont avouées en toute sincérité? Il est vrai qu'on se sent vivement porté à corriger l'âme droite plus énergiquement que toute autre, car elle n'oppose aucune dénégation à la vérité.

Si vous avez cette droiture parfaite, elle passera dans les âmes de vos meilleures élèves, elle

sera le signe caractéristique de la partie choisie du troupeau.

Ecoutez Fénelon : « Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer ? au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres. »

Il est des personnes qui semblent ne dire la vérité qu'à regret, et qui l'enveloppent de manière à lui donner un air faux. La vie de ces gens-là est un mensonge perpétuel, et cependant ils se donnent pour vrais et dignes de foi, car ils ne commettent jamais de gros mensonges effrontés, ce qui vaudrait presque mieux ; car l'opprobre de leur faute servirait peut-être à les corriger. Je ne sache pas, vraiment, qu'il y ait une humiliation plus grande que de voir sa parole fausse et mensongère livrée au mépris public.

« Observez encore, dit Fénelon, que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on veut se cacher, n'étant pas tel qu'on devrait être, ou que, voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en savoir choisir d'honnêtes. »

N'essayez jamais d'obtenir une autorisation, une grâce quelconque, au moyen de mille ruses et finesses ; demandez-la tout simplement. Vous êtes sûre qu'on vous dira oui ou non. Vous rece-

vrez une décision, vous en aurez le cœur net, vous vous arrangerez en conséquence, et vous aurez beaucoup abrégé le chemin.

Il y en a de ces âmes louches qui vont encore plus loin. Admirez comme Fénelon les met à découvert : « Désabusez-les de ces mauvaises subtilités par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé ; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinements que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse, ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. »

Ne pratiquez point cette mauvaise politique, chère institutrice ; elle vous jetterait en des difficultés inextricables. Que la vôtre vous mène dans les sentiers droits de la vérité, et vous aboutirez toujours à quelque issue honorable. Vous ne devez baser l'espérance de vos succès sur aucune sorte de principe machiavélique, et n'admettre jamais que la parole n'est donnée à l'homme que pour déguiser sa pensée. Soyez sincère, quand même votre sincérité devrait vous coûter la vie. Ainsi font les martyrs de toutes les saintes causes : « Je sais mourir, mon cher Narbal, mais je ne sais point trahir la vérité. »

La finesse a le malheur de ne pas échapper à la pénétration de ces hommes sages qui ont la clef du cœur humain. Or, il vous est si glorieux de leur montrer la face de votre âme, cette face qui appa-



raît dans les rapports de tous les jours, soit les plus simples, soit les plus élevés, de la leur montrer belle de candeur et d'ingénuité. Sachez-le bien : la pensée cachée se découvre par les nuances de la parole, par la physionomie et la contenance.

Il vous est si glorieux de pouvoir placer votre âme, aperçue de toutes ses faces, dans le rayon qui part du miroir ardent de la vérité divine. Assez de fautes journalières viendront encore la déparer; ne les aggravez pas en cherchant à les couvrir du voile opaque du mensonge, car vous blesseriez le rayon qui doit pénétrer ce voile.

On voit l'âme entière sur le visage de certaines personnes. C'est surtout lorsqu'avec une sincérité parfaite, avec de l'esprit et un cœur sensible, les traits du visage ont de la mobilité. Ces conditions étant réunies, rien n'échappe à l'observateur attentif; mais aussi rien n'inspire autant de confiance qu'un visage ouvert, un cœur ouvert. La vérité a déjà parlé par le langage de la physionomie avant que les paroles soient sorties de la bouche.

Vous saurez ne pas confondre la prudence avec l'artifice, et, prudente comme le serpent, vous serez cependant simple comme la colombe. La prudence ne dit pas tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle pense, elle ne parle qu'avec réflexion, elle sait se taire, mais elle ne dit pas des contre-vérités. Je vous en conjure donc, soyez prudente sans équivoquer sans cesse. Qu'on vous respecte assez pour ne pas oser vous adresser à bout portant des

questions indiscrètes. Il y a des sourires significatifs qui répondent si victorieusement à ces questions-là ! Ayez de la droiture, ma chère, car le jour se fait tôt ou tard, et la petite tromperie d'aujourd'hui peut vous causer du trouble et de la confusion l'année prochaine. — Mais il est des circonstances où il serait souverainement imprudent de faire sortir de son puits la vérité toute nue. — Assurément ! Vous devez la dérober à la lumière quand elle deviendrait un sujet de scandale aux faibles et aux petits. Ne dites donc rien, mais ne dites pas ce qui est faux. L'affaire qui vous embarrasse n'est pas si urgente ! Gagnez du temps pour la réflexion ; invoquez l'Esprit qui donne le conseil, et il daignera mettre sur vos lèvres les paroles que vous aurez à prononcer dans les circonstances difficiles.

Il en coûte de dire toujours la vérité, de la dire à soi, de la dire aux autres. Cette vérité, qui est dans notre bouche comme un glaive flamboyant, nous blesse nous-mêmes en blessant les âmes que nous instruisons. Vous le dirai-je ? Il m'en coûte aussi de dicter ces simples conseils et d'être véridique jusqu'au point de vous froisser peut-être, car mon langage pourrait avoir des accents plus agréables et plus doux ; il m'en coûte, parce que vous, mes chères, et d'autres qui me connaissent intimement, vous irez non-seulement jusqu'au fond de ma pensée, mais jusqu'au fond de ma vie. Je m'incline et me résigne dans l'espérance de vous être utile.

Préservez-vous des exagérations. C'est assez difficile pour les âmes vives et passionnées; mais l'expérience vous apprendra, à vos dépens il est vrai, le danger de cette parole exagérée, qui amoindrit d'autant tout ce que vous dites de sage, d'utile, et qui détruit en grande partie la valeur de vos bons conseils. Quand votre parole sera habituellement modérée, elle acquerra une grande autorité dans ces moments suprêmes où vous avez à sauver les intérêts les plus sacrés, ceux de votre bon Dieu, ceux des âmes dont vous répondrez devant son tribunal.

Elevez la jeunesse dans l'horreur du mensonge. Quand l'habitude du mensonge est passée chez l'enfant à l'état de nature, et qu'il n'en rougit plus devant sa propre conscience, je ne sais ce qu'il reste à espérer. Mais quand votre élève, habituellement et naturellement sincère, a fait un mensonge par crainte ou par surprise, faites-lui bien sentir le caractère dégradant de sa faute; ne lâchez pas prise tant que son jeune cœur ne soit douloureusement affecté; puis consolez, pardonnez; l'enfant en aura besoin. « Ma bonne chère élève, sentez-vous combien le mensonge de tantôt vous a dégradée? Mais l'offense ne se borne pas seulement à votre belle âme, elle va jusqu'à Dieu. On peut jeter de la poudre aux yeux des hommes, mais non pas aveugler cet œil suprême qui sonde les cœurs et les reins. On froisse le Seigneur tout-puissant en froissant la vérité, ce magnifique attribut de son être divin, que vous devriez lui

donner la joie de voir briller dans son image. Quoi donc ! vous venez de proférer un mensonge, et vous vous mettez à genoux, et vous dites : — Acte de foi. Mon Dieu, je crois à votre parole révélée, parce que vous êtes la *vérité suprême*... — L'osez-vous ? »

C'est de ce premier motif, le respect pour la vérité éternelle, que découlent tous les autres. Ainsi, vous direz : « Il n'est point de châtiment plus terrible pour l'âme menteuse, après la gêne qu'elle éprouve sous le regard de Dieu, que de n'avoir plus de confiance en elle-même. Ne pas se croire, quelle dégradation ! et puis, ne plus être cru sur parole, quelle honte ! Mon enfant, ayez donc un profond respect pour la vérité ; que le souvenir du plus léger mensonge vous fasse baisser la tête et rougir, afin que vous puissiez désormais lever toujours les yeux avec sérénité vers le ciel, rencontrer aussi avec assurance le regard des hommes, et trouver, sinon de grandes vertus, au moins la vérité, la sincérité au fond de votre cœur. »

L'âme menteuse fait beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses ; elle a même des excuses pour ses excuses. L'âme droite s'excuse rarement, elle promet aussi, mais avec une intention si parfaitement sincère !

« Ma chère élève, dites-moi vrai quand vous avez commis une faute ; dites vrai pour tout ce qui concerne vos devoirs, vos compositions ; dites vrai pour le bien comme pour le mal. Soyez vraie dans votre obéissance, dans vos affections, dans

vos épanchements ; soyez vraie dans votre piété, vraie dans votre prière, car Dieu l'écoute !

» Ma chère élève, le mot hypocrisie signifie déguisement. On est autre au dedans, autre au dehors. Elle est hypocrite la jeune personne à genoux devant les saints autels pour s'attirer l'estime des hommes, et Dieu n'écoute point sa prière ; elle est hypocrite la jeune élève qui fréquente les saints sacrements pour se faire bien voir de ses maîtresses et de ses compagnes ; elle est hypocrite l'élève douceuse qui accomplit au dehors la lettre de la loi, et qui, à l'ombre du secret, épanche perfidement son venin. L'hypocrisie, dans une jeune personne, est le défaut qui me révolte entre tous, et j'ai besoin de réveiller vivement en moi le sentiment du devoir pour user envers elle de mansuétude et de charité. Pauvre âme trompeuse ! elle ne se doute pas de cette lutte, des efforts suprêmes que nous faisons pour dissimuler la répugnance qu'elle nous inspire. »

Nous avons supprimé dans nos établissements les prix de *sagesse*, par respect pour la justice et la vérité.

Chère institutrice, à qui les donner ces prix ? D'un côté, je vois de bonnes âmes, calmes comme des eaux dormantes ; elles observent, sans aucune peine, la règle presque en perfection ; elles ne commettent aucune action répréhensible, d'ailleurs elles cachent adroitement leurs petites irrégularités ; elles ne feront guère de mal dans le monde, pas plus qu'au pensionnat, mais il n'y a pas là

cette vitalité, cette force qui produit vigoureusement le bien ; il y a même une tendance à se laisser faire, qui m'inspire quelque souci. Or, je n'accorde pas mon suffrage à ces natures indolentes. D'autre part, voici les élèves ardentes et généreuses, mais, mon Dieu ! elles commettent faute sur faute, et ne songent pas à en dissimuler une seule ; elles ont des vivacités, des sensibilités, des élans d'orgueil, de colère, toutes choses fort peu recommandables ; elles se mettent en quatre pour faire une bonne œuvre, elles travaillent courageusement, elles aiment, elles consolent, encouragent, sont affectueuses et reconnaissantes ; mais le règlement... mais le silence... Ces personnes-là ont toutes mes sympathies. Je les vois d'avance bien meilleures dans le monde qu'au couvent, mais comment leur donner le prix de sagesse ? et que de précautions ne faut-il pas pour les sauver du naufrage avant le grand jour de la proclamation ! Vous savez ces choses par expérience, vous, mes bonnes travailleuses. Il est vrai qu'il y a d'honorables exceptions, et qu'on rencontre de loin en loin des âmes ardentes, généreuses et presque parfaites ; mais cela n'infirme point la règle générale.

Ainsi donc, ma chère élève, le prix de vertu auquel vous devez aspirer, c'est le témoignage d'une conscience droite, qui, fautive à ses propres yeux, mais toujours repentante, se repose confidemment dans l'espérance des saints, l'espérance de faire de jour en jour quelque progrès, et

d'obtenir cette couronne de justice que lui réserve le Dieu tout-puissant.

L'aimable simplicité est une conséquence de la droiture ; elle met l'âme dans une douce et pénétrante clarté qui doit nécessairement produire au dehors des œuvres de lumière : *Si votre œil est simple, tout votre corps sera comme un réflecteur de lumière*. Cette charmante vertu, semblable aux corps simples, ne saurait se décomposer ; elle est vraiment cet or pur qui demeure inaltérable et ne s'oxyde pas. Oh ! que l'on aime à rencontrer la pensée droite et nue d'une âme simple, cette pensée qui n'a point d'arrière-pensée, et dont l'écho est une parole sans réticence !

Mes bien chères amies, conservez donc cette gracieuse simplicité dans laquelle vos âmes ont été nourries et élevées. Allez droit au fait, vous n'avez pas besoin d'inventer des prétextes ; dites les vrais motifs de vos actions, car, alors même qu'ils proviennent d'un peu de faiblesse morale, votre sincérité vaudra mieux que les plus beaux prétextes. Pourquoi prétexter ? n'est-ce pas mentir ?

Point d'airs mystérieux ! Quels mystères y a-t-il chez nous ? Il n'en restera plus d'ombre après que nous aurons épanché toute notre âme dans ce livre, et nos lectrices en sauront autant que vous et moi. Vous n'êtes pas des sybilles, vous n'habitez pas des antres où sont ensevelis de merveilleux secrets, et vos oracles sont plus sûrs et plus sincères que ceux de Delphes et de Cumes. Vos paroles, vos actions, ne seront donc jamais des



énigmes, et vous ne serez pas des énigmes vous-mêmes.

Cette belle simplicité illuminera même votre intelligence : « Si vous avez le cœur droit, toutes les créatures vous serviront de miroir pour régler votre vie, et de livre pour y puiser une sainte doctrine. »

Je ne parle de simplicité qu'aux personnes vraiment pieuses, car je ferais rire les autres ; je parle à celles qui veulent révéler toutes leurs voies au Seigneur, et qui lui disent en toute sincérité : *Per tuas semitas, duc nos quò tendimus, ad lucem quam inhabitas* ; qui tendent à cette lumière que l'orgueil, dans la nuit de ses illuminations artificielles, ne soupçonne même pas.

Soyez simple, chère âme, et vous ne prêterez pas aux personnes qui vous dirigent des intentions dont elles ne savent rien, dont elles sont parfaitement innocentes. Que votre cœur se développe, s'épanouisse au soleil de la vérité, de la justice, et sans ces mille duplicités de femme qui, vous le savez, sont si déplorables et si désastreuses !

Vous tendez à la perfection. Il vous faut donc du secours, fussiez-vous même un cèdre du Liban ou un chêne dont le front, au Caucase pareil, brave l'effort de la tempête ; mais vous n'êtes qu'un roseau ! C'est ici qu'est vraiment le nœud gordien, la grosse difficulté, c'est-à-dire l'entrée peu gracieuse d'une âme dans une autre âme. La réception est douloureuse, on souffre de part et d'autre, car l'une veut agir sur l'autre par devoir

et par grâce, mais la dernière résiste ; elle sera vaincue, néanmoins, car la charité lui livre des assauts terribles, et *l'amour divin est fort comme la mort, et ses flammes sont des lampes ardentes que les grandes eaux ne sauraient éteindre*. Il faut donc de la générosité, il faut déployer son âme, l'étendre toute large ouverte. Tant qu'il reste un pli, qu'il y a quelque chose de caché, c'est là qu'est la tache ou la déchirure. Que l'orifice de votre cœur soit donc large, afin que la vapeur du mal en sorte, et que la rosée du ciel y puisse pénétrer. Vous prenez conseil, dites donc toute la vérité, sinon le conseil que vous recevrez ne sera pas véritable, ne sera pas utile. L'ouverture de cœur est une des plus douces jouissances de votre genre de vie. Pour avoir le cœur serré, il n'était pas nécessaire de quitter le monde.

Ne feignez jamais, et bien moins envers le médecin de votre âme qu'envers toute autre personne. Si votre confiance n'est pas entière, si vous ne dites vos fautes qu'avec des réticences, vous avez cette foi chancelante qui menaça d'engloutir saint Pierre dans les flots de la mer ; si votre confiance n'est pas entière, les gens du monde ont l'avantage sur vous, car ils ont tout l'espace compris entre les deux pôles pour dire leurs péchés au prêtre de leur choix. Mes chères, quand la conscience s'ouvre, comme elle doit le faire, sa voix est claire et sonore, elle a peu de paroles et point d'amplifications. O belle âme, vous réserverez celles-ci pour vos compositions littéraires !

Avoir confiance, c'est se montrer soi-même et non les autres. Faire des histoires sur le compte du prochain, ce n'est pas confiance, mais trahison. Avoir confiance, c'est accepter la parole du ministre de Jésus-Christ et la tenir pour vraie. Ici, le mot *scrupule* cherche à se glisser sous ma plume, mais je résiste, je ne veux pas m'en occuper, c'est un fantôme qui m'épouvante. J'en ferais une peinture mordante, cruelle, impitoyable... Mes antipathies les plus décidées sont pour les âmes scrupuleuses, pour ces âmes égoïstes, méchantes, orgueilleuses, opiniâtres, entichées de leurs idées ; âmes insupportables au ciel et à la terre, qui, sans pitié, laissent tout le poids du jour et de la chaleur aux autres, pour se mettre dans un coin à pleurer sur le déficit de toutes les qualités excellentes qu'elles s'imaginent posséder, et dont le germe n'est pas seulement en elles. Vous voyez que ce thème me met en colère, et que je ne saurais le développer avec calme. Ecoutez cependant une historiette à ce sujet.

Une personne scrupuleuse recevait chez nous, pendant quelques jours, une gracieuse hospitalité. Je n'ai jamais su ce qu'elle y venait faire. Elle était donc à l'oratoire, pleurant sur les pailles imaginaires, et ne se doutant pas des poutres qui obstruaient ses yeux. Ma bonne sœur H., grimpée sur une échelle, s'occupait à compléter quelques décorations, quand l'échelon qui la supporte vient à se briser sous ses pieds, et que la voilà lancée sur le marchepied de l'autel, fortement blessée à

la tête, et répandant le sang à flots. J'étais dans le dortoir voisin, faisant une délicieuse lecture. Le coup me fait tressaillir, mais je me dis : Ce n'est rien ! car le plus grand silence s'était rétabli. Bientôt cependant, plus ou moins inquiète, j'ouvre les portes à droite, à gauche, et, finalement, je trouve ma sœur évanouie, et la scrupuleuse continuant tranquillement son examen de conscience. La vilaine ! Je lui ai pardonné à l'instant même, mais nous ne l'avons plus invitée. Elle est morte depuis longtemps, n'ayant jamais fait grand mal, mais surtout aucun bien à elle-même ni aux autres.

Mes chères, il faut agir envers votre conscience en toute probité, comme envers vos créanciers et vos débiteurs. Votre confession sacramentelle, cet acte consolant de la vie du chrétien, doit être, comme le disait saint Bernard, véritable, sincère et propre. Faites une petite méditation sur ces paroles.

Progressez ensemble dans la voie de la vie spirituelle, en vous soutenant les unes les autres. On dit qu'il ne fait pas bon de marcher sans caravane dans un chemin qu'on ne connaît pas.

Je vous le dis timidement, chères amies, et *honnî soit qui mal y pense*, la direction spirituelle *par écrit* n'est pas pour nous, pour notre genre de vie. Nous traitons de la simplicité, je dirai donc simplement nos motifs. On met beaucoup de temps à cette correspondance, et, vraiment, pour peu qu'on le veuille, on obtient la réponse sans écrire la lettre. Je le prouve. Le sommaire de ces lettres

est invariablement le même : froissements de l'amour-propre, inquiétudes déraisonnables, peines et chagrins de tous les jours, craintes après la confession, frayeurs avant la communion. Eh bien ! les problèmes que vous posez sur les matières ci-dessus ont été résolus surabondamment depuis des siècles et des siècles : il n'y a rien de nouveau sous le soleil. La Providence a donc admirablement pourvu à vos besoins. Vous avez tout un trésor de lumières, de réponses à vos doutes, de consolations pour toutes les douleurs de l'âme, dans les œuvres des maîtres de la vie spirituelle. Sainte Thérèse, saint François de Sales, Fénelon, et tant d'autres, ont écrit pour vous. Leurs traités et leurs lettres sont à votre adresse. Pourquoi faire recommencer ce qui a été si bien fait, ce qui probablement serait moins bien, ce qui, dans tous les cas, serait la même chose au fond et n'offrirait que des variantes ? Les âmes en peine qui ont provoqué toutes ces bonnes et solides réponses, n'étaient pas d'une autre nature que vous.

Qui dira avec quelle inquiétude, avec quel empressement, on attend ces réponses, et combien une pauvre âme est rêveuse pendant tout ce temps ? O ma chère ! considérez cette abondante moisson qui est sous vos yeux, qui attend vos soins, et dites-moi si une âme rêveuse est bien propre à faire la rude besogne que nous imposa le Père de famille ? Au lieu de parler de vous-même pendant une belle et grande heure, parlez donc à vos

élèves, écrivez pour elles. Au lieu d'amplifier vos misères, faites des amplifications oratoires. La piété tout d'abord, puis vos fêtes littéraires y trouveront leur compte.

Avez-vous songé que, dans l'intervalle de votre lettre pleine d'angoisses et de la réponse tant désirée, les dispositions de votre esprit et de votre cœur ont eu le temps de se modifier plus d'une fois? Il en est ainsi chez les femmes, et le baromètre de leur vie spirituelle marque très-souvent *variable*. A quoi bon le remède qui vient après coup? Il n'y a qu'à le remettre à la pharmacie, car voici qu'il vous arrive des paroles de consolation au moment même où vous êtes d'une gaieté un peu folle... Cela gêne une âme droite, car elle sent que le vrai n'est pas là.

Savez-vous bien qu'on se complaît dans la pensée qu'on écrit? Les tentations, et autres choses de nature sinistre, ne doivent être communiquées que verbalement. La pensée développée par écrit acquiert une grande puissance sur le cœur, qui s'identifie avec elle. Il ne faut écrire que des choses bonnes, agréables, et qui peuvent tomber dans le domaine public. Allons, ma chère, ne salissez donc pas cette blanche feuille de papier de toutes vos imperfections et petites méchancetés! Vous serez bien plus humiliée de les dire verbalement! Les noires idées, mises par écrit, grossissent comme ces nuages qui enveloppent tout le ciel et annoncent une tempête.

Recevoir des avis de diverses parts, c'est un

autre inconvénient; car il y a des tiraillements, on ne sait à quel parti s'arrêter. En fait de spiritualité, il vaut mieux qu'il n'y ait dans votre maison qu'un seul foyer, un centre unique, d'où tout émane, vers lequel tout converge. Mes chères, vous qui êtes faites à cette précieuse simplicité, restez-y fidèles, et combien vous multiplierez votre temps et vos moyens d'action ! Priez pour le guide qui doit vous conduire dans les voies de la perfection ; priez, afin que l'Esprit-Saint daigne l'éclairer, et vous lui obtiendrez des lumières en raison de votre piété, de votre humble docilité.

Que vos élèves aient cette même simplicité. Le prêtre est pour elles l'envoyé de Dieu. Qu'elles ne traitent jamais familièrement avec lui, qu'elles ne le voient que dans l'exercice de son ministère.

Inspirez-leur un grand respect pour la voix de la conscience, et vous en ferez des femmes solidement vertueuses. Mais point de principes de morale inadmissibles ! N'allez pas imaginer de ces règles de décence et de modestie où l'absurde le dispute au ridicule. N'exigez donc pas que votre élève ait constamment les yeux baissés, et, vous-même, gardez-vous de prendre des poses, des airs extatiques, comme une sainte en peinture. Les élèves qui restent plusieurs années avec nous, possèdent une instruction religieuse assez étendue. Dans maintes circonstances, elles sont non-seulement vivement émues, mais vivement éclairées. N'allez donc pas vouloir leur faire admettre des choses qui ne sont que des aberrations de la



saine raison. Les plus malicieuses pourraient bien vous répondre : « Grâce à Dieu, madame, je ne crois pas à ce péché-là ! »

Nous avons grand besoin de la vertu de discrétion, vu nos rapports avec un si nombreux prochain. Ecoutez, chère institutrice : parmi des flots de paroles éloquentes et sages, vous direz une seule parole imprudente, insensée, et celle-ci sera ramassée, colportée hors de chez vous, livrée à la risée des familles, puis lancée contre votre institution comme une lourde pierre qui l'ébréchera, plus ou moins, dans ses plus beaux droits à la considération publique ; car cette parole ne mourra point, elle ressuscitera à tout propos. C'est le triste privilège des sottises. Oh ! que cela est pénible pour les vierges sages qui veillent nuit et jour, et qui voient leurs efforts renversés par le souffle d'une vierge folle !

Que votre cœur fidèle soit le tombeau du secret qui vous a été confié, mais ne l'acceptez point à la légère, et surtout ne vous en laissez jamais imposer un seul. Par exemple, ne vous engagez en aucune manière à cacher aux supérieures la mauvaise conduite d'une élève ; vous n'en avez pas le droit. C'est un mauvais moyen de correction que de manquer vous-même à votre devoir. Vous compromettez tout : l'autorité générale et votre propre dignité. Vous posez un acte de déplorable faiblesse, et la jeune délinquante sera la première à vous trahir, et vous pourrez dire dans l'amertume de votre âme : *Des lèvres iniques et de la langue*

*trompeuse, délivrez-moi, Seigneur.* Répondez plutôt avec franchise et courage que le jour doit se faire, et que vous n'avez aucun intérêt à protéger le vol des hiboux.

Ne recevez donc que rarement les confidences d'une petite jeune personne et jamais ses secrets; car ses propres indiscretions pèseraient sur vous, et vous auriez l'air d'être la coupable. Mais si vous n'avez pas à recevoir des secrets, vous vous garderez à plus forte raison d'en communiquer. Quoi donc! vous iriez trahir tout le personnel de votre maison, en livrant à la merci d'une jeune enfant des affaires importantes, en lui dévoilant de légers tiraillements, certaines dissidences d'opinions entre vous? Ce serait indigne! Ne vous laissez pas questionner, pressurer, pressentir par vos élèves; elles sont d'une adresse merveilleuse à ce métier. Respectez les choses cachées de votre petit sanctuaire, et n'exposez point la beauté de votre mission à la risée des enfants.

Ne parlez pas entre vous, sous forme de conversation, des défauts de vos compagnes, de vos élèves. Si c'était avec un zèle amer, ce ne serait pas chrétien; en plaisantant, ce serait inhumain. Il vous arriverait ensuite comme à nos premiers parents, vous verriez le mal que vous avez fait, et le bien que vous avez perdu, faute de charité; car tout serait aigri, rien ne serait corrigé.

Prudentes et discrètes vous-mêmes, vous aurez le droit d'apprendre aux jeunes filles à l'être. Qu'elles sachent garder religieusement le secret

de leurs parents, qu'elles ne trahissent point leurs compagnes, et, dans la suite, elles ne trahiront point leur époux.

Une élève vient me faire avec beaucoup de volubilité un rapport que je reconnais tout d'abord empreint d'exagération. « Avant que je juge des mesures à prendre, dites-moi, chère amie, à combien de compagnes avez-vous déjà communiqué ce que vous venez me dire? » Trouble et confusion ! point de réponse ! « Vous le voyez, chère enfant, l'acte que vous venez de poser, n'est plus qu'une délation. » Et je congédie la plaignante, me réservant de savoir la vérité par une autre voie.

Voici encore une élève qui vient me faire des communications, mais celle-ci est évidemment pressée par sa conscience; elle n'a rien dit à personne et me rend compte avec délicatesse, avec une peine très-vive, et cependant il y a de l'exagération dans son rapport, et j'en soustrais une bonne moitié. Je fais la même déduction pour les comptes-rendus d'une surveillante très-jeune ou sans expérience.

Recommandez bien fortement à vos élèves de ne pas se donner mutuellement des conseils en matière importante. La présomption du jeune âge va loin. On vient de sortir de pension, et c'est l'amie intime qui tranche, qui décide, qui conseille dans les affaires les plus épineuses, la vocation, la carrière; et il semble que les parents n'aient plus rien à y voir. Puissent vos élèves être préservées

des malheurs qu'une telle imprudence entraîne à sa suite !

La vertu de *reconnaissance* ne s'enseigne pas, et le cœur qu'un doux bienfait ne saurait émouvoir ne pourra jamais l'apprendre. *Le ciel donne de la pluie à la terre, mais la terre ne renvoie au ciel que de la poussière.* Le cœur ingrat envers Dieu serait-il capable d'éprouver une douce gratitude pour le bien que lui font les hommes ? O mes chères ! vous répandrez sur une jeune âme la rosée de l'instruction, et il arrivera bien souvent qu'elle ne vous renverra que la poussière de l'ingratitude. Dans le livre de la Sagesse, il est parlé de la froideur du cœur ingrat, comme d'un brouillard d'hiver qui désole toute espérance... N'a-t-on pas dit qu'un chien reconnaissant vaut mieux qu'un homme ingrat ? « Je suis un misérable assassin, il est vrai, s'écriait un grand criminel, mais je ne suis pas un ingrat ! »

Ma bien chère élève, la vertu de reconnaissance, si naturelle et cependant si rare, est celle des âmes délicates. Chérissez tendrement la main qui vous combla de bienfaits, et ne la déchirez jamais. Vos premiers, vos grands bienfaiteurs sont votre bon Dieu, vos dignes parents, vos supérieurs ecclésiastiques, et ces personnes dévouées qui consacrèrent leur vie à votre éducation. N'oubliez point que l'homme ne vit pas seulement de pain matériel, et ne soyez jamais ingrate envers ceux qui vous donnèrent le pain de la parole.

Nous terminons cette partie de notre ouvrage, mais à regret. Elle est déjà bien longue, et nous n'avons presque rien dit. Résumons nos affectueux conseils. Mes chères amies, en tâchant de vous élever à la perfection de la justice, vous y conduirez vos élèves, vous leur inspirerez cette noble générosité qui ne remet pas au lendemain l'acte de bonté, de vertu, que l'on veut poser, et dont la spontanéité fait tout le charme et le mérite.

Pour vous, ma bonne chère élève, aimez le juste, aimez le vrai. Les lumières que vous avez reçues ne vous permettent point de commettre des fautes de propos délibéré, car ces fautes auraient les plus fâcheuses conséquences. Songez que, pour vous, ce ne sera pas toujours assez de remplir le devoir à la lettre : l'amour exigera bien souvent que vous alliez au-delà, que vous alliez jusqu'à la plus sublime abnégation. Vous le comprendrez dans la maison de vos parents, mieux encore dans celle d'un époux.



## PROGRÈS SCIENTIFIQUE.

## I

## LE SILENCE ET L'ÉTUDE.

Ne soyez pas étonnées, mes chères, si, pour favoriser dans notre maison le progrès scientifique, nous commençons par vous montrer la figure d'Harpocrate, le doigt posé sur la bouche, et par vous dire solennellement : Silence dans le sanctuaire de l'étude comme dans celui de la prière !

Sans le silence, vous n'aurez pas de science ; car la science suppose l'étude, — l'étude, la réflexion, — la réflexion, le silence.

Le silence d'une maison religieuse vient puissamment en aide au silence que requiert le travail de la pensée. Le double recueillement du cœur en Dieu et de l'esprit dans l'étude, est chez vous la première condition du progrès scientifique.

L'esprit qui se recueille en lui-même, mais hors de Dieu, n'est pas en sûreté dans cette orgueilleuse solitude; il progresse, mais indépendamment du cœur, et cela vous est positivement interdit, car, chez vous, l'esprit et le cœur doivent s'entr'aider dans l'intérêt de votre mission. Il vous faut le feu et la lumière tout à la fois.

Il y a une grande harmonie dans le silence, mais distinguez ! car il y a le silence de la tombe, et le silence qui concentre la vie.

J'entre dans une maison d'éducation habitée par un personnel nombreux. L'action y est vive et constante, mais il n'y a pas de tumulte. Il y a du bruit dans les moments donnés, mais que les heures d'études sont calmes et solennelles ! Les récréations sont très-animées, mais au premier son de la cloche tout se tait, les physionomies rieuses deviennent pensives, la leçon à dire ou à recevoir semble déjà s'inscrire sur les jeunes fronts qui s'inclinent, et bientôt on n'entend plus que la voix de Dieu dans la voix qui explique les dogmes saints, les dogmes scientifiques. Quelle harmonie dans ce silence !

Le silence double la vie. On travaille énormément, on a peu de distractions dans une maison où le silence est bien observé. Le silence favorise la réflexion, il étend l'horizon des idées. Le silence repose. L'âme qui médite abhorre le bruit des paroles et se complaît dans le silence ; elle trouve même dans la lecture de certains écrits un bruit de paroles inutiles, qui lui est à charge.



On s'évapore à beaucoup parler. Après une demi-heure de conversation oiseuse et sans but déterminé, car la récréation est un but, on éprouve une lassitude d'esprit, un vide de cœur qui produit une tristesse dont on ne se débarrasse que par la prière ou le travail.

Le silence dispose à bien parler, à bien écrire. L'âme a recueilli, goutte à goutte, de nobles pensées, il ne reste qu'à les rendre par le travail de la parole. Que, dans ce travail même, la parole ne soit pas bavarde !

Sans le silence, a dit un moraliste, on n'est jamais dans le sanctuaire de son âme, là où naissent les nobles pensées. C'est l'opinion des philosophes et des grands penseurs. Bossuet parle *d'un endroit si retiré de l'âme que les sens n'en soupçonnent rien* ; c'est par le recueillement que nous y pénétrons. Là où on parle beaucoup, la pensée est si absente, tellement répandue au dehors, qu'on ne soupçonne pas même cet endroit-là. Remarquez-le bien : il y a les âmes qui pensent et les âmes qui ne pensent pas ; *celles qui vivent dans le monde intelligible, et celles qui ne vivent que dans le monde sensible*. C'est une parole de Platon, mais que j'ai ramassée ailleurs, car je n'ai pas lu Platon.

Le silence intérieur n'est pas sans l'extérieur, mais le silence extérieur est bien souvent sans l'intérieur, et dès lors il y a plus ou moins mensonge vis-à-vis de Dieu, de nous-mêmes et de ceux qui nous dirigent.

Entrez chez vous, fermez les portes, et voyez ce qui s'y passe aux heures de silence. Il y a peut-être dans le cœur un certain tapage, produit par de folles et ridicules affections, ou bien ce bruit aigre et discordant des sentiments en tumulte à l'occasion d'une légère contrariété qu'on croit insupportable, ou bien encore le sourd murmure d'une petite passion qui cherche à s'assouvir en secret; il y a peut-être dans l'imagination toute une fantasmagorie, des représentations de toute espèce, qui voltigent à travers la pensée comme des papillons. Or, ce n'est pas le silence. Chère âme, s'il y a plus de bruit chez vous qu'au *forum*, vous n'êtes pas dans le silence. Examinez ce point, il est important. Encore une fois, entrez chez vous, fermez les portes, et voyez quelle est l'occupation de votre pensée aux heures de silence; ce sera une étude extrêmement intéressante. Si votre pensée est tout appliquée au devoir, tandis que votre cœur a parfois un élan d'amour qui l'emporte vers Dieu, vous voilà en règle, vous êtes dans le silence. La bonne direction de la pensée est favorable à la piété, comme à l'étude. Si vos pensées sont bien sagement réglées, vous aurez peu de distractions dans la prière, à moins que vos travaux d'esprit ne soient de nature à vous absorber tout entière, ce qui n'est pas chose très-souhaitable. Je crains bien que cette pensée désolante ne soit au fond que trop vraie : qui écrit beaucoup ne prie pas beaucoup, — et n'importe quoi, ne fût-ce que des lettres d'affaires. L'admi-

nable saint Bernard laissait à la porte de l'église toutes ses préoccupations de travaux d'esprit, toutes ses sollicitudes de supérieur, et leur disait : « Restez là et m'attendez, je vous reprendrai tantôt. Voilà le vrai silence !

Le silence fait de notre cœur un temple, où l'abondance des louanges du Seigneur résonne dans une conscience pure.

Il est certain que la voix de Dieu se fait mieux entendre là où règne le silence. Les jours où des devoirs d'état nous obligent à de longs entretiens, nous l'entendons si peu ! On s'en aperçoit le soir avec un sentiment de tristesse. Qu'est-ce donc quand le bruit volontaire d'un tourbillon de paroles étouffe tout à fait cette voix ? Le silence attire l'esprit de Dieu, le bruit l'éloigne.

Il est certain que l'inspiration, que la vision claire des choses intellectuelles, ne nous vient que dans le silence. Ceci est vrai pour la littérature, pour les sciences exactes et pour les arts. Essayez de résoudre un problème sérieux en causant ; essayez de construire le plan d'une composition littéraire avec la belle ordonnance des parties et des idées, quand on interrompt sans cesse le travail laborieux de votre pensée ; créez une mélodie nouvelle au milieu d'un concert de voix bruyantes, mais c'est impossible ! Quand saint Thomas d'Aquin s'écriait à la table de saint Louis : « Voici qui est décisif contre les Manichéens ! » ce n'était assurément pas dans la conversation des courtisans qu'il avait puisé son irrésistible argu-

ment. Le bon saint avait été si profondément absorbé !

Le silence nous habitue à dire peu et bien. Il est si bon de n'avoir pas cette loquacité intarissable qui dénote un esprit très-superficiel. Au milieu d'un déluge de paroles, combien en dit-on de sages ?

La réflexion qui se fait dans le silence, éclaire et concentre la pensée. De là une expression juste et nette, un langage qui n'a pas besoin de commentaire. Après qu'on a dit, il est fâcheux d'avoir encore à expliquer ce que l'on a voulu dire. Que votre pensée ne soit pas dans un nuage, afin que votre parole soit claire. Il est vrai que le nuage provient parfois de timidité, même de duplicité, mais le plus souvent c'est d'irréflexion.

La réflexion qui se fait dans le silence, nous aide à résumer notre pensée. Vous-mêmes, aidez vos élèves à ce travail. Quand leur récit vient à se noyer en des détails sans fin, apprenez-leur comment il faudrait le résumer pour le rendre agréable.

L'habitude du silence empêche la parole téméraire et précipitée, cette parole qu'il faudrait retirer si souvent, si on en avait le moyen. Combien le silence est bon quand la colère se soulève au fond de l'âme comme un flot grondeur ! Car aussitôt qu'elle s'est exhalée en paroles, il reste une irritation qui resserre l'intelligence aussi bien que le cœur. Une émotion légère fait travailler, sans doute, mais c'est à condition qu'elle soit silencieuse...

Et qu'on ne dise pas : ce langage est bon pour les couvents ! Pardon, chère institutrice, ces vérités sont bonnes pour toutes les maisons d'éducation.

Voici pour les couvents. Madame de Maintenon disait aux dames de Saint-Cyr : « Le silence sert à perfectionner les âmes, puisqu'il recueille, puisqu'il épargne bien des tentations; il couvre les imperfections, il évite le scandale, et tient toutes les passions comme amorties. Le silence est le plus grand remède à l'infirmité humaine dans une communauté : on peut dire que c'est le supplément de la plus parfaite vertu. » Il est bon de trouver de quelque manière le supplément des qualités qui nous font défaut.

Il est certain que les paroles peu mesurées, peu charitables, peu discrètes, les paroles qui ont une nuance de jalousie, de médisance, de vanité, ne sont ordinairement proférées que dans les moments où il faudrait garder le silence.

Oserais-je dire que le silence est un excellent moyen d'entretenir la paix dans une communauté? On ne se chamaille pas beaucoup quand on parle peu. S'il y avait des heures de silence dans les familles, on ne s'en trouverait pas mal : il y aurait bien moins de dissensions. Là où il y a réellement des heures de silence dans les familles, quel charme pour les hommes studieux et savants!

Mais nous parlions pour les couvents. Ma chère Sœur, la parole inutile que vous dites au mépris

de la règle du silence, vous prive d'une parole intérieure, d'un souffle de l'Esprit-Saint. Vous n'avez rien gagné, mais que n'avez-vous pas perdu?...

Assurément, on ne néglige pas les communications nécessaires ou utiles, même en temps de silence, et on n'attend pas l'heure de la récréation pour dire que la maison brûle. Mais si, en cas de nécessité, on parle, on ne cause pas. Il y a une grande différence entre les deux.

Passons à nos chères élèves. La mince somme d'attention dont elles peuvent disposer, se réduira à l'infiniment petit si le silence n'est pas rigoureusement gardé à l'étude, religieusement observé pendant les leçons. Je n'entends pas dire par là qu'il n'est jamais permis à l'élève de prendre la parole pour demander certains éclaircissements.

Les élèves se forment vite à la discipline du silence, et les bonnes travailleuses savent en goûter le charme sévère.

Cette belle discipline, dont vous avez maintes fois expliqué à vos jeunes personnes le but et les motifs, aura pour elles deux avantages précieux. Et d'abord, habituées au travail sérieux de la pensée, peut-être bien seront-elles timides au sortir de votre maison, mais non pas bûches; et quand elles se tairont, ce ne sera pas parce qu'elles sont muettes. Non, elles ne se rendront pas insupportables par un mutisme absolu, mais elles ne seront pas non plus de ces femmes, mille fois plus insupportables, dont le babil assomme. Encore s'il ne

sortait de leurs bouches mignonnes que des lis et des roses, mais... Une jeune personne bien sage a besoin de silence pour ne pas compromettre sa modestie; une femme a besoin de silence pour réfléchir à la direction de sa maison, de ses enfants, de ses domestiques.

La parole est belle quand elle est éloquente et vraie; le silence est beau quand il médite et qu'il écoute. L'art de savoir bien écouter est très-précieux; il rend peut-être encore plus agréable que celui de bien discourir. Une maxime orientale dit : La parole est d'argent et le silence est d'or.

Il est plus paresseux et plus doux, disait M. de Talleyrand, de lire que d'écrire, et d'écouter que de répondre.

Le plus sûr pour vous, c'est d'écouter. Quand on nous parle, nous pensons dans la pensée d'autrui; mais alors il nous faut des garanties, et quand ces garanties nous sont données par la raison, par la foi, reposons-nous donc dans la pensée d'autrui, car c'est là proprement l'instruction, et sans elle nous resterions dans les ténèbres de l'ignorance. Quand nous pensons *par nous-mêmes*, soyons timides et réservées, que ce ne soit pas *pour nous-mêmes*, mais pour les âmes que nous devons attirer à l'admirable et chaude lumière de l'intelligence, de l'amour et de la foi.

Cette imposante avenue du silence nous conduit tout droit au palais de l'étude.

Saint Paul disait à son cher disciple : *Vous avez été nourri dès votre enfance dans les saintes let-*



*tres qui peuvent vous instruire pour le salut, par la foi en Jésus-Christ.* Serait-il téméraire de vous appliquer ce texte à vous, mes bien-aimées? à vous qui, dès l'âge de cinq ans, disiez avec le jeune Joas :

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi ;  
Dans son livre divin, on m'apprend à la lire,  
Et déjà, de ma main, je commence à l'écrire...

Dès lors vous étiez prédestinées à votre belle vocation, et par le goût de l'étude, et par ces tendances un peu sauvages qui caractérisent presque toujours ce goût. Vous avez grandi dans ces dispositions, et vous persévererez par devoir et par amour, de telle sorte qu'on pourra dire véritablement de vous : *Le Seigneur a fait luire son œil sur leurs cœurs, pour leur faire voir la beauté de ses œuvres.*

Vous étudiez par devoir, c'est une noble tâche. Votre intelligence est la terre que vous cultivez à la sueur de votre front, et voilà pourquoi vous n'avez à craindre ni les dangers ni les inconvénients de l'étude. Le ridicule ne saurait vous atteindre; vous ne serez pas des *femmes savantes*, mais des femmes instruites. Votre prière vous préservera des prétentions outrées, et vous ne serez point des *précieuses ridicules*; l'esprit que vous aurez, que vous devez avoir, est *un esprit de sagesse et d'intelligence, un esprit de conseil et de force, un esprit de science et de piété.*

Vous n'avez pas besoin d'ensevelir vos petits

talents dans un tel abîme d'humilité que le monde n'en sache rien. Vous étudiez... avouez en toute humilité ce crime innocent, et les sages vous absoudront.

Vous étudiez par devoir, et vous vous souvenez du précepte de saint Jérôme à Eustochie : « Que le sommeil ne vous surprenne qu'un livre à la main, et que votre tête, tombant accablée de lassitude, rencontre nos saintes Ecritures. »

Vous étudiez, vous vous fatiguez beaucoup, et, quand le soir est venu, vous pouvez dire néanmoins : Nous sommes des servantes inutiles. Vous recueillez un petit trésor de science, mais c'est pour le partager avec vos jeunes élèves. Vous ne faites point d'études indigestes, vous ne vous chargez point d'un fardeau trop lourd pour votre fragilité, et vous laissez à ceux qui ont mission de vous diriger le soin de vous imposer votre tâche avec discernement.

Ainsi donc vous entrez dans la voie du progrès scientifique, mais en ouvrant tout larges les beaux yeux brillants de la prudence et de la réflexion. Nous l'avons suivie, cette voie, pendant plus de trente années, en amassant d'utiles connaissances, en améliorant nos méthodes d'instruction, non pas chaque année, mais chaque jour, malgré les murmures qui grondaient tout autour de nous, mais jamais au-dessus de nos âmes. Dans ces régions sereines, nous trouvions Dieu, notre conscience et quelques esprits sages éclairés providentiellement pour nous dire : « Allez en avant

avec une humble et puissante énergie. » Or, dans cette voie-là, mes chères, il n'y a que la piété qui soutienne et qui affermisce ; elle est la base sur laquelle vous devez asseoir vos humbles travaux d'esprit, sinon vous n'amoncellerez que des ruines.

Vous cueillerez donc le fruit de l'arbre de vie. La science du bien, vous l'aurez, — la science du mal, jamais. Votre esprit s'élèvera doucement dans une atmosphère toute pure, jusqu'au moment où, pour prix éternel de vos travaux, vous verrez face à face ce Dieu qui habite une lumière inaccessible.

Vous étudiez par devoir, car de jeunes intelligences doivent venir s'illuminer à votre flambeau. Quoi donc ! votre lampe est sans huile et sans lumière ? Mais vous n'avez rien à communiquer. Vous êtes aveugle, vous êtes plongée dans la nuit d'une obscurité profonde ? qui prétendez-vous éclairer ? Ce n'est pas assez que votre cœur soit un foyer d'amour, il doit produire des flammes qui s'élancent au dehors. O mes chères ! les lumières de l'esprit servent si bien un cœur généreux qui cherche à étendre le royaume de Dieu.

Dans quels dangereux pâturages une bergère ignorante n'irait-elle pas conduire le troupeau de Jésus-Christ !

Vous étudierez aussi dans l'intérêt de vos anciennes élèves qui vous viennent, pour quelques instants, des déserts brûlants du monde. Ayez pour elles des paroles saintes, des paroles rafraîchissantes. O Vierges, faites couler dans ces cœurs

quelques gouttes de l'eau dont vous vous abreuvez au fleuve de vie qui sort du trône de l'Agneau !

Vous étudiez par devoir. Oh ! qu'une institutrice religieuse n'aille donc pas dire : — Mais tout cela est bien profane ! Que m'importe tout ce bagage de science ! Je suis venue au couvent pour faire mon salut, et j'atteindrai plus sûrement mon but en ne m'occupant que de choses saintes. — Vous croyez ? Ecoutez, chère dame ou chère Sœur : Vous êtes venue ici pour sauver votre âme ; eh bien ! le moyen le plus sûr, c'est d'en sauver beaucoup d'autres. Tout en guidant la nacelle, vous y êtes, et le pilote n'est pas le dernier à arriver au port. Savez-vous bien qu'il ne vous viendra beaucoup d'élèves auxquelles vous pourrez donner le trésor de la science religieuse, qu'à condition de faire passer celle-ci à l'aide de la science profane ? Savez-vous bien que pour sauver les âmes, il faut les avoir ? La divine Providence tient entre ses mains les lois qui régissent les sociétés humaines. Or, la société a besoin de science, elle ne recule pas dans cette voie, et vous y devez marcher avec elle. Vous n'avez pas de science à jeter comme appât à la société ? Eh bien, la société ne vous confiera pas la génération naissante. Pour former des anges de la terre, pour former de saintes femmes, votre tendre dévotion, vos ferventes prières ne suffisent pas. Nous l'avouons, « il est une sainte connaissance de Dieu qu'on possède à travers l'ignorance la plus complète des sciences purement humaines, » mais

vous, chère institutrice, vous devez savoir beaucoup pour aimer d'un amour vrai.

Comprenez-le donc. Rien n'est profane dans vos études, parce que toutes ces études sont des moyens de mener directement ou indirectement les âmes vers le but de leur création. Dans la couronne des Sœurs de Charité, je vois briller des médicaments, des bandages, de la charpie ; dans celle des contemplatives, des oraisons, des jeûnes et des disciplines ; la vôtre se compose de grammaire, de littérature, de mathématiques et de beaux-arts... Qu'importe après tout ? pourvu que ces matériaux soient transformés par l'amour divin en pierres éternellement resplendissantes ! « Vous aurez une grande et belle couronne, » nous disait une voix révéree, « puisque toutes celles de vos élèves viendront l'entourer comme d'un cercle immense, et resplendir dans la vôtre. »

Vous étudiez par devoir, ma chère ? heureuse, si vous avez aussi l'amour et le goût de l'étude ! heureuse, si ce goût est en Dieu, si, en étudiant, vous appuyez la tête, comme saint Jean, sur la poitrine de Jésus, pour y puiser la science de la vie éternelle ! heureuse, si vous n'établissez pas une ligne de démarcation entre ces parties de l'âme où résident d'une part l'esprit et le jugement, de l'autre les vertus chrétiennes. Par les premiers, vous pourrez éblouir ; par les secondes, vous saurez toucher et convaincre. Malheur, dit Bossuet, malheur à la science stérile qui ne se tourne pas à aimer !

Vous avez le goût de l'étude : vous serez donc ménagère de votre temps, et vous en trouverez toujours un peu pour cette chère occupation. Tâchez de sauver votre étude du soir ; défendez-la autant que possible contre toute invasion de besogne étrangère. Vous n'y réussirez pas toujours, et, dans ce cas, vous ferez généreusement votre sacrifice. Avec le goût de l'étude, on arrange un peu soi-même sa vie. N'attendez pas que la directrice vienne vous dire : « Voici pour vous des heures calmes et tranquilles, savourez-les bien. » Cela ne sera jamais ; car si vous êtes propre à plusieurs choses, on vous prendra presque toujours. Pensez pour vous-même, tâchez de trouver. Il y a, dit-on, une Providence spéciale qui vient au secours des âmes actives. Pensez pour vous-même, proposez telle étude, la lecture de tel ouvrage. Il faut aider l'action des personnes qui vous dirigent, et ne pas attendre toujours qu'elles vous impriment le mouvement. Ayez de l'initiative ; allez au-devant du conseil, et de si bonne manière que, déjà toute prête à l'œuvre, l'ayant déjà presque entamée, on n'ait qu'à vous dire : C'est bon ! — Mais je n'ai pas trop le goût de l'étude... — Le goût naîtra de la persévérance dans le devoir. Ce sera votre douce et première récompense.

J'aime à me rappeler (et pourquoi, au déclin de ma carrière, ne le pourrais-je pas ?) cette ardeur sérieusement comique que je mettais jadis à acquérir par-ci par-là quelque lambeau de science, et la joie d'une découverte en grammaire, en



littérature, et la solution triomphante de quelque problème facile. C'était terrible et délicieux de me trouver marchant ainsi seule dans le désert ! Mais chaque pas était la conquête d'un nouveau monde. Je ne sais si Colomb fut plus heureux. Et vous aussi, entreprenez avec joie un modeste voyage d'exploration dans les régions du monde scientifique ; osez, osez, c'est pour vos élèves.

Souhaitez de pouvoir approfondir vos matières. Ne vous contentez pas de rester à la surface des choses, de les effleurer. Ce n'est que trop souvent le cas chez les jeunes filles. Vous étudiez la grammaire française... Mais savez-vous que c'est un abîme ? et que n'aurions-nous pas à dire des mathématiques ? Vous lisez, mais il importe de savoir comment vous lisez. Peut-être ignorez-vous que les mêmes idées, les mêmes mots ne disent pas la même chose à tous les esprits, à tous les cœurs ; qu'il faut savoir aller au fond de ces idées, briser l'enveloppe, la coquille des mots. Nous lisons le même ouvrage, et nos perceptions, nos impressions, nos émotions, sont bien différentes. Les uns pénètrent le verbe, la parole, jusque dans sa plus intime profondeur, ils embrassent la pensée sous toutes ses faces et dans toute son étendue ; les autres n'en saisissent qu'une facette, qu'un seul point lumineux. « Pour bien lire, dit Fénelon, il faut digérer sa lecture et la convertir en sa propre substance. » La plupart des jeunes personnes sont incapables d'attention en lisant, à moins que leur lecture ne soit un récit émouvant,



et que ce récit n'aille toucher directement la fibre la plus sensible du cœur. Il est curieux d'observer les physionomies de nos élèves au milieu d'une conférence religieuse, alors surtout que le discours interprète le dogme ou prend une tournure un peu philosophique. A l'attention sérieuse et soutenue, jugez de la solidité de l'esprit. Il est si triste d'observer que non-seulement chez les enfants, mais chez de grandes filles, la pensée voltige de droite à gauche sans pouvoir se fixer un instant. C'est bien dommage pour le cœur !

Soyez persévérante, et ne vous arrêtez pas devant une difficulté. Vous connaissez l'axiome : *Tout est difficile avant d'être facile*. Votre alphabet était difficile ! Avec de la persévérance, vous viendrez à bout de savoir tout ce qu'il vous importe de savoir.

Je le répète, soyez persévérante, et tâchez d'approfondir vos études. Quand vous aurez passé de longues années de votre vie à méditer sur une matière donnée, alors seulement le jour se fera, et, à cette clarté nouvelle, vous serez stupéfaite de voir combien vous êtes encore ignorante dans cette partie déjà tant étudiée ! Vous jetterez la sonde, et vous apercevrez avec effroi combien le puits a de profondeur... Dès lors il n'est presque plus nécessaire de vous prêcher la modestie.

La modestie ! parlons-en cependant, car c'est dans la jeunesse surtout que se présente le danger de la présomption. Moins on a d'esprit, plus on a de vanité. La science aime à se cacher, — l'igno-

rance, à se produire. Le vrai mérite est modeste, il a presque honte de lui-même. Vous comprenez que cette modestie doit être tout spécialement l'apanage des femmes. Qu'un homme parle, même avec un certain enthousiasme, de ses études, de ses travaux scientifiques ou littéraires, c'est supportable ; mais nous... S'il y a un foyer de lumière dans votre maison d'éducation, on le saura suffisamment, car cette lumière ne saurait rester sous le boisseau ; mais qu'avez-vous besoin d'inviter les passants à venir voir ?

N'entrez point en discussion avec un homme instruit, eussiez-vous même, dans la partie qui fait l'objet de la controverse, une supériorité incontestable. Vous ne sauriez sortir de cette lutte que plus ou moins blessée dans la délicatesse de votre modestie.

Vous voulez être modeste, n'ayez donc point de prétentions à la science universelle. Vos élèves vous proposent une difficulté dont vous ne pouvez pas bien rendre raison pour le moment. Il n'y a pas de quoi rougir ni éprouver le moindre embarras. Ajournez, c'est si simple ! Alors même qu'on vous aurait malicieusement tendu un piège, vous direz : « Mes chères, cela mérite réflexion ; la mémoire, l'intelligence de la chose, me fait défaut en ce moment. Je consulterai, je ferai des recherches, et, au premier moment, vous aurez une réponse satisfaisante. » Au moyen de cette conduite simple et digne, on s'acquiert l'estime des élèves ; elles sont pénétrées, elles comprennent

que l'enseignement est quelque chose de grave, et que l'institutrice cherche bien souvent, pendant les heures destinées au repos, la solution morale, scientifique, d'un problème qui lui pèse lourdement sur l'esprit ou sur le cœur.

Pourquoi, ma chère, auriez-vous honte de demander ce que vous ne savez pas ? Avec cette honte-là, on demeure à tout jamais dans l'ignorance. N'importe d'où vient la lumière, recevez-la de bon cœur et avec joie. Vous apprendrez beaucoup de bonnes choses de la bouche de vos élèves, et, si vous savez un peu de latin, vous chanterez avec joie ce texte du psaume : *Ex ore infantium et lactentium...* Si le Seigneur veut bien recevoir sa louange et sa gloire d'une bouche enfantine, pourquoi n'en recevrons-nous pas quelque instruction ?

Vous ne voulez point vous vanter, vous applaudir extérieurement, mais si vous le faisiez dans le secret de votre cœur, alors vous seriez hypocrite. Une humilité feinte au dehors, la vaine gloire au dedans, oh ! ce serait indigne d'une belle âme ! Un excellent moyen de se sauver de ce danger, c'est de jeter un coup d'œil rapide sur toutes les incorrections que la conscience nous montre dans l'histoire de notre vie. Que de fautes de tout genre, que de fautes marquées par ces trois mauvais points surtout : l'orgueil, la paresse, la sensualité !

Mes chères, nous savons la grammaire de plusieurs langues, les éléments de plusieurs sciences,

eh bien, c'est très-peu de chose. Savons-nous penser? avons-nous de la logique? Nos plus jolies compositions, nos couplets que nous croyons assez bien tournés, ne sont-ce pas purement des réminiscences? est-il sorti de nous une vertu, quelque chose d'original qui nous appartienne, et qui soit vraiment bon? Et quand même nous serions arrivées à un certain degré de perfection dans le genre facile qui nous est permis, qu'est-ce en comparaison de grandes études abstraites, scientifiques, philosophiques? Nous sentons, nous disons peut-être assez bien, mais que savons-nous prouver?

Nous aurons de la modestie quand nous souffrirons paisiblement qu'on nous dise : « Ce que vous venez de produire vaut bien peu, ce n'est réellement pas bon. » Heureuse, ma bien chère, si cette parole ne vous trouble pas, et si vous avez l'humble courage de vous remettre au travail pour essayer de faire mieux!

Il me reste à vous prémunir contre une cause de découragement, une peine qui pourrait bien quelque jour vous serrer vivement le cœur. Si c'est au fond d'une province, dans quelque petite ville, que vous exercez vos labeurs intellectuels, que vous écrivez par devoir, peut-être serez-vous en butte à mille petites injustices. Mais que ceci ne vous arrête point... Levez les yeux au ciel, et soyez contente, car on ne vous critique point *là-haut*, et l'approbation de votre bon Dieu résonne avec une grande suavité au fond de votre conscience.

O douce et chère étude, faite ainsi sous le regard et dans le cœur de ce bon Dieu que je veux tant aimer, combien vous embellissez mon existence ! Que je voudrais mourir les yeux fixés sur les saints Évangiles, en y lisant une dernière fois *fiat voluntas*, et la bouche collée sur le crucifix, sur ce grand livre où les saints ont appris tant de choses sublimes dont je ne sais pas encore le premier mot !

## II

LES ÉTUDES GÉNÉRALES, LA SCIENCE RELIGIEUSE  
ET LA LITTÉRATURE.

Mes chères amies, il me semble vous voir dans votre salle d'étude, calme, silencieuse, sévère. Il n'y a point là d'objets de distraction, le jour y pénètre convenablement, j'y vois le crucifix, une douce image de la Vierge, une bibliothèque, vrai remède des maladies de l'âme. Fermez les portes, et qu'on vous laisse travailler en paix. Silence ! silence !

J'insiste sur l'aspect sérieux de ce sanctuaire, sur l'air de recueillement qu'on y doit respirer. Je vous prie instamment de n'en faire jamais un entrepôt, un garde-meuble.

Combien j'aime aussi la salle d'étude du pensionnat, quand on sait y maintenir le bon ordre !

J'y ai travaillé si volontiers ! Nous nous embrassions mutuellement, quelques-unes de vous s'en souviennent. Toutes ces jeunes têtes inclinées sous la loi de l'ordre et du silence, ces fronts purs et souriants qui cherchent une idée, oh ! c'est un charmant tableau ! cela vous inspire, cela vous dit tout ce que Dieu attend de vous, et avec quel amour vous devez méditer cette parole sainte qui n'est pas pour vous seules.

La place où des savants se réunissent pour travailler, m'inspire toujours de la vénération ; je pense au moyen âge, je me représente ces vastes salles aux voûtes élevées, aux pavés retentissant sous les pas d'hommes qui méditent pendant leur vie tout entière quelque grande et sainte vérité ; je vois ces manuscrits révérencieusement retenus par des chaînes de fer ; je vois des copistes impatients de devenir savants à leur tour, et qui impriment silencieusement dans leur esprit les préceptes révéérés, en même temps qu'ils les transmettent à la postérité dans ces caractères forts et beaux qu'on n'a plus le loisir d'imiter.

Mais laissons ces tableaux et parlons de vos humbles petites études.

Il y a pour vous les études de devoir et celles que nous pourrions appeler de surérogation, si ce n'était que votre devoir est précisément d'en savoir plus que vos élèves, plus que ce que vous avez à leur enseigner.

Vous avez le courage d'embrasser à peu près toutes les matières du programme de votre ensei-

gnement, à partir de l'alphabet jusqu'aux préceptes de littérature. N'allez pas croire qu'il ne faille pas d'étude pour l'enseignement de l'alphabet : il y a là toute une théorie très-intéressante, sinon pour vos petites élèves au moins pour vous.

Etudiez consciencieusement votre matière, tâchez de la posséder à fond, et, dès lors, elle ne sera pas sans attraits. Cette leçon de grammaire que vous préparez avec un peu de négligence, ne vous sera plus une étude trop sèche, si vous avez le courage de pénétrer le précepte jusqu'à la moelle et d'en suivre l'application dans les bons auteurs.

Votre leçon d'arithmétique ne vous paraîtra pas une tâche plus aride que les sables du désert, si vous l'avez méditée, raisonnée profondément, si votre esprit s'est identifié avec le principe à développer.

Courage donc, mon amie, pour ces études modestes et générales qui ne vous élèvent pas à la hauteur d'un petit génie, mais vous rendent positivement utile. Vous n'êtes pas un aigle, vous ne brillez par aucun talent remarquable, mais vous possédez dans une certaine perfection presque toutes les branches usuelles de notre enseignement; en cas de nécessité, vous pouvez combler le vide partout, occuper la chaire dans toutes nos classes. Je m'incline devant vous, et vous regarde comme une des personnes les plus précieuses de la maison.

Comprenez-le bien. Il y aurait de l'enfantillage



à dire : « Je n'aime pas, je ne goûte pas telle ou telle branche ! » En personne bien élevée, sachez vous accommoder des mets ordinaires, et n'allez pas jeûner tout à fait quand on ne vous sert aucun plat recherché. Il ne vous sera jamais permis de sortir tout à fait du domaine commun pour vous absorber dans une spécialité.

Vous êtes belge : apprenez donc le français, le flamand, avant de vous abîmer dans les langues étrangères. Ne soyez pas artiste ou poète au point d'être incapable de donner une petite leçon d'arithmétique, et de vous croire compromise pour descendre un moment des sommets du Parnasse. D'abord le nécessaire, le pain quotidien, et puis l'*utile dulci*. Nos élèves ne viennent pas ici pour nous admirer. Ne vous placez pas à un point où elles ne sauraient vous atteindre, et sachez vous abaisser affectueusement vers elles. Tout est pour elles ; sans elles, nos études n'auraient pas de raison d'être, et nous ferions mieux de nous occuper tout simplement de travaux de femmes. Soyons donc à la portée de nos enfants.

Il faut de l'humilité, il faut aussi de l'énergie, pour se tenir pendant quelques années aux études fondamentales. Mais combien ces études vous rendront solide pour le moment où il vous sera permis de prendre votre essor ! Si vous êtes bien ferrée sur les principes, vous ne broncherez jamais dans les applications, et il se répandra sur vos études spéciales une clarté que vous ne soupçonnez pas. Les matières classiques que vous mani-

pulez, pour ainsi dire, tous les jours, vous seront utiles à un autre point de vue : elles abattront l'essor de la folle imagination, et peu à peu cette faculté elle-même sera formée, disciplinée au point qu'elle ne vous offrira plus que des représentations vraiment suaves et belles, dégagées de toute vapeur impure, et parfaitement éclairées par le soleil de la raison.

Mais les élèves? — Devant les élèves, il n'est point du tout humiliant pour vous de ne savoir ni l'anglais, ni l'allemand, ni la peinture, ni la musique, mais il le serait extrêmement de leur fournir les preuves d'une ignorance complète en fait de choses que tout le monde est censé savoir.

Et maintenant traitons de vos études spéciales, de celles que vous élèverez au-dessus du niveau de votre enseignement ordinaire. L'étude de la religion tient ici la première place.

Votre livre cher entre tous, le livre dont vous lisez, sans doute, tous les jours une page à genoux, c'est le saint Evangile. Vous le savez, comme on dit communément, *par cœur*; le texte en est gravé dans votre mémoire, mais vous y revenez sans cesse pour en extraire le suc. Cette parole de Jésus dont vous ne saviez d'abord que le son, puis le sens littéral, commence à s'interpréter, au jour clair qu'elle produit en votre âme, dans un sens très-intime. Vous voyez et vous goûtez tout à la fois; vous savourez en même temps la nourriture et la lumière. Aujourd'hui, je m'occupe d'un passage spécialement cher, d'un

passage que j'ai déjà médité maintes et maintes fois, et j'y vois ce que je n'avais pas vu, j'y trouve un miel dont je ne savais pas le goût. C'est la beauté toujours ancienne, toujours nouvelle, c'est l'ambroisie divine toujours plus délectable, c'est aussi le glaive à double tranchant qui pénètre jusqu'à la moelle de l'âme et la transperce d'une douleur délicieuse.

Nous n'allons à Dieu que par le saint Evangile, par Jésus. Pascal disait : « Tous ceux qui cherchent Dieu sans Jésus-Christ ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse ou qui leur soit véritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas à connaître qu'il y a un Dieu, ou s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux, parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans médiateur.

« En Jésus-Christ est tout notre bonheur, notre vie, notre lumière, notre espérance; et hors de lui, il n'y a que vice, misère, ténèbres, désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans notre propre nature. »

Le saint Evangile nous suffirait pour charmer notre solitude, et nous y faire vivre avec plaisir, pendant de longues années, privées de tout ce dont les mondains ne sauraient se passer sans être profondément malheureux. C'est par le baume que l'Evangile répand sur mon esprit que j'ai le courage d'embrasser les sciences profanes. Sans ce parfum de l'esprit chrétien, aucun

livre, aucune étude ne saurait avoir de charmes pour moi.

Le catéchisme, c'est encore votre manuel de tous les jours. A mesure que vous étudiez, le dogme sacré se présente à vous plus splendide, et vous jetez un regard craintif et respectueux sur cet abîme de science et de sagesse, où vous êtes invitée à puiser pour vous et pour vos enfants. Il est vrai que le catéchisme n'est intelligible que pour les humbles et ceux qui ont le cœur droit. Combien d'hommes passent dédaigneux et haussent les épaules en entendant leurs jeunes enfants réciter les paroles de ce petit livre qui contient l'abrégé de la doctrine de Jésus-Christ, c'est-à-dire un trésor de vie et d'immortalité ! Avec peu de science, on le méprise ; avec beaucoup de science, jointe à la pureté du cœur, on y revient si respectueusement !

Vous l'étudierez, ce petit livre, de manière à pouvoir l'expliquer avec tant d'onction et de clarté que vos leçons resteront à jamais gravées dans les cœurs de vos élèves. Vous en avez entendu des interprétations savantes, et toujours nouvelles au point de vue moral, pendant une série d'années dont il ne suffit pas de garder la mémoire comme d'un bienfait ; il faut, à votre tour, essayer de bégayer courageusement ce que vous avez entendu dire si bien. Vous serez goûtée de votre jeune auditoire, vous devez l'être. Quelle ne serait pas votre douleur si une seule de ces enfants, si le cher objet de tant de soins, venait un jour à dé-

daigner le catéchisme ou à sourire lâchement quand on en parlerait avec mépris en sa présence!

Vous enseignez le dogme et la sainte morale de Jésus-Christ; vous voulez donner à vos élèves un cours complet de vertus chrétiennes et de qualités morales; vous voulez enseigner l'amour du devoir, mais en remontant jusqu'à la source éternellement adorable de cet amour, jusqu'au cœur de Jésus-Christ; votre professorat embrasse toutes les nobles et saintes affections, vous enseignez à votre élève la charité, la reconnaissance, la modération, le calme et la patience dans les tribulations de cette vie. Eh bien, où puiserez-vous vos considérations morales? Allez encore, allez aux grandes sources. Voici les œuvres des Pères de l'Eglise. C'est toute une mine de riches trésors. Vous en possédez des traductions qui vous rendront cette lecture très-agréable, et vous serez étonnée qu'une nourriture si substantielle puisse être en même temps si délicieuse. Lisez les orateurs sacrés, lisez les moralistes chrétiens, vous vous formerez l'esprit, le cœur et le goût, vous serez riche au sein de votre indigence, et vous abreuverez vos élèves au torrent des délices de la maison du Seigneur. Elles comprendront la beauté, la grandeur, les consolations ineffables de la religion chrétienne, et la loi de Jésus-Christ ne sera pas pour elles un joug de fer, mais ce joug vraiment suave, ce fardeau léger imposé par l'amour, accepté par l'amour.

L'histoire de l'Eglise, de la nation sainte et

choisie à laquelle vous appartenez, cette histoire où vous retrouvez les travaux héroïques de vos ancêtres dans la foi, où chaque page raconte les triomphes de l'immortelle Épouse du Christ, entre si bien dans le cadre de vos études ! Digne fille de l'Eglise, vous voudrez connaître à fond les grandeurs princières de la souche dont vous sortez.

Etudiez les *Vies des saints*. Il s'en exhale un parfum d'incorruptibilité dont l'âme se sent toute pénétrée, tout embaumée. Le miel que vous y recueillerez nourrira vos affections, fortifiera votre intelligence. Nous possédons actuellement beaucoup de *Vies de saints* écrites avec un talent remarquable. Ce sont des monuments de science et de bonne littérature. Dans toutes les langues qui font l'objet de vos études, des hommes éminents ne consacrent-ils pas leur plume à ce travail ?

Vers l'âge de trente ans, à cette époque de maturité où une personne réfléchie profite si bien de ce genre de lectures, puissiez-vous avoir parfois une heure de loisir ! Si c'est possible, qu'on vous la donne largement cette heure ; si c'est impossible, qu'on vous la donne encore un peu, qu'on l'essaye au moins...

A ce point des études religieuses, rattachons un conseil que je n'oserais vous donner, si je ne m'appuyais sur de grandes autorités, un conseil que des esprits rivés à leurs préjugés pourraient seuls n'écouter qu'avec un sourire dédaigneux.



Vous, chère institutrice, religieuse ou laïque, vous qui puisez vos forces dans le sein de la piété, vous qui récitez si volontiers les psaumes, ces chants magnifiques du prophète-roi, et les hymnes mélodieuses que l'Eglise adresse à la Vierge, mère de Dieu, pourquoi n'auriez-vous pas le bonheur de savoir les traduire et les comprendre pour mieux vous en pénétrer le cœur? Un très-grand poète, saint Thomas d'Aquin, disait de la louange que nous rendons au Seigneur notre Dieu :

*Sit laus plena, sit sonora, sit jucunda, sit decorata, mentis jubilatio.*

Oh ! si vous comprenez les paroles de vos saintes prières, qu'alors votre louange sera pleine, sonore, révérencieuse, et comme elle remplira votre esprit et votre cœur de jubilation !

Et parce que vous comprendrez vos prières, que vous en ferez une version plus ou moins littérale, vous ne croirez pas du tout savoir le latin, tant s'en faut ! Arrivée à ce point-là, vous ne serez pas encore bien loin, vous n'aurez fait que votre *sixième* ; mais dans cette partie de l'esprit qui touche de très-près au cœur, vous posséderez un petit trésor caché, un trésor d'ineffables consolations.

« Je ne voudrais, dit Fénelon, faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme, d'une conduite modeste ; qui sauraient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut ; qui renonceraient à la vaine curiosité ; qui cacheraient ce qu'elles auraient appris, et qui n'y chercheraient que leur



édification. » Le bon Rollin ajoute : « J'en connais quelques-unes de ce caractère, élevées avec un soin infini dans des familles chrétiennes où tout respire la Religion ; qui sont destinées à vivre dans le monde, mais sans en avoir le goût et les maximes ; qui joignent à une piété éclairée un esprit très-solide et capable d'embrasser les sciences.

» Et pourquoi interdirait-on aux vierges chrétiennes qui vivent dans les cloîtres ou dans le monde, cette consolation, cette joie, la seule qu'elles se soient réservée ? Surtout la rapportant principalement à la piété, et cherchant dans cette étude un moyen de réciter les psaumes avec plus d'attention et de ferveur, et de mieux entendre les saintes Ecritures. »

Vous cultiverez aussi, mais dans une sphère extrêmement modeste, les lettres, ces filles du ciel, qui vous apprendront à discourir avec une sage raison des choses transitoires de ce monde, avec l'éloquence du cœur des choses de l'immuable éternité... Vous direz bien, parce que l'Esprit habitera en vous, parce que votre cœur sera tout ardent sous le souffle de son inspiration.

Il y a dans l'Eglise, et peut-être parmi vous, des âmes qui parlent admirablement par leur touchante vertu, par leur dévouement à toute épreuve. Je ne sais s'il est une éloquence comparable à celle-là ! Elle nous va jusqu'au fond de l'âme et de la conscience avec un retentissement dont l'écho devient parfois importun. Tâchez de joindre cette

éloquence persuasive de l'exemple à celle de vos préceptes.

Il y a une parole douce et forte à laquelle la jeunesse ne résiste pas, et qui tombe sur le cœur, tantôt comme une rosée, tantôt comme une pluie d'orage, mais dans les deux cas le cœur s'incline.

Il y a une parole timide et lâche, qui n'ose préférer, qui n'ose écrire que des demi-vérités. Celle-là trouble, car elle jette les âmes généreuses dans le doute, les âmes timides dans l'inertie.

Prenez la parole à la source même de votre sainte mission : dans la foi, dans les Ecritures, dans les préceptes de l'Instituteur divin qui apporta la lumière au milieu des ténèbres de ce monde.

L'éloquence d'une institutrice sans piété n'est qu'une bluette, une étincelle, un feu follet, qui éblouit un instant, mais qui laisse bientôt dans une obscurité profonde le chemin à parcourir par la jeune élève.

Nous savons qu'une femme peut parler, peut écrire harmonieusement le langage des passions. Mais voyez comme son front se flétrit sous la couronne brûlante que le monde lui décerne pour son travail ! Or, le langage des passions est formellement interdit dans l'école. Chère institutrice, puisez donc votre douce éloquence aux sources d'eaux vives qui vous sont ouvertes, et qu'elles coulent dans votre âme à grands flots !

Il vous faudra instruire et charmer vos élèves par votre parole orale et par votre parole écrite.

La première est pour vos leçons scientifiques,

vos instructions morales, vos causeries intimes. Qu'elle soit toujours pure et portant au bien, raisonnable et donnant le goût de la raison, croyante et inspirant la foi. Cette parole laissera dans l'âme de votre élève des traces profondes ; elle sera comme ces caractères taillés dans les pierres funéraires... tout usés, on les déchiffre encore. Quelques lettres suffisent pour reconstruire les mots, quelques mots pour refaire les idées.

Vous aimez à penser noblement, saintement. Pour qui ? pour vous seule ? ce n'est pas assez. Apprenez donc à donner une expression gracieuse à cette pensée, donnez-lui un vêtement simple et de bon goût. Vos élèves ne penseront que pour autant que vous parviendrez à les initier à votre propre pensée.

Vous êtes pieuse, vous êtes instruite, votre style est chaste comme vous-même. Osez donc exprimer votre affectueuse parole par écrit ; osez, car une profonde conviction vous dit que vous possédez la clef du cœur de la jeune fille, et qu'il vous est donné de le remuer, de le remplir de saintes émotions, sans le bouleverser.

Mais vous me répondez que telle n'est pas votre ambition, que vous n'avez pas la moindre envie de devenir auteur, que l'instrument qui vous pèse le plus entre les mains, c'est précisément la plume. Premièrement, parce que la vôtre est stérile, disons plutôt paresseuse ; ensuite, à cause des freins qu'on lui donne et des exigences sévères dont on entouré ses premiers essais.

Pas trop d'anathèmes à la plume, mes bien chères ! puisqu'il est de votre devoir de la manier plus ou moins, et qu'elle peut vous servir à faire beaucoup de bien. Ce dernier motif ne serait-il pas assez puissant pour vous réconcilier avec elle ? pour vous la faire aimer un peu ? — Passe encore pour l'enseignement oral ! dites-vous. Je m'exprime sans trop d'étude, dans un langage très-ordinaire, et je suis comprise, cela me suffit. — Êtes-vous bien sûre d'être comprise ? Votre parole vagabonde ne fait-elle pas mille circuits à travers lesquels votre jeune auditoire ne peut vous suivre ? Par exemple, vous n'avez pas obtenu de votre petit discours d'hier l'effet voulu. N'en soyez pas étonnée, recueillez-vous, prenez la plume, et tâchez de vous résumer. Mais vous ne trouvez pas de quoi résumer, vous êtes dans l'impossibilité d'arriver à aucune espèce de synthèse. Il n'y avait donc ni fond ni substance ; il n'y avait donc que des phrases incohérentes, des idées sans liaison et sans suite. Votre plume vous rend un grand service, elle vous force à prendre une bonne résolution et à dire : Dorénavant, je m'attacherai aux idées et aux faits, je verrai à les présenter dans un ordre convenable, et à ne plus inonder mon jeune auditoire d'un déluge de mots.

Écoutons Pascal : « L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir ; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte volontiers à y faire

réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. »

Si vous ne savez pas écrire, serez-vous bon professeur dans cette partie? Vous n'avez point d'éten due, point d'élévation dans la pensée, ou, pensant bien, vous avez le verbe si lourd qu'il retient votre pensée abattue à terre, comme un pauvre oiseau aux ailes coupées. Que ferez-vous? — Je prendrai un manuel, je poserai des préceptes, je citerai des exemples... — Et vous ne formerez pas vos élèves. Si vous savez écrire convenablement, vous leur profiterez bien plus que ces auteurs dans lesquels vous vous ennuyez ensemble. Nous parlons pour les pensionnats de demoiselles. Or, il est certain que les jeunes filles ne voient rien du tout dans un traité de rhétorique. Ainsi donc, si votre style est plat, le leur sera rampant; si votre style est exalté, le leur sera fou. Vos leçons de littérature ont, d'ailleurs, une importance extrême au point de vue de la raison et

de la morale. Lisez les correspondances intimes de beaucoup de jeunes filles de quinze à dix-huit ans, et dites s'il est possible d'extravaguer d'une manière plus épouvantable. Ce qui n'empêche pas ces pauvres petites de se pavaner glorieusement dans leur prétentieuse ignorance.

Pour soutenir la bonne renommée de votre maison, vous avez besoin de savoir écrire facilement et noblement. Dans vos relations écrites, avec les familles de vos élèves, relations délicates et difficiles, vous aurez à faire entendre bien souvent le langage d'une haute raison. Soyez donc de force à le tenir. Vos lettres, chère institutrice, circulent dans le monde, et, malheur à vous, si l'on y trouve des défauts de raison, de logique, de style ou de grammaire ! On vous épluchera, on a le droit de le faire. Ce sera quelquefois par méchanceté, avec le dessein préconçu de vous nuire. Ce n'est pas là ce qui peut vous faire grand mal, mais craignez le jugement sévère des hommes sensés.

Apprenez à écrire, dans l'intérêt même de la piété. Vous trouverez peu de recueils de *méditations* qui soient à la portée de vos élèves, de l'ensemble du pensionnat. Sachez donc écrire vous-même de pieuses considérations. L'actualité rendra les vôtres précieuses, vous direz précisément ce que les circonstances exigent, et vous aurez mieux réussi qu'en lisant aux élèves une page de la plus grande beauté. C'est la leçon directe qu'il fallait, et ne semble-t-il pas que la



voix de Dieu ait parlé par la vôtre aux jeunes consciences que vous avez si bien remuées?...

Sachez écrire, et relevez l'intérêt de vos petites fêtes littéraires en y mettant du vôtre; sinon vous fouillerez en vain votre bibliothèque, en vain vous parcourrez anxieusement tous les catalogues qui vous tombent sous la main, car l'à-propos vous manquera toujours. Précieuses fêtes! qui tirent vos facultés intellectuelles de leur engourdissement, et vous donnent pour maîtresse la nécessité sévère. Vos fêtes, chères amies, agrandissent nécessairement l'horizon de vos idées, forment votre goût et font naître chez vos élèves le sentiment du beau. Si vous ne savez pas exprimer par d'harmonieuses paroles la poésie que vous avez dans l'âme, *que ferez-vous aux jours solennels, aux jours des grandes fêtes du Seigneur?* Vous ne pourrez jamais répondre à l'invitation du prophète-roi : *Cantate Domino canticum novum*. Vous voyez bien qu'il faut du nouveau, et que, même dans l'esprit d'une piété véritable, il faut vous exercer à rimer un peu.

Vos essais littéraires développent la faculté créatrice dans votre intelligence. Vos autres études ne produisent pas le même résultat. Vous y trouvez les idées toutes faites et servies comme des mets à table, de sorte que vous n'avez qu'à vous approprier le tout, sauf peut-être en mathématiques.

Apprendre à écrire, c'est un travail de persévérance. Pendant bien des années, vous écrirez



pauvrement, mais, à cette époque-là, vous ne serez pas mal contente de vos productions littéraires... Il n'en sera plus de même dans la suite.

Préservez-vous d'un style aux grandes allures ; restez dans le simple et le vrai. Méditez cette bonne parole philosophique : « Plus un mot ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. »

De nos jours, on publie sur l'éducation certains écrits réellement incompréhensibles. On se jette dans les théories les plus absurdes, pour masquer le vide de la tête et du cœur, l'absence absolue de pratique en fait d'enseignement, et la spéculation mercantile qui est toujours au fond de la chose. On ne sort pas des nuages, on ne pose jamais le pied à terre sur un principe solide, on est égaré dans un monde de chimères et de faux systèmes. Le style est en raison des idées. Préservez votre maison de ces doctrines nébuleuses, qui nous viennent de l'Allemagne protestante, et préservez votre style de ce boursoufflage, de ces formes étranges qui en détruiraient tout le charme, justement comme l'affectation détruit les grâces naturelles de la jeunesse.

Restez pour vous-mêmes et pour vos élèves dans un genre de mots simples, et dans le bon sens de ces mots. Vous saurez un jour combien facilement on égare l'esprit des filles, au moyen de mots et de phrases sonores et vides ; vous saurez quelle terrible puissance ces mots et ces phrases exercent sur de jeunes imaginations.

« Il y a dans chaque langue, dit Gratry, le grand langage, et le divin langage, et le langage étroit, et prosaïque, et vide, et stérile, et abstrait. Choisissez le divin, c'est le grand et le vrai. C'est à la fois celui de la beauté et de la vérité. »

Apprendre à écrire, répétons-le, c'est un travail qui demande du courage et de la persévérance. Le jour se fait lentement, et dans l'intelligence qui cherche à créer, et dans l'usage même de la langue qui lui sert d'instrument.

Vous sentirez votre pensée sortir peu à peu du vague de l'imagination et du labyrinthe des détails ; vous la sentirez se condenser sous la double pression de l'expérience et de la réflexion ; vous sentirez votre phrase se serrer et se dégager de tout le bagage des mots inutiles. C'est ainsi que se fait le progrès. Il est très-lent, très-laborieux.

Vous entrerez aussi dans ce sentiment vrai qui ne fait pas grand bruit, qui a peu de paroles, qui est calme et profond, qui s'empare du cœur, sans que celui-ci songe à se défendre, et le pénètre d'émotions irrésistibles.

Déjà le gros tragique des historiettes n'est plus pour vous le type du beau ; déjà vous savez qu'il est bon de ménager les impressions de vos jeunes lectrices, de les entremêler de raison et de science. Votre élève de *première*, interrogée sur le beau en littérature, ne répondrait plus : « C'est ce qui me fait pleurer à chaudes larmes, » mais « ce qui me captive en m'instruisant, ce qui m'élève et me touche, et me rend meilleure. »

Vous pourrez constater ainsi, presque d'année en année, le travail qui s'opérera dans votre esprit.

« Dans leur expression la plus élevée et la plus brillante, les lettres, » a-t-on dit, « sont la splendeur du *vrai*, du *beau*, du *bien*, qui sont choses divines : et voilà pourquoi ce n'est point par une vaine figure de langage qu'on dit le sanctuaire des lettres. »

Dans leur expression la plus touchante et la plus modeste, elles seront chez vous la splendeur de la *piété*, qui est chose divine ; et, comme les saintes femmes des premiers temps du christianisme, les Paule, les Eustochie, les Fabiola, les Mélanie, vous ferez timidement quelques pas dans ce parvis du sanctuaire des lettres, où celles-ci sont offertes comme un encens pur au Seigneur.

### III

#### LES LANGUES, LA NATURE, LES MATHÉMATIQUES ET LES BEAUX-ARTS.

Renfermez-vous dans votre petit cénacle, et demeurez-y dans l'étude et la prière ; que l'Esprit-Saint y descende, et qu'il dispose votre intelligence au don des langues !

Vous n'aurez pas le don infus, mais le don laborieux. Vous savez pourquoi le premier ne vous est pas nécessaire. Il vous suffit d'avoir une certaine

ouverture d'esprit, une aptitude spéciale, un champ propre à la semence qui doit y être jetée. Votre courageux labeur sera la seconde condition du succès.

L'étude des langues modernes est sérieuse ou frivole. Cela dépend du point de départ et de la différence des vues. Que cherchez-vous dans les langues étrangères ? est-ce la parole divine ou la parole purement humaine ? Je ne veux pas seulement savoir de l'allemand, de l'anglais, de l'italien, pour entendre, pour proférer des sons nouveaux, pour l'harmonie de ces sons, pour la vanité de jeter par-ci par-là en pâture à l'admiration des gens simples quelques phrases péniblement apprises. Je veux savoir la parole sous diverses formes, afin de l'interpréter aux âmes de diverses nations, afin de puiser des trésors de science et de charité dans la parole de tous ceux qui sont unis par une même foi en Jésus-Christ. Cette foi a des échos multiples dont le retentissement est admirable. La parole pieuse qui se reproduit avec l'accent catholique en différentes langues, me semble toujours plus sonore. Je lis dans ma langue maternelle des ouvrages de piété, de morale, de littérature ou d'histoire, et je suis vivement captivée. Des œuvres de même genre, mais écrites dans une langue étrangère, me charment par ces formes toutes nouvelles qui semblent jeter un reflet nouveau sur les mœurs, sur les usages, sur l'histoire des peuples et des individus, par ce parfum littéraire et chrétien qui semble avoir une autre sorte

de fragrance. Sous l'influence de l'étude sérieuse des langues, mon horizon s'agrandit dans le domaine des idées, comme dans celui des faits.

Il est deux manières d'étudier les langues, la traduction simple et le thème. Les savants se contentent généralement de la première ; ils ne veulent puiser chez les auteurs étrangers que pour augmenter la somme des connaissances qu'ils ont déjà acquises. Avec un esprit quelque peu pénétrant, et cette bonne méthode intuitive qui fait saisir les analogies au premier aperçu, cela n'est pas bien difficile. Mais il s'agit pour vous de parler, d'écrire, et ce travail est moins agréable à l'esprit impatient et avide de savoir. Dans l'intérêt de vos élèves, vous aurez le courage de vous soumettre à cette marche plus lente.

Vous ne sauriez diriger avec intelligence une grande maison d'éducation sans avoir, dans une certaine mesure, le don des langues. Il faut qu'il y ait chez vous des interprètes pour toutes les correspondances.

Chère institutrice belge, que vous apparteniez à nos provinces flamandes ou à nos provinces wallonnes, vous savez le français, la langue presque universelle. Mais ici, prenez garde. Cette langue que tant de personnes de la bonne société gazouillent si bien, mais écrivent si mal, est très-délicate ; et je vous engage à l'apprendre dans les bons auteurs, plutôt que dans la conversation. Vous ne l'apprendrez pas dans les salons, ni en Belgique ni même en France, à moins que vous

ne puissiez pénétrer dans ces hautes régions où l'atticisme le plus pur règne encore dans le ton et le langage. Or, cela ne vous étant pas donné, j'insiste et vous dis encore : Apprenez le français dans les bons auteurs. Vous ne sauriez croire combien le joli babil est un ennemi redoutable de la bonne littérature. Défiez-vous-en, et ne succombez pas à la tentation de gâter votre style par certaines tournures de phrases, certaines expressions bizarres, que vous prendriez bien d'abord pour des gentilleses, mais qui, au fond, ne sont que d'affreux barbarismes. Vous saurez plus tard combien on en trouve dans la conversation et les lettres de beaucoup de gens qui se croient de bon ton !

Mes chères institutrices flamandes, je vous salue tout affectueusement, et vous prie de cultiver votre belle langue, qui ne le cède presque pas à la langue allemande, à cette langue tant affectionnée des savants qu'ils vont jusqu'à l'appeler le sanscrit de l'Europe.

Aimez votre langue flamande, et cultivez-la pour ses grands souvenirs, pour nos mœurs antiques, pour cette noble simplicité, pour cette foi religieuse dont elle est, dans nos provinces, la fidèle interprète, j'allais presque dire la gardienne.

Aimez votre langue flamande, et cultivez-la au point de vue de la linguistique. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'avec elle et la langue française, que vous apprenez simultanément, vous avez la clef de toutes les langues modernes.

Regardez vers le nord. La langue d'Albion vous donne, en même temps que ses racines grecques et latines, ses nombreuses dérivations normandes, tous ces verbes saxons si analogues à nos verbes flamands, par la racine et par la conjugaison. La syntaxe de cette langue vous offrira si peu de difficultés, la construction de la phrase anglaise vous sera si aisée à saisir, qu'il ne vous faudra guère plus de six mois de travail sérieux pour déchiffrer un auteur dont le style est net, clair, et pas trop chargé de descriptions et d'images. Vous savez le flamand et le français, apprenez donc l'anglais bien vite. Dans nos villes de la Flandre occidentale, à Bruges, à Ostende, etc., la connaissance, la pratique des trois langues n'est pas chose rare. Il n'y a point de mal à dire que les flamands sont privilégiés sous le rapport de l'étude des langues. Aux conditions marquées ci-dessus, ma chère amie, et si vous avez de plus l'oreille sensible et bien disposée à percevoir les sons, vous lirez, vous parlerez l'anglais en fort peu de temps.

Ecoutez le jugement de la Harpe sur la langue de nos voisins d'outre-mer : « L'anglais, dit-il, serait presque à moitié français, si son inconcevable prononciation ne le séparait de toutes les langues du monde, et ne rendait applicable à son langage le vers que Virgile appliquait autrefois à sa position géographique :

*Et penitus toto divisos orbe Britannos.*

Les Bretons séparés du reste de la terre.



Voltaire disait : « L'Anglais gagne deux heures par jour sur nous en mangeant la moitié des mots. »

Au point de vue philosophique, Gratry s'exprime ainsi : « Apprenez à la race anglaise à corriger, par son effort, la dureté de ses mots, la roideur circonscrite de leur sens, la nullité de sa grammaire, sa pauvreté relative de flexion, sa tendance monosyllabique, sa difficulté poétique, le peu d'écho de sa parole pour le grand sens des mots. Le mal est réparable, car le génie chrétien transfigure toutes les langues. »

La langue anglaise a de *grands* chefs-d'œuvre, mais qui, presque tous, n'ont qu'un faible intérêt pour vous. De nos jours, des plumes catholiques produisent dans cette même langue de *petits* chefs-d'œuvre qui charment l'esprit, qui vont jusqu'au cœur, qui émeuvent l'indifférence protestante, qui encouragent puissamment la jeunesse catholique. Vous les avez déjà nommés, ils sont traduits dans toutes les langues chrétiennes, mais ce n'est que dans l'idiome original que vous en goûterez la suave beauté.

Fille de la Flandre, abordez franchement l'étude de la belle langue allemande ; celle-ci est très-ardue ; presque inabordable pour les Français, elle est encore difficile pour qui possède à fond le flamand, malgré l'analogie des origines. Oui, cette langue est magnifique : tout à la fois naïve et profonde, poétique et philosophique, elle dit si bien les mystérieuses profondeurs de la science et

de la foi ; elle est encore si foncièrement catholique ! Le protestantisme, l'éclectisme, le radicalisme, ne sauraient venir à bout de la gâter tout à fait.

Essayez de déchiffrer un peu de poésie allemande, et lisez, par exemple, quelques *passages choisis* de la *Messiede* de Klopstock, et voyez combien cela est admirablement beau !

Dans les ouvrages allemands à votre portée, vous trouverez la foi, la poésie, l'églogue, la vie domestique, la vie de société. Les descriptions sont de vrais miroirs de la nature ; ce n'est pas surchargé, ce n'est pas faux, ce n'est pas assommant.

Vous passerez à l'italien, à cette langue si féconde, si mélodieuse et si flexible, avec sa prosodie si musicale, cette langue chère aux fidèles catholiques, langue suave et du Tasse et du Dante, langue qui raconte aujourd'hui en traits éloquentes tant et de si sublimes douleurs ! Si ce n'est pas ici une étude de haute et pressante nécessité, si nos élèves belges n'en demandent qu'assez rarement des leçons, quelques-unes parmi vous la sauront cependant et la propageront ; elles sauront la langue qui se parle sur les sept collines, bien que la parole vénérable, adressée du Vatican à tous les fidèles du monde, ne s'exprime que dans la langue de l'Eglise.

La langue espagnole n'a pas en ce moment peut-être le droit d'occuper vos heures précieuses. Cependant, c'est la langue de la séraphique sainte

Thérèse dans ses admirables effusions d'amour pour Dieu, dans son ravissant poème : *E muero porque no muero* ! c'est la langue de beaucoup d'auteurs chrétiens qui ont grandement mérité de l'Eglise et de la postérité ; c'est la langue de ceux qui ont dominé notre Belgique, et qui sont jugés si diversement, et qui ont laissé chez nous, en Flandre, de ces dictons populaires dont l'étymologie devient très-curieuse ; c'est aussi, à certaines époques, la langue commerciale. Pour vous adonner à cette langue espagnole, fille aussi de la langue latine et rivale de la langue italienne, rien ne vous presse ; attendez, si vous le voulez, le jour de la nécessité, mais s'il y a quelque attrait spécial, eh bien, qu'il déploie ses ailes et qu'il prenne son essor.

Passons aux sciences naturelles.

En étudiant un peu la nature, nous assistons en quelque sorte, à la création du monde ; nous suivons le Dieu créateur dans l'invention, dans l'exécution de ses œuvres magnifiques : *Ipse dixit et facta sunt* ; nous répétons dans l'extase de notre admiration cette parole sublime : *et tout cela est bon*, et toutes ces créatures sont très-bonnes, *valdè bona*. En étudiant un peu la nature, nous suivons de loin, de très-loin, la trace de ces grands hommes qui s'abîmaient dans la contemplation des œuvres du Seigneur ; nous cueillons, à notre tour, ce brin d'hysope sur lequel méditait Salomon, avec lequel le prêtre d'Israël jetait l'eau purifiante sur le peuple et sur le pavé du temple ,

nous portons, à notre tour, un regard respectueux sur le cèdre du Liban, bénissant Dieu dans les souvenirs religieux et poétiques qu'il rappelle...

Etudier la nature dans son sens divin, c'est être dans une prière continuelle. Le roi David, dans ses chants sacrés, se plaçait souvent en face de la nature et l'invitait tout entière à bénir avec lui le Seigneur. Et quand il s'adresse aux astres du ciel, aux animaux et aux plantes, quelle magnificence dans toute cette poésie ! La pensée du saint homme Job, répondant à l'interrogatoire du Seigneur, poursuivait le Léviathan jusqu'au fond des grands abîmes pour lui demander le secret de sa nature.

Et vous aussi, allez donc interroger pieusement cette admirable nature, allez la surprendre, allez écouter les charmantes révélations qu'elle veut vous faire, et, comme à saint Augustin, elle vous dira : Je ne suis point votre Dieu, mais je suis l'œuvre de ses mains ; usez de mes biens et contemplez en moi les trésors de sa magnificence. Le firmament vous dira : Je ne suis point votre Dieu, mais les astres qui se meuvent en mon sein brillent avec joie dans sa sainte présence. L'océan, avec ses profonds abîmes, vous dira : Je ne suis point votre Dieu, je ne suis qu'une faible image de son immensité. Comme le poisson se joue au sein de mes ondes, ainsi jetez-vous avec confiance en son sein adorable.

La nature est religieuse, l'accent de sa voix est un accent chrétien. Oh ! comme on doit la violen-

ter pour lui faire tenir un autre langage ! Elle semble résister et crier avec force : « Ingrat ! pourquoi me fais-tu mentir ? » Et la fleur gémissante souhaite de se faner à l'instant même dans la main de l'impie, qui ne veut pas bénir en elle la main du Créateur.

On vous mettra sous les yeux les œuvres des grands naturalistes. Mais il importe de faire ici un choix judicieux, car il y a deux manières de lire dans le livre de la nature. Il y a la lecture de foi et de vérité ; il y a la lecture désespérante qui attribue le principe de vie aux atomes de la matière, sans l'intervention d'un Être suprême, créateur, conservateur et vivificateur.

Vous rejetterez bien loin de vous cette dernière, et si vous avez de la perspicacité, vous saisirez le venin, si subtil qu'il soit, jusque dans certains ouvrages élémentaires, destinés à la jeunesse des écoles.

Votre lecture de foi dans le livre de la nature vous rendra vraiment heureuse, elle sera une des grandes jouissances de votre vie, elle vous plongera quelquefois dans une douce extase. Le bon saint François d'Assise, dont le cœur débordait de poésie, chantait à sa manière des hymnes à la nature. Ecoutez-le :

Lodato sia Dio mio Signore con tutte le tue creature,  
specialmente messer lo frate sole,  
Lo quale giorno ed illumina noi per lui ;  
Ed ello è bello e radiante con grande splendore :  
De te Signore porta significazione.

Lodato sia mio Signore per sor luna e per le stelle :  
In cielo le hai formate clare e belle.

Lodato sia mio Signore per sor aqua :  
La quale è multo utile, ed umile, e preziosa e casta.

Lodato sia mio Signore per nostra madre terra :  
La quale ne sustenta, e guberna, e produce diversi frutti  
e coloriti fiori ed erbe.

Et la nature s'inclinait devant lui. Il demandait des rayons au soleil, il demandait le chant ou le silence des oiseaux, il demandait les caresses d'une louve féroce, il envoyait des messages par les animaux, il les appelait à lui pour les bénir, et tout se faisait, et tout lui était accordé. Quels étaient donc les rapports de cet homme avec la nature ?...

Il est une manière délicate d'étudier la nature. Il est des points qu'on effleure seulement, d'autres que l'on analyse scrupuleusement, mais avec quel goût, quel bonheur ! Cela ne s'exprime pas.

Que je vous dise un de mes vœux les plus chers ! Ne vous détournez jamais de ces belles études, chérissez vos herbiers, vos collections. Dans ces localités solitaires où rien ne s'oppose à vos promenades, allez donc, accompagnées de quelques élèves, explorer gaîment vos prés et vos bois. Aimez-les, ces belles études, et que la monotonie ne pénètre jamais chez vous ; avec elle viendraient s'y glisser l'ennui, le dégoût, la tristesse ; avec elle, votre prière serait pesante et n'aurait plus d'ailes pour monter au ciel.

Je n'entre point ici dans le détail de ces travaux, dans les diverses parties des sciences naturelles. Vous avez votre programme, suivez-le avec une courageuse fidélité. Il est assez naturel que la botanique ait vos préférences : les fleurs sont si souriantes ! et, dans le mystique langage qu'elles savent si bien tenir, elles vous parleront souvent de cette couronne de fleurs immortelles qui sera la douce récompense de votre travail, de votre vertu.

Abordons le chapitre des mathématiques. Dans cette partie, les nuances sont fort tranchées parmi les jeunes institutrices. Il y a, soit de la répulsion et même de l'horreur, soit un goût presque passionné. Si cette dernière catégorie est en minorité, cela tient plus ou moins à la méthode avec laquelle on présente les principes de cette science. La théorie que vous avez entendu exposer, vous, mes chères, avec autant de clarté que de magnificence, vous a inspiré ce goût que vous ne perdrez plus jamais. Sous la sécheresse des chiffres et des signes du langage algébrique, vous avez entendu, vous avez senti respirer une âme croyante, une âme chrétienne, et vous avez compris tout ce qu'il y a de force et de puissance dans les démonstrations d'une science ainsi présentée.

Il est de fait, néanmoins, que pour l'étude des mathématiques, il faut une certaine organisation de la tête qui est bien loin d'être générale chez les jeunes filles. Combien de fois vos élèves n'ont-elles pas, dans cette matière, désespéré votre zèle



et votre patience ! mais combien souvent aussi n'avez-vous pas eu le plaisir suprême de faire lever le jour des clartés mathématiques dans ces jeunes cerveaux, où avaient régné jusqu'ici les ténèbres les plus épaisses en fait de vérités abstraites de tout genre !

Allez donc, chère institutrice, allez avec courage à la poursuite des vérités positives. Votre jugement y gagnera en rectitude, votre esprit en profondeur, et la folle imagination sera bridée, vous ne serez pas emportée à droite et à gauche, mais stable et maîtresse de vous-même.

Voilà donc ces belles études auxquelles je vous convie, comme à un festin délicieux. Encore une fois, puissiez-vous en comprendre le sens divin, et je ne sais s'il y aura sur la terre beaucoup d'âmes plus heureuses que vous !

Ecoutez ce beau passage de Gratry :

« Ainsi l'algèbre n'a pas seulement un sens, ni seulement deux, mais trois au moins, de même qu'à chaque son musical correspondent plusieurs sons harmoniques, deux surtout, et de même que la parole pleine et vraie a plus d'un sens, et même plus de deux, puisqu'elle en doit avoir un dans le monde des corps, un dans le monde des esprits, sans compter son grand sens en Dieu.

» La parole sans comparaison la plus grande, la plus vraie qu'ait jamais entendu l'oreille de l'homme, c'est l'Évangile. Suivez-en le sens littéral : c'est une série de vérités. Transposez, changez la clef : au lieu de suivre l'Évangile dans le

monde des corps, appliquez tout aux âmes et au monde des esprits : vous obtenez une autre suite dont la première n'était que figure et vêtement, et dont souvent vous verrez la correspondance point par point. Appliquez à l'âme ce qui est dit de Jérusalem, en posant que Jérusalem veut dire l'âme, et suivant toutes les conséquences de ce changement de clef. Appliquez à l'histoire universelle ce qui est dit d'un homme particulier, en posant tel individu, Lazare, par exemple, comme signifiant l'humanité ; vous avez d'autres correspondances dont souvent, malgré vos faibles lumières, vous comprendrez la fécondité. Enfin, allez au plus haut : transportez tout en Dieu, voyez en tout cela la vie de Dieu, soit en lui-même, soit par rapport à la création universelle, et vous avez la clef d'un sens suprême autour duquel tous les autres se jouent.

» D'où vient la vérité, la possibilité de cette continuelle opération de la pensée, la métaphore ? Elle vient justement de ce que la transposition est possible dans la parole articulée, comme dans l'algèbre. »

Il nous reste à vous suivre dans le monde enchanté des arts. C'est la partie la moins ardue ; là, le *feu sacré* ne manque jamais, car si la théorie demande une application soutenue, la pratique est ordinairement délicieuse, quand les difficultés élémentaires sont vaincues. Aimables organisations artistiques, fleurs trop souvent battues par les tempêtes du monde, ou souillées par l'haleine

impure des flatteries, que votre place est belle dans le sanctuaire ! Là, vous restez toujours purs ; là, vous demeurez toujours dans les hautes régions ; là, vous embellissez, vous parfumez tout ; là, chacun vous aime pour les saintes joies que vous donnez. Sans vous, les études sérieuses lasseraient l'esprit le plus courageux ; sans vous, la prière elle-même aurait des jours de tristesse ; sans vous, le travail de l'éducation serait couronné d'épines seulement, les roses manqueraient à cette couronne ; sans vous, cette grande famille qu'on appelle un pensionnat, serait morne, et triste, et peu sage. Voyez donc comme votre mission est belle, et combien vous devez la respecter !

Les arts exigent des études solides, car rien de bon ne se fait sans travail. Faites-les courageusement, ces études, et ne vous fiez pas trop à vos dispositions naturelles ; défiez-vous encore plus de ces méthodes charlatanesques qui promettent le succès au moyen d'une sorte de mécanisme ingénieux. Suivez la marche tracée par les maîtres. Le chemin est long et pénible, mais il est bordé de quelques fleurs, et que le terme est doux !

Dans le *dessin*, il vous faut les lignes sévères et pures, l'esquisse rigoureusement correcte. Toute figure sans cela n'est que barbouillage et mensonge, abus de papier, abus de temps. Comprenez bien la perspective, et que la nature se retrace vivante sous vos doigts.

Dans la *musique*, adonnez-vous à ces grands

exercices qui demandent la double application de l'esprit et des sens. Soyez familiarisée avec les règles de l'harmonie, comme avec la grammaire des langues que vous apprenez. Ayez une ardeur infatigable, ne vous lassez jamais ; ce n'est qu'à ce prix que vous prendrez place parmi les muses sacrées.

Ensuite, prêtez l'oreille aux concerts ravissants des cieux. Un jour, saint Paul entendit les mélodies angéliques, et quand il voulut essayer de nous en donner une idée, il put seulement balbutier cette parole : *L'oreille de l'homme n'a jamais entendu...*

Vous célébrez les bienfaits de Dieu dans son sanctuaire, c'est le plus bel emploi de votre lyre. Homère lui-même, pauvre païen et doublement aveugle, commençait par chanter la divinité. Votre muse est toute céleste, rien de profane ne saurait la toucher.

Vous chantez avec les prophètes, les anges et les bergers ; vous chantez le Sauveur dans ses mystères d'amour ; vous chantez la douleur de vos fautes, la joie de vos immortelles espérances ; vous chantez Marie, et il semble que vos plus doux accents soient réservés à la Reine des vierges.

Poursuivez, aimables artistes du sanctuaire, et ne méconnaissez point votre dignité, et chantez déjà, sur votre lyre virginale, ce chant nouveau qui, dans le ciel même, ne sera entendu que sur les traces de l'Agneau. Quelle plus charmante destinée que la vôtre !

## I V

## ENSEIGNEMENT.

Commencez par faire comprendre à votre élève que le véritable pauvre n'est pas l'homme qui n'a ni or ni argent, mais celui qui n'a ni science ni bonne éducation. Inspirez à cette chère enfant le désir de savoir ; après cela, essayez de lui donner de l'instruction.

Pour bien enseigner, aimez, aimez beaucoup, je vous le répète à satiété. Le cœur sec et stérile enseignera, mais on n'apprendra rien de lui.

Quelle méthode faut-il suivre pour bien enseigner ? Toujours celle du cœur ; et vous me comprenez si bien que je ne crains pas de vous ennuyer par cette répétition. Chères institutrices, chères élèves, aimez-vous les unes les autres. Et si vous me demandez pourquoi je dis toujours la même chose, je vous répondrai qu'en vous aimant, vous accomplirez la loi en perfection, que vous vous trouverez bien ensemble, que vous vous comprendrez mutuellement, que la parole de l'institutrice ne tombera pas sur la pierre, mais qu'elle sera reçue par l'élève avec avidité, comme la terre aride reçoit la rosée du ciel.

Avec cette méthode irrésistible, mettez en usage tous les systèmes que vous voudrez ; employez des

boîtes, des cartons, des formes de toute espèce, des couleurs de toute couleur, des livres, des tableaux ; car tout cela n'est que la partie matérielle de vos moyens. Si vous avez du tact, vous saurez saisir, parmi les formes mécaniques anciennes ou modernes, celles qui conviennent aux temps, aux lieux, aux élèves, au personnel que vous avez sous la main. Réellement, mes chères, ces moyens ne sont que d'importance secondaire ; il faut certainement en faire un choix judicieux, mais c'est de votre esprit et de votre cœur que surgiront ces moyens puissants qui doivent vous conduire au but.

Est-ce à dire qu'il faille mépriser tant de méthodes nouvelles, si hautement prônées ? Eh non ! suivez en ceci l'avis de l'Apôtre : *Eprouvez tout, gardez ce qui est bon*, ce qui convient aux nécessités du moment, mais n'ayez pas en ces choses une foi trop aveugle. Votre premier grand principe, c'est l'amour ; le second, c'est de faire regarder l'esprit de l'enfant dans le vôtre comme dans un miroir, et, afin que cette attention ne le fatigue pas trop, de l'y tenir captivé par la correspondance de son propre jeune cœur. Ce n'est pas assez qu'il soit aimé ; pour bien vous entendre, il faut qu'il aime à son tour. Votre affection, nous l'avons dit, est d'une nature très-élevée, elle ne se concentre pas dans un petit nombre d'enfants, elle en accueille tous les jours d'autres, tant sa force d'expansion est grande ! Que les mères ne s'inquiètent pas du retour que leurs enfants auraient pour

vous ! L'institutrice est vite oubliée, elle le sait ; il lui suffit d'avoir fait du bien.

On me demandera si, en fait de méthodes, nous sommes stationnaires ? — Non-seulement nous ne sommes pas stationnaires, mais il ne nous suffit pas de suivre les autres. Nous devons avoir de l'initiative ; notre vocation, c'est de créer. Et n'est-ce pas ce que vous faites tous les jours, sans vous en douter ? Comment donc quelques-unes d'entre vous sont-elles parvenues à acquérir ce tact si parfait de l'enseignement ? On m'en accorde tout l'honneur, mais réellement vous faites bien mieux que moi. Je vous ai seulement communiqué quelque lumière, et puis, en la faisant passer par le cœur de Jésus-Christ, cette chaleur d'amour que j'avais pour l'enfance. Mes chères, avec de l'esprit et du jugement, condition essentielle sans doute, vous aurez de la méthode dans la mesure de votre amour. Vous captiverez l'enfant, il se laissera manier comme une cire molle, et recevra sans résistance l'empreinte que voudra lui donner la main tant aimée de l'artiste. Vous ferez éclore les jeunes intelligences en les couvant sous les ailes chaudes de votre affection maternelle.

Je ne suis pas rétrograde, vous le savez bien. Je vous dirai donc : En fait de méthodes, consultez la saine raison, et perfectionnez toujours. Il viendra un moment, il est vrai, où, hors d'haleine, nous demanderons à faire halte, où nous verrons qu'il est sage de savoir se borner et de ne pas courir toujours aux nouveautés. Je demande à



tous les instituteurs, à toutes les institutrices, s'il n'y a pas déjà une inondation de livres élémentaires, si nous ne crions pas *gare !* à chaque arrivée de nouveaux prospectus ? Je ne sais quel membre du parlement anglais demandait un jour qu'on prît des mesures contre cette nouvelle plaie d'Egypte. « Il n'y a pas, » s'écriait-il dans son désespoir comique, « il n'y a pas d'instituteur de village qui ne croie de son devoir de publier une nouvelle grammaire. Que deviendra le pays sous cette avalanche ? »

Vous serez au courant, vous serez même à la tête du mouvement pédagogique, mais sans engouement.

De nos jours, on a régularisé d'ingénieux systèmes de travail entre les mains de l'enfance, et on a bien fait. L'enfant doit être occupé, il cherche à l'être, il n'en est que plus heureux et meilleur. L'homme oisif est un homme pervers. L'expérience, la sagesse antique, nos livres saints, tout le proclame. L'excellence du travail n'est donc pas un dogme nouveau, un dogme qui va conduire l'enfance à un état de perfection inconnue jusqu'ici. Les petits travailleurs grandiront, comme tous les hommes, avec des passions plus ou moins violentes ; et pour les refréner, pour en apaiser les fureurs et les rugissements, il faudra autre chose que le seul travail. Le travail aide puissamment la vertu, mais il ne la fait pas. Voyez la part des travailleurs dans les émeutes populaires, dans les révolutions.... Que faut-il donc de plus à

l'homme ? Il faut l'instruction foncièrement religieuse, il faut la religion pratique, il faut la prière à deux genoux, la prière non-seulement sous le dôme des cieux, ou dans le fond d'un atelier, mais devant les saints autels ; la prière à la Vierge Marie, la prière au fond d'un cœur brisé au souvenir de ses fautes, la prière dans ces regards qui, au milieu du travail et de la douleur, s'élèvent au ciel pleins de foi, d'immortelle espérance.

Mes chères, vous enseignerez bien si l'ignorance de vos élèves vous fait souffrir, si elle produit sur vous l'effet d'une couronne d'épines.

Vous enseignerez bien si vous avez de l'ardeur. Sachez-le : l'ardeur de la maîtresse est le soleil qui réjouit les élèves. Votre classe ne progresse pas, c'est votre faute à vous, c'est que vous êtes tiède, que vous êtes froide. Ne vous en prenez donc pas à tout le monde et à toutes choses, ce serait souverainement injuste. Allumez le feu sacré parmi vos élèves ; faites en sorte qu'il étincelle, qu'il pétille, et que l'amour du progrès anime tous ces jeunes visages. Mais quoi ! vous voilà vous-même impassible, avec un visage de marbre... En conséquence, je vois vos élèves languissantes et presque sans vie intellectuelle et morale. O ma chère institutrice, n'entrez donc jamais dans votre classe qu'avec ce beau et bienveillant sourire qui doit illuminer la leçon que vous voulez donner, qui en sera l'âme et la splendeur. Il pourrait vous arriver d'avoir *trop de zèle*, rarement aurez-vous trop d'ardeur ; et quand

même ! le mal ne serait pas bien grand, car on peut toujours jeter de l'eau sur le brasier... mais quand vous êtes de glace, quand vous engourdissez les esprits et les cœurs, qu'il nous est difficile ensuite de les réchauffer, de leur rendre les forces vitales !

Veuillez préparer diligemment votre leçon. Déjà, ma chère, je vous vois placée d'une manière imposante sur votre estrade. Tous les regards sont tournés vers vous ; les jeunes élèves, avides de savoir, attendent avec impatience les paroles qui vont tomber de vos lèvres ; vous ouvrez la bouche... et vous ne savez que dire... votre leçon n'est pas préparée ! Il faut parler cependant, car vous ne pouvez pas faire comme ce prédicateur qui, demeuré à court, sortit de la chaire en disant tout haut : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que vous avez humilié votre serviteur .. » Vous parlez donc, et j'entends le gâchis le plus épouvantable ; vous traduisez les vérités les plus élémentaires en affreux paradoxes, faute de termes propres à les exprimer. Oh ! comprenez donc, mon amie, combien il importe d'exposer vos principes nettement et en peu de mots, pour les reprendre ensuite et les développer de manière à ce qu'ils pénètrent victorieusement à travers le voile opaque de l'ignorance. Sachez après cela faire une agréable diversion ; que l'esprit de l'enfant se repose et se joue un instant dans l'aimable et spirituelle récréation que vous lui procurez. Arrivez enfin à vos applications, et qu'elles soient saisissantes de justesse,

et qu'avec elles, le principe entre si profondément dans l'intelligence qu'il y demeure gravé en caractères ineffaçables. Enfin, résumez-vous avec un ordre logique et puissant, et vos élèves seront captivées, et, demain, elles reviendront avec bonheur.

Mais votre leçon n'était pas préparée, vous n'aviez pas allumé la lanterne. Voyez ! vos élèves

Dans une nuit profonde,  
S'écrouillent les yeux et ne peuvent rien voir.

Au lieu de prendre le grand|chemin, vous vous êtes jetée dans les sentiers de traverse, vous vous êtes égarée, vous avez fait la route très-longue, beaucoup trop longue ; quand le son de la cloche, si impatiemment attendu, est venu vous dire enfin : C'est assez ! vous vous êtes sauvée à travers les broussailles, et vous avez laissé les pauvres élèves dans le labyrinthe...

Ne soyez pas présomptueuse et ne dites pas : « Quelle nécessité de me préparer ? je possède tout cela à fond, c'est si peu de chose ! » En admettant que ce soit vrai, il ne suffit pas de posséder pour vous-même, il faut présenter vos matières, non jamais pêle-mêle, mais avec ordre, avec suite, d'une manière succincte, en marchant de conséquence en conséquence, sans vous perdre en mille détours ; sinon, vous donnez à vos élèves une indigestion intellectuelle. Leur esprit sera indisposé, il ne sera pas nourri.

Afin de bien vous faire comprendre, afin de

frapper vivement l'esprit de vos élèves, parlez quelquefois par images et par symboles. Notre divin Sauveur nous a donné cette méthode dans son saint Evangile. Mais que vos images soient frappantes de vérité, qu'elles soient riantes et belles ! car si vous êtes dans le faux, vous jetez un brouillard dans l'esprit ; si vous êtes dans le vulgaire, vous faites oublier la beauté du précepte.

Du milieu de vos leçons de grammaire, de littérature, d'histoire et autres, sachez faire jaillir l'étincelle électrique des vérités morales. C'est là qu'elles produisent un grand effet, parce qu'elles sont brèves, et qu'elles frappent inopinément.

Pour bien enseigner, veuillez vous assurer si vous êtes comprise, mais que ce soit de la bonne manière. La récitation des leçons, c'est quelque chose, mais cela ne suffit pas. Faites répéter ce que vous venez d'exposer, de développer, ce qui n'était pas mot à mot dans le livre. On prétend vous avoir écoutée attentivement, exigez-en des preuves, l'élève qui a compris doit trouver par elle-même quelque petite application. Que si vous vous contentez de la phrase sacramentelle : *suis-je comprise ?* toutes les élèves répondront invariablement *oui*, surtout les plus bouchées de la classe. Quelque esprit plus tenace et plus réfléchi vous dira parfois timidement : « Non, madame, mademoiselle, pas très-bien. Telle chose ne me paraît pas claire... » Gardez-vous bien de vous fâcher pour lors, et gardez-vous surtout d'atten-

dre les examens trimestriels pour vous assurer que vos élèves ont compris, à moins que vous ne vouliez vous exposer à entendre alors de ces énormités qui font dresser les cheveux sur la tête.

Si vous enseignez bien, les règles fondamentales seront pour vous et pour vos élèves des principes vitaux; et vous irez jusqu'au cœur de ces principes, et toutes les conséquences en découleront naturellement, et les applications seront palpitantes de vérité. Vous mettrez toujours l'exception sous les pieds du principe fondamental, car elle sort des règles naturelles, sinon des règles du vrai, elle est un monstre. Laissez-la donc de côté jusqu'à ce que le grand principe soit devenu tout à fait lumineux à force d'applications directes.

Ramenez les règles fondamentales au plus petit nombre possible. Prenons, par exemple, une de ces règles de la grammaire française qui sont l'épouvantail de l'enfance. Assurez-vous si ce terrible *participe* conjugué avec *avoir*, est précédé de son complément direct, oui ou non. La recherche peut être laborieuse, mais elle est intéressante, et tout aboutit là. Vos élèves seront ravies de pouvoir supprimer une dizaine de règles spéciales.

En mathématiques, n'en est-il pas de même? Vous le savez mieux que moi; et quelle n'a pas été votre jouissance, après avoir saisi à fond les quelques grands principes des proportions et des progressions, de pouvoir y remonter sans cesse, en tirer des flots de lumière, y rattacher tous les

problèmes difficiles, groupés en chapitres distincts par les auteurs des *traités*, sous ces intitulés qui, autrefois, vous épouvantaient, qui, aujourd'hui, vous font sourire.

Si vous voulez réussir à bien enseigner, faites en sorte que l'ordre matériel règne dans votre classe. Ne souffrez pas les absences, sinon pour des motifs sérieux, des cas de force majeure; ne souffrez pas le babil, ne souffrez pas le bruit, ne souffrez pas les distractions volontaires, ne souffrez pas qu'on arrive trop tard, et n'en donnez pas le fatal exemple. Quand la maîtresse arrive la dernière, les élèves, légères comme elles le sont presque toutes à cet âge, ont déjà babillé, il n'y a plus le recueillement voulu, il n'y a plus ce sentiment de haute importance qu'on devrait attacher à la leçon. Gardez-vous de passer, pendant cette leçon, un temps considérable à plaisanter ou à jaser sur des matières étrangères; vous seriez la première cause de la ruine de l'esprit studieux, et, frivole vous-même, vous n'auriez rien de sérieux à espérer de la part de vos élèves.

En général, parlez pour la moyenne de votre classe, et bien souvent descendez encore de quelques degrés, pour relever le courage des élèves les plus faibles. Si vous prenez votre essor avec les deux ou trois aiglons, vous découragerez la majorité, et vous aurez trop peu de fleurs à votre couronne. C'est dans la moyenne surtout que vous devez être comprise, que vous devez vous assurer si vous l'êtes.



Ne manifestez pas au milieu de vos leçons des préférences, même involontaires. C'est cependant chose toute naturelle, et voilà pourquoi je veux vous mettre sur vos gardes. L'avez-vous remarqué? Nos regards, nos paroles, tout se dirige vers la partie la plus intelligente de notre auditoire. Il y a là une sorte d'aimant, une attraction presque irrésistible. Nous avons tort néanmoins, car les autres élèves deviennent jalouses, ou impassibles et indifférentes à tout progrès.

Distribuez l'éloge et le blâme avec la plus entière impartialité, et que toutes les consciences se disent : C'est juste.

N'humiliez que bien rarement les plus faibles du troupeau, à moins qu'elles ne soient paresseuses; car vous ne feriez que les déconcerter et troubler leur cerveau à tel point que, de longtemps, elles ne verraient plus rien dans leurs livres et ne comprendraient plus rien à vos leçons. Une humiliation ne fera pas grand mal à vos petits phénix, pourvu que le trait soit lancé si adroitement, si sûrement, qu'il ne fasse qu'aiguillonner l'amour-propre, exciter au travail, allumer un nouveau zèle.

Vous rencontrerez, il est vrai, des intelligences pauvres et orgueilleuses qui prétendent toujours avoir compris, et qui ne savent jamais rendre compte de rien. C'est en vain que vous essaieriez d'en obtenir un aveu d'ignorance sur un point quelconque; et quand vous aurez redressé l'erreur saillante de la réponse faite, quand vous l'aurez

corrigée, on vous dira avec un aplomb imperturbable : « Mais c'est précisément cela, j'avais très-bien compris, c'est ce que je voulais dire : ne l'avais-je pas dit ? » Que faire de ces gens-là ?

Il y a des intelligences qui prennent toujours une direction fausse, qui ne saisissent jamais la véritable acception des termes, le vrai sens des idées ; qui ne comprennent pas, ou qui comprennent toujours autre chose que ce que vous dites. Vous donnez à traiter un petit sujet de composition, vous l'avez très-nettement exposé, même développé un peu. Le lendemain, votre élève arrive triomphante... Vous jetez un coup d'œil sur sa rédaction ; hélas ! elle a traité tout autre chose que la matière donnée ; son travail ne contient pas une seule idée qui ne sorte audacieusement du cadre tracé. Pauvre ligne courbe ! Sa mémoire même est fausse et rend autre chose que ce qui lui avait été confié, ce qu'elle avait appris. Ces intelligences-là sont désespérantes !

Vous trouverez sur votre chemin les intelligences apathiques et paresseuses ; elles sont presque en majorité. Pressez-les, poussez-les vivement, travaillez-les sans relâche, et ne leur accordez ni paix ni trêve. Si vous souffrez que la composition d'aujourd'hui ne soit pas achevée, celle de demain sera ébauchée à peine. L'intelligence paresseuse n'est pas toujours sans moyens et sans ressources, tant s'en faut ! mais elle manque d'attention, il y a chez elle une sorte de somnolence habituelle, qui finirait par se transformer en léthargie ; la

pensée ferme les yeux et devient aveugle, et s'engourdit comme une taupe; la volonté d'ailleurs est souvent obstinée, plus souvent encore hésitante ou timide. A certaines époques, vous croirez avoir presque triomphé de cette déplorable paresse; il y a vraiment un peu plus d'ardeur, partant quelque progrès; mais vous avez compté sans l'instabilité de ces caractères-là. Ce qu'on voulait hier, on ne le veut plus aujourd'hui. Comprenez-vous tout ce qu'il faut de généreuse ardeur pour lutter contre les natures de cette espèce? et pourquoi, dans une de nos premières lettres, nous avons insisté sur la gymnastique de l'âme, l'exercice de la volonté?

Comment ferez-vous pour fixer cette curieuse catégorie de jeunes esprits malins, mutins, frivoles, volages, plus légers que le papillon, que rien ne captive, que rien n'arrête, qu'une mouche vient distraire, qui promettent toujours et n'exécutent jamais, qui disent: Me voici, et ne sont jamais présents, qui demandent pardon en commettant une nouvelle faute, qui s'épanouissent de joie au milieu de larmes qui tombent sans douleur, comme des perles brillantes sur des joues fraîches et roses? — Courage et patience, chère institutrice! et surtout ne vous fâchez pas. Un jour viendra où ces petits lutins, enchaînés à votre parole, seront votre douce et précieuse conquête.

Voici les intelligences stationnaires. C'est un phénomène, si vous voulez, mais il n'est pas bien

rare. On pourrait m'objecter que, pour une jeune fille, comme pour la plupart des hommes, le moment arrive de cesser les études et que de cette manière, et fort heureusement, presque tout le monde est stationnaire. Ce n'est pas le sens de notre observation, car les études peuvent venir à cesser, et l'intelligence peut grandir toujours, par la réflexion, la méditation, au moyen des leçons de l'expérience. Je voulais parler de ce point qui, pour certains enfants, semble être une barrière infranchissable. Nous en avons vu qui jusqu'à treize, quinze ans, donnaient les plus belles espérances, et puis plus rien. — On les avait trop fait travailler? C'étaient des fruits avortés? — Non! Ces enfants avaient travaillé avec modération, avaient joué beaucoup. D'autres n'avaient rien fait jusqu'à cet âge, et, soudain, se développaient d'une manière inattendue. Il est vrai que c'était ordinairement sous l'influence de la piété et par le sentiment du devoir. Notre beau jardin nous offre ainsi matière à des observations très-intéressantes; mais il s'en présente souvent qui font saigner le cœur. L'arbre cultivé, arrosé, émondé avec tant de soin, et qui ne donne pas son fruit, fait bien gémir!

Faut-il faire étudier les enfants dès l'âge le plus tendre, ou bien faut-il laisser le terrain intellectuel inculte jusqu'au moment où l'enfant reconnaîtra par lui-même la nécessité du travail et demandera à s'instruire? Je crois qu'ici encore c'est le cas d'éviter les extrêmes. Ménageons le

cerveau si tendre de l'enfant ; avec un peu d'étude, accordons beaucoup d'exercices propres à développer son physique, à favoriser cet irrésistible besoin d'action et de mouvement qui le domine. D'un autre côté, ne laissons pas s'engourdir ses facultés intellectuelles. Comme les ronces et les épines envahissent le terrain laissé en friche, ainsi les préjugés, les notions faussées, vont envahir ce domaine de l'intelligence que vous tardez à cultiver, et vous aurez double labeur, vous aurez sans cesse l'opération d'un pénible sarclage, et l'abondance de la zizanie menacera toujours d'étouffer le bon grain. S'il n'est jamais trop tard pour continuer à apprendre, il l'est quelquefois pour commencer.

Quintilien n'interdit pas le travail aux jeunes enfants :

« Il n'y a dans la vie de l'homme aucun temps qui ne demande du soin et de la culture. Rien n'empêche que, dès le premier âge, on ne cultive l'esprit des enfants, comme on peut cultiver leurs mœurs. Ce que l'on pourra prendre sur l'enfance est autant de gagné pour l'âge qui suit. Il en est de même pour tous les temps de la vie. Tout ce qu'il faut savoir, qu'on l'apprenne toujours de bonne heure. Ne souffrons point qu'un enfant perde ses premières années dans l'habitude de l'oisiveté. Songeons que, pour les premières études, il ne faut que de la mémoire, et que non-seulement les enfants en ont, mais qu'ils en ont même beaucoup plus que nous. Je connais trop,

du reste, la portée de chaque âge pour vouloir qu'on tourmente un enfant, et qu'on exige de lui plus qu'il ne peut faire. Il faut bien se garder de lui faire haïr l'instruction dans un temps où il ne saurait encore l'aimer, de peur que le dégoût qui se sera fait une fois sentir, ne le rebute pour toujours. L'étude doit être, en quelque sorte, un amusement pour lui. »

Assurément, il est des intelligences vives, pénétrantes, qui saisissent, qui devinent le principe par la pratique même, mais ceci est exceptionnel. En général, les enfants qu'on ne fait pas travailler laborieusement, sauront peu de chose. Les principes sont des abstractions ; ce n'est qu'au moyen d'applications nombreuses qu'on parvient à les faire entrer dans ces esprits obtus, dont le nombre est bien plus grand qu'on ne le pense généralement. Je vois une jeune élève qui, au premier coup d'œil jeté sur les globes et les cartes géographiques, a déjà dessiné dans sa petite tête tout le système des mondes ; après cela, cette enfant comprend son livre et sait ranger à leurs places les vallées et les montagnes, les villes et les contrées, tandis que d'autres, en grand nombre, ont beau copier et recopier les lignes : la carte tracée sur le papier ne parvient pas à se refléter dans le cerveau.

Sauf pour la science religieuse, je n'avais reçu, dans ma première enfance, aucune sorte d'instruction méthodique. On m'avait appris à lire, puis j'étais restée abandonnée à ma nature timide,

rêveuse et sauvage. J'étais une enfant chétive et malingre ; on me laissait faire. Je dressais des autels, je dévorais tout ce que je trouvais de livres sous la main, (heureusement ils étaient purs !) j'élevais avec amour mon Robin-mouton, et j'éprouvais un vif sentiment de confusion quand on me donnait des poupées, ces formes grimaçantes qu'un instinct délicat me portait à repousser de toutes mes forces. Mais voici ! Institutrice à quinze ans, et possédant, à force d'avoir lu, quelques notions générales, je n'avais cependant rien appris en fait de principes. Or, dans ma simplicité, je croyais qu'il n'y avait qu'à dire aux enfants : Voici des livres, prenez et lisez ; et bien étonnée étais-je de ce qu'on ne mordait pas à cet hameçon. On m'avait confié une grande jeune fille flamande qui, avant d'entrer au couvent, voulait apprendre un peu de français. Je lui appliquai donc ma méthode et lui donnai des livres. Mais cette fille me dit avec beaucoup de bons sens : « S'il ne faut pas autre chose que des livres, je pouvais bien les trouver et rester chez nous. » Cette parole fut pour moi toute une révélation ; j'entrai dans un autre monde d'idées, par rapport à l'enseignement, je compris qu'il fallait des principes, de la méthode, et je me mis péniblement à chercher tout cela. Jugez quels immenses avantages vous avez sur nous !

Il vous viendra des élèves ayant cette terrible conviction, ancrée jusqu'au fond de l'âme, qu'elles ne savent rien apprendre. « Madame, mademoi-



selle, je ne sais pas apprendre, je n'ai pas d'intelligence, pas de mémoire. On a toujours dit à l'école, à la maison : Cette enfant n'apprend pas, elle ne saura jamais rien. — Mais vous êtes venue en pension pour apprendre ? — Mes parents ont dit : « C'est pour la forme, il le faut bien. Que dirait-on à N., si notre fille n'avait pas quelques années de pension ? » Ils le disaient tout bas, mais je l'ai fort bien entendu. — Ma chère élève, nous tâcherons que ces années vous profitent. Il y a ici une grave erreur, dont, malheureusement, vous avez été victime. Vous avez de l'intelligence, de la mémoire, mais ces facultés se sont couvertes de rouille, faute d'exercice. Il faudra un peu de travail pour qu'elles reprennent tout leur éclat. Je vous demande trois semaines d'application soutenue, et puis vous viendrez me dire si vous ne savez pas apprendre. — Vous croyez, madame ? vous espérez ? — Non-seulement, j'espère, mon amie, mais je suis sûre. Vous apprendrez, et vous en saurez assez pour n'avoir pas à rougir dans l'honorable position sociale où la Providence vous a placée. » Et la conviction pénétrait dans cette jeune âme, il s'y faisait peu à peu une douce illumination, suffisante pour la guider dans le chemin de la vie ; elle sortait au moins des ténèbres de l'ignorance crasse. Ce fait s'est renouvelé chez nous vingt fois.

Vous rencontrerez de loin en loin une belle intelligence, claire comme le cristal ; et si un bon cœur se joint à la vivacité de l'esprit, à la péné-

tration du jugement, voilà bien, sans doute, pour vous l'enfant de consolation. Alors, soyez prudente. En cultivant cette plante rare, ne l'exposez pas aux rayons d'un soleil trop ardent, craignez de trop hâter l'efflorescence, conservez avant tout la vie du cœur. Mes élèves les plus intelligentes m'ont toujours été extrêmement chères, vous le savez mieux que personne, vous, mes filles bien-aimées; mais je m'intéresse vivement aussi à celles qui ont porté dans le monde l'éclat de leurs petits talents et de leurs bonnes qualités. Ma pensée les y suit souvent avec inquiétude, car une sorte de mirage les éblouit pendant les premières années de leur vie sociale. Elles ont bien moins de clarté pour leur propre conduite que pour celle des autres, car les pièges de l'orgueil sont si subtils et si dangereux!

Voulez-vous devenir réellement une bonne institutrice, et posséder un jour, dans une certaine perfection, le grand art d'enseigner? Eh bien, suivez les leçons d'une personne qui a de la pratique, de l'expérience. Ce que vous ne savez pas, vous l'apprendrez; ce que vous saviez déjà, vous le perfectionnerez. — Mais, me dites-vous, je sais tout ce que vous enseignez et mieux que cela. — Vous apprendrez donc par quels moyens on communique son savoir à d'autres. Après avoir écouté, vous parlerez; et après avoir parlé, médité, pendant plusieurs années, vous proposerez peut-être des améliorations utiles, qu'on ne rejettera pas, qu'on prendra en considération sérieuse, et qu'on

adoptera, s'il y a lieu ; car il ne s'agit pas d'innover à la légère. — Mais que diront les élèves si j'assiste aux leçons, comme une petite écolière ? — Je n'en sais rien..... peut-être que vous êtes une sainte, toute remplie de talents et d'humilité. Ne vous embarrassez pas de ces choses ; les enfants se font à tout. Si, du reste, votre amour-propre est si chatouilleux, dites donc que nous tenons à l'uniformité de la méthode, afin de faciliter le travail dans le cas d'un changement de maîtresse, au passage des élèves d'une classe dans une autre.

Une fois entrée dans votre belle carrière, n'allez pas dire : — Je n'enseigne que par devoir, je n'aime pas l'enseignement, je ne saurai jamais l'aimer. — Revenez de cette erreur, d'abord pour votre propre compte ; et, plus tard, quand vous aurez à traiter avec des cœurs généreux, avec de nobles esprits, qui se permettent à leur tour de pousser ce cri et d'exhaler cette plainte, gardez-vous de les en croire sur parole ; mettez-les doucement à l'œuvre, et bientôt vous verrez une transformation admirable. Ces âmes d'élite, touchées du travail qui s'opère dans les cœurs et les intelligences sous le souffle de leur parole, ces âmes d'élite ont compris. L'éclair radieux de leur physionomie, avant, pendant et après la leçon, vous en donne la certitude ; elles savent déjà qu'il n'est pas de plus belle tâche que celle de l'enseignement, cette participation réelle à la mission de Jésus-Christ et des apôtres.

Je vous recommande vivement vos classes supé-

rieures, elles sont le foyer qui doit répandre, dans tout le pensionnat, la chaleur et la lumière de l'exemple. C'est de là-haut que part toute l'impulsion du mouvement moral dans les classes inférieures. Malheur à votre maison, si les élèves les plus instruites ne sont pas des modèles de piété, de respect, de soumission, si elles ne sont pas vos aides-de-camp, si elles n'ont pas votre esprit, vos vues, vos sentiments ! Nos élèves de *première* et de *seconde* sont la personnification de l'établissement aux yeux du public, des familles, des autres élèves. Assurément, si elles commettent de grosses fautes, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas les ménager ; mais ces fautes sont extrêmement regrettables, elles ont de funestes conséquences, et c'est à la sagesse de votre direction à les prévenir. Grande est donc votre responsabilité, chères directrices des cours supérieurs ! Les autres maîtresses se tirent d'affaire avec une moindre dose de sagesse, de science et de tact. Les âmes qu'elles portent dans leurs mains sont encore un peu endormies ; les âmes que vous tenez entre les vôtres sont déjà très-éveillées pour le bien ou pour le mal. Oh ! quels beaux fruits ne pouvez-vous pas recueillir dans ce terrain bien préparé, et sous cette chaude température ! Aimez-les donc, ces élèves, traitez-les avec une certaine distinction, comme de jeunes sœurs ; car elles sont la gloire et l'ornement de votre pensionnat. Si vous avez du cœur et du courage, le bien débordera de vos classes comme une source vive qui arrosera tout le reste de la maison.

Dans cette rude carrière de l'enseignement, vous aurez des jours où votre cœur vous pèsera bien fort ; des jours où les motifs humains les plus pressants n'auraient pas assez de force pour le traîner à son devoir ; des jours où ce cœur tend à se concentrer, à s'ensevelir dans les ombres de la tristesse, où il éprouve une répugnance horrible à s'épancher au dehors, à donner ses sentiments et sa pensée, à vivre pour autrui, tant il sent la vie pauvre et chétive au dedans de lui-même ! Que vous soyez dans l'enseignement par goût, par vocation ou par nécessité, vous aurez de ces jours nuageux. Je ne sais comment fait alors une institutrice qui n'est point pieuse. Mais vous qui possédez cette foi qui transporte les montagnes, vous crierez vers votre Dieu, et vous entendrez sa voix vous répondre : « Me voici, ma fille, parce que vous m'avez invoqué. » L'éclair de l'amour divin a déchiré l'épais nuage de la tristesse ; une larme est peut-être au bord des paupières, mais le devoir a triomphé, le soleil brille de nouveau, et la fleur de la vertu répand une plus douce odeur qu'avant l'orage.



## V

## ENSEIGNEMENT. — MATIÈRES SPÉCIALES.

Dans ce chapitre, mes chères amies, il n'est pas question pour moi d'analyser tout le programme de votre enseignement. Veuillez vous souvenir d'un point déjà traité, de l'importance des études élémentaires et fondamentales. Ce qui est si vrai pour vous l'est aussi pour vos élèves. Faites-leur comprendre, et par le précepte et par l'exemple, que le solide vaut mieux que le brillant, et que les connaissances ordinaires sont l'aliment quotidien de la vie réelle.

Méditez votre programme tous les jours de votre vie d'institutrice; il est votre code, et toutes les prescriptions en doivent être observées, toutes les promesses fidèlement accomplies. Voyez si rien n'est en souffrance, si rien n'est abandonné, négligé, si l'accessoire ne l'emporte pas sur l'essentiel. Remontez et descendez l'échelle de ce programme, et assurez-vous que tout est en place. Ne permettez pas qu'il sorte de chez vous une petite artiste qui ne sache pas coudre, un échantillon littéraire qui ne connaisse pas la valeur des chiffres.

Vous le dirai-je, mes amies? mon cœur aspirerait en ce moment à sortir de tout ce positif, à

s'élever et à vous emporter avec lui dans les régions de la prière, où la vie serait plus douce, plus abondante et plus pleine. Il est très-sec, l'austère devoir que je me suis imposé. Mais si votre attention a pu se soutenir jusqu'ici, la mienne ne doit pas se lasser. En raison de leur âge, nos pauvres élèves ont des devoirs très-ardus, et qui sont bien rarement de nature à attendrir leurs jeunes âmes. Inspirons-nous de leur humble courage, mais surtout inspirons-nous de la grâce qui nous a soutenues jusqu'ici, vous et moi, dans ce champ aride de préceptes et de conseils; inspirons-nous de la pensée que des âmes inconnues puiseront dans nos entretiens quelque lumière, et qu'elles donneront à leurs élèves autant et peut-être plus que nous ne donnons aux nôtres.

Et vous-mêmes, soyez dociles, soyez fidèles. Ne méprisez point la nourriture et la lumière, ô vous qui vivez dans l'abondance de toutes ces choses ! et que jamais cette parole du Sauveur ne nous vienne tristement à la pensée : *Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu !*

Pardonnez-moi cette digression involontaire. Après ce moment de lutte et de crainte, je reprends mon travail.

Certaines matières de votre enseignement demandent un zèle plus grand ; d'autres, des restrictions de prudence. Nous les aborderons successivement.

Commençons par cette sainte doctrine de Jésus-Christ, qui doit être le fond intime de la vie de



vos élèves, l'aliment de leurs âmes, comme les sciences sont l'aliment de leurs jeunes esprits; car l'âme immortelle, pourvu qu'elle respire par la foi, l'espérance et la charité, peut vivre indépendamment de toute alimentation scientifique profane.

Est-ce à dire qu'il faille faire de vos élèves des théologiennes, et qu'à la suite de saint Augustin, elles iront sonder le secret des mystères les plus sublimes? Non; vous aurez une manière claire et nette, simple et pratique, d'expliquer la doctrine salutaire entre toutes les doctrines, et vous lui accorderez, dans le tableau de la répartition de vos heures, une place distinguée; elle n'absorbera pas tout, mais elle ne sera pas absorbée par tout le reste.

Votre élève n'ira pas se jeter dans une imprudente controverse avec les hérétiques, les incroyants et les mondains, elle ne leur donnera que son exemple et sa prière; mais elle aura besoin d'une vigoureuse dialectique pour faire entendre raison à son propre jeune cœur dans ces moments critiques où des passions qui se disent innocentes, après en avoir agité le fond, viennent vivement bouillonner à la surface.

Si des parents venaient à vous dire: « Notre fille a fait *sa première communion*, le catéchisme n'a plus désormais de raison d'être, et nous prétendons qu'elle ne perde pas à cette étude un temps précieux... » ne vous épouvantez pas, et surtout n'allez pas engager une lutte de paroles

avec ces pauvres gens, mais rendez-leur cet immense service de continuer à instruire leur fille dans la doctrine qui seule inspire le vrai dévouement de la piété filiale. Un jour viendra où ils vous en rendront des actions de grâces.

Chez vous, la première communion n'est pas une formalité solennelle dont l'acte même a pour conséquence de fermer à tout jamais le catéchisme. On n'est pas illogique à ce point-là. Pourquoi ne pas fermer tous les autres livres en même temps, puisqu'à cet âge les enfants ont déjà vu et revu les principes de la grammaire et des autres sciences? Est-ce au moment où les yeux s'ouvrent qu'on doit leur ôter la lumière?

Mes chères amies, plus je tiens à une étude approfondie et consolante de la religion, à une étude qui soit pour vos élèves la source de toutes les vertus chrétiennes, moins je désire qu'on les accable de formules et de pratiques de dévotion. Contentez-vous de leur imposer les grands devoirs de la religion, et de leur inspirer le goût des exercices ordinaires de la piété chrétienne. Mais nous aurons à revenir sur ce point.

La science religieuse dans un cœur pur, c'est le livre de la loi, déposé dans l'arche d'alliance. Croyez-vous que cette loi y reste stérile? Laissez-la agir, et bientôt elle manifestera au dedans et au dehors les effets irrésistibles de sa présence.

Donnez, je vous en prie, de grands soins à l'art de la *lecture*. C'est peu de déchiffrer les mots, d'en faire le corps d'une proposition plus ou moins

hachée, de réunir ces propositions en un lourd faisceau, pour en faire une phrase sans expression et sans vie. Il est vrai que l'art de lire demande une longue culture, une oreille délicate, une voix flexible, une âme vivante, de l'esprit et du cœur. Pour bien lire, il faut s'identifier avec son auteur, penser et sentir comme il a pensé, comme il a senti, au moment où il écrivait ; il faut savoir la musique de la langue dans laquelle vous lisez, savoir en maîtriser toutes les articulations avec une pureté parfaite, une facilité extrême. En entrant dans toutes les nuances de la pensée et du sentiment, il faut vous laisser aller aux émotions douces, et savoir dominer les plus fortes ; il faut, en un mot, enchaîner votre auditoire à votre parole et vous jouer en quelque sorte de ses impressions, en le faisant passer tour à tour par l'incertitude, la crainte, l'espoir, la joie ; il faut lire presque par cœur et deviner la suite de la pensée par le commencement de la phrase.

Vous avez conservé le souvenir de nos délicieuses soirées du dimanche dans la saison d'hiver. Aimable et cher auditoire, qu'il était doux de vous former aux sentiments de la vertu par les plaisirs délicats de l'esprit !

Cet art charmant de bien lire est une ressource précieuse dans les heures solitaires, dans les moments de tristesse, dans l'adversité, quand peu de gens viennent partager les douleurs d'une famille éprouvée, ou quand, avec des peines secrètes, on aime à fermer sa porte aux indifférents. L'art de

bien lire charme parfois le malade languissant sur sa couche, et les suaves et saintes paroles lui tombent sur le cœur comme une rosée. Après avoir enchanté les heures de l'insomnie, elles provoquent enfin un sommeil bienfaisant. Ce vieillard dont la vue baisse est heureux d'entendre sa petite-fille lui lire de sa voix la plus douce quelque sainte page, et une larme d'attendrissement tombe en silence de ses yeux presque éteints.

Initiez vos élèves à ce joli talent, plus modeste, mais plus véritablement utile que la musique. Il est vrai que vous aurez pour le moins autant de bonnes musiciennes que de bonnes lectrices. C'est que la lecture n'est pas notée, c'est qu'elle exige vraiment une seconde composition. Avec la lettre morte, il faut créer la pensée vivante, et, à l'aide d'une sorte d'intuition, de vision intellectuelle, savoir regarder constamment dans l'âme du récit, dans le cœur et le caractère des personnages mis en scène.

Passons à vos leçons de style. Toute la littérature de vos élèves consiste à savoir écrire une lettre comme il faut. Armez-vous de courage et de patience pour les faire arriver à ce point-là. Je vous conjure de prendre au sérieux nos conseils dans cette partie. Mes chères, il sort parfois de certaines maisons d'éducation, d'ailleurs très-recommandables, des lettres si absurdes que je me demande comment il est possible de résister à de pareils chocs, comment ils ne font pas crouler

une maison, en ensevelissant sa belle réputation sous les décombres....

On vous donne vos élèves à l'effet de leur apprendre à bien penser, parler, écrire, agir. C'est bon. Profitez largement de votre programme; rappelez-en bien souvent les dispositions à vos élèves, à leurs parents. Dites aux premières que la correspondance épistolaire est la vie intime par écrit, cette causerie par la plume qui doit être plus sévère, plus sensée, plus sobre, plus correcte que la causerie parlée, parce qu'elle est indélébile, parce que le vent ne l'emporte pas, parce qu'elle reste.

Permettez-moi de vous suivre dans votre classe. Vous donnez votre leçon de littérature, vous expliquez avec une grande clarté quelques préceptes dont le développement prend toujours, je vous en félicite, une teinte morale très-prononcée; ensuite, vous procédez à l'examen des petites compositions. C'est ici, mes chères, que vous rendez à vos élèves un immense service; c'est ici que vous avez de nouveaux préceptes, puisés dans le bon goût, le bon ton, la piété, la délicatesse du sentiment; c'est ici que, sans dureté, sans hauteur, sans vous poser en aristarques sévères, vous aidez, vous encouragez; vous excitez la petite mèche qui fume, et vous prenez bien garde de l'étouffer. Cependant, vous relevez tout ce qui est incorrect, vous ne faites pas grâce aux sentiments, aux expressions romanesques, aux exagérations, aux folles épithètes. Il ne faut bien souvent que l'ex-

pression de votre physionomie, un fin sourire, une nuance de ton fortement marquée, sur un mot, sur une phrase, pour faire ressortir les simples distractions aussi bien que les défauts les plus saillants. Habituees à se reconnaître des imperfections, vos élèves restent calmes et ne se fâchent point. On rougit, on pâlit bien un peu, mais on ne se trouble pas. D'ailleurs, vous encouragez sans cesse : « Chères élèves, il en coûte d'apprendre à écrire avec pureté; moi aussi, j'ai travaillé beaucoup pour arriver à peu de chose. Ne craignez pas les corrections qu'on vous fait, même les plus tranchées; ce sont les plus profitables. Je désire si vivement que vous appreniez à parler par écrit comme la raison parle, comme la vérité parle, comme la piété parle, comme la modestie parle. Si vous parvenez à ce résultat, ce sera le petit trophée de votre éducation. »

Il arrivera que votre élève aura produit un *factum* qui, n'ayant pas de sens, excite néanmoins un certain enthousiasme. Ne condamnez pas de prime abord le ridicule chef-d'œuvre. Cherchez avec bienveillance à lui trouver quelque mérite et quelque fond, tout en faisant justice des non-sens et des phrases ronflantes; en un mot, réduisez l'ouvrage à sa plus simple expression, déshabillez-le de ses oripeaux, et voyez ce qui reste ! Pour peu que l'auteur ait de bon sens, cette opération lui ouvrira les yeux. Mettez en regard de ceci un travail simple et sensé; les formes font peut-être un peu défaut, mais le fond est satisfaisant. C'est



ainsi que vos élèves se formeront une opinion sage sur la valeur littéraire de leurs petites compositions, qu'elles apprendront à fonder leur jugement sur des bases solides.

Votre leçon est terminée, vos élèves en sortent l'esprit plus ouvert, le cœur doucement ému, et elles s'en vont à leur correspondance privée. Arrêtons-nous là, et voyons ce qui se passe. Pour céder à certaines exigences déplacées, il faudrait donc autoriser ces mêmes élèves à se mettre en contradiction ouverte avec tous les principes de la leçon de tantôt, et ceci sous prétexte de liberté? Le beau dans les leçons, les compositions de classe; le laid dans la correspondance avec les parents, frères et sœurs, compagnes et amies? Non, mes chères, ce ne sera pas dans nos établissements, ce ne sera pas de mon vivant. Quoi! je prendrais tant de peine pour corriger les travaux de nos élèves dans les matières de pure imagination, et, quand il s'agit de la vie réelle, je laisserais passer la laideur du murmure, la grossièreté du sentiment, la méchanceté du mensonge, la transparence de la calomnie, et les exigences, et les folies de toute espèce? Non, jamais. L'élève que j'accueille avec tant d'affection dans ma maison et dans mon cœur, s'exprimera avec convenance, et de vive voix et par écrit, aussi longtemps qu'elle sera sous ma tutelle. Si elle-même et sa famille n'entendent pas cette grande loi naturelle; si mon élève doit avoir le droit de me juger, de me blâmer, de se plaindre de moi; si je dois être



condamnée à lire ou à laisser passer ce qu'elle dit du haut de son tribunal sans appel, ma tâche est finie, nos relations sont rompues, je n'ai plus rien à faire ; car je n'accepte en aucune façon la direction des travaux intellectuels d'une jeune personne sans assumer en même temps sa direction morale. Mais ceci prend une tournure extrêmement sérieuse, et je veux essayer de devenir plus souriante.

Les leçons que je donne à mon élève pour sa correspondance privée, sont bien plus précieuses que la leçon du cours général. Il est vrai qu'elles sont fatigantes outre mesure, qu'elles ne sont pas dues, qu'il faut beaucoup de courage pour les poursuivre pendant tout le cours d'une éducation, pour les donner à une foule de jeunes personnes, dont la plupart les apprécient, disons-le en leur honneur, mais que les ingrates, toujours en minorité, il est vrai, rendent néanmoins bien lourdes. Suivez-moi, et veuillez comprendre que nous saisissons la nature sur le fait, et que nous réprimons doucement, et qu'avec une grande délicatesse, nous faisons sentir l'absence de délicatesse.

« Ma jeune amie, vous n'avez pas, je pense, compris la valeur des termes que vous employez ; ils expriment des sentiments qui ne sauraient être dans votre cœur ; — par ce langage énigmatique, vous allez jeter vos chers parents dans une grande inquiétude, ce qui n'est point du tout généreux ; — voici une circonstance où vous vous montrez si froide, si peu affectueuse. Voudriez-vous faire

croire que vous ne prenez point de part à la joie, à l'affliction de votre famille? — Il y a bien longtemps que vous n'aviez écrit à vos chers parents, et voici une lettre qui ne leur apprend rien, qui ne leur donnera aucune satisfaction. N'est-ce pas bien fâcheux? car tout ce qui vous concerne les intéresse vivement, et certains détails sur votre vie de pension, vos études, leur font grand plaisir; leur prouvent que vous travaillez. — Cette lettre-ci n'est vraiment pas gracieuse; c'est une pétition en règle, vous demandez tant, vous demandez toujours, et vous remerciez si peu! — Trop d'exigence, ma chère élève! Vous insistez cruellement pour obtenir que votre chère maman vienne vous voir; or, la saison est peu propice aux voyages, et votre maman est faible, malade. Vous attaquez son cœur aimant; elle se sacrifiera pour vous contenter. — Vous dites si crûment que vous avez été souffrante, et vous grossissez tant votre mal. Voyez combien vous manquez de délicatesse! Pour vous rendre intéressante, vous voulez causer à vos parents une grave inquiétude, qui les fera beaucoup souffrir; d'autre part, vous ne dites pas un mot des soins qui vous ont été prodigués, et, de ce côté-là encore, ils seront inquiets. Avez-vous bon cœur, chère amie?

Vous voyez que je trace en gros la marche à suivre; mais comme vous pouvez admirablement remplir le cadre et donner l'éveil, dans l'âme de votre élève, à tous les sentiments nobles et délicats!

Que je vous dise, sur l'enseignement de l'*histoire*, une parole méditée pendant de longues années.

Les études historiques demandent de la modération et ne doivent pas absorber des heures précieuses dans la journée de vos élèves. Que votre enseignement se borne à l'histoire de l'Eglise, l'histoire nationale et à quelques notions très-succinctes, nettes et sommaires, de l'histoire des peuples qui ont exercé une certaine action sur les destinées du monde, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes. Je ne préconise pas l'ignorance, je veux qu'en cette partie vos élèves sachent peu et bien, qu'elles ne commettent point d'affreux anachronismes. Il faut un enseignement historique élémentaire, il doit être donné dès la plus tendre enfance, « car, dit monseigneur Dupanloup, on demeure toujours plus ou moins étranger à ce qu'on a totalement ignoré dans sa jeunesse. Il en est des connaissances comme des amitiés, qui ne sont jamais si douces ni si profondes que quand elles ont commencé de bonne heure. »

Je ne vois pas, pour une jeune fille, l'utilité de se plonger dans les abîmes de l'histoire. Je ne sais si, hors de l'histoire sacrée, elle trouverait à y puiser des règles de direction pour sa propre conduite, pour la famille qu'elle sera appelée à gouverner un jour.

Je n'admire donc que très-médiocrement ces immenses cahiers de résumés historiques, que je

trouve dans beaucoup de maisons d'éducation. La jeune élève a trop peu de philosophie pour y voir autre chose que des noms et des dates, dont elle charge orgueilleusement sa mémoire; des combats et des tueries, qui l'étonnent d'abord, avec lesquels elle se familiarise ensuite. Ces études mal digérées ne produisent pas une bonne impression sur son cœur, et je doute qu'elles offrent quelque lumière à son esprit.

Une petite personne dont j'avais commencé l'éducation, et qui me fut retirée à treize ans, me disait aux vacances suivantes : « Ma tante, (douce dénomination dont elle s'était fait une habitude!) je sais toute l'histoire de tous les peuples du monde, et, en dernier lieu, j'ai appris l'histoire de l'empire ottoman. » Pauvre petite ! elle n'avait pas une idée saine dans la tête, et ses lettres étaient des chefs-d'œuvre de niaiseries et d'absurdités.

S'il n'y a pas pour nos chères élèves une grande utilité dans l'étude approfondie de l'histoire, il en peut résulter, d'autre part, de graves inconvénients. Mesdames les institutrices, à quel point de vue se place l'auteur de vos manuels ? Nous avons trouvé les systèmes les plus dangereux jusque dans les ouvrages élémentaires, jusque dans *l'histoire racontée au jeune âge*.

Ce sage conseiller de la jeunesse et des maîtres de la jeunesse, dont nous aimons à invoquer les lumières, nous dit :

« Il ne le faut pas oublier : les enfants ne sont ni des intelligences étendues, ni des cœurs froids,

ni des natures impartiales ; l'éducation chrétienne que je veux toujours supposer qu'ils ont reçue, ne saurait les mettre à l'abri de toutes les influences contraires ; ici même, elle peut avoir son danger. L'histoire n'est que trop féconde en scandales : trop souvent le spectacle qu'elle offre est celui des grandes erreurs et des grands crimes de l'humanité. Dans les meilleurs temps, aux époques où il y a eu pour les peuples le plus de dignité et de grandeur, les hommes qui occupent la scène de l'histoire font bien des fautes et montrent bien des faiblesses et des misères : qu'il est difficile d'en faire un récit qui soit toujours convenable ! Le plus souvent les enfants ne voient en action que le jeu misérable des passions humaines, là où un regard plus élevé reconnaîtrait l'action de Dieu et le gouvernement de sa providence qui sait tirer le bien du mal même : et ils se scandalisent ! Après leur avoir toujours fait révéler, par exemple, le sacerdoce comme quelque chose de surhumain, et respecter le ministre de l'Eglise, comme agissant au nom de Dieu, il est bien malaisé de leur faire comprendre la part de l'homme, cette inévitable part de faiblesse sous l'habit le plus révérent, et quelquefois dans la vie la plus édifiante ; et le spectacle de l'humanité telle qu'elle est et non telle que la croit leur innocence, risque d'être pour leur foi une épreuve bien périlleuse. »

Si vous inspirez à vos jeunes personnes un grand enthousiasme pour les études historiques, elles liront de *l'histoire* à leur sortie de pension,

elles liront sans défiance : toute *histoire* sera bonne ; et, insensiblement, sans le vouloir, sans le savoir, elles seront imbues de préjugés contre l'Eglise, elles auront des sentiments anticatholiques, et leur foi courra grand risque d'être bientôt fortement ébranlée.

« Jamais, dit encore monseigneur Dupanloup, on n'a tant composé d'histoires générales et particulières, jamais on n'a tant parlé de la vérité et du sens historique, jamais tant exalté la philosophie de l'histoire : mais quel esprit anime trop souvent nos historiens, et leurs leçons, et leurs ouvrages ? Il faut bien le dire quoiqu'il en coûte : le plus grand nombre de ceux qui se sont donné aujourd'hui la mission d'écrire ou d'enseigner l'histoire sont séparés de notre foi par le préjugé ou par l'erreur, la plupart faux catholiques, catholiques de nom et incrédules de fait : hommes à systèmes pour qui les récits du temps passé ne sont que des pièces à l'appui de leurs opinions, et qui ne savent presque rien de la religion, sur laquelle pourtant ils dogmatisent à tort et à travers, chaque fois qu'ils la rencontrent dans les événements qu'ils ont à raconter. »

Et ailleurs :

« Dans cet immense amas de productions historiques, nées depuis trente ou quarante ans, combien y en a-t-il où respire le sincère amour du vrai et du bien, où la sainte vérité du christianisme ne soit pas audacieusement attaquée, où les lois de la morale ne reçoivent aucune atteinte,



où enfin aucun sacrifice ne soit fait ni aux vieux préjugés philosophiques, ni à l'ambitieuse recherche de la nouveauté ! On compterait les livres qui peuvent être mis sans périls, je ne dis pas aux mains de la jeunesse, mais aux mains de quiconque n'est pas assez fortement *enraciné et fondé dans la foi*, pour n'avoir rien à craindre des illusions de la fausse science. »

Soyez donc prudentes, mes chères. Vos élèves vous disent souvent : *Que lironons-nous à la sortie de pension ?* J'ai quelquefois entendu conseiller l'histoire comme contre-poison au roman, et je crois que c'est une erreur. L'opinion du maître éminent que nous venons de citer, nous dispense de toute discussion.

— Encore une fois, que lironons-nous ? Où trouverons-nous de quoi nous rassasier et nous désaltérer dans le désert du monde ? Chères élèves, mangez l'ambroisie de la vérité divine, buvez aux sources qui jaillissent pour la vie éternelle, et puissiez-vous ne jamais mériter ce reproche du Seigneur votre Dieu : *Mon peuple a fait deux maux. Il m'a délaissé, moi, la source d'eau vive, et il s'est creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent point retenir les eaux saines, et ne retiennent que les eaux croupissantes de l'iniquité.*

Serait-il réellement possible, me dira-t-on, faire goûter le vrai, le sérieux aux jeunes filles ? — N'en doutez pas, chère institutrice. Vous avez bien sûrement remarqué chez la plupart des enfants cette disposition à s'assurer de la vérité des



choses qu'on leur raconte ? « Est-ce bien vrai, dit la petite fille, est-ce arrivé pour sûr ? » Cultivez cet amour du vrai, car c'est l'inclination la plus précieuse d'une âme qui s'ouvre à la lumière de la raison, de la foi, et c'est un des points les plus fatalement négligés dans l'éducation.

« Madame, est-ce un mauvais livre ? » Voilà encore une question qu'on vous lancera comme une bombe, et à laquelle il vous sera bien souvent difficile de répondre catégoriquement. Voici la leçon générale, le thème.

« Chère élève, il y a des livres essentiellement mauvais, toujours et de toute manière, et pour tout le monde, parce qu'ils sont contraires aux principes de la foi catholique, apostolique et romaine ; on n'en permet la lecture qu'aux savants, capables de les réfuter. Il y a les livres immoraux ; quelques hommes sages, qui ont mission d'éclairer les consciences, sont autorisés à y jeter un rapide coup d'œil. Tels livres sont bons pour les uns, mauvais pour les autres. Les meilleurs ouvrages de théologie, de médecine et de droit, seraient de mauvais livres pour vous. Certaines productions, parfaitement innocentes pour l'âge mûr, la vieillesse, ne sont pas sans danger pour votre cœur et votre imagination. En règle générale, tout livre qui dépeint les luttes et les tourments de l'amour, alors même que cette passion revêtirait les plus belles apparences morales, est pour vous un mauvais livre, parce que vous n'avez pas besoin de prendre feu. »

A la veille de la sortie de pension, je dirai encore à mon élève :

« Venez, chère enfant, que je vous entretienne d'une matière de haute importance.

» Votre esprit ne saurait se passer de nourriture, je le sais ; mais prenez garde de vous tromper et de lui donner du poison !

» Vous ne lirez pas de mauvais livres, vous les avez en horreur. Mais peut-être serez-vous tentée de lire des livres frivoles, par vaine curiosité, pour en savoir autant que les autres. N'oubliez jamais que cette faute perdit notre première mère. Qu'avez-vous à voir dans un *journal de modes* ? laissez cela aux couturières, aux gens du métier.

» Peut-être serez-vous tentée de lire des ouvrages trop tendres, trop passionnés, mais qui vous semblent purs. Prenez garde ! On vous y montre le danger des passions, il est vrai, mais seulement à la dernière page du livre. En attendant, le poison coule à flots dans votre pauvre jeune cœur, et vous éprouvez je ne sais quel affadissement du sens moral, qui vous rend le joug de vos devoirs journaliers presque insupportable. Prenez garde ! car ces lectures vous exaltent et vous jettent en des accès de sensibilité nerveuse ; le besoin d'émotions poignantes se fait sentir tous les jours plus vivement, et les modestes occupations du ménage vous paraissent bien prosaïques, bien dépourvues d'intérêt, bien terre à terre. Prenez garde ! Au milieu des élans de votre imagination surexcitée, vous souhaitez déjà de vous trouver dans une

situation quelque peu extraordinaire, vous voudriez bien être dans la nécessité de faire de l'héroïsme ; et, cependant, vous n'avez plus assez de cœur pour remplir les devoirs d'une bonne fille, en soulageant vos parents, en rendant service à vos frères et sœurs. Prenez garde ! les lectures passionnées détruiraient dans votre âme tout sentiment de piété ; les exercices de la vie chrétienne vous deviendraient si monotones, si insupportables ! Une liseuse ne prie jamais, elle rêve... A mesure que les impressions des folles lectures entrent dans le cœur, tous les sentiments de piété s'en échappent. Prenez garde ! et ne remplissez pas votre esprit de chimères : vous perdriez de vue les grandes réalités de vos fins dernières ; car, chère amie, la loi de Jésus-Christ n'est pas une chimère, les devoirs de la vie chrétienne ne sont pas des chimères. La vie la plus longue est toujours courte, la vôtre ne sera peut-être que de quelques années. Le temps vous manquera en quelque sorte pour tout le bien que vous aurez à faire, et vous jetteriez au vent vos heures précieuses?... Si quelqu'un voulait vous occuper la moitié de la journée à écouter ses rêves de la nuit, que lui répondriez-vous ? Eh bien, les romans ne sont autre chose que des rêves... Que dire de ceux qui sont sales et infects !... Voudriez-vous être surprise par la mort en lisant un roman ?

» Que vous dirai-je de ces historiettes de tout genre, éditées à si bon marché, et qui ne font ni

bien ni mal sous le rapport des principes et des mœurs, mais qui outragent cruellement le bon sens et la saine littérature ? Un député au corps législatif s'écriait en pleine séance, à propos de littérature facile et légère : « Il m'est tombé entre les mains des livres, donnés en prix à ma fille, des livres où l'absurde le dispute au ridicule. Mais sa femme de chambre ferait mieux si elle savait écrire ! »

» Lisez, chère enfant, mais ne lisez pas trop. Au sein de la famille, rien n'est plus insupportable qu'une liseuse ; notons en particulier celle qui lit à sa fenêtre. Quelle différence entre cette fille romanesque et cette autre excellente jeune personne qui, toute pure et dévouée, travaille à côté de sa mère, peut-être même dans le bureau de son père, et les soulage si bien tous les deux du poids des affaires et des sollicitudes domestiques !

» Nous connaissons des hommes d'une grande expérience qui déconseillent même aux jeunes filles les romans religieux, et qui leur disent d'aller chercher ailleurs le suave parfum de piété, la pure et saine morale, les pages consolantes que ces ouvrages renferment.

» — Eh bien donc, que lirai-je enfin ? — Ma chère amie, vous avez vos livres de piété, d'instruction morale ; vous n'abandonnerez pas à tout jamais, je l'espère, vos livres classiques. N'aimez-vous pas les *Vies des Saints* ? Je les ai lues avec bonheur dès ma plus tendre enfance, et il m'en est resté, pendant tout le temps de ma jeunesse,

des impressions salutaires, que je bénis encore aujourd'hui.

» Au pensionnat, vous lisez avec avidité ces relations vraiment intéressantes qui, du sein de quelque île inconnue, viennent vous apprendre le progrès de la civilisation chrétienne, et vous racontent la touchante histoire de tant d'âmes de bonne volonté, nouvellement entrées dans le bercail du Christ. Restez dans le bon genre, mon enfant, dans le simple, dans le vrai. C'est au moyen de ces sages précautions que vous conserverez toujours la fleur de votre innocence et bien longtemps celle de votre jeunesse.

» Prenez la sainte habitude de lire tous les jours de votre vie un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. C'est après avoir commencé à souffrir que vous commencerez à goûter cet admirable ouvrage, « le plus beau livre écrit de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en est pas. »

Une directrice de pension devrait bien pouvoir remettre à ses élèves, au moment où celles-ci quittent l'établissement, un petit catalogue de livres tout à fait sains et purs de toute espèce de poison ; mais on recule devant la responsabilité d'une semblable tâche ; on trouve bien assez de livres à interdire positivement, mais si peu qu'on ose recommander sans restriction et en toute sûreté de conscience !

Faites grâce à vos chères élèves de gros traités de *mythologie*. Cette branche est très-accessoire

et de minime importance. Avez-vous remarqué que l'enfance prend la mythologie pour de l'histoire, et cela au pied de la lettre ? Quelle confusion dans ces jeunes cerveaux qui, chaque semaine, apprennent en même temps la leçon de catéchisme et la leçon de mythologie ! L'enfant se figure que, du temps des Grecs et des Romains, Jupiter était vraiment Dieu, et qu'alors il y avait beaucoup de tonnerre ; puis, que les divinités de l'Olympe ont été bel et bien entraînées dans la chute de ces deux peuples, qu'hommes et dieux, tout a été culbuté à la fois. « Mais, nous disait naïvement une petite fille, qu'a fait le vrai bon Dieu de tous ceux-là ? où les a-t-il mis ? » L'enfant ne conçoit pas ces symboles et ces figures qui n'ont jamais eu d'existence propre. Il faut de délicates précautions pour lui présenter le faux, et je vous recommande une grande sobriété dans cette partie.

Je ne sais s'il est extrêmement honorable pour une jeune personne de savoir nommer au premier coup d'œil toutes les figures mythologiques qui décorent les jardins publics des grandes villes. En bien des rencontres, une candide ignorance la rendrait beaucoup plus intéressante, par conséquent plus aimable.

Vos élèves des cours supérieurs sauront justement assez de mythologie pour comprendre le Télémaque, qu'elles liront avec vous, car c'est vous qui leur apprendrez à goûter ces pages d'une immortelle beauté, tout en faisant la part de cer-



tains systèmes inadmissibles de nos jours, tels que les principes d'économie politique, etc; ce qui, du reste, n'est que la partie, en quelque sorte, matérielle de l'ouvrage.

J'ai beaucoup réfléchi au sujet de cette multiplicité de *langues étrangères* dont on impose aujourd'hui l'étude à la première jeunesse. Savez-vous que peu, très-peu de jeunes personnes ont assez de tête pour mener de front trois ou quatre langues, et que d'en posséder deux, assez à fond, ce n'est déjà pas mal.

Voilà, sans doute, pour la généralité, et vous avez à considérer l'aptitude de chaque élève en particulier, son âge, le temps qu'on veut consacrer à son instruction, sa position sociale, son avenir. Si je vous recommande ici la prudence, c'est afin que vous arriviez le moins possible au triste résultat que nous avons eu l'occasion de constater quelquefois. Des enfants d'une intelligence très-médiocre, contraints par leurs parents à l'étude de plusieurs langues, en ont fait un gâchis tellement affreux qu'il leur est devenu impossible d'écrire une phrase correcte dans un idiome quelconque. N'est-ce pas désolant ?

De nos jours, il est une méthode fort en usage dans les familles aristocratiques. On donne aux enfants des *bonnes* de diverses nations, et nous connaissons de toutes petites filles qui parlent trois ou quatre langues. Est-ce un bien que sort-il de cette Babel ? L'intelligence ne se resserre-t-elle pas sous la pression de cette masse de



mots, dont la plupart n'offrent réellement pas des idées justes à l'esprit de l'enfant? Ce qu'on gagne en superficie, ne le perd-on pas en profondeur? Je souhaiterais qu'on se contentât de deux langues parlées, jusqu'à l'âge où l'enfant aura donné des preuves d'une intelligence suffisante, jusqu'à ce que de simples notions grammaticales et le mécanisme des mots d'une seule langue soient entrés dans sa petite tête. Je veux au moins m'assurer de l'orthographe en langue française et la sauver de la confusion universelle, afin que mon élève soit de cette catégorie de gens qui peuvent courir le risque de mettre deux mots par écrit.

Ce développement si superficiel de l'intelligence, ne produira-t-il pas un effet pernicieux sur le jugement? celui-ci n'en sera-t-il pas offusqué? saura-t-il embrasser d'un regard clair et pénétrant les affaires compliquées et difficiles du foyer domestique, les saintes règles du devoir et de la vie morale?

Je suppose toujours que vous, ma chère institutrice, vous êtes réellement intelligente, sinon, que venez-vous faire dans cette carrière? Vous êtes donc censée capable de l'étude de plusieurs langues. Il n'en est pas de même de la généralité de vos élèves, et le petit nombre d'enfants privilégiés de la nature vous causera un douloureux étonnement.

En ce qui concerne l'enseignement des langues étrangères, nous avons le plus souvent à nous

conformer aux vues des parents. Puissiez-vous avoir assez d'influence sur ceux-ci pour obtenir de diriger vous-même les études de leur fille, dans l'intérêt bien entendu de son avenir, de son bonheur !

Puisque vos élèves, ma chère institutrice, auront vos goûts, puisque leurs âmes se mireront dans votre âme, et que leurs esprits se modèleront sur votre esprit, on ne les entendra donc pas s'écrier qu'elles détestent les sciences exactes en général et les mathématiques en particulier. Vous saurez leur inspirer l'amour de l'*arithmétique* et d'un peu de *science commerciale*. Le plus ordinairement, vous aurez à diriger des jeunes filles appartenant à cette belle classe industrielle qui est, en quelque sorte, le nerf de notre société belge. En rentrant au sein de leur famille, que la langue du calcul, du commerce et de l'industrie, ne leur soit pas une langue étrangère ! Que la fille du commerçant comprenne donc le langage de son père ! Et ne perdez pas de vue que l'entente cordiale, dans cette partie, peut devenir la source de résultats extrêmement consolants sous le rapport du sentiment religieux, hélas, si étouffé dans les bureaux du commerce et de l'industrie !

Et pourquoi les enfants des familles aristocratiques ne partageraient-ils pas le bienfait de cette instruction ? Ici, toute une série de considérations se présente à mon esprit, et je songe au gouvernement d'une grande maison, à l'exploitation des terres, au maniement des fonds, aux ventes et

achats, mais surtout aux jours de deuil et de revers...

### Parlons des *beaux-arts*.

Les organisations musicales, c'est bien connu, ne sont pas rares dans notre Belgique. Que de belles et fraîches voix parmi les jeunes filles ! Voilà sans doute un don qui demande de la culture. Pourquoi votre élève, rentrée dans sa famille, ne chanterait-elle pas de douces mélodies, en travaillant, en allant et venant ? Pourquoi ne chanterait-elle pas ses prières, ses affections ? Pourquoi l'écho de sa voix touchante n'irait-il pas jusqu'au fond des grands ateliers, des magasins, des bureaux, adoucir un père aigri, irrité contre les pauvres travailleurs ? et, quand tout est morne et sombre dans la maison, pourquoi cette voix n'essayerait-elle pas de réveiller le souvenir du bon Dieu ? Mes chères, il y a ici toute une réforme importante à essayer dans les maisons d'éducation. Je vous la propose, vous mettrez la main à l'œuvre, et vous l'exécuterez. Les anges de la terre chanteront la vertu, la paix, les pures et nobles affections, comme les anges du ciel chantent le bonheur suprême. Vos cœurs contiennent assez de poésie pour dicter de belles et touchantes paroles ; votre lyre a de simples et suaves mélodies qui, en charmant l'oreille, sauront attendrir le cœur.

Le rossignol du foyer n'aura besoin ni de toilette, ni de bouquets, ni d'hommages ; il chantera à l'ombre, pour chanter, non pour plaire ;

il charmera d'autant plus ceux qui l'écouteront avec délices que ceux-ci seront dispensés de fades compliments et d'éloges outrés.

Le chant, c'est la voix de l'ange, c'est aussi la voix de l'homme qui reedit les souvenirs de Sion, et qui, sur la terre étrangère, ne suspend point sa lyre aux saules du rivage.

J'aime le piano, sans doute, quand il est joué avec un vrai talent, avec une expression belle, grandiose et chaste, car, il faut bien le dire, cette expression n'est que trop souvent entachée de sensualisme ; j'aime le piano, mais j'ai horreur des intitulés de la plupart des morceaux, j'ai horreur des stupides catalogues qui accompagnent ces morceaux, et plus encore de ces lithographies dont il faut demander la valeur, comme œuvre d'art, à M. L. Veuillot.

J'aime le piano, et j'écoute volontiers ces belles et grandes harmonies qui n'ont d'autre tort que d'être un peu longues, et, pendant les reprises, je me prends à rêver, et je me dis : C'est cependant sous les doigts agiles de jeunes chrétiennes que résonne cet instrument, et si j'allais leur demander le chant majestueux de nos églises, l'accompagnement grave et solennel d'un *Tantum ergo*, d'un *Salve regina*, la plupart ne sauraient me donner cette joie. L'enseignement de la musique est très-païen. Oh ! donnez-lui donc une âme chrétienne, et vous, chères élèves, qui me comprenez, posez vos doigts délicats sur la harpe des anges, sur la lyre de David.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques  
Où vos voix si souvent, se mêlant à mes pleurs,  
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

J'aime le piano, quand nos jeunes artistes savent lui donner une voix qui parle à mon âme, une expression pure et céleste qui attendrit mon cœur ; j'aime le piano, quand une heureuse famille, faisant cercle autour de l'instrument, y trouve, loin des plaisirs mondains, de douces et faciles jouissances ; j'aime le piano, mais je souffre en voyant de pauvres petites filles sans dispositions musicales, passer les heures les plus précieuses de leur première jeunesse à battre ce malheureux clavier qui résonne faux sous leurs doigts. Plaignez ces jeunes victimes qui sentent si bien leur impuissance, mais qui doivent se sacrifier aux volontés tyranniques de parents aveuglés, et, autant que vous le pourrez, emmiellez les bords de cette coupe amère.

J'aime le piano, mais j'aime bien mieux la grande et majestueuse voix de l'orgue, qui ne distrait pas ma prière, qui m'élève vers Dieu, qui m'attendrit, me pénètre, me dilate et m'extasie, qui chante, dans le fond de mon âme, je ne sais quels ineffables chants du ciel.

Appliquez le fond de ces vérités à l'art du dessin. Voici une élève qui copie son modèle, et une espèce d'illumination entoure le crayon qu'elle manie si bien ; sa pensée a saisi les formes vraies de la belle nature ; c'est bien une fleur, c'est bien un paysage qui vient de naître sous ses doigts.

Cultivez ce joli talent, et que la chère enfant parvienne à dessiner d'après nature; c'est alors seulement qu'elle aura de vraies jouissances. En voici une autre qui ne devine pas le sens de ces lignes qu'elle trace machinalement; elle ne comprend rien aux admirables effets de la lumière, et les ombres ne sont pour elle qu'un pâté noir sur du blanc. Pitié de ces belles feuilles de vélin si horriblement maltraitées! mais pitié surtout de ces facultés qu'on ne fausse pas impunément! pitié de cette jeune et belle nature qui ne doit pas être forcée! pitié pour ce temps de l'éducation, ce temps précieux qui s'écoule si vite!

Inspirez, mes chères amies, inspirez à vos élèves le goût, le sentiment du beau; tâchez d'en communiquer la splendeur à leurs jeunes âmes en plaçant celles-ci dans les rayons purs de la foi religieuse, des vertus et des sentiments qu'elle inspire. Qu'elles sachent apprécier, au moins au point de vue moral, le beau littéraire, scientifique, artistique. Elles n'auront certainement pas beaucoup de science, mais qu'elles en aient assez, cependant, pour aller toujours à la source vraie où se puise l'instruction, le conseil, assez pour ne pas se laisser tromper par le faux, quelque apparence éblouissante qu'il revête d'ailleurs!

## V

### PROGRÈS PHYSIQUE ET MATÉRIEL.

---

#### HYGIÈNE.

La santé de l'âme est le premier des trésors; la santé du corps, le second. Avec une âme saine dans un corps sain, on travaille admirablement. Conservez ce trésor de la santé par les moyens naturels, par les moyens providentiels qui sont à votre disposition; conservez, pour votre belle œuvre, le magnifique équilibre des forces de votre cœur, de votre intelligence et de votre corps. Mes chères, vous ne sauriez avoir une abondance de vie intellectuelle et surnaturelle sans vivre, dans une mesure sagement proportionnée, de la vie animale. Oh ! qu'une vie chaste, réglée par le travail, heureuse, non par l'absence des épreuves, mais par les joies de la vertu, conserve bien la



jeunesse dans sa fleur ! comme elle répand une agréable fraîcheur sur cet âge de maturité où la plupart des femmes sont déjà si fanées !

Mon amie, dites-vous donc à vous-même et d'un ton bien décidé : — Je veux être heureuse dans ce milieu où tant d'éléments de bonheur sont rassemblés tout exprès pour moi. Si je me refuse à être heureuse, je serai méchante et malade. — Oh ! je vous en prie, soyez fidèle à cette résolution. Beaucoup d'institutrices meurent toutes jeunes, et dans le monde, et dans les couvents. — Pourquoi ? — Dans le monde, il ne faut pas s'en étonner : ces pauvres jeunes personnes portent un fardeau très-lourd, et où sont les mains généreuses qui s'étendent vers elles pour le leur alléger un peu ?... Il arrive enfin que le cœur se brise tout en faisant son généreux sacrifice, mais la vie physique s'éteint. Pauvres chères âmes ! je ne sais si quelqu'un vous comprend comme moi, mieux que moi ! Je le souhaite.

Mais dans les couvents ? Voici, mes chères : On n'avance pas dans les voies de la perfection religieuse sans subir une contrainte qui gêne beaucoup. Une sévère instruction morale n'entre pas aussi doucement dans certaines âmes que l'instruction scientifique ; elle blesse et froisse vivement. Il s'ensuit qu'on s'abandonne à un serrement de cœur qui mine la santé. Et voyez la désolante alternative ! Faut-il vous laisser aller à votre guise, c'est-à-dire à cette destruction morale qui rendra votre tristesse toujours plus incurable, ou

bien devons-nous contempler le douloureux spectacle de votre destruction physique? Comprenez-le donc : la vie et la santé sont dans la dilatation du cœur. Vous devez embrasser votre tâche de réforme intérieure avec une grande joie; il faut entrer franchement dans l'esprit et les devoirs de la situation que vous vous êtes faite à vous-mêmes. Une voix du ciel vous a dit : « Sortez de votre pays, de votre parenté et de la maison de votre père. — O Seigneur! où voulez-vous donc que j'aille? — Sur une montagne que je vous montrerai. Là, vous m'offrirez un holocauste. » Une fois arrivée au sommet de la montagne, si vous dites avec un grand étonnement : Où donc est la victime? et si vous ne la trouvez pas, et si vous attendez qu'il en sorte quelque autre des ronces et des épines pour être immolée à votre place, c'est un étrange contre-sens!

Une des conditions essentielles pour avoir cette plénitude de vie qui vous est si nécessaire, c'est une sage proportion entre la nourriture spirituelle et la nourriture corporelle. D'une part, rien ne manque à votre âme dans ces pâturages sacrés où le Seigneur vous a placées; de l'autre, une alimentation agréable et substantielle doit réparer abondamment cette vie animale que vous dépensez si largement au service de votre Dieu, au service des âmes créées à son image.

Nourrissez-vous donc spirituellement et soyez fortes, mes bien-aimées. Ecoutez la parole de Jésus : *Si vous ne vous nourrissez pas de moi,*

*vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui se nourrit de moi a la vie éternelle, celui-là vit par moi.* « Et quand Jésus dit *la vie* » ajoute le P. Gratry, « il dit la vie dans tout le sens du mot, vie corporelle, vie intellectuelle, vie morale, vie du cœur, vie en ce monde, vie éternelle pour l'âme et pour le corps. »

Nourrissez-vous matériellement et soyez fortes. Si votre vie n'est pas pleine de toutes les manières, que ferez-vous dans cet hôpital où affluent toutes les ignorances, toutes les défectuosités de l'esprit et du cœur ? cet hôpital qu'on appelle l'école, et qui n'a d'autres charmes que les fleurs de l'enfance, entremêlées, hélas ! de trop d'épines.

Avec une constitution assez fragile et les lourds travaux de l'enseignement, il vous faut du courage, mes chères, pour partager encore les jeux, les récréations, les promenades de vos élèves ; et ceci est indispensable, néanmoins, pour vous et pour elles. Allez-y donc, toutes brisées que vous êtes, car vous avez besoin de mouvement, vous avez besoin du grand air autant que de votre pain quotidien. Oh ! je le sais : quand l'esprit a beaucoup travaillé, nous n'éprouvons pas seulement une lassitude intellectuelle, mais une lassitude physique, et nous voudrions bien savourer douloureusement l'une et l'autre, et nous soustraire à tout exercice corporel, au moment où nous en aurions le plus grand besoin. Prenez-y garde ! Puisque le grand apôtre nous avertit d'être sobres, même dans la poursuite de la

divine lumière de la sagesse, vous n'irez pas joindre, à vos prières et à votre enseignement, la vie tout à fait sédentaire du cabinet, au risque de détruire complètement votre santé.

Vous commettriez une faute bien grave en altérant cette précieuse santé, en exposant votre vie par certaines imprudences dont vous savez tout le danger : excès de travail ou d'exercices de dévotion, refroidissements subits, écarts de régime, négligence à prendre les vêtements que requiert le climat ou la saison. Sachez-le bien : ni la raison ni la piété ne trouvent leur compte à ces étourderies.

Cependant, les indispositions et les langueurs viendront, quoi que vous fassiez, et c'est ici encore que vous devez vous élever au-dessus de la faiblesse naturelle. « L'âme parfaite est forte et saine dans les langueurs de la souffrance, » nous dit un saint. Oui, il faut une grande force d'âme pour bien porter les douleurs de la maladie, les ennuis de longues infirmités, pour les porter à nous seules, avec la grâce de Dieu, sans les faire peser sur le prochain, sans les faire payer trop cher aux bonnes âmes qui voudraient bien, mais qui ne peuvent nous soulager.

Apprenons à être gracieusement et saintement malades, car voici encore une science dont nous devons donner à nos élèves l'éloquent enseignement, bien plus par notre exemple que par nos paroles.

Quand le moral faiblit, quand il devient aussi

malade que le physique, c'est une double maladie, vraiment fâcheuse ; mais de savoir garder son âme sereine, douce et confiante, c'est peut-être un remède plus efficace que tous ceux de la médecine.

Vous êtes un peu malade, dites-le donc, et ne soyez pas fâchée, très-chère, qu'on ne l'ait pas deviné. Ame droite et généreuse, ne posez pas de ces énigmes-là. Ne soyez pas maussade, susceptible, exigeante, et n'allez jamais croire qu'on ne vous croit pas. Soyez candidement obéissante, prenez du repos, des distractions, des aliments plus délicats, des breuvages répugnants ; acceptez la dispense du maigre, sans la moindre objection, quand le gras vous est ordonné comme médicament, et que l'autorité ecclésiastique vous dit de vous soumettre à l'autorité médicale ; ne vous fâchez pas de ce que vous ne faites rien quand les autres font trop : ces récriminations sont pour le moins inutiles ; acceptez gracieusement les visites de vos sœurs, mais ne vous croyez pas abandonnée du monde entier parce qu'il vous arrive d'être seule un instant : vous êtes toujours dans la sainte présence de Dieu.

Soyez charitable envers vos infirmières, grondez-les le moins possible, et, ce faisant, quelle aimable et sainte malade vous serez ! Vous souffrez avec résignation ? vous êtes une bonne chrétienne ; vous souffrez avec joie ? vous êtes une petite sainte.

Vous avez bien souvent le courage d'être debout avec un gros mal de tête, un mal de dents, d'estomac. Dans ces circonstances, soignez-vous un

peu vous-même, et ne poussez pas l'héroïsme plus loin qu'il ne le faut, et ne veuillez pas faire votre besogne à tout prix ; car vous donneriez de pitoyables leçons, vous seriez une surveillante trop sérieuse et trop sévère, ou trop lâche et trop insouciant.

Vous dirai-je que nous, chrétiennes, consacrées à Jésus-Christ, nous devrions oser regarder la mort en face et sans sourciller ? Or, ceci n'est pas autant, je crois, l'effet d'une grande force morale que d'une grande pureté de conscience. La conscience pure est admirable de philosophie ! Mais cette pureté est bien rare, et qu'heureusement la confiance en la miséricorde infinie nous vient ici en aide ! De quel œil pourrait-on envisager la mort sans cette confiance ?... car enfin le dernier soupir est un grand soupir quant aux antécédents et aux conséquents. « Toujours est-il, s'écrie le P. Gratry, qu'en présence de la vie que j'aime et de la mort que je redoute, je me presse contre vous, ô Jésus, comme l'enfant effrayé sur le sein de sa mère ! »

Vous, mes bien chères, vous serez entourées de tant d'affection à l'heure de la mort qu'il vous sera, je pense, moins difficile, moins pénible de mourir qu'à vos compagnes dans le monde. Et vous ne serez pas oubliées, car votre pieux souvenir sera conservé par des cœurs fidèles ! Ne vous effrayez donc pas trop : votre tâche étant heureusement et saintement terminée, vous écrivez en mourant le dernier mot d'un grand ouvrage.



Il n'y a pas danger qu'on tombe dans la mollesse, et qu'on prenne trop ses aises dans ce pays-ci : je veux dire dans l'école, dans l'enseignement. On désire savoir quelles sont vos pénitences. Hélas ! vous avez besoin de toutes vos forces pour donner de bonnes leçons, faire de bonnes études, de bonnes surveillances, et le Seigneur vous demande un service raisonnable. Quand on enseigne une grande partie de la journée, on souffre de la tête, de la poitrine et bien souvent du cœur ; on souffre des défauts des élèves, de l'affection qu'elles inspirent, des soucis qu'elles causent. Il y a le froid et le chaud dont il ne faut jamais se plaindre ; on s'expose bien souvent aux rigueurs des saisons pour en garantir les élèves, pour encourager celles-ci à les supporter ; il y a l'extrême exactitude à la règle du pensionnat qui vous assujettit bien plus sévèrement que celle du couvent le plus austère. Manquer pour soi, passe ! mais manquer pour les autres, c'est plus sérieux. Dans un pensionnat bien tenu, on n'est jamais tout à fait à soi, pas même la nuit ; car nous sommes dans les chambres de nos élèves pour protéger leurs âmes et leurs corps de notre affection maternelle. Nous sommes là, car ces enfants pourraient n'être pas sages, pourraient se trouver mal, et le plus léger bruit nous réveille et nous fait tressaillir. O vous qui jouissez de vos heures de cellule pendant le jour et pendant la nuit, sachez les apprécier, et priez pour nous qui ne connaissons pas cette douceur. Il en est ainsi ; et si nous



voulions en croire la paresse, nos heures de sommeil nous paraîtraient bien insuffisantes. A table, aucun goût particulier, aucun choix. On se souvient de cette parole du Sauveur : *Mangez ce que l'on vous servira*, et on se contente pendant sa vie tout entière du très-modeste régime du pensionnat. Dans ce milieu-là, dans ce genre de vie plein de sacrifices, on a des jours sans appétit, mais alors on mange par raison, parce qu'on est avec les élèves, avec ses compagnes.

Abstraction faite de l'abnégation intérieure, qui coûte bien plus que je ne voudrais essayer de le dire par écrit, il y a bien là de quoi lutter jusqu'au dernier soupir. Les deux foyers de l'orgueil et de la sensualité semblent parfois presque éteints, mais ce n'est que pour un instant ; on a beau y jeter l'eau froide de la mortification, ils se rallument et se réveillent toujours, plus ou moins, jusqu'à la fin.

J'entends qu'on me demande, à droite et à gauche, si c'est là le progrès physique et ce que signifie l'intitulé du chapitre ? — L'abnégation de l'institutrice en est l'introduction nécessaire, ses connaissances hygiéniques en sont la partie importante, le bien-être des élèves en sera l'infailible conséquence.

Mes chères, vous avez reçu d'excellentes leçons d'hygiène et de médecine domestique. Vous propagerez fidèlement votre petite science. Disons pourquoi elle est si précieuse. Dans l'éducation physique de vos élèves, vous êtes vivement pénétrées

de l'importance de ces trois grands principes : air pur, excellent régime alimentaire, exercices corporels. Vous avez une foi profonde en ces principes, et, par conséquent, vous prenez des soins que bien des gens trouvent minutieux. Laissez dire et persévérez.

J'entre dans vos classes, vos salles d'étude, et j'y respire librement, et je sens que les élèves s'y trouvent bien. Dès sept heures du matin en été, huit heures en hiver, un air vif et bienfaisant circule de toutes parts dans vos dortoirs, en agitant les blancs rideaux. Quelle fraîcheur ! et qu'une promenade silencieuse est agréable dans ces vastes chambres, quand il fait vilain au dehors ! Au milieu même des fortes chaleurs, il fait encore très-bon dans vos grands et frais dortoirs, on y fait si volontiers sa lecture et même sa prière !

Une demi-heure après le dîner des élèves, les exhalaisons des viandes et des mets de toute espèce ont disparu, et l'on ne se douterait pas que plus de cent personnes ont copieusement dîné de plusieurs plats dans cette salle où l'air est si bien renouvelé.

Je parcours toute cette grande maison, et voici que dans les parloirs extérieurs où viennent les ouvriers, les commissionnaires et quelques pauvres, je trouve une main prévoyante, qui remue doucement le chlorure de chaux déposé en de grands vases et délayé dans l'eau tiède. C'est qu'il règne quelque petite épidémie plus ou moins grave : il y a des cas de variole, de fièvre typhoïde,

et, comme on ne saurait éviter absolument tout contact avec les gens du dehors, on prend ses précautions, on sait que le chlorure de chaux s'empare des miasmes malfaisants et les décompose.

Mais voici que de jeunes élèves, dans leur touchant enthousiasme, ont déposé dans les chambres ou à l'oratoire, devant les saintes images, de magnifiques bouquets de fleurs naturelles; je retrouve encore cette main intelligente, que je bénis pour ses bons soins, et je la vois enlever soigneusement les fleurs avant le soir. A la première occasion, on expliquera scientifiquement aux chères élèves les raisons de ce grand sacrifice.

Il paraît qu'en des circonstances particulières, vous recourez à quelques gouttes d'éther sulfurique pour purifier à l'instant même une atmosphère désagréablement imprégnée, c'est très-bien! mais prenez garde, bouchez bien la fiole, ôtez-la de la chambre et n'allez pas nous faire dormir plus qu'il ne faut.

Je vois que vous mettez une élève indisposée dans une chambre à part. Vous avez grandement raison; les petits accès de fièvre, les gros rhumes, les indigestions, agacent un peu les voisines, et donnent plus ou moins mauvais air. C'est toujours vous qui êtes dérangée, chère amie, et cela pour une maladie de quelques heures! mais on n'est pas institutrice dans un pensionnat, un couvent, sans être en même temps sœur de charité. Courage donc! laissez-vous déranger.

En hiver, quand il neige et qu'il gèle au dehors,

quand il fait froid et humide au dedans, vous avez soin de chauffer vos dortoirs quelques heures avant le coucher des élèves, vous chassez l'humidité, vous voulez vous préserver de l'*influence* régnante, soit grippe, soit catarrhe, etc., c'est très-bien ! On n'a pas le droit de crier que voici de l'exagération, de la mollesse ; non, non, car tous vos feux sont éteints bien avant que les chères élèves gagnent leur couchette.

Le linge à blanchir est tenu en réserve dans une chambre spéciale, où l'on a eu soin d'établir une grande ventilation. C'est une précaution fort sage, et je vous félicite d'en avoir cent autres qu'il serait trop long d'énumérer, et dont vous avez, du reste, la science pratique beaucoup mieux que moi. Voilà pour l'air ; parlons du régime.

Par un bon régime, vous n'entendez pas seulement la quantité suffisante, la qualité supérieure des substances alimentaires, mais la préparation consciencieuse de tous les mets qui doivent paraître à votre table, à celle de vos élèves. Ici, chère directrice, que votre surveillance soit infatigable, car elle n'est pas seulement un devoir de conscience, mais une des plus importantes garanties de la prospérité de votre établissement. La négligence dans cette partie peut avoir des suites terribles, irréparables. N'ayez donc pas une confiance aveugle ni en la domestique la plus fidèle, ni en la sœur converse la plus dévouée aux intérêts de votre maison ; voyez de vos yeux, et, pour l'acquit de votre conscience, assurez-vous par

vous-même de beaucoup de choses et entre autres des suivantes : de la bonne qualité de l'eau employée à la préparation des mets, de la propreté scrupuleuse de votre cuisinière sur sa personne, de la propreté irréprochable des vases, de la nature et de la qualité de ces vases, spécialement de ceux qui reçoivent des dépôts de viandes froides, de potages, de sauces, de légumes, de conserves pour la saison d'hiver. Vous ne souffrirez jamais que la cuisinière fricotte et fasse des mêlés et des mélanges de toutes choses. Cette bonne fille sera obligée, malgré la plus vive répugnance, de revenir de ses gros préjugés et d'étudier avec vous les propriétés de certaines plantes culinaires, de tout ce qu'on appelle herbes fines ou aromatiques, de savoir les qualités vénéneuses de quelques productions végétales, qui croissent spontanément ou qu'une imprudente culture autorise dans les jardins. Il faudra qu'elle vous récite sa leçon, et qu'elle sache très-bien faire la distinction entre le persil et la petite ciguë, entre tant de racines bien-faisantes et cette dangereuse racine d'*aconit* qui récemment empoisonna une dizaine de personnes dans un petit dîner de famille en Angleterre.

Jamais, au grand jamais, une substance nuisible quelconque ne sera déposée dans votre cuisine pendant une minute seulement, pas une tête d'allumette phosphorique, pas une seule ! Malgré toutes les réclamations, soyez rétrograde jusqu'à ce point-là ; bien plus, soyez sévère et méchante, s'il le faut ; il y a danger de feu, danger de poison.

Vos domestiques s'arrangeront du bon vieux briquet : il ne faut pas que toutes les anciennes inventions disparaissent et viennent à se perdre. Mais si votre Mademoiselle Marianne, agacée, dévorée par les souris, allait s'aviser, pour comble de malheur, de mettre de la mort-aux-rats dans sa cuisine ? oh ! alors vous serez foudroyante, vous n'aurez ni merci, ni pardon.

Chère dame infirmière, prenez garde , vous aussi ! et que personne ne pénètre dans la pharmacie à votre insu. Vous êtes tenue, en toute rigueur, d'en avoir toujours la clef sur vous, et de ne point laisser vos médicaments à la disposition de la première personne venue. Une petite élève, curieuse et friande, peut se glisser inaperçue précisément là où vous comptiez revenir en moins d'une minute, mais vous êtes retenue ; et si l'étourdie s'avisait de goûter à des substances nuisibles ?.. Quoi donc ! vos fioles ne sont pas soigneusement étiquetées ? Eh bien, je demande qu'on vous gronde très-fort, et qu'on vous mette sérieusement en pénitence. Il est bien entendu que vous ne hasarderez jamais rien en fait de médecine, et je n'ai guère besoin de vous donner cet avertissement ; c'est l'ignorance qui ose tout, qui décide, qui tranche, qui outre passe les ordres des médecins, les interprète à sa fantaisie et y contrevient très-souvent, pour substituer aux sages ordonnances les recettes extravagantes des commères.

Par régime salubre, nous entendons le régime qui convient dans les différentes saisons, qui con-



vient aux constitutions, qui convient aux élèves raisonnables, et celles-ci appartiennent assez généralement aux bonnes familles. Que les goûts soient quelquefois consultés, je n'y vois pas grand mal; ces goûts seront peut-être moins exigeants que si vous imposiez toujours despotiquement les vôtres. « Mes chères, que désirez-vous pour le régal de ce jour de fête? J'entends des exclamations de joie et de surprise. Quel plaisir de décider un peu soi-même! En définitive, on ne veut que ce qui est convenable.

Par régime salubre, j'entends la préparation exquise des mets communs, des potages, viandes, sauces et légumes, préparation qui n'en augmente pas les frais. Il n'est pas de meilleur principe d'économie domestique dans un pensionnat. Cela même, je vous assure, est d'une politique habile et sage, car les élèves sont si contentes, de si belle humeur! elles ont si bon appétit! elles travaillent si bien, jouent si bien! il y a si peu de malades! et tous ces jeunes visages sont resplendissants de fraîcheur et de santé. Je vous en prie donc instamment, point de contrainte à l'égard des goûts! Je n'en veux pas d'autre que la saveur délicieuse qui s'exhale des mets. Les enfants les plus capricieux s'y laissent prendre, dès le moment qu'une vie réglée vient exciter leur appétit; dès le moment qu'une alimentation nuisible ne fatigue pas leur estomac, ne le réduit pas à un état de dégoût, de paresse et d'inertie. C'est bien ici le cas de parler des bonbons.



Nous ne viendrons pas à bout de corriger, de préserver nos élèves de toute sensualité ; mais nous veillerons à ce qu'au moins leurs goûts ne soient pas funestes à la santé. Les bonbons ne sont pas admis chez nous à titre d'alimentation, moins encore à titre de consolation, d'apaisement pour les tristesses égoïstes des enfants gâtés. Que les parents veuillent nous en croire : on ne fait pas d'études sérieuses dans les établissements où chaque élève a son petit coffre-fort de bonbons. Il y a des indigestions tant que ce meuble est rempli, des désirs effrénés quand il est vide ; l'esprit et le cœur sont à terre. Voyez-vous cette jeune fille qui grignote un bonbon pendant ses leçons, ses études ? C'est triste, c'est misérable ! et elle doit devenir épouse et mère un jour ! Placez-vous toujours à ce grand point de vue, et votre tendresse éclairée saura réprimer bien des choses.

A propos de bonbons, il m'est arrivé d'avoir recours au procédé suivant : Une jeune élève est en possession d'un magnifique morceau de sucrerie, chef-d'œuvre d'un art détestable. Ses yeux pleins de convoitise ne peuvent plus s'en détacher ; la tentation de le croquer devient irrésistible. Cependant j'ai de l'inquiétude, car l'inglutition de la chose tout entière me paraît offrir d'assez graves inconvénients. J'invite donc la chère enfant à une expérience curieuse, je lui prends sa sucrerie et la fais dissoudre dans l'eau tiède. Ma petite élève fait de grands yeux, nous suivons l'opération sans mot dire, et bientôt nous obte-

nous un liquide affreux, abominable, de nature à faire soulever les entrailles; un liquide grisâtre et gluant, mêlé de chromate de plomb, de vermillon, d'arsenic, de cuivre... C'en est assez, l'enfant comprend que la même chose à l'état solide ne vaut guère mieux, et les bonbons colorés donnent à tout jamais matière à réflexion, si tant est qu'ils ne deviennent l'objet d'un véritable dégoût.

L'âme et le corps des enfants sont en danger entre les mains de personnes ignorantes. Une de nos petites élèves étant en vacances, sa *bonne* (oh ! les *bonnes* !) s'avisa de lui donner à manger une cinquantaine d'amandes de noyaux de pêches et d'abricots, c'est-à-dire une quantité considérable d'*acide prussique*. La petite se trouva gravement indisposée. En attendant le médecin, on l'avait couchée, on lui prodiguait force bonnes choses. L'une de nous survint heureusement, et parvint à faire comprendre qu'il fallait doucement promener la petite malade et ne pas lui donner autre chose qu'un peu de boisson acidulée.

Au moment des récréations, il faut à vos élèves beaucoup d'exercice, beaucoup de mouvement musculaire. Voyez-vous dans quelques maisons d'éducation toutes ces jeunes filles paresseusement groupées autour du poêle, en hiver ? nonchalamment étendues sur les bancs, en été ? C'est mauvais, au moral comme au physique. Ne craignez pas d'encourager le mouvement par votre exemple, le gros du pensionnat se rangera autour de

vous et les paresseuses, en rougissant, sortiront lentement de leur apathie.

Les promenades sont indispensables ; elles sont un besoin réel pour beaucoup de jeunes filles de quinze à dix-huit ans. C'est au printemps surtout que nous en obtenons des effets très-salutaires.

Un peu de gymnastique, oui ; mais évitez, je vous en prie, les exercices violents, à moins qu'ils ne soient prescrits par un homme de l'art, et qu'ils n'aient obtenu l'entière approbation des parents. A quoi bon ces choses, d'ailleurs, quand il n'y a pas de nécessité ? Voyez ces jeunes filles appartenant à la haute bourgeoisie, et qui nous viennent des petites villes, des villages de nos provinces. Comme, en général, elles sont bien faites, d'une taille élancée et parfaitement prise dans toutes ses proportions ! Il n'y a rien à corriger là qu'un peu de raideur, et, à l'aide de nos simples exercices de gymnastique et de maintien, ces jeunes personnes ne tardent pas à acquérir cette gracieuse souplesse qui seule faisait défaut.

Le développement physique des très-jeunes élèves doit être surveillé avec beaucoup de sollicitude. Assurez-vous, dès leur entrée au pensionnat, qu'il n'existe aucune déviation de la colonne vertébrale, afin que les parents ne vous rendent pas responsable d'un état de choses qui datait de loin, et dont eux-mêmes ne s'étaient pas aperçus. C'est au moment où elles prennent le bain que vous pouvez facilement procéder à cet examen tout à fait indispensable.

Je vois dans vos maisons de charmantes petites orphelines, dont la maman est au ciel, dont le papa est absorbé dans le soin des affaires. Combien votre tendresse pour ces enfants doit être éclairée ! car elles sont menacées du croup, de la coqueluche, de la rougeole, de la scarlatine... Oh ! vous avez besoin d'une véritable intelligence médicale pour seconder les soins d'un sage médecin. Mais voici déjà la convalescence ! elle est pleine de joie et d'espoir. Chère amie, prenez garde : elle est aussi pleine de dangers. Vous avez appris tout ce qu'il faut, en ce cas, de vigilance, et combien les rechutes sont fréquentes et souvent fatales ! O vous qui avez un cœur d'institutrice et de mère, puissiez-vous n'avoir jamais à déplorer dans votre maison des malheurs causés par l'imprudente ignorance !

Nous sommes sous la main de notre bon Dieu, dont nous avons reçu les biens avec joie, dont nous recevrons les maux avec résignation. Or, voici trente-sept ans qu'existe la maison où vous avez été élevées, mes chères, et jamais aucune maladie contagieuse ou épidémique n'y a régné. Il y a là, n'en doutons pas, une Providence quasi miraculeuse. Puissiez-vous cependant voir la continuation de cet état de choses ! Persévérez dans vos soins hygiéniques, n'omettez rien ; et, la bénédiction du Ciel aidant, vous serez peut-être préservées de grandes calamités ; sinon, vous pourrez, la main sur la conscience, vous rendre le consolant témoignage que vous avez tout fait pour les éviter.

Continuez à mériter par vos soins maternels et intelligents qu'on vous confie des fillettes débiles et chétives ; méritez qu'on dise dans les familles, comme par le passé : Nous enverrons notre fille à T... ; là, elle se fortifiera.

Vous savez les premiers soins à donner en cas de brûlures, blessures, entorses, etc ; vous connaissez le traitement des hémorragies nasales ; vos pansements, faits d'après une bonne méthode et avec la plus grande dextérité, obtiennent la haute approbation des disciples d'Hippocrate ; les applications de sangsues, de vésicatoires, de ventouses, sont aussi de votre ressort, et vos élèves sentent moins de douleur, car votre main est si douce, votre regard si amical, votre voix si encourageante ! Vos tisanes et vos sirops sont de qualité supérieure ; je n'en suis pas étonnée, car ce n'est pas votre science seulement, mais bien aussi votre douce affection, qui vous inspire la composition de ces nectars !

Madame ou mademoiselle la directrice, sachez une parole de sainte Thérèse : « La supérieure qui ne procure point de délices à ses malades, n'est pas une bonne supérieure. » Soyez grandement généreuse. Si vous poussez l'économie jusqu'à priver des douceurs permises l'enfant qui souffre, vous n'êtes plus qu'une marâtre, et l'ange gardien de votre petite malade portera ses gémissements jusqu'au cœur sensible de son Père qui est dans le ciel. Alors quelle sera votre récompense ?

Cependant, vous aurez de jeunes malades à

l'égard desquelles les secours de l'art resteront impuissants, des cas dont la médecine morale seule pourra triompher : je veux parler des malades imaginaires, des malades obstinément décidées à rester malades, des malades sentimentales ou nerveuses. Ces dernières surtout sont de la pire espèce.

Il est des jeunes filles qui veulent à tout prix se rendre intéressantes, et qui ne trouvent point de meilleur moyen pour cela que de se faire pâles, faibles, languissantes, espérant devenir ainsi les objets exclusifs des soins les plus tendres. Que dire de cette cruauté envers les parents, envers les institutrices ? On se fait un jeu de leurs mortelles inquiétudes. Oui, l'égoïsme va jusque-là. Les enfants gâtés qui ont épuisé toutes les ressources pour se faire retirer de pension, pour se soustraire aux journées laborieuses, à la vie réglée de l'école, ont recours à ce dernier moyen, qui aboutit d'ordinaire.

Les petites vaniteuses se croient plus belles quand elles sont pâles et maigrettes ; à cet effet, elles boivent du vinaigre et mangent des fruits acides. Apprenez-leur quelle est la vraie beauté, et combien une jeune fille peut être belle avec des traits ordinaires, avec un visage plein, quand elle a cette physionomie dans laquelle brillent une noble intelligence et un bon cœur. Parlez-leur, si vous le voulez, de ces femmes grecques, de ces matrones romaines dont la beauté est restée proverbiale ; elles n'étaient ni maigres ni chétives, mais bien proportionnées.



Mesdames, avez-vous vu quelquefois de jeunes demoiselles, de jeunes femmes, se livrant à de grands beaux désespoirs, et voulant se laisser mourir de faim ? Et pourquoi ces scènes tragico-comiques ? Pour une légère contrariété. Opposez-vous énergiquement à ces folies, et remarquez bien que ce n'est d'ordinaire pas avant quinze ans qu'on s'impose ce jeûne en l'honneur du diable. Voilà un curieux sujet d'étude, il faut l'avouer. Les voyez-vous, ces charmantes créatures qui, par dépit, par esprit de vengeance, se refusent à prendre des aliments ? « Je saurai bien punir ces Dames, je saurai bien inquiéter mes parents, je ne mangerai plus. » Et on ne mange pas ; on se condamne au jeûne le plus rigoureux ; il est vrai qu'on parvient à se dédommager, plus ou moins, en cachette. Ici, chère directrice, ne faiblissez pas. Si vous succombez à la tentation de donner à la méchante fille des douceurs hors de la table commune, tout est perdu ; car il faut que l'aiguillon de la faim vienne en aide à votre action morale. Si vous ne parvenez pas à corriger votre élève, elle sera sentimentale d'une autre façon quand elle aura atteint l'âge de vingt et un ans, et, avec la meilleure santé, elle trouvera mille prétextes pour se dispenser des jeûnes de l'Eglise. Tristes manies ! préservez-en vos élèves, sinon, encore une fois, quelles épouses, quelles mères seront-elles un jour ! Dans tout le travail de leur éducation, ne perdez jamais de vue ce grand avenir.

Quand vous apercevrez les premiers symptô-



mes du mal que nous venons de signaler, employez tous les moyens possibles pour le détruire, pour en garantir le reste de vos élèves, car il est très-contagieux. N'espérez pas n'avoir qu'une seule malade imaginaire, vous en aurez bientôt dix et vingt. On faiblira tous les jours à l'ora-toire, on aura des crises nerveuses à l'heure des leçons et des études, on vous désespérera. Il est vrai que, durant ces syncopes feintes, le front ne pâlit pas, que les joues restent fraîches et roses, que le pouls est dans l'état le plus normal. Il y aurait de quoi rire, si ce n'était sérieux quant à la contagion.

Un jour, le célèbre Boerhaave est appelé dans un pensionnat où vingt-cinq élèves étaient déjà sujettes à des attaques de nerfs. Il se rend dans la salle commune; il parle à ces jeunes personnes en termes graves, solennels et effrayants, de la nature dangereuse de leur mal; et il termine son discours par cette terrible conclusion : Aux grands maux, les grands remèdes ! Là-dessus, il exhibe un instrument chirurgical en fer, destiné à être chauffé à blanc et appliqué sur l'épine dorsale des malades. Le remède était infaillible, il en avait constaté plus d'une fois l'admirable efficacité, et il reviendrait le lendemain en faire de nouveau la triomphante expérience. Mais le lendemain il n'y avait plus de malades, plus une seule, et Boerhaave eut la gloire d'avoir guéri tout un pensionnat par une simple parole, là où les soins diligents du médecin ordinaire avaient complètement échoué.

Pour vous, chère institutrice, prévenez le mal et parlez à vos élèves du dépôt sacré des forces corporelles, sans lesquelles la plus belle âme demeure impuissante à faire le bien; parlez des joies que donne une bonne santé, au milieu du travail, de l'étude et de la pratique des vertus; parlez du prix de la vie, du prix des beaux jours de la jeunesse, et que la pensée même de ces fantaisies coupables ne vienne jamais à l'esprit de vos enfants. Vous comprenez qu'ici l'intervention d'un sage médecin et d'un confesseur éclairé devient pour vous un secours aussi nécessaire que précieux.

Si vos jeunes personnes ont un peu de sang-froid et de courage dans les paniques, elles n'en seront que plus agréables. » Allons, chère élève, n'allez pas vous pâmer pour cette petite souris qui vient trotter si gentiment devant vous; ne jetez par les hauts cris à l'aspect de cet insecte... Voyez! je le manie, il ne me fait aucun mal. Etant enfant, vous aimiez le hanneton à la folie; il y a d'autres coléoptères plus jolis et moins nuisibles, témoin ce carabe aux ailes brillantes. Prenez-le donc dans la main, aussi bien que cette magnifique chenille toute couverte de perles et de diamants. Vous n'aimez pas l'araignée? admirez au moins la beauté de son travail, et dégagez la pauvre mouche qui s'est laissé prendre au piège de cette toile si artistement tissée; compatissez au sort de la victime, et songez à vous-même, pauvre chérie... Vous n'aimez pas les araignées? fort

bien ! laissez donc à Lalande, qui pouvait mieux employer sa philosophie, le soin de croquer les plus grosses et les plus belles de l'espèce ; quant à vous, ôtez simplement celle qui nous endommage nos appartements et nos meubles ; mais, je vous en supplie, ne criez pas, et ne venez pas me distraire au milieu d'une occupation sérieuse, en donnant à votre découverte l'importance d'un événement.

» Je vous estimerai beaucoup, ma jeune amie, si vous avez assez de délicatesse pour refouler vos sentiments au dedans de vous-même à l'occasion d'un tout petit accident ; fût-il même grave, que gagneriez-vous à jeter des cris aigus ? Les personnes d'un âge mûr, chargées de sollicitudes, et qui se trouvent à distance, vont prendre la chose au sérieux, elles éprouveront un saisissement funeste, et vous pouvez abrégér, anéantir ainsi des vies précieuses, pour vouloir en sauver une qui n'était pas le moins du monde en danger.

» Ainsi, chère élève, vous ne serez pas de ces femmes qui s'évanouissent à la vue d'une plaie, d'une blessure, d'une goutte de sang. Vous saurez regarder tout cela avec calme ; votre front pâlera bien peut-être, mais vous ne tomberez pas à la renverse.

» Déjà, je vous vois au sein de votre famille, installée dans une chambre de malade ; et quelle gentille sœur de charité ne trouvent pas en vous cette bonne mère souffrante, ce papa que la douleur irrite, ce frère, cette jeune sœur ! Vous avez

fait votre apprentissage dans vos petites indispositions du pensionnat, qui ont été vraiment providentielles pour vous. Maintenant, vous savez comment vous devez vous y prendre pour éteindre le sang, appliquer des cataplasmes, disposer des oreillers, préparer des eaux gazeuses, des boissons rafraîchissantes. C'est bien, ma fille, courage ! vos malades seront bientôt guéris... Mais, au contraire, les symptômes deviennent très-graves, il y a grand danger, presque plus d'espoir... Vous continuez vos tendres soins, tout en dissimulant votre douleur profonde. Alors vous êtes sublime, chère enfant, et le Ciel, touché, vous réserve toutes les bénédictions promises à ceux qui observent le quatrième commandement de la loi.

» Vous aurez un saint respect pour les dépouilles mortelles de vos parents, de vos amis ; et vous serez assez courageuse pour vaincre cette sorte de terreur instinctive qu'on éprouve parfois dans les lieux, dans l'appartement, où des personnes bien chères ont rendu le dernier soupir. Ce sentiment d'horreur que des gens d'un caractère faible poussent jusqu'à l'excès, me semble un manque de respect envers la mémoire des morts. Entrez donc hardiment dans cette chambre où se passèrent récemment les scènes de deuil qui vous ont si vivement impressionnée. Recueillez-vous, priez intérieurement, et si votre douleur se renouvelle un instant, elle excitera votre foi, votre amitié, votre piété filiale, et vos chers défunts en éprouveront des effets salutaires. »

Les élèves comprendront ce langage. Vous, chère institutrice, comme le bon pasteur de l'Evangile, vous serez prête à donner votre vie pour vos brebis. Ayez de la présence d'esprit dans un danger réel ou apparent. Votre cœur battrà à rompre la poitrine, et cependant point d'exclamations ! Soyez parfaitement calme quand il fait un grand orage, et les élèves le seront. Si c'est pendant le jour, rentrez tout simplement, et qu'on ferme les persiennes, si vous le voulez ; pendant la nuit, que les élèves restent couchées, vous seule soyez debout pour vous assurer que le feu n'a pris à aucune partie du bâtiment. Puissent vos paratonnerres et la protection d'en haut vous préserver à jamais d'un si épouvantable malheur ! Vous souvient-il de l'orage épouvantable du mois d'août 1856 ? Il fallait bien faire descendre les élèves en pleine nuit ; les vitres étaient brisées, les dortoirs remplis de grêlons. Cela s'est exécuté au chant des cantiques : *Foudres et tonnerres, bénissez le Seigneur !* Une élève, vivement troublée, se permet de dire mystérieusement : « Madame, est-ce le jugement dernier ? — Non, ma chère, pas encore. » Mais on avait entendu... et quels rires au milieu même de cette nuit terrible ! Le tout s'est terminé par un *refresco*, et l'on s'est couché en bénissant de nouveau le Seigneur. La même élève, (bonne chère âme !) vêtue de mousseline blanche, avait étourdiment pris feu au milieu d'une grande cérémonie. Heureusement la présence d'esprit vient au secours ; l'une de ces dames saisit la pau-

vre fille épouvantée, la couche à terre, éteint la flamme. Je n'oublierai jamais la parole d'une flegmatique anglaise au milieu de l'émoi que causa ce petit accident. — Qu'est-ce? qu'est-ce? — Rien, madame! rien! Isabelle qui brûle...

En toute circonstance, sachez dominer vos émotions quand vous êtes en présence des élèves. Si, à la vue d'un petit chien, d'une paisible vache, vous pâlissez, vous faites mine de vouloir courir pour échapper à un danger qui n'existe pas, tout votre troupeau sera bientôt dispersé, et les espions s'amuseront à vos dépens, car elles diront tout bas :

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre!

Ne dissimulez pas aux parents l'état de souffrance de leurs enfants; vous n'en avez pas le droit. Quand il y a la moindre gravité, ne tardez pas un instant à remplir cet impérieux devoir. Assurément, vous n'irez pas sonner l'alarme pour un rhume de cerveau : ce serait tomber dans l'absurde; mais constatons qu'en général on éprouve de la répugnance à annoncer une indisposition. — La tendresse exagérée des parents va jeter les hauts cris, on emmènera l'élève, cela discrédite un établissement. — Soit! on n'aura rien à vous reprocher; tandis que si vous donnez des motifs légitimes de mécontentement, pour une élève vous en perdrez six; car le monde ajoute foi aux critiques, fondées ou non, qui concernent le bien-être physique des enfants.



Faut-il enseigner l'économie domestique aux jeunes filles en pension ? Oui, certainement, et par le précepte, et par la pratique. Vous en donnerez l'exemple par la plus stricte vigilance. Au reste, dans cette partie, les élèves prendront grand soin de leurs petites affaires, et vous serez très-exigeante sous ce rapport. Quant à vous, connaissez cette parole de la Sagesse : *Où il y a beaucoup de mains, tenez tout fermé, et ne manquez pas d'écrire ce que vous aurez donné et reçu.*

En fait de soins de ménage, il n'y a guère moyen d'enseigner autre chose en pension que l'art de tenir la lingerie, ce qui concerne le service de la table, et quelques autres détails. L'art culinaire est impossible, quoi qu'en disent les utopistes. Il a fallu y renoncer partout où l'essai a été tenté : à Saint-Cyr, à Ecoeu, à Saint-Denis, dans nos établissements modernes. D'ailleurs, les leçons scientifiques les plus importantes se donnent aux heures où l'on prépare le dîner ; puis, les gigantesques proportions de nos plats n'apprendraient rien à quiconque ne doit diriger qu'un petit ménage. Ne parlons pas des accidents, la pensée en fait frémir, — encore moins des tentations de gourmandise, elles seraient irrésistibles. Les mères de famille, nos dames belges, si admirablement entendues dans l'ordonnance et les soins du ménage, ne sont pas d'avis que leurs filles fassent de la cuisine durant les années de pension ; elles se réservent à elles-mêmes le soin de ce complément de l'éducation domestique, dont la théorie



ne saurait être donnée utilement que dans la famille, dont la pratique est rarement possible avant l'âge de dix-huit ans.

Il nous reste à mentionner tout simplement certaines choses que vous savez en perfection, et ceci parce que nous devons compléter la tâche entreprise et boire le calice jusqu'à la lie. Il y a le matériel des classes, celui des jeux et même celui de la toilette; il y a pour les élèves le maniement adroit des objets de toute espèce. — Vous n'oublierez pas les soins à donner à la denture, aux mains, aux pieds. Les petites jeunes personnes sont oublieuses, et vous aurez bien à faire pour obtenir qu'elles se nettoient régulièrement les dents. Si, pour se laver les mains, vous leur procurez de l'eau de source, ces mains n'en seront que plus blanches, mais bien plus respectables seront-elles quand, un jour, nous les verrons légèrement endommagées par le travail. Les bains de pieds seront réguliers dans l'enfance pour cause de propreté; fréquents ensuite, selon les circonstances, pour cause de santé. — Le corset exige de l'attention; il est très-utile ou très-nuisible. Vos élèves sauront qu'une taille trop pincée n'est ni souple ni gracieuse et nuit à la santé. — En récréation, vous avez à surveiller les mouvements des très-jeunes élèves sous le triple rapport de la décence, de la grâce et des accidents.

Vous tâcherez de varier les jeux, vous en inventerez, car la monotonie engendre l'ennui, quelquefois même la passion. — On se promène au

jardin, à la villa? c'est très-bien, mais qu'on n'aille pas imprudemment appliquer aux narines la rose épanouie, le charmant œillet dont on veut aspirer le parfum! ce ne sera qu'à distance, et vous direz pourquoi. — Mâcher des plantes, que c'est dangereux! Veillez-y bien; car dans les jardins, aux champs, on trouve l'euphorbe, la pomme épineuse, la belladone, l'aconit, la ciguë, la digitale, et tant d'espèces de champignons! Vos élèves de *première* sont préservées de ce danger par l'étude bien dirigée de la botanique. — Dans un grand établissement et en hiver surtout, prenez garde, prenez garde au feu! Point de flamme découverte en matière d'éclairage, et cela jamais, sous aucun prétexte! Je n'admets que les bougies de la chapelle, puis les veilleuses de vos dortoirs, car *votre lampe ne s'éteindra point pendant la nuit*; mais la suspension en sera assez élevée pour vous donner une garantie sûre contre tout attouchement de quelque petite main indiscreète. Votre inspection vigilante saura stimuler l'exactitude des personnes chargées d'éteindre tous les feux, toutes les lampes, de fermer toutes les portes, et, au son de la cloche de neuf heures, ce sera vraiment chez vous le couvre-feu dans toute la signification du mot.

Tout ceci n'est que trop juste, et l'on pourra m'objecter encore qu'il n'y a pas là proprement de progrès: Qu'il vous suffise d'une quasi-perfection, de celle qu'inspire une tendresse maternelle, studieuse et toujours préoccupée; avec elle, vous

progresserez tous les jours dans cette partie, vous ne sauriez faire autrement. Mais gardez-vous d'un progrès factice, même pour le matériel. Tenez au bon, au solide, au pur en toutes choses ; que chez vous il en soit pour le corps comme pour l'intelligence et le cœur : que rien ne soit altéré, détérioré, frelaté ; que personne n'ait à craindre *ni le froid ni la neige* ; que chacune de vos élèves ait à profusion ce *vêtement double* dont il est parlé dans la Sagesse, soins de l'âme et soins du corps ; et alors, chère institutrice, ces mêmes élèves *vous proclameront bienheureuse, et vous serez louée dans l'assemblée de ceux qui jugent la terre.*



## V I

### PROGRÈS SOCIAL.

#### I

##### VIE DE FAMILLE AU PENSIONNAT.

Les hommes sont faits pour vivre en société. Dieu constitua la famille et la société au paradis terrestre. *Il n'est pas bon que l'homme soit seul!* C'est au contact de ses semblables que se produit le développement rapide et magnifique de ses facultés intellectuelles. L'étincelle de la raison jaillit splendide au choc de la pensée et de la parole d'autrui. Supposez un être humain, une des plus belles âmes, des plus nobles intelligences que le Seigneur ait créées ; qu'elle soit régénérée par le saint baptême ; que, dès l'âge encore tendre, il soit donné à cette créature des soins matériels ; mais que nulle parole humaine, que pas un signe, pas un regard animé ne vienne hâter en elle le

développement de la vie intellectuelle. Placez-la ensuite dans un paradis terrestre, où elle trouvera sous la main tout ce qui est nécessaire au soutien de sa vie animale. La vue des beautés de la nature, les splendeurs du firmament étoilé éveilleront sans doute en elle l'idée du Créateur, et la notion d'un être suprême se formera ainsi dans son intelligence. Mais il faut convenir que ce travail sera lent et pénible ; tandis qu'il serait rapide et facile, au contact d'une intelligence formée. Il est, du reste, inutile d'agiter ici cette question, et je vais plutôt au-devant de la pauvre chère âme que nous avons laissée dans une si grande et effroyable solitude, et je la transporte dans un milieu social, une atmosphère où elle respirera au large, où elle vivra ; car elle n'avait encore que végété ; et vous venez à mon secours, mes chères amies, et, toutes, nous mettons notre intelligence avec elle, à l'aide des signes, à l'aide des paroles qui représentent les images des choses sensibles. *Fiat lux*, et la clarté se répand en abondance, et cette âme se dilate, et bientôt les notions des choses spirituelles, la connaissance de Dieu et de ses perfections infinies, forment au dedans d'elle un foyer de lumière surnaturelle, un foyer de charité divine ; elle se recueille, elle agit, s'élance, aime et adore...

C'est presque une parabole, mes chères amies. Nous trouvons parfois des âmes dans un état peu supérieur à celui que nous avons décrit plus haut.

Or, nos élèves viennent faire chez nous leur

grande préparation à cette vie de famille, à cette vie de société qui, elles-mêmes, ne sont que choses transitoires, ne sont que des voies vers la vie éternelle.

Parlons de la vie de famille. Vous souvenez-vous d'avoir entendu dire un jour : La famille, mes chères enfants, oh ! la famille ! c'est une image du ciel. Qu'est-ce donc que le ciel ? Mais la réunion du Père céleste avec ses enfants, ses élus, dans la maison de l'éternité ; réunion où toutes les larmes seront essuyées, où les gémissements, les douleurs, les tristes séparations, ne seront plus, où les enfants jouiront à la fois de la présence, de l'amour du père et de son impérissable héritage. La famille bien comprise et bien réglée est un petit ciel sur la terre. La joie suprême est pour la grande famille de là-haut ; la concorde, la douce union des cœurs, est pour la famille d'ici-bas, et c'est assez.

Que si la famille où *la justice et la paix s'embrassent*, est vraiment l'image du ciel, notre pensionnat doit être une fidèle copie de cette heureuse famille, copie aussi nette, aussi suave que l'original et, en maintes circonstances, bien supérieure. C'est d'autant plus facile que vous avez de si puissants, de si irrésistibles moyens pour rendre votre intérieur doux et attrayant.

Que vient donc faire chez vous cette nombreuse et aimable jeunesse qu'on ne saurait contempler, au point de vue de l'avenir social et religieux, sans éprouver un vif attendrissement ? que vient-

elle faire? apprendre à prier, lire, écrire, coudre et chanter? Oui, sans doute, mais aussi apprendre à vivre, et, pour cela, il faut toutes les choses que nous venons d'énumérer, mais non pas isolément; il les faut dans ce parfait ensemble, dans cet harmonieux accord, qui constitue vraiment la science de la vie.

Les jeunes plantes que nous cultivons ne sont pas destinées à rester dans notre parterre. Nous surveillons avec une tendresse inquiète le bouton encore caché sous la verdure, mais nous savons qu'il doit aller s'épanouir ailleurs, parfumer une autre enceinte, donner ses fruits sous d'autres cieux. Cependant, nous n'aurions pas le courage de tant travailler à polir les âmes pour ce monde qui passe, pour cette société trop souvent frivole qui les attend, si nous n'avions la consolante certitude que nous préparons en elle une compagnie d'élite, qui, après avoir traversé pure et chaste les épreuves de la vie sociale terrestre, fera les délices de notre cité permanente, de la cité de Dieu.

Ainsi, mes chères, vous ne donnez pas à votre élève une leçon de bon ton qui ne soit en même temps une leçon de vertu, parce que, déjà, vous voyez en esprit la gracieuse délicatesse de sa belle âme dans un monde divinement aristocratique, dans ce palais d'où toute grossièreté, toute impureté sera bannie à jamais.

C'est une opération très-délicate que celle de transplanter des âmes. Prenons les plus grandes précautions, afin qu'elles ne périssent point à la



suite de ce transfert. Etudions le sol qui doit les recevoir, l'air qu'elles auront à respirer, et disposons toutes choses, afin que la transition ne soit pas trop brusque.

Je désire que l'atmosphère de votre maison d'éducation soit profondément religieuse sans être trop mystique ; je désire que vos élèves soient faites aux usages d'un certain monde où l'on admet encore la progression suivante : pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, vertus domestiques, devoirs sociaux largement remplis, mais sans esclavage, joies de famille, simples et vraies. Que vos élèves aient les formes de ce monde-là solidement empreintes, gracieusement naturelles, et elles sauront lutter avec avantage contre les formes peu recommandables d'un autre genre, d'un autre monde, qui n'est pas fait pour elles.

Votre couvent, votre pensionnat, prépare les élèves à la vie de famille, à la vie de société. Votre discipline scolaire ne sera donc, et ne peut être autre chose, que l'ordre strict et parfait d'une grande famille. Si vous la faites dure et méchante, inflexible comme l'acier ; si vous avez une punition pour chaque infraction à la règle ; si une police sévère et soupçonneuse vient remplacer les tendres angoisses de l'affection maternelle, vous n'êtes plus en famille.

Quoi ! s'écriera-t-on, pas de système pénitentiaire ? — Non, je n'en veux pas, parce qu'une mère n'en a pas, n'en veut pas avoir dans sa famille. Tout se réduit aux avertissements et aux

réparations. Or, il y a certains caractères qui se soumettraient bien plus volontiers à la plus rigoureuse pénitence qu'à une humble réparation. Mes amies, je tiens à la réparation pure et simple : elle convient mieux aux mœurs de la vie actuelle, elle s'adapte mieux au naturel de nos jeunes filles, elle semble indiquée en bien des endroits de l'Ecriture ; et, dans presque tout l'Evangile, n'est-ce pas le système suivi par notre divin Sauveur ? *Allez vous réconcilier, et puis revenez avec votre offrande.* Dites de même à votre jeune élève : Allez vous réconcilier avec votre compagne , puis revenez toutes deux, comme de bonnes amies, et je serai heureuse de vous recevoir.

D'après ce système, la jeune élève menteuse sera convaincue d'imposture et rétractera la parole fausse que ses lèvres ont proférée ; la paresseuse fera le devoir omis, la gourmande partagera ses bonbons avec les chères compagnes, la petite impertinente fera d'humbles excuses ; à l'orgueilleuse, on fera subir, en temps et lieu, quelque humiliation salutaire, très-naturellement, très-adroitement amenée ; à l'étourdie qui brise tout, qui dégrade les meubles et détruit ses effets, on dira avec un sentiment de tristesse qu'il ne serait pas juste de faire grossir de tout cela le compte de ses bons parents, que les menus plaisirs y passeront, et que c'est bien dommage, et qu'elle n'aura pas, comme les autres, la joie de faire une petite bonne œuvre, de mettre son obole dans le trésor du temple , et de contribuer à vêtir un pauvre

enfant nu et grelottant de froid au milieu de la saison rigoureuse.

Je ne connais pas autre chose, mes bonnes amies. Il n'y a pas apparence de donner force *pensums*, de faire écrire de longues, longues pages, arrosées de larmes de colère et de désespoir. A quoi cela peut-il aboutir ? et que produisent ces flots d'encre, jetés avec rage sur ce papier blanc qui doit tout supporter ? Il est infiniment meilleur et plus maternel, mais en effet bien plus fatigant pour vous, de procéder comme suit, et de dire à votre élève obstinément paresseuse : « Allons, chère enfant, courage ! Re commençons ce devoir qui a si mal, si mal réussi ! Venez me le soumettre d'ici à quelques minutes. Je suis tout à vous. Apprenez donc vite cette leçon, je suis prête à l'entendre au premier moment. » Il est vrai qu'avec cette méthode, il faut se déranger beaucoup, toujours et sans cesse. Or, c'est justement ce que nous avons à faire...

Il n'est pas question de jamais séquestrer une élève. Nous vous permettrions de l'éloigner du reste de ses compagnes quand ses dispositions deviendraient tout à fait fâcheuses, quand le mauvais exemple menacerait d'être contagieux ; mais, alors même, vous retiendrez la coupable dans vos appartements privés, où vous la traiterez convenablement, tout en gardant à son égard un silence glacial, si les circonstances le conseillent ; sinon, en lui prodiguant une affection empreinte de tristesse, jusqu'au moment où vous pourrez vous

séparer d'elle et la remettre à sa famille. Non, non, vous ne garderez pas l'élève compromettante, qui trouble la paix de votre maison et qui, si cette terrible leçon ne lui profite pas, troublera bien plus amèrement celle de ses parents, celle de l'époux qui sera condamné à vivre avec elle.

Nous parlions tantôt de *pensums*. Il faut aviser sans doute à des moyens de répression, mais c'est une excellente chose d'en faire sentir la nécessité aux élèves, d'obtenir leur assentiment à cet égard, de provoquer leur haute approbation. Un jour, dans une réunion générale, nous disions : Chères amies, que faire maintenant ? Il y a parmi vous des étourdies, des filles très-distraites et très-maladroites à table. Par exemple, on répand des liquides sur la belle nappe blanche. Que ce soit par malheur, passe ! il y aurait de quoi compatir ; mais dès que cela devient habituel, c'est grossier, ce n'est plus tolérable. Vous le savez, cela ne se fait pas dans vos familles, et nous tenons tant à conserver l'esprit et les usages de la famille. Le pensionnat ne doit pas devenir une résidence de sauvages et de barbares ; l'asile de la piété, de la science et des arts, doit être aussi celui du bon ton. Encore une fois, que faire ? Aidez-nous, et avertissons ensemble à trouver un remède. Il nous répugne de faire payer l'amende, comme cela se pratiquait au bon vieux temps. J'aime bien mieux que vous convertissiez vous-mêmes l'amende en une petite bonne œuvre, tout à fait libre et volontaire. Voici, du reste, ma proposition : Que la

main malhabile qui renverse les plats, les verres et les saucières, soit condamnée à écrire dix lignes d'histoire ou de littérature ; c'est au choix, et seulement pour mémoire, afin qu'on se ressouvienne de cette grande maxime, qu'une jeune demoiselle doit savoir manier toutes choses dans la maison avec prudence et dextérité. Est-ce bon à votre avis ? Si vous pouvez trouver mieux, j'en serai charmée. On a formé des groupes, on a discuté, on a proposé des moyens impossibles ; on a ri de grand cœur, et l'avis primitif a prévalu à l'unanimité. Mais comme, du reste, on ne se souciait pas du tout de sacrifier la moindre partie de la charmante récréation qui suit le repas principal, les nappes restaient blanches et fraîches presque pendant toute la semaine.

Nous avons proféré une parole bien triste, nous avons parlé d'exclusion. Cette mesure rigoureuse, tout à fait rare et exceptionnelle, ressemble aux funérailles d'une enfant bien-aimée, et produit une tristesse mortelle ; car les maîtresses, les mères, perdent une enfant chérie, les compagnes se voient séparées d'une sœur peu aimable peut-être, mais aimée cependant. Or, ce grand deuil, cet immense désastre, ne doit réellement avoir lieu, en règle générale, que lorsque la sainte vertu de pureté a été entamée dans sa fleur, lorsqu'un ver rongeur l'a atteinte jusqu'aux parties vitales, (nous avons déjà traité cette matière,) ou bien quand l'élève manquerait sérieusement à la sainte loi du respect envers l'autorité.

Le respect est une condition essentielle de la vie de famille. Dites bien à vos chères élèves que le respect, c'est la révérence pour les délégués de Dieu même. Cette révérence est admirablement belle et touchante quand elle est à la fois intérieure et extérieure, quand elle procède d'amour; elle manque souvent de plénitude, elle est presque toujours défectueuse, quand elle ne procède que de devoir.

Il est si beau le respect ! Jésus, notre divin Sauveur, priait son Père éternel avec une profonde révérence. Il nous a laissé l'exemple du respect dans la vie de famille : *Il était soumis à ses parents.*

Il est si beau le respect ! Dans la famille où règne cette vertu, je vois de jeunes enfants, inspirés des sentiments les plus délicats, s'incliner pieusement sous la bénédiction paternelle, accourir au devant de leur père qui rentre et prévenir affectueusement ses désirs, aller au devant de leur mère et la débarrasser d'un léger fardeau, placer avec une tendresse attentive le fauteuil du vénérable grand-père, accepter l'autorité des aînés, en l'absence des parents...

C'est le même tableau dans une bonne maison d'éducation qui, après tout, n'est qu'une grande famille. *Magister dixit*; et si le maître est à la hauteur de sa mission, si l'esprit de Dieu est visible en lui, tous les fronts s'inclinent.

Il sera très-intéressant pour vos élèves de parcourir avec vous les divers degrés des hiérarchies



sociales, et d'en contempler l'admirable ordonnance providentielle. Apprenez-leur que tout respect vient de Dieu, que tout respect remonte à Dieu. Pénétrez-les de respect pour la vraie grandeur : celle de la vertu, du talent ; inspirez-leur le respect de la faiblesse, de l'enfance, de la vieillesse, de l'infirmité, du malheur.

Sachez vous respecter vous-même, mon amie, et vos élèves vous respecteront. Respectez-vous dans l'abandon de la conversation la plus intime, dans vos récréations avec de jeunes enfants, dans vos transports de joie, dans vos grandes douleurs, dans vos extrêmes fatigues. Ayez de la révérence pour vos saints devoirs, et vos élèves seront subjugués.

En exigeant de ces jeunes personnes des formes respectueuses, vous leur préparez une vie agréable dans le cercle de la famille. Dites-leur bien que le foyer domestique où ne règne pas le respect, est extrêmement vulgaire. Quand on y rit, c'est d'un gros rire, incompatible avec les sensations d'une âme élevée.

Les formes du respect sont simples, faciles, toutes naturelles, quand elles procèdent d'une vénération sincère. Rien n'est moins guindé que le respect véritable, même dans ses nuances les plus prononcées. La flatterie est précisément en raison inverse du respect. Ne la souffrez pas : il y a bassesse d'où elle vient, bassesse où elle va, où elle est reçue.

Oui, vous devez exiger le respect de vos élèves.



Nous savons qu'en bien des pensionnats, il commence à se glisser un souffle d'insolence. Oh ! ne le tolérez jamais, n'en tolérez pas l'ombre. Opposez-vous à ce mauvais genre avec force et dès le principe. Nous avons toujours eu le courage de le faire. Sans les formes respectueuses, l'excellent esprit de cette maison ne se serait pas propagé ; nos anciennes élèves n'auraient pas conservé le profond attachement qu'elles nous ont voué.

Si vous lâchez le frein du respect, c'en est fait pour toujours. N'oubliez pas cet axiome si vrai : *Rien ne se retrouve moins que l'autorité perdue.*

Une école où ne règne pas le respect, mais c'est une image de l'enfer. Là aussi des malheureux, destinés à vivre toujours ensemble, se détestent et s'injurient pendant tous les moments, les longs moments de l'éternité !

Quoi ! vivre et travailler dans une école où ne règne pas le respect ! mais j'aimerais bien mieux être condamnée aux travaux forcés à perpétuité !

Enseigner la morale, les lettres et les arts, dans une école où ne règne pas le respect ! mais j'aimerais bien mieux aller, au fond de quelque île inconnue, catéchiser des créatures encore à l'état sauvage et leur enseigner, avec les premières notions de la science, les formes élémentaires du respect.

Pour obtenir le respect, méritez-le ; et dès lors vous serez libre de toute préoccupation à ce sujet, car il vous suivra comme l'ombre suit le corps. Que si vous ne le méritez pas, c'est en vain que

vous voudrez l'imposer forcément, vos tentatives resteront impuissantes ; il vous échappera, sinon par les paroles, au moins par le geste, par l'expression presque involontaire de toutes ces physionomies de jeunes filles qui ont, aussi bien que vous, ce libre arbitre du goût, du sentiment intime et profond qu'on ne saurait ni violenter, ni charger d'entraves. On s'inclinera matériellement, mais le cœur ne sera pas de la partie. Si, par vos lamentations auprès de la directrice, vous obtenez qu'on punisse les élèves, ce sera bien regrettable ; car, en les humiliant, vous ne vous relèverez pas. Corrigez-vous de ce qui offusque la tendre jeunesse, et bientôt les cœurs se tourneront vers vous, comme la fleur de l'Hélianthe vers le soleil.

Il en est une parmi vos compagnes dont la parole est reçue comme un oracle, dont tous les ordres sont exécutés sans résistance et avec joie. N'en soyez point jalouse, mais étudiez-la : c'est un bon livre ! Tâchez de pénétrer son secret et de vous l'approprier.

Je reviens à votre discipline scolaire. Si elle n'est pour vous qu'un moyen implacable de mettre les élèves à la raison, ou plutôt à la chaîne, un moyen de prendre vous-même vos libres allures et de vous mettre à l'abri des exigences et du tapage de cette grande famille pour laquelle votre cœur est bien trop serré, trop étroit, oh ! alors il n'y a pas chez vous de véritable esprit de famille. Vous grondez quand l'ordre fait défaut, mais pourquoi ? Parce que vous êtes dérangée. Pauvre

chère amie, comprenez donc une bonne fois que le grand ordre de notre pensionnat n'est établi que pour former les jeunes filles à l'ordre domestiques et veuillez ne pas oublier l'aimable devise qui fut de tout temps celle de la maison où vous avez été élevée : *Je plie et ne romps pas*. Il faut plier un peu tous les jours, doucement, selon les circonstances, mais rompre, non, jamais !

Soyez mères, chères institutrices, et vous ne tyrannisez point vos jeunes élèves, vous ne leur donnerez point de fiel ni d'absinthe, mais le lait pur de la saine doctrine et de l'affection la plus tendre. C'était la conduite de saint Paul, le docteur des nations, c'est ainsi qu'il en usait à l'égard de ses chers disciples. Au milieu de votre sainte famille, il faut que vous puissiez redire en toute vérité, aux enfants de votre cœur, la suave parole du divin Maître : *Mon joug est doux et mon fardeau léger*.

La jeune fille qui aime son pensionnat, qui se trouve bien dans sa grande famille d'adoption, qui en chérit les formes et les usages, saura se faire si gracieusement aux coutumes, même un peu surannées, de la maison de son père et de sa mère ; elle en introduira de si bonnes dans la maison de son époux !

En parlant de leur beau pensionnat, de leur gracieux petit couvent, nos élèves disent : *chez nous* ; elles disent : *notre maison, nos meubles, notre villa*. Quelle nomenclature de charmantes propriétés ! Involontairement, je me rappelle une

circonstance assez sinistre, où toutes disaient : Mais ceci est à nous ! cela est à nous !... ce qui nous faisait sourire au milieu de notre affliction profonde. Quelques-unes d'entre elles se souviendront en lisant ; les autres, en plus grand nombre, ont pris leur vol vers ce séjour suprême où l'on oublie bien moins encore.

Longtemps après sa sortie de pension, qu'il soit permis à votre ancienne élève de dire avec un accent de joie filiale : « Je m'en vais passer quelques heures, quelques jours *chez nous*, dans mon autre famille, au cher pensionnat. » Et vous aurez une grande joie de leur arrivée, et vous direz encore avec saint Paul : *Me voici avec les enfants que Dieu m'a donnés.*

Dans cette vraie vie de famille, vos élèves doivent oser tout vous dire, tout vous demander. On ne pourra pas toujours satisfaire leurs désirs, mais la grâce possible sera accordée avec un charme qui en doublera le prix, et le triste refus sera mitigé par toutes les formes d'une bonté maternelle. On prouvera que la faveur sollicitée serait nuisible plutôt qu'utile, que le moment n'est pas propice, que l'exception produirait un effet pénible sur tout ce grand corps obligé de se soumettre à la loi commune. Pour faire agréer vos refus, il vous faut une sainte politique, celle du cœur, celle d'une douce mère de famille, qui sait unir la fermeté à la tendresse.

Je voudrais que vous eussiez la joie de pouvoir dire presque chaque soir : J'ai pu accorder beau-

coup de choses, car mon affection était présente partout, et j'ai dû refuser si peu ! Et pourquoi donc ne ferais-je pas la volonté raisonnable de mon élève, puisque le bon Dieu fait la volonté de ceux qui l'aiment ?

Les païens eux-mêmes entendaient cette vérité, et l'illustre orateur romain écrivait à son frère Quintus qui gouvernait en Asie : « Le but de quiconque commande aux autres, est de rendre heureux ceux qui sont sous son empire. »

En quittant sa bonne mère, votre élève a besoin d'en trouver provisoirement une autre à qui elle puisse confier ses peines légères, ses espérances et ses déceptions. « Madame, mademoiselle, je suis bien triste de ceci, de cela ; je vous en prie, consolez-moi tout de suite... — Si vous vouliez bien demander telle grâce pour moi à mes chers parents, ils ne vous refuseraient pas à vous, j'en suis sûre. — Je me sens un peu souffrante, je crois... Permission d'aller me reposer une heure, de me chauffer les pieds, de prendre l'air..., et puis je voudrais bien telle chose... — Madame, aurons-nous sous peu une belle grande fête ? un souper champêtre ? une soirée littéraire ? — Oh ! qu'il fait frais, froid même ! Ferez-vous chauffer la grande salle ? et, *pendant ce temps*, pourrons-nous bien nous promener au jardin et contempler les astres ?... » Cette dernière grâce a été sollicitée littéralement plusieurs fois. Je n'y pense qu'en riant de bon cœur. On se plaignait du froid, le calorifère brûlait tout rouge, et nous allions con-

templer les astres, et nous montrions du doigt la *grande Ourse*, et les *Pléiades* et le *baudrier d'Orion* et *Aldébaran*, et tout le peu que nous pouvions lire et déchiffrer sur la grande page de la voûte azurée. Il est vrai qu'en rentrant, il faisait bon dans la vaste salle, pour l'étude du soir !

Que d'incidents étranges nous aurions à raconter de cette délicieuse vie de famille au pensionnat ! Je demande pardon pour le fait suivant, si méchant qu'il puisse paraître... C'était la grande éclipse de soleil, de je ne sais plus quelle année, au mois de juillet, par une chaleur caniculaire, et de midi à trois heures. Nos élèves de *première* et de *seconde* avaient eu la malice de persuader à presque tout le reste du pensionnat que, les rayons du soleil devant être entièrement interceptés par l'opacité de la lune, il ferait, en conséquence, un froid glacial, un froid à faire crevasser les pierres et les rochers ; qu'en outre, l'obscurité serait complète et les ténèbres aussi palpables que celles des plaies d'Egypte, et qu'ainsi, par mesure de prudence, il fallait se munir de plusieurs lanternes bien conditionnées, parce qu'il était décidé qu'on irait étudier le phénomène au haut de la colline, et qu'il serait bien difficile de retrouver le chemin du pensionnat. « Allons, c'est pressant ! sinon on arrivera trop tard, et l'éclipse ne voudra pas recommencer. » Voilà donc nos jeunes filles qui se mettent en devoir de s'accoutrer de tous leurs vêtements d'hiver : robes ouatées, manteaux et fourrures... Il y avait bien quelques petites

têtes récalcitrantes qui disaient des *comment* et des *pourquoi*, mais on n'en tenait pas compte. Les méchantes de *première*, en aidant leurs compagnes à s'habiller, oubliaient pour elles-mêmes les précautions si sévèrement prescrites. Le complot était si étrange que je ne pus y refuser mon adhésion, malgré ma pitié pour les victimes. Pauvres petites ! Je les vois encore, armées de lanternes et de verres coloriés, et *suant sous leur balandras*... Mais qui dira le dénouement du drame, et les singulières mines, et les éclats de rire ? Je n'ai jamais vu pareil spectacle. La charmante surprise des rafraîchissements servis sous le grand vieux chêne, fut un dédommagement assez acceptable des terreurs, plus ou moins sincères, éprouvées dans l'intérêt de l'éclipse, et des sueurs répandues pour l'amour de la science. Les élèves de *première* furent assez obligeantes pour se charger au retour de tout l'attirail des toilettes d'hiver ; celles de *seconde* portaient les lanternes éteintes. Les autres suivaient solennellement, tête baissée, mais non pas en silence, je vous prie de le croire. Il y eut des projets de vengeance, mais ils furent tous étouffés dans les joyeux rires.

Vie de famille ! Une élève convalescente de la rougeole, et qui ne gardait plus la chambre que par excès de précaution, et à l'effet de protéger l'épiderme de la face contre l'impression de l'air extérieur, me faisait prier de lui faire visite trois fois par jour dans sa solitude, fréquemment em-



bellie, au reste, par la plus aimable société. Elle n'avait rien à me dire... elle savait parfaitement que mon temps était précieux, mais je n'avais tout simplement qu'à me montrer trois fois, et elle serait satisfaite. Telle était la teneur de l'aimable missive. Comment résister à une semblable invitation ?

Mais il est dimanche soir, et c'est le mois de novembre, par exemple. Ecoutez ! Le vent mugit, la pluie battante et les grêlons fouettent les vitres de la vaste salle ; on frissonne sans savoir pourquoi. « O madame, quel beau vilain temps ! Justement celui qu'il faut pour une lecture à haute voix, n'importe laquelle ; très-sérieuse, si vous voulez ; mais une lecture, une lecture ! »

C'est trop de familiarité, me dira-t-on. — Je ne le pense pas. Mais je pense à autre chose : c'est qu'il est bien regrettable qu'on ait donné une fâcheuse acception à ce doux mot de familiarité, qui exprime si bien le charme de l'esprit de famille ! Il est répété, je crois, à diverses reprises dans l'Ecriture sainte. Je prie un savant de me dire si la fâcheuse acception y est aussi, car, dans ce cas-là, je dois me rétracter. Mais qu'il est doux d'y lire la familiarité étonnante et les causeries intimes du bon Dieu avec l'âme fidèle !

Notre douce familiarité avec les chères élèves n'exclut point du tout les formes de la politesse et du respect, nous l'avons déjà dit, et nous sommes bien loin d'autoriser un ton d'égalité, de camaraderie. Le saint homme Job, parlant de ses années

de splendeur et d'abondance, disait : *Quand je riais quelquefois avec les jeunes gens, ils pouvaient à peine le croire, et la lumière de mon visage ne tombait point à terre.* Et vous aussi, en partageant les récréations de cette aimable jeunesse, si heureuse de rencontrer votre sourire, vous ne cesserez jamais de faire valoir votre sainte autorité, et la lumière de votre visage ne tombera point à terre, car vous ferez respecter toujours la majesté de votre présence et de votre parole.

Vie de famille ! Elle sera douce par la manière dont vous exercerez votre surveillance. O chères dames surveillantes, saisissez, comprenez bien votre beau rôle ! il est difficile et délicat. Quoi ! vous iriez vous planter comme des jalons au milieu de cette vaste cour où vos élèves prennent leurs récréations ! mais on pourrait tout aussi bien y placer des bornes milliaires. Vous vous promenez majestueusement seule, chère gardienne de l'enfance ; mais qu'est-ce donc que vous gardez ? Ne savez-vous pas que votre doux Sauveur se laissait approcher, presser, presque coudoyer par la foule, caresser par les petits enfants, et que les apôtres avaient bien à faire pour modérer ces grands empressements ? zèle dont le divin Maître ne leur savait pas gré, du reste, et dont il les réprimandait au besoin.

Ne faites pas les agents de police, mes amies : vous seriez détestées ; restez dans le véritable esprit de vos fonctions, et soyez des anges gardiens. La présence de nos anges ne nous importune

jamais. Que font-ils donc ? O mes chères ! ils ôtent la pierre de devant nos pas, et nous empêchent de trébucher ; c'est exactement ce que vous avez à faire à l'égard de vos élèves. Vous êtes là pour répandre les fleurs de la joie sur leurs pas, et pour empêcher jusqu'à l'ombre du mal ; vous êtes là parce que, dans votre absence, il ne faudrait qu'une étincelle pour mettre le feu aux pailles, et qu'alors il serait bien difficile d'arrêter l'embrasement. Que cette belle parole du prophète Isaïe soit profondément vraie sur vos lèvres : *Je fais sentinelle pour le Seigneur, et je demeure à mon poste pendant tout le jour ; je fais ma garde, et j'y passe les nuits entières.* Il vous arrive aussi de faire de la surveillance invisible, car vous avez l'anneau de Gygès, vous voyez tout, vous savez tout. C'est que vous êtes pénétrée jusqu'à la frayeur, jusqu'à la crainte et au tremblement, de votre plus grande obligation, celle de préserver votre jeune famille de tout mal, de veiller sur elle nuit et jour, afin que jamais le loup ne s'introduise dans la bergerie. Ainsi, vous ne vous relâcherez jamais, sous prétexte que tout va bien, car vous arriveriez fatalement à *l'alliance des brebis et des loups*. Savez-vous ce qu'est le laisser-aller dans un établissement d'éducation ? mais une mine que le diable fait sauter en son temps et à sa convenance.

Mon amie, vous ne ferez jamais, n'est-ce pas, de grandes menaces pour des peccadilles, des menaces que vous ne mettriez pas à exécution ?

car vous êtes trop consciencieuse et trop aimante ; vous comprenez trop bien que le bon Dieu ne vous maltraite pas du tout pour vos fautes journalières, et que son amour se contente d'une réparation facile. Ne soyez pas imprudente, je vous en conjure. Vous menacez, et vous n'exécutez pas ; mais que devient alors le poids de votre parole et de votre autorité ? Oh ! si vous avez beaucoup d'affection, vos fils conducteurs ne seront que de légers fils de soie.

Vie de famille pour toutes vos élèves sans exception ! Dans les petites maladies, par exemple, vous n'aurez point de caresses plus tendres ni de douceurs plus exquises pour l'élève riche, et dont les parents font figure dans le monde, que pour celle dont la mince toilette et l'humble timidité n'annoncent qu'une médiocre aisance.

Vie de famille dans le partage, entre vos élèves, des joies et des douleurs ! L'heureuse enfant, qui a sujet de se réjouir pour elle ou pour sa famille, reçoit les félicitations les plus cordiales. Mais voici qu'une nouvelle foudroyante vient tomber comme une bombe au milieu de la joyeuse troupe : c'est la maladie, c'est la mort d'un père, d'une mère... Aussitôt la jeune pensionnaire, frappée au cœur par ce coup inattendu, se voit entourée de toutes ses compagnes ; on pleure avec elle, on prie avec elle, et les vœux les plus tendres l'accompagnent dans son triste voyage.

Vie de famille pour la pauvre enfant déshéritée que vous avez recueillie sous votre toit, qui n'en a

point d'autre, et qui vous est confiée par des bienfaiteurs ! Il faut que je le dise, cette sorte de bienfaisance se fait quelquefois exigeante et sévère. Il y a, je l'admets, la tante adulatrice, qui gâte follement sa nièce, mais il y a plus souvent la tante austère, qu'il est impossible de contenter jamais. Il n'est point de directrice de pension qui n'ait rencontré ces deux types. Chère tante qui n'avez pas d'enfants, et qui mettez votre nièce en pension, soyez généreuse envers elle, et ne faites pas les choses à demi ; sinon, élevez-la en ouvrière, mais que, dans l'une ou l'autre de ces conditions, il y ait un peu de joie pour sa belle jeunesse. Votre petite protégée n'est pas parfaite, nous le savons, mais vous n'avez pas le droit d'exiger qu'elle le soit. Oh ! je crois vraiment qu'il faut un cœur de mère ou d'institutrice pour patienter avec les défauts de l'enfance. Souffrez donc que je me place entre vous et l'enfant de votre adoption, et que je vous supplie de ne pas l'abreuver d'amertume. Vous lui reprochez sans cesse vos bienfaits, mais vous l'écrasez, mais vous la percez de flèches empoisonnées, mais vous la rendez fatalement méchante. Pauvre petite ! dans ses angoisses, dans ses découragements, elle se dit : « Oh ! si j'avais une douce mère qui ne me gronde pas, et rien qu'un morceau de pain sec à manger avec elle !... »

Cette jeune pensionnaire qui ne voit pas en perspective le doux foyer paternel, au terme de ses années de pension, sera peut-être difficile à conduire, irritable et un peu jalouse. Chère institu-

trice, soyez bonne pour elle ; et puis, quand vous n'aurez pas réussi dans cette éducation-là, prenez votre cœur serré à deux mains et faites votre acte de résignation. Soyez sûre que vous boirez ce calice.

D'autres fois, le résultat sera magnifique. C'est du creuset des épreuves, nous le savons, que la Providence fait surgir de grandes âmes, de belles intelligences. Le mérite n'apparaît jamais si beau que lorsqu'il sort radieux de l'obscurité.

La vie de famille au pensionnat se fait encore plus intime aux grands jours de fête.

Dans la première jeunesse, les désirs du cœur se succèdent tumultueux comme les vagues d'une mer agitée. La pensionnaire de quinze ans soupire sans cesse vers une félicité fantastique et indéfinissable. C'est en vain que vous chercheriez à étouffer ces aspirations. Donnez-leur un aliment, empêchez qu'elles ne se fixent sur des objets ignobles ou vulgaires. Au milieu de cette vie de travail et d'étude, dont les heures sont si sévèrement réglées, donnez des fêtes. Apprenez à vos élèves à se réjouir innocemment. *Plaisirs simples, vrais plaisirs !* Le plaisir, dans la plus chaste acception du mot, a donc sa place dans l'éducation, fait partie de l'éducation. Ce jeune cœur qui bat d'impatience, dans l'attente des pures délices d'un beau jour de fête, aura bien à faire, dans la suite, pour vaincre les remords qui accompagnent les plaisirs coupables.

J'aime les impressions attendrissantes qui en-



vahissent une jeune âme aux jours des solennités religieuses ; j'aime les joyeux rires, les émotions diverses de nos fêtes plus ou moins littéraires.

Il est *dimanche*. C'est le jour du Seigneur, jour de prières, de saintes instructions, jour de récréation pour l'esprit et le cœur, jour de solitude, car vos élèves ne sortent pas et, par conséquent, ne reçoivent que peu de visites. Sauvez votre dimanche, vous qui êtes à la tête d'une grande institution, sinon toute la province sera chez vous ce jour-là, et vous n'observerez pas en famille, avec vos élèves, le repos du septième jour. Qu'il soit délicieux pour elles ce jour, qu'il soit béni, et qu'elles apprennent à le solenniser au nom du Seigneur. Chères enfants ! peut-être auront-elles le bonheur d'empêcher la violation du dimanche dans la maison de leurs parents ; peut-être auront-elles des accents assez persuasifs pour interpréter cette parole du prophète : *Mais la pierre crierà contre vous du milieu de la muraille, et le bois qui sert à lier le bâtiment rendra témoignage contre vous...* Elles prendront la défense des pauvres âmes de leurs ouvriers, elles auront des moyens, inspirés par une sainte tendresse, pour empêcher que cette autre plainte du Seigneur ne soit une malédiction sur la maison de leur père : *Ils ont détruit la vérité de ma parole dans l'esprit de mon peuple, pour un peu d'orge et pour un morceau de pain*. Chères élèves ! elles s'ôteront le pain de la bouche plutôt que de laisser manger aux pauvres travailleurs un pain de péché.



Les dimanches du pensionnat doivent rester comme un impérissable souvenir dans l'âme de votre élève.

Les premières semaines de l'année scolaire, toujours un peu longues, sont cependant écoulées. Nous voici au mois de novembre, et les feuilles mortes jonchent la terre, et vous conviez vos jeunes filles à deux jours de repos solennel ; car voici la fête de tous les saints, voici le jour consacré au culte de nos chers trépassés, ce jour où vous réveillez vivement les puissants souvenirs de la famille et les intimes communications avec le monde invisible, avec ce père, cette mère, ces frères ou ces sœurs qui ont émigré vers la patrie éternelle. Voyez quelle gravité maintenant parmi cette jeunesse folâtre et légère ! voyez comme tous les fronts sont inclinés et pensifs !

C'est le 22 du même mois. Nous célébrons la fête de la Vierge de l'harmonie. La sainte veut bien nous apparaître radieuse, entourée des anges ses frères, et nous dire quelque chose des mélodies ineffables de la céleste Sion. Aussitôt après, les jeunes disciples de sainte Cécile nous font entendre de douces mélodies et les accents de leurs timides voix. Le concert est très-beau, car nous sommes pleines d'indulgence, et la sombre envie ne vient pas ici déprécier l'humble talent qui donne les fleurs de l'espérance. — Pour les pauvres, en l'honneur de sainte Cécile, mesdames, mesdemoiselles ! — et les quêteuses voient bientôt leurs escarcelles remplies de modestes petites pièces.

Le bon saint Nicolas nous arrive dans toute la pompe de sa gloire et avec toute la douceur de ses irrésistibles arguments. On lui pardonne son grand et beau discours, si plaisant, si malicieux, si plein d'allusions à certaines inconvenances de formes, à certaines incorrections de conduite; on lui pardonne les paroles qui sortent de sa bouche, en faveur des dons que prodigue sa main libérale.

Saintes fêtes de Noël, que vous avez de charmes pour le jeune âge ! Les chants des anges et des bergers résonnent autour de la crèche de l'Enfant de Bethléem, couché sur la paille. Tout est splendide, les cœurs et le sanctuaire; tout brille, et des clartés de la foi, et d'un luminaire éblouissant. Saintes et attendrissantes fêtes de Noël, quelle est donc votre influence ? Pendant bien des jours, l'élève la plus intraitable devient docile, et n'oppose plus la moindre résistance au devoir.

— Noël ! Noël ! l'arbre de Noël ! — Il est soir, toute la maison est encore embaumée des parfums du sanctuaire. Jetez un regard discret au fond de cette vaste salle, vivement illuminée. Voyez ces grands lauriers, chargés d'une infinité de gracieux objets portant tous une étiquette indiquant quelque bonne qualité. Les prix sont décernés par acclamation, et quelles salves d'applaudissements ! La joie est universelle, car il n'est aucune élève à qui on ne parvienne à découvrir quelque bonne qualité.

Comment célébrer la triste et douce fête des In-

nocents ? On chantera harmonieusement l'hymne de l'Eglise, *Salvete, flores martyrum* ; mais ne sera-ce pas, en ce jour-là, une bonne chose de réjouir les petits enfants pauvres, de leur distribuer des vêtements, de leur servir un bon repas, de leur montrer qu'on les aime, de les rendre contents et heureux ?

Les étrennes ! elles viennent à flots dans les maisons d'éducation, à la suite de ces lettres de bonne année dont l'éloquence est bien un peu verbeuse, mais la calligraphie si magnifique ! Aux toutes jeunes pensionnaires, cependant, il faut quelque chose de spécial. Voyez-vous ce gâteau sucré qu'une main discrète vient déposer pendant la nuit sur le blanc oreiller, près de la tête penchée de la petite fille ? Et celle-ci, la voyez-vous le matin, ouvrant de grands yeux, et tenant, tout émerveillée, d'une main le gâteau, de l'autre un billet écrit en lettres d'or ? Il vient du cher enfant Jésus qui, dans son doux langage du ciel, prêche la docilité, la diligence et l'amour du travail.

Mais voici le gâteau traditionnel des Rois. Déjà le couteau perce les flancs du monstre... La fève ! la fève ! qui sera la reine de la fève ?... Puis vient le couronnement, avec tout le cérémonial usité... Voici les saints Rois mages ! Ils sont précédés de la radieuse étoile, environnés d'anges, et escortés par des serviteurs abyssiniens. Faites attention au discours du saint roi Balthazar, qui offre chaque année de nouveaux détails sur les incidents d'un voyage à jamais mémorable.

L'hiver est bien long ! Or, il faut soutenir le moral du pensionnat jusqu'aux beaux jours du printemps. Alors il y aura d'autres ressources. Février, Mars, Avril, mois de neige, de givre, de pluie et de boue, vous amenez un certain malaise, une lassitude, un ennui qu'il importe de dissiper. Au secours donc les soirées de lecture, les scènes dramatiques, les exercices littéraires, les cortèges historiques, les courses aux flambeaux, etc.

J'aime nos rares jours de congé. Ils ne sont point hebdomadaires ni mensuels, mais ils nous viennent comme de douces surprises au milieu des grands travaux, par un temps clair et serein. Entendez-vous ces exclamations joyeuses ? C'est que l'ordre habituel sera plus ou moins interverti, qu'on sera libre de travailler un peu à sa guise... N'a-t-on pas ses arriérés de compte pour les cahiers, la musique, le dessin, la couture, la correspondance, la matière des concours ? La journée s'écoule rapide, et l'étude du soir est remplacée par quelque exercice plus agréable, mais non moins instructif.

J'aime nos fêtes patronales qui, pendant bien des semaines, inspirent de grandes préoccupations. Nos poètes et nos compositeurs se frappent le front... « Qui me donnera donc une idée ? D'où jaillira la source de l'inspiration ? » Pauvres enfants ! Mais chut ! N'ayons pas l'air de surprendre ces gracieux mystères, ces préparatifs silencieux qui, hélas ! se trahissent à chaque instant.

Nous voici arrivées à la *semaine sainte*, la semaine aux impressions tristes et solennelles. Toute cette jeunesse, devenue sérieuse, se recueille dans la prière. La petite fille de sept ans suit les saintes cérémonies avec un intérêt plein de gravité, une sorte d'innocent effroi ; puis, elle fixe les yeux sur son livre, et je la vois lire avec un pieux attendrissement la passion du Sauveur.

Mais déjà nous entendons les joyeuses sonneries du samedi saint. Alleluia ! alleluia ! Les œufs de Pâques ! les œufs de Pâques ! Et on les trouve au jardin, à moitié cachés dans la verdure encore peu abondante ; et qu'ils sont beaux avec leurs emblèmes, leurs symboles, leurs touchantes devises !

Pâques ! Pâques ! Dans un pensionnat chrétien, il n'y a pas un seul front qui ne soit radieux en ce saint jour. A l'impression religieuse, vient se joindre l'annonce du beau printemps et celle des jours de congé, des vacances qui vont suivre.

Mais nous sommes au *mardi de Pâques*. C'est la réunion des anciennes élèves. Les voilà, toutes ces jeunes personnes qui viennent revoir avec émotion, avec amour, le berceau de leur âge d'or. Les voilà bien plus posées, plus réfléchies, car déjà quelques illusions sont tombées comme des écailles des yeux de leur âme. De jeunes mères nous amènent leurs toutes petites filles, et nous causons intimement de cette éducation qui, d'une part, commence à donner bien des soucis, qui, de l'autre, est toute pleine de brillantes espérances. Voici déjà le moment du départ, car c'est le qua-

trième jour... Mais le cœur s'est relevé, il est fort pour embrasser le devoir, car toutes les leçons du passé s'y retracent de nouveau en caractères de feu.

Qui ne sait toute la suave poésie du beau mois de mai, heureux de perdre son vieux nom romain pour devenir désormais le doux mois de Marie, avec ses cantiques d'allégresse, ses nuages d'encens et son splendide luminaire? Spectacle touchant! Voyez-vous venir, les mains pleines de fleurs, cette enfance innocente, fleur elle-même de l'humanité, la voyez-vous entourer gracieusement le trône de la chaste reine du ciel?...

Ne décrivons point ici toutes ces glorieuses fêtes de la Vierge, jetées comme des fleurs de l'Eden sur le parcours de l'année chrétienne. Ce sera votre très-aimable et consolante tâche de les faire goûter à vos élèves, car tant que ce goût dure, il est, pour la tendre jeunesse, un baume de préservation.

La fête de la Pentecôte ravive les flammes de l'esprit et du cœur. Voici l'époque des derniers concours, voici le terme déjà bien rapproché du temps de l'éducation, et l'on sent vivement le besoin de perfectionner ses humbles qualités, ses fragiles vertus.

Vous savez, mon amie, combien la *Fête-Dieu* impressionne le jeune âge, et vous n'avez pas oublié vos extases de petite fille quand, vêtue de blanc et jonchant les pavés de fleurs odorantes, vous marchiez devant le Saint des saints.

Nous voici arrivées au terme de l'année scolaire, à la distribution des prix, fête solennelle qui doit être pleine d'enseignements pour le cœur, et non pas un trophée pour la vanité; fête nécessaire, car il faut au jeune âge de riantes perspectives, il lui faut des couronnes pour ses travaux. Le Seigneur Dieu lui-même ne tient-il pas suspendue sur notre tête celle qu'il nous réserve dans le ciel?

Heureux âge ! mon cœur sera glacé par la mort avant que je cesserai de prendre part à vos joies innocentes. Et vous, mes bien-aimées, ne dites pas : C'est très-bien ! c'est très-beau ! mais qui organisera tout cela ? Les élèves nous désolent, elles n'ont pas d'initiative, on ne sait comment les remuer... — Nous savons cela depuis trente-sept ans. C'est vous, mes chères, vous-mêmes qui ferez tout cela, vous qui mettrez le feu sacré dans tous les cœurs, vous qui aurez à doubler ainsi la tâche de votre enseignement.

Ma légende dorée est loin, bien loin d'être complète ; mais vous avez vos traditions de famille, et vous y serez fidèles, et vous ne forlignerez point.

La tradition, c'est de faire toujours mieux, et de toujours croire qu'on n'a pas encore assez bien fait ; c'est la mise en pratique de cette maxime : *Qui veut peut.*

La tradition, c'est de profiter de tous les bons moyens pour vous instruire, et de vous instruire encore quand les ressources ordinaires viendraient à vous manquer.

La tradition, c'est de chérir vos élèves, de don-



ner tout ce que vous avez de plus précieux au monde, et votre propre âme, pour leurs âmes.

La tradition, c'est de chérir vos anciennes élèves et de leur prêter secours pour l'âme, quand elle est en danger ; pour le corps, quand il est oppressé de peines cruelles ; pour la vie matérielle, quand elle est menacée par l'indigence. Il nous est déjà arrivé de partager notre pain avec quelque ancienne élève dont la première jeunesse s'était passée dans les douceurs de la vie aisée, même de l'opulence.

La tradition, c'est de compter beaucoup sur Dieu, un peu sur vous-mêmes, et presque pas du tout sur les promesses des hommes.

La tradition, c'est d'espérer, même contre l'espérance. Si Dieu est pour vous, qu'importe que les hommes soient contre vous ?

La tradition, c'est de célébrer des fêtes quand il faut des fêtes, eût-on le cœur noyé dans les larmes.

La tradition pour vous, très-chères, c'est de réédifier au milieu des ruines et de ne pas errer parmi elles comme des ombres gémissantes.

La tradition, c'est de croire fermement que l'avenir est à votre entreprise, et d'agir en conséquence, alors même que tout vous serait contraire. Mes chères, les événements n'ont pas été doux pour nous, les hommes n'ont pas été doux, et bien souvent le ciel fut d'airain. C'est ainsi que le Seigneur voulait faire de grandes choses, à l'aide de faibles instruments. Et vous, si vous êtes sages, *vous ferez des choses encore bien plus grandes !*

Soyez fidèles à vos traditions ; sinon, la tendre enfance s'élèvera contre vous, et elle dira avec un accent de douleur qui sera pour vous un cruel reproche : Où donc est-elle notre chère vie de famille ? *Et si les enfants se taisent, les pierres crieront...*

## II

## VIE DE SOCIÉTÉ.

La vie de pension est une préparation à la vie de société. Cela se dit dans presque tous les *prospectus*. Tâchons de faire en sorte que ce ne soit pas un trop gros mensonge.

La politesse, chères institutrices, est une de ces vertus de société qu'à tout prix vous devez faire acquérir à vos élèves. Ici, vous vous récriez, et vous posez un problème dont la solution, à votre avis, est impossible : « Comment venir à bout de faire régner la politesse dans une maison d'éducation, là où tant d'amours-propres se froissent et se heurtent sans cesse ? Comment faire régner la politesse parmi ces nombreuses jeunes personnes, si ignorantes encore des puissants motifs d'intérêt qui, dans le monde, imposent ces formes aimables, trop souvent désavouées par le cœur, ces formes trompeuses et menteuses qui vexent un peu les âmes droites, cette fausse monnaie, admise dans

la circulation, et avec laquelle on ne s'acquitte peut-être pas, mais dont on paie cependant : *Pago il mondo !* »

Je renforce le problème, et vous demande : Comment obtiendrez-vous que de jeunes élèves, pleines d'étourderie et de vivacité, s'astreignent à cette politesse gênante, et se contentent de ces expressions modérées qui ne représentent pas, à beaucoup près, la violence du sentiment qui les agite ? Comment supprimerez-vous la raillerie, les paroles mordantes, et, en certains malheureux moments, les petites voies de fait ? Comment empêcherez-vous l'abus de certaines figures de rhétorique, qui donnent des couleurs beaucoup trop prononcées au style de la conversation ? Comment pourrez-vous remédier au *sans-gêne*, qui naît de l'habitude de se voir et du contact des défauts de caractère ? Mettez-vous sous les yeux de vos élèves des traités de *civilité puérile*, des manuels de savoir-vivre, des codes de bon ton ? Le moins possible, je vous en prie ; car les petites malicieuses ramasseront toutes les incongruités signalées dans ces sortes de livres, et c'est justement ce dont elles se souviendront le mieux, surtout quand elles auront le méchant plaisir d'en faire des applications malignes à la conduite et aux formes de leurs voisines.

Mes amies, vous avez trois ressources précieuses pour ce genre d'enseignement. La première, c'est de présenter à vos élèves la politesse comme une vertu chrétienne ; la seconde, c'est d'être vous-

mêmes leur code et leur modèle, de sorte qu'on puisse leur dire : *fac secundum exemplar*; la troisième consistera dans vos avertissements, donnés avec prudence, avec un sens exquis, et parfois avec un grain de douce malice.

La politesse est naturelle à la piété. S'il vous arrive de rencontrer une personne qui, solidement pieuse, est cependant rude et grossière, vous avez sous les yeux le type d'une espèce extrêmement rare. La vraie piété inspire des sentiments de délicatesse, même à des gens élevés au milieu de la rusticité des mœurs champêtres. Dans une société plus distinguée, vous constaterez aussi que la vraie charité a des inventions bien plus délicates que la politesse purement mondaine. Celle-ci ne consiste que dans le vernis brillant d'une surface froide et glacée. Remarquez comme elle a des sourires brefs et contraints, comme ses prévenances les plus flatteuses reflètent une nuance de fausseté, et comme elle attend avec impatience le moment où elle pourra méchamment se dédommager ! Or, je veux que votre chère élève éprouve une véritable souffrance intérieure quand il lui sera arrivé de manquer à sa compagne; qu'elle sente vivement le besoin de rétracter une parole trop incisive; qu'un poignant remords s'empare de son cœur quand elle sait avoir blessé un autre cœur; qu'elle sente une rougeur subite couvrir son visage au souvenir de la parole grossière, ou seulement impolie, qu'elle vient de prononcer. J'aime à compléter le tableau. Je la vois, votre

chère élève, animée de cette bienveillance généreuse et sincère qui se répand sur tout son extérieur, et qui ne saurait laisser l'ombre d'un doute sur ses sentiments ; je la vois aller gracieusement et sans acception de personnes au devant de tous ceux qui ont droit à son respect, ses égards, ses attentions ; je la sais incapable de brusquer les domestiques, d'adresser un refus sec et hautain au pauvre qui l'implore. Si sa parole, à l'égard de ce dernier, est quelquefois brève, c'est qu'elle se trouve dans l'impossibilité de le secourir, et que son refus lui fait à elle-même bien plus de peine qu'au mendiant, et qu'elle a hâte de s'arracher au spectacle d'une souffrance qu'elle n'a pas le pouvoir de soulager.

La vertu de politesse enseignée à ce point de vue, avec les développements nécessaires, avec la théorie très-simple et la pratique des usages de la société ; la vertu de politesse, ainsi exposée et comprise, aura de l'attrait pour vos élèves et ne deviendra jamais pour elles un sujet de plaisanterie.

Vous n'avez pas oublié, chère amie, quelle est votre seconde ressource, celle de servir vous-même de code et de modèle tout à la fois. Soyez, je vous en prie, d'une politesse exquise avec vos élèves, non-seulement dans vos rapports mutuels les plus agréables, mais encore dans les plus fâcheux. Corrigez, reprenez, grondez même, dans le style et avec les termes, les expressions d'une politesse irréprochable. Il faut corriger de haut,

ce qui ne veut pas dire avec hauteur, mais avec dignité, et bien prendre garde de descendre vous-même au niveau de la faute commise. Rien ne saurait déconcerter autant votre jeune coupable que ce calme parfait. La modération de votre langage la met si pleinement dans son tort. Elle s'en irritera peut-être intérieurement, car elle aimerait mieux vous voir en colère et parlant d'un ton qui autorise, plus ou moins, la réponse inconvenante qui est déjà sur ses lèvres, et qui ne sera point proférée, car elle fait place à une expression de douleur et de regret, à cette larme que je vois briller au bord des paupières, à l'humble demande de pardon. En certaines occurrences d'une nature grave, (puissent-elles être infiniment rares !) que votre parole ait des accents sévères, des accents terribles, je le veux bien ; mais alors même, loin de vous les expressions ignobles et basses ! Que vos colères soient éloquents et sublimes !

La plus jeune élève, la fillette de cinq, de sept ans, sait bien que vous avez raison pour le fond des choses, mais elle vous cherche des torts dans la forme. Si elle réussit à vous fâcher de la mauvaise manière, elle a certainement triomphé de vous.

Les enfants élevés avec politesse sont polis. Que ce soit votre maxime. Elle remplacera très-avantageusement les traités et les manuels. Les préceptes sont bons, mais vos exemples seront irrésistibles. Il nous arrive une nouvelle élève ; à

peine quelques jours sont-ils écoulés que nous savons toute la marche suivie dans sa première éducation ; à son contact, nous devinons les principes, les formes des parents, les usages, le ton de la famille. Il y a parfois, chez des enfants de familles peu fortunées, une distinction qui nous charme. C'est que la main de parents vertueux et honnêtes était là, c'est qu'elle ne lâchait jamais prise, et qu'elle a laissé une empreinte ineffaçable. D'autre part, nous ne sommes pas bien longtemps à surprendre la triste influence des domestiques dans la première éducation, et cette découverte nous est un glaive dans l'âme.

Madame la directrice, si vous pouvez obtenir que toutes vos maîtresses aient cette distinction qui naît de la noblesse de l'âme, qu'elles aient, à l'égard de vos élèves, la douce politesse des cœurs pieux, il régnera dans votre établissement un vrai bon ton, une élégance de manières, simple et naturelle. Notez bien, et faites comprendre à toutes vos subordonnées, que si la jeune élève n'ose toujours répliquer à une parole brusque par une parole impertinente, ce n'est pas que l'envie lui en fait défaut, mais c'est qu'elle respecte la raison du plus fort. Dans sa mauvaise humeur, cependant, elle cherche, à son tour, une victime ; ainsi les vibrations aigres et malsonnantes se perpétuent, et vous vivez dans un milieu si discordant, et par là même si triste, que l'asile de l'adolescence n'est plus qu'une geôle, pour elle qui s'y flétrit, pour vous qui en gardez la porte.



Votre dignité modeste vous acquiert l'estime du jeune âge. Vos manières nobles et affectueuses s'opposent, comme une barrière insurmontable, à ses irrévérences. Le respect produit le respect. L'enfant traité avec ces égards qui l'élèvent à ses propres yeux, est forcé d'être sage. Que fera donc la jeune paresseuse à laquelle vous dites avec un ton de parfaite politesse : « Mon amie , voici l'heure du repas ; mais vos leçons ne sont pas apprises, vos devoirs ne sont pas faits. C'est bien regrettable, car vous êtes une bonne enfant. Mettez-vous à l'œuvre avec courage, ce sera bientôt fait, vous dînez ensuite. Je resterai un moment avec vous. Et tenez, voici comment vous devez vous y prendre pour expédier lestement la besogne. » L'élève s'exécutera, à moins qu'elle n'ait un caractère exceptionnellement mauvais. Vous lirez même le plus souvent dans son regard l'expression d'un doux sentiment de gratitude. Elle est heureuse et contente, parce que vous la mettez sur la bonne voie, parce que vous l'aidez à se tirer d'affaire ; de votre côté, vous n'avez pas faibli, et le triomphe de votre douce autorité est assuré pour bien longtemps.

Il nous arrive de traiter certaines petites méchancetés comme si c'étaient des accès de fièvre ; mais alors il faut le ton poli du médecin à l'égard de ses patients : « Ma chère amie, vous êtes bien certainement indisposée... » En conséquence, on la traite plus ou moins en malade. La petite fille, étonnée, se calme bien vite, et se trouve assez

embarrassée de son personnage. Au bout d'une heure ou deux, elle soupire, assise dans son fauteuil, et regarde assez piteusement la tasse de tisane placée sur un guéridon à côté d'elle. Le désir de reprendre ses libres allures et d'aller gambader en récréation se fait vivement sentir... Enfin, elle dit bien timidement : « Madame, je ne suis plus malade... » Ce traitement laisse une impression très-vive, et les accès de maussaderie deviennent beaucoup moins fréquents.

Continuons votre portrait comme personnage social, comme modèle posé devant vos élèves, qui vous copient trait pour trait.

Vous avez de la réserve, mais sans froideur. Mes chères, il est très-parfait de savoir se tenir, vis-à-vis de presque tout le monde, dans ce juste milieu. Ne pas s'épancher en confidences, c'est vraiment chose difficile pour les âmes sensibles, aimantes et naturellement communicatives ; d'autres, pensives et studieuses, courent le risque d'être glaciales avec les gens qui ne leur vont pas, distraites dans les matières qui ne leur plaisent pas, taciturnes parce qu'elles savent qu'on ne les comprend, qu'on ne les devine pas. Elles doivent certainement se corriger, sous peine de paraître gauches et désagréables. Dans notre vocation, ce n'est pas assez de se taire à propos, il faut aussi savoir parler à propos. Vous connaissez des personnes qui n'ont jamais pu vaincre leur répugnance pour le parloir et les voyages, bien qu'elles y aient travaillé consciencieusement.

●

Or, il est arrivé que deux ou trois d'entre vous ont contracté le même défaut. C'est un tort assurément ; il ne faut pas imiter ce qui serait préjudiciable. Je remarque, à ce sujet, qu'on se corrige difficilement des défauts dont on n'a point de honte. L'amour de la solitude, mes chères, ne doit pas dégénérer en sauvagerie. Le mérite farouche et sauvage ne gagne point les cœurs. Ne soyez donc pas un diamant brut. Vous devez pouvoir dire comme saint Paul : *Je me fais tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.*

Vous aimez beaucoup votre *chez vous*, votre *dear, dear home*, le colombier de votre sainte famille ; mais, forcément, vous en sortez quelquefois, car vous aussi, vous avez à remplir certains devoirs de société ; mais je vous prie instamment de ne pas exagérer cette nécessité. Chère colombe hors de l'arche, vous ne savez où poser le pied ; revenez donc vite. Une institutrice, c'est bien certain, ne doit sortir que le moins possible. Si Sénèque a dit : « Toutes les fois que j'ai été en la compagnie des hommes, j'en suis revenu moins homme, » à combien plus forte raison seriez-vous moins bonne maîtresse pour l'enfance ! On rentre à l'école comme après une pluie battante ; le cœur est tout transi ; la vertu la plus ferme éprouve une sorte de frisson ; il faut se refaire et se réchauffer avant d'avoir le courage de se remettre pieusement à un travail qui requiert tant d'abnégation.

L'institutrice laïque, si elle prétend se mettre

en possession de l'estime et de la vénération des familles, ne doit pas s'adonner aux plaisirs du monde, car une institutrice mondaine est tout à fait hors de l'esprit de sa mission. Je ne lui confierais point l'enfant que j'aime, car cet enfant a des défauts, et la personne qui a passé une partie de la nuit au bal ou au spectacle, ne sera certainement pas en état de corriger avec une tendresse maternelle et une patience angélique; l'enfant que j'aime a besoin d'une solide instruction élémentaire, et cette personne qui a passé la nuit au bal ou au spectacle, ne saura pas s'abaisser au niveau voulu, car les images, les vapeurs des passions offusquent encore son esprit, remplissent son cerveau; l'enfant que j'aime doit apprendre à lever pieusement ses petites mains jointes vers le ciel, mais cette personne qui a passé la nuit au bal ou au spectacle, ne fait pas elle-même ses prières avec amour, avec foi, et ses lèvres et ses mains ne sont pas assez pures pour enseigner la prière à l'enfance.

Chère directrice, je vous conseille de ne jamais avoir de ces excès de prévenance qui vont jusqu'à la servilité; gardez-vous-en surtout envers les gens qui vous doivent bien plus que vous ne leur devez. Vous jetteriez des perles aux pourceaux, et ce serait bien dommage, car elles resteraient enterrées dans la boue. Gardez vos perles, et donnez des glands à ceux qui ne savent apprécier que les glands; sinon, ils pourront bien crier que vous leur lancez des cailloux pour les assommer. On

peut se faire des ennemis au moyen des bienfaits les plus délicats. Vous avez prodigué trop d'attentions, vous vous êtes rendue coupable des excès d'un bon cœur ; mais voici que vous commencez à vous modérer, à vous tenir sur la réserve ; eh bien, on criera à l'ingratitude, et c'est vous qui serez un monstre. Cela nous est arrivé bien des fois, cela nous est arrivé jusqu'au moment où des voix providentielles sont venues nous dire : « Arrêtez-vous ! c'est assez ! n'allez pas plus loin ! » Non, ne vous mettez pas aux pieds de vos visiteuses, et, tout en discernant avec un tact parfait ce qui est dû aux diverses conditions sociales, ne manquez pas d'honorer la vôtre. Il est des moments où il faut être sobre d'humilité aussi bien que de sagesse, c'est-à-dire des formes extérieures de ces vertus. Ne vous réduisez pas au néant par esprit de condescendance, car la force et l'autorité vous feraient défaut dans les moments critiques.

Votre conversation, mes chères amies, sera agréable, gaie, simple et sans ombre de pédanterie ; mais je vous en supplie, point d'esprit de badinage ! car c'est un très-mauvais esprit, il entraîne l'intelligence et le sentiment dans les bas-fonds. Vous avez bien raison de ne point souffrir chez vos élèves ni les interruptions, ni les exclamations et interjections sans cesse répétées ; mais ces fautes auraient bien plus de gravité chez vous. Ne parlez qu'avec réflexion, et ne changez point d'avis à la légère. Il est bon que nous revenions docilement de nos erreurs, mais soyons fidèles à

nos raisonnables et saintes convictions. Talleyrand disait : « Je pardonne volontiers aux gens avec lesquels je suis en discussion de ne pas être de mon avis, mais ce que je ne leur pardonne pas, c'est de ne pas être du leur. » Du reste, aucune de vous ne sera si parfaite que de ne jamais faire de fautes dans la conversation. Quand donc il vous sera échappé quelque parole imprudente, qu'il s'exhale de votre cœur une prière en ce genre : « Mon Dieu, faites que je sois seule à souffrir des conséquences de ma faute, faites qu'elles ne rejailissent point sur nos chères élèves, sur cette maison que vous aimez. »

L'esprit de contestation ne vaut guère mieux que l'esprit de badinage. Cédez donc, et entendez-vous à l'amiable au sujet de ce brin de paille, objet de votre conteste. Que la paille soit grosse ou fine, qu'importe après tout ? Ne dépensez pas ainsi votre puissance d'argumentation pour cette chose fragile que le vent emporte, et ne troublez pas le monde, ce petit monde dans lequel vous vivez, pour si peu ! si peu ! Réservez-vous, et sachez convaincre, toucher, l'emporter de vive force, quand vous enseignerez la sainte morale de Jésus-Christ et toutes les vertus dont votre élève aura besoin pour faire un peu de bien, pour goûter un peu de paix sur cette triste terre. Dites-lui les dangers de l'esprit de contestation, bien plus fatal encore dans un ménage que dans un pensionnat.

Voulez-vous donner en vos personnes un gra-

cieux modèle à vos élèves, tâchez de refléter dans vos formes certaines nuances de celles de la Vierge divine : alliez à la charité, la grâce et la modestie. Il vous faut une certaine majesté, non pas d'apparat, mais vraie et naturelle. Regardez la Vierge dans le cours de sa sainte vie, et voyez-la admirable dans la suave majesté de sa maternité divine, dans la triste majesté de ses douleurs surhumaines. Vous, mes chères amies, qui ne pouvez point affecter des airs de grandeur mondaine, ayez une nuance de cette douce majesté-là.

Arrivons à votre troisième ressource, celle des avertissements. Evitez soigneusement, je vous en supplie, de les rendre assommants. Si vous dites tout le long du jour : « Mademoiselle, tenez-vous droit; mademoiselle, faites la révérence; mademoiselle, vous nasillez... » la pauvre enfant ne pourra s'empêcher de dire à part soi : « Ennuyeuse chanson ! » Cela se lit clairement sur sa physionomie chagrine.

Ayons recours à différents moyens, et que la pilule soit dorée autant que possible. Nous faisons quelquefois, vous le rappelez-vous, de petites dictées sur les fautes de bon ton, et c'étaient des flèches qui allaient droit au but. Mais, dans ce genre, il faut que le tableau soit une leçon générale, ou que la personne intéressée puisse seule s'y reconnaître. Je crois m'en rappeler quelques échantillons.

M<sup>lle</sup> SATIRE se moque de sa compagne SUZANNE, plus âgée et moins instruite; elle fait rougir la



pauvre fille et lui arrache des larmes. SATIRE est-elle impolie? oh non! elle est cruelle, méchante, et... je n'ose presque pas trancher le mot... elle a mauvais cœur.

Eutendez-vous le bruit de ces portes qui s'ouvrent et se referment avec violence? Il annonce la présence de CUNÉGONDE. Bouchez-vous les oreilles et prenez patience; CUNÉGONDE arrive toujours comme un ouragan : elle est enfant du tonnerre.

Nous venons de rencontrer madame N., cette personne si digne et si respectable. Songez que DÉMÉTRIADE l'a saluée d'un petit coup de tête et avec un air dégagé qui nous a vivement embarrassées, tant nous avons peur d'être compromises, d'être plus ou moins solidaires de sa sotte action. DÉMÉTRIADE doit garder ses petits saluts familiers pour des compagnes, pour des égales. Elle sait de la grammaire et beaucoup d'autres choses, pourquoi donc ne sait-elle pas cela?

Je reviens d'une promenade, et j'ai eu le plaisir de rencontrer une de nos anciennes élèves. Cette jeune personne me regardait à quelques pas de distance, fixement, très-fixement. Je lui ai donné mon salut sans attendre le sien, mais d'un air assez significatif. Aurait-elle compris? Je l'appellerai PRIMITIVE.

BIBIANA vient de déballer ici. Sans songer à s'annoncer, elle est venue avec armes et bagages pour huit jours. Chère et bonne âme! nous l'aimons beaucoup. Mais supposé que toutes les chambres

eussent été occupées? supposé que nous eussions eu des malades? des empêchements quelconques?

Encore BIBIANA. Cette chère enfant a passé des moments bien doux au sein de sa grande famille. Nous nous sommes ingéniées à lui rendre son séjour agréable. Au moment du départ, elle n'a pu retenir ses larmes. Bon cœur vraiment! mais ce pauvre bon cœur oublie toujours les convenances. Il y a déjà quinze jours que BIBIANA nous a quittées, et point de nouvelles! Ne saurait-elle pas que c'est un devoir d'écrire un mot gracieux quand on a été l'objet d'un si aimable accueil, quand on a reçu une si douce hospitalité?

M<sup>lle</sup> SUZANNE m'honore de sa confiance, elle me demande des conseils et me confie ses peines. Sa vie, à ce qu'il paraît, est semée de petites croix, comme la vie de toutes les jeunes personnes de son âge, et d'autres plus lourdes qu'elle se taille de ses propres mains. M<sup>lle</sup> SUZANNE me prie toujours, avec de pressantes instances, de détruire ses lettres et de ne rien dire de ses affaires à personne. N'est-il pas bien étrange qu'elle me consulte, puisqu'elle me juge négligente et indiscreète?

PÉTRONILLE parle tout haut dans les rues, elle gesticule et fait tant de bruit qu'elle attire l'attention. Cela serait digne d'une dame de la halle. Or, PÉTRONILLE a la prétention de passer pour une personne comme il faut : n'a-t-elle pas été une année en pension?...

CLAIRE n'est pas du tout claire dans son lan-

gagé. Il me faudrait être un peu sorcière pour la deviner. Elle emploie trop de pronoms, et encore sont-ils presque toujours équivoques ; elle croit que notre pensée s'identifie tout naturellement avec la sienne, et paraît ne pas être trop contente quand nous ne saisissons pas le sens de ses énigmes. Pauvre chère CLAIRE, *fiat lux !*

GORDIENNE ne parle pas, elle crie. Il paraît qu'elle sait bien des choses, et même chanter, je crois, mais elle ne sait pas parler. Sa voix criearde nous assourdit. Qu'il est fatigant d'être en conversation avec GORDIENNE !

C'est M<sup>lle</sup> THÉCLA qui nous arrive. Une autre, après avoir modestement pris place, écouterait en silence, afin de se mettre au courant de la conversation. Notre THÉCLA s'y prend d'une façon plus expéditive : « Quoi ? qu'est-ce ? dit-elle ; de quoi parlez-vous ? »

Notre oratoire est trop petit. Il n'y a guère moyen d'y placer beaucoup de sièges. En attendant que le nouveau bâtiment soit construit, il faut se gêner un peu. M<sup>lle</sup> PHILOGONE n'entend pas cela. Faites place : la voici. Elle étale son immense crinoline et prend sans façon la seule chaise qui reste. Son ancienne supérieure n'a qu'à chercher où se caser... Qu'est-ce que cela fait à PHILOGONE ?

Quelle excellente fille que M<sup>lle</sup> FAUSTINE ! mais pourquoi n'a-t-elle pas des notions plus exactes sur le bon ton ? Aujourd'hui elle a dîné avec nous. Mais quoi ! elle a cru faire merveille en

s'emparant des plats, comme si elle eût été la maîtresse de la maison. Elle faisait les honneurs et nous disait : Voulez-vous de ceci ? voulez-vous de cela ? Pauvre FAUSTINE !

Madame L., que vous connaissez, approche de la vieillesse ; mais quelle douce sérénité j'admire en elle ! quelle perfection de jugement ! quelle expérience éclairée ! M<sup>lle</sup> RUSTIQUE ne comprend pas cela. En présence de cette respectable personne, elle parle de vieilles gens que certains défauts et l'infirmité de l'esprit rendent ridicules ; elle s'en moque et revient sans cesse à l'épithète de *vieille femme*. RUSTIQUE ne voit pas que toutes nous éprouvons un cruel embarras, et que nous rougissons pour elle. Il lui manque la délicatesse du cœur, de l'esprit et des formes.

En récréation, M<sup>lle</sup> BABIOLE est quelquefois de ma société. Avez-vous remarqué qu'elle me coupe la parole, et qu'elle veut achever ma pensée ? Elle place des parenthèses de sa façon dans chacune des phrases de mon récit. « Vers trois heures, comme la pluie tombait à verse... — Non, madame, c'était à trois heures et demie. » Où peut-elle prendre toutes les questions niaises qu'elle nous lance à bout portant, toutes les vérités banales dont elle nous assomme ? Si BABIOLE se donnait la peine de réfléchir avant de parler, nous n'userions pas si souvent de prétextes et de ruses pour échapper à sa conversation.

Ma chère ELECTA, à votre âge, on ne doit plus dire étourdiment : « Je ne voudrais pas de cette

vocation-ci, ni de cette vocation-là. Etre institutrice, fi donc ! quel triste métier ! — Mon amie, il est question de savoir si la divine Providence, si les personnes intéressées dans la situation, voudraient de vous... — J'aimerais mieux toute chose, j'aimerais mieux être bûcheronne... — A la bonne heure ! soyez bûcheronne, ma fille, emmanchez bien la cognée ; mais, je vous en prie, attendez ce moment-là pour faire des fagots... »

Les élèves sont extrêmement avides de cette sorte d'enseignement qu'on peut varier à l'infini. On réunit sa classe un jour de dimanche ou de congé. La dictée provoque de joyeux éclats de rire. C'est bien mieux qu'une récréation. Personne ne se fâche : *J'ai ri, me voilà désarmé*. Vous appeliez cela, je crois, des *croquignoles*.

Vos élèves s'avancent enfin vers cette famille, vers cette société qui les attend. Je les vois telles que vous les avez faites : simples et sans prétentions, mais ni gauches ni embarrassées ; elles suivent tout à la fois les impulsions d'un bon cœur et d'un esprit suffisamment cultivé. Voilà pourquoi leurs façons d'agir sont au moins tolérables, sinon toujours gracieuses. Si elles observent consciencieusement les convenances, même les plus gênantes, c'est parce qu'elles ont le sentiment du devoir, et qu'elles savent apprécier leur position. Parmi elles, je vois des campagnardes qui s'entourent au village d'une dignité modeste, affectueuse, et qui ne seraient pas déplacées dans les cercles d'élite de la capitale.

Excellentes personnes ! elles chérissent les fêtes de famille, et leurs tendres affections ne restent pas latentes, ne couvent pas sous la cendre ; en certaines circonstances, elles ont l'éclat d'un feu de joie, elles sont accompagnées de gracieux bouquets, de consolantes paroles, et l'on attend avec une douce impatience les anniversaires, les fêtes patronales, le jour de l'an et tant d'autres. La vie des bons parents n'est souvent que trop prosaïque, c'est aux jeunes filles à la leur poétiser un peu. Celles qui ont une voix agréable rendront les soirées de famille si attrayantes !

Oh ! si le père était captivé par ce charme intérieur, et si presque toutes les soirées se passaient dans l'intimité ! Le chef de la famille est généralement très-occupé. Qu'il soit dans le négoce ou dans l'industrie, qu'il soit fonctionnaire ou savant, presque toute sa journée est prise. Puisse-t-il retrouver ses chers enfants le soir ! se faire rendre compte des travaux de ses fils, applaudir à leurs succès, les encourager après une défaite, donner à la noble conduite de ses filles, déjà sorties de pension, une approbation appuyée du suffrage de leur excellente mère ! puisse-t-il avoir le droit de les bénir tous au nom de Celui de qui dérive toute paternité ! Heureux enfants qui peuvent dire : « Bonsoir papa, bonsoir maman ! » C'est ainsi que se fait l'éducation, c'est ainsi qu'on la perfectionne, c'est ainsi qu'on fonde ces familles qui, sous l'influence de la bénédiction d'en haut, se perpétuent de génération en génération. Le père absent,

il ne se fait qu'une éducation à demi. Elle peut être religieuse, mais elle n'est pas énergique et souvent ne tient pas.

Je les vois ensuite, vos chères élèves, rendre leurs gracieux devoirs aux amis et aux proches; je les vois tenir compte de l'étiquette, sans en être les esclaves; elles ne suppriment pas toutes les visites au moyen de cartes, et condescendent du meilleur cœur à faire celles que commandent les affections et les intérêts de la famille. Elles ont médité avec vous cette parole que Fénelon répétait si souvent : « Laissez-vous déranger; je vous en conjure, pour l'amour de Dieu, laissez-vous déranger! » Qu'elle est vraiment dans l'esprit de sa douce mission, cette jeune fille qui sait avoir une grâce prévenante dans l'intimité, un zèle infatigable dans les affaires, une patience à toute épreuve envers les importuns que l'on doit ménager!

Mais l'intérêt purement matériel n'est généralement pas un assez puissant mobile pour la jeune fille, et son aimable urbanité ne sera point persévérante, à moins qu'elle ne lui soit inspirée par des motifs d'un ordre supérieur. C'est quand la politesse a ses racines dans l'amour du devoir, dans la charité, dans toutes ces vertus chrétiennes dont elle tire un suc vivifiant, qu'elle réussit à manier les gens les plus bourrus et les plus revêches, à les rendre traitables dans les affaires.

La vie de société consiste en une série d'actes dont la minime partie seulement offre un certain



agrément, une douce satisfaction. On est souvent obligé de sourire sans en avoir la moindre envie. « Je le fais pour Dieu, pour mes parents, » se dit au fond du cœur une bonne jeune fille. Oh ! son sourire, qu'elle le sache bien, n'est pas un mensonge, mais un acte d'héroïque vertu.

Cependant il s'agira pour votre élève d'entrer dans la vie domestique et sociale par le lien plus intime du mariage. Que ce soit avec cette perfection de caractère bien plus précieuse, quoi qu'on en dise, que la plus grosse dot, bien plus nécessaire que le plus riche trousseau !

Et si l'on vous demande ce que vous entendez par *progrès social* dans votre établissement, vous direz qu'il consiste dans le perfectionnement du caractère, du jugement et des formes de vos élèves, parce que vous voulez doter la société de femmes éminemment chrétiennes, capables de porter, sans fléchir sous le fardeau, cette part de la charge commune qui leur incombe dans l'administration d'un ménage, dans le gouvernement d'une famille.

Représentez-vous, dans l'état du mariage, une jeune femme, enfant gâtée dans toute la triste acception du mot ; enfant gâtée mondaine ou enfant gâtée dévote, n'importe ! mais, dans les deux cas, volontaire et insupportable, au point que toute son éducation serait à refaire. Vous n'aurez jamais eu sous les yeux de tableau plus affligeant, et, avec un sentiment d'amère désolation, vous pourrez vous dire : Est-ce donc là

cette sainte union de l'époux et de l'épouse, cette douce et solennelle alliance, image de l'alliance de Jésus-Christ avec son Eglise, où d'une part le commandement doit être fort et doux, la protection efficace; de l'autre, la tendresse si soumise, si respectueuse et si dévouée, qu'elle ne reculerait devant aucun sacrifice, ni même devant la mort!

Si, au moment où j'écris, j'allais me rappeler que, par notre faute ou notre négligence, quelqu'une de nos élèves, engagée dans cet état sublime du mariage, ne sait point s'acquitter dignement de ses devoirs d'épouse et de mère, j'en éprouverais une impression si douloureuse, si décourageante, que la plume me tomberait des mains...

Résignons-nous à suivre un instant cette jeune femme capricieuse, cette enfant encore méchante et volontaire dans une condition où la raison, une raison éclairée par la foi, est censée présider à toutes ses démarches; suivons-la dans cette condition où elle devrait aborder avec joie toute la série des pieux sacrifices qui vont désormais composer son existence, et dont le dernier acte ne précèdera que de peu d'instant son dernier soupir. Il n'en est malheureusement point ainsi. Elle veut parce qu'elle veut, elle veut autrement qu'elle ne doit vouloir, elle veut avec une hauteur qui n'est point selon la morale chrétienne; elle ne s'applique point personnellement cette parole de Dieu même, prononcée au paradis terrestre : *La femme sera soumise à son mari*; elle n'écoute point la parole de l'Esprit saint lui retraçant

maintes fois son devoir dans les divines Ecritures. Le précepte de la soumission semble n'entrer pour rien dans le système de dévotion ou de morale mondaine qu'elle s'est forgé, et elle ne se fait aucun scrupule de l'enfreindre à chaque instant du jour ; elle continue à vouloir, elle veut en pleurant, et triomphe par les larmes. C'est là toute sa force ; hélas ! quelle faiblesse ! Elle fait de l'opposition systématique pour établir une chimérique autorité, pour ne pas être dominée. Elle oublie que c'est précisément par l'abnégation et l'esprit de sacrifice qu'elle parviendrait à dominer elle-même.

Mais ceci est tout à fait triste. Voyons le côté consolant de la médaille. J'aime à me représenter notre élève, devenue épouse et mère, comprenant la piété, le devoir, comme au temps de son éducation, et renonçant à des goûts personnels, très-innocents d'ailleurs, pour s'identifier avec ceux de son époux, de l'ami, du protecteur qu'elle s'est donné. Ces sacrifices sont conçus et exécutés avec tant de délicatesse qu'on ne les soupçonne presque pas. Le mérite en est devant Dieu, la joie en est au fond de la conscience. Ce sont goûts de table, de mobilier, d'habitudes journalières, même de toilette. Il y a là une grandeur de vertu qui surpasserait le devoir, si celui-ci pouvait être surpassé ; il y a là une sorte de culte qui se propagera dans la jeune famille, et qui rendra le père si grand, si respectable aux yeux des enfants !

C'est ainsi que, dans l'esprit de la foi et de tous

les nobles sentiments de l'humanité, il est consolant et doux de la contempler, cette faible jeune femme; c'est ainsi qu'elle est vraiment souveraine et dame de sa maison, *Domina*. Le sceptre ne tombe point de sa faible main, précisément parce que celle-ci est affermie par une main plus puissante. Les domestiques le savent et s'inclinent avec respect; les enfants le savent, et ils n'essayeront jamais de séparer cette double autorité, si fortement cimentée en Dieu !

Ainsi donc, dans cet heureux ménage, les altercations sont inconnues. Les enfants se développent et grandissent sous la bénigne influence d'une atmosphère de paix et d'union. La tendre maman est pour eux tous, grands et petits, un moyen d'arriver au père, chef suprême, qui, dans les affaires importantes, juge en dernier ressort. Oui, les enfants vont à la maman, en sa qualité de douce conciliatrice. C'est ainsi que nous toutes, âmes chrétiennes, nous allons à notre mère, et nous disons *Ave Maria*, pour arriver au Père éternel, pour fléchir sa justice, pour obtenir grâce et pardon.

On dira peut-être que voilà certainement une utopie. Non ! Dans toutes les conditions sociales, il existe encore beaucoup de ces heureuses familles. La femme en est toujours l'élément d'attraction, le medium, le centre; c'est elle qui forme un lien d'étroite et indivisible union entre le père et les enfants; c'est dans son cœur, vers lequel tous les autres cœurs affluent, que se fait la fusion des

sentiments, des affections et des peines ; c'est là que tout se modère, que tout s'adoucit ; c'est là que les colères s'apaisent, et que les irritations de l'orgueil viennent à se calmer, comme les flots de la mer se brisent doucement sur le rivage. Mes amies, je ne tracerais point ces tableaux si je n'en avais les modèles vivants sous les yeux. Je n'invente aucunement, je copie.

Abordons un autre point qui n'est pas sans importance.

Voulez-vous bien mériter de la religion, de la patrie et de la société, continuez à élever vos jeunes pensionnaires dans l'esprit et l'amour de la condition qui les vit naître. J'aime à voir que vous ne transformez pas en élégantes ces filles de bons cultivateurs, dont vous faites l'éducation, quoique elles soient bien souvent plus favorisées sous le rapport de la fortune que leurs compagnes des villes. Oui, sans doute, ces demoiselles seront instruites, mais elles ne perdront point le goût du travail, ce goût qui leur fut inspiré dès l'enfance ; elles seront instruites, et leur intervention dans les affaires deviendra précieuse, et leur excellent père, qui ne manie pas volontiers la plume, pourra se reposer désormais sur ses filles d'une tâche trop ingrate ; elles seront instruites, et c'est pour cela que leurs longues veillées d'hiver auront encore des charmes ; elles seront instruites, et, si leurs cœurs brûlent d'une flamme de charité, elles auront le courage d'instruire les autres.

L'éducation est terminée. Eh bien, nous voyons

que les étables, la laiterie, la basse-cour, ne sont point dédaignées par nos élèves; car c'est là surtout que des soins vigilants permettent de prélever la part du pauvre. Cependant, les travaux de l'été, si lourds qu'ils puissent être, et malgré les bandes de sarcleuses, de faneurs, de moissonneurs, qu'ils amènent, n'ôtent point à ces dignes jeunes personnes le sentiment des beautés de la nature, et n'en détruisent point à leurs yeux, à leur esprit, à leur cœur, la sublime poésie. Voyez ces deux sœurs qui, dès l'aube, se rendent de la ferme à l'église du village. Croyez-vous qu'elles ne comprennent plus ce que les rayons de l'aurore, les notes matinales des oiseaux, et cette rosée du ciel qui couvre des champs riches de promesses et d'espérances, disent au cœur chrétien? Elles comprennent, elles contemplent et rendent grâces, mais elles rentrent vite, car le travail presse. Courage donc, excellentes ouvrières! Votre existence est digne d'envie, elle est précieuse, elle est utile à votre famille, à la société, et nous sommes fières du succès de votre éducation.

Le Seigneur Dieu ne constitua pas seulement les familles particulières, mais aussi ces familles de peuples qu'on appelle nations.

Mes chères amies, j'appelle votre attention sur ce dernier point. Que les cœurs de vos élèves battent au doux nom de la patrie, et qu'elles le prononcent avec amour, avec vénération. Que la patrie ne soit point oubliée dans leurs prières, et que leur mémoire avide retienne avec joie les

beaux faits de son histoire, de cette histoire qui a des époques si glorieuses ! J'ai demandé que la patrie soit nommée dans leurs prières. Qu'elle soit aussi célébrée dans leurs chants !

L'amour de la patrie, ce n'est pas le mépris des autres nationalités. Dieu nous garde de rivalités mesquines ; mais qu'il nous soit permis de dire ici toute notre pensée. Nous souhaitons que nos jeunes filles belges, envoyées en France pour y terminer leur éducation, je ne sais trop dans quel but, n'apprennent point à déprécier le pays de leurs pères ; nous souhaitons qu'elles ne nous reviennent point imbuës de préjugés antinationaux, et qui, dans les faibles proportions de leur jugement, ne tiennent ni aux gloires ni aux splendeurs historiques, ni aux arts, ni aux sciences, ni au mérite relatif du caractère national, mais au babil, à ce qu'elles prennent pour cette élégance suprême dont elles n'ont peut-être pas eu le moindre échantillon sous les yeux, et enfin à ce genre de bouquet ou de trophée de l'éducation qui reproduit trop souvent dans notre pays la triste histoire de *Siska Van Roozemaël*, dont je n'ai jamais pu lire à haute voix les dernières pages sans m'attendrir jusqu'à fondre en larmes, de concert avec tout mon jeune auditoire.

Vous-mêmes, par esprit national, connaissez, je vous en prie, votre constitution belge qui fait l'admiration et la jalousie de tous les peuples de l'Europe. Il faudrait aussi, à cause des exigences de votre position, savoir les dispositions les plus



saillantes des lois qui nous régissent ; sinon, avec des intentions charitables et toutes saintes, vous pourriez pécher contre le code et commettre des infractions dont les suites seraient très-médiocrement amusantes. Sachez bien que, devant les tribunaux de la justice humaine, on est jugé sur le texte de la loi, et que les contraventions commises par ignorance ne sont pas toujours excusables comme au tribunal miséricordieux de notre bon Dieu, qui non-seulement s'attendrit quand nous répandons une larme et que nous implorons notre pardon, mais qui nous répond par un baiser d'ineffable tendresse, gage de paix et de réconciliation.

Complétez, dans vos méditations personnelles, ces simples études sur le progrès social, chères amies, et allez en avant avec courage, et ne craignez point d'user votre vie à ce labeur. Après avoir fait de vos élèves des membres utiles à la société, vous aurez accompli une grande tâche, pour laquelle il ne vous sera point décerné de couronne civique ici-bas ; mais, vous le savez, les anges vous préparent là-haut une couronne de fleurs immarcessibles, où s'inscriront en caractères étincelants les noms de toutes les âmes que vous aurez dirigées dans la voie droite.



## VII

### LA PIÉTÉ.

En entamant ce dernier chapitre, mes bonnes amies, je me trouve dans une grande indigence d'esprit et de cœur. Il doit vous arriver d'éprouver ce vide si triste au moment d'une leçon, et c'est alors que vous invoquez vivement l'Esprit qui donne la pensée et la parole ; vous priez afin que le rayon soit projeté d'en haut, et que la lumière vous vienne au cœur. Je ne sais comment fait l'institutrice qui ne prie pas.

Vos jeunes élèves doivent avoir la science de la piété, le goût et la pratique de la piété. Pour leur communiquer ces dons, vous devez les posséder. On n'enseigne pas plus la piété sans connaissance, sans goût et sans pratique, qu'on n'est professeur

de langues, de sciences et de beaux-arts, sans être versé, sans être entendu dans ces matières. L'obscurité ne communique pas la lumière, la glace ne donne pas la chaleur.

Mais il y a des récriminations, et je ne suis pas étonnée de m'entendre dire : Pourquoi ne pas déposer la plume et terminer cet ouvrage après avoir traité de la vie sociale ? Jusqu'ici vos principes étaient tolérables ; ce dernier chapitre ne saurait être qu'un hors-d'œuvre. Que venez-vous parler piété, dévotion même peut-être, à une époque où, en matière d'éducation, on n'en veut décidément plus ! Dans une voie si rétrograde, prétendriez-vous encore, par hasard, au progrès ? — Oui, sans doute, car rien ne fera progresser notre jeunesse comme *la piété pure et immaculée qui conserve les âmes chastes dans ce siècle présent*. Nous le savons : selon les vues de la pédagogie moderne, il faudrait que la langue de la piété fût une langue morte, parlée seulement dans l'église ; une langue qui pourrait bien descendre parfois du haut de la chaire, mais que nos enfants n'iraient écouter que de loin en loin. Oh ! quelle erreur ! La suave parole de la piété doit sortir sans cesse de la bouche maternelle, elle doit descendre tous les jours de la modeste chaire de l'institutrice, être constamment sur les lèvres de celle-ci, comme un rayon de miel, et embaumer d'une fragrance céleste toute l'atmosphère de l'école. C'est là le vœu non-seulement des familles chrétiennes, mais encore de ces hommes qui, avec peu de religion

pratique pour eux-mêmes, ont encore assez de prévoyance et de bon sens pour comprendre où se trouve, en faveur de leurs enfants, le seul préservatif contre les passions mauvaises. Vous n'ignorez pas non plus qu'un illustre protestant professa cette doctrine, et que sa parole eut un grand retentissement dans les régions de l'enseignement primaire : *L'atmosphère de l'école doit être religieuse.*

Oui, l'atmosphère de l'école doit être religieuse ; c'est-à-dire que la piété doit animer tous les sentiments, toutes les pensées, les paroles, les actions de l'institutrice ; c'est-à-dire que la piété doit pénétrer avec force et suavité dans l'âme des enfants, et que ceux-ci doivent pouvoir la respirer sans effort, comme l'air qui les fait vivre.

Dans certaines écoles, il y a une religion de pure formalité, qui consiste en quelques pratiques et formes machinales. C'est là qu'on entend cette prière dont il est dit dans l'Écriture : *Ces gens m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi.* En d'autres écoles, il y a cette religion qui s'empare de la nature intelligente de l'homme, qui imprègne peu à peu tous les sentiments d'un jeune cœur ; il y a cette piété dont l'action, énergique et douce, détruit insensiblement le vice, dissout les affections malfaisantes, et tient les sens assujettis à la loi de l'esprit. Vous voyez que ces caractères sont essentiellement différents.

— Mais la dévotion entraîne de graves inconvénients : elle outrepassa la lettre et l'esprit des

préceptes, elle jette dans les folies du scrupule, elle détruit les affections de famille, elle rend une jeune fille maussade et mélancolique, frondeuse, impropre au devoir, et par suite, insupportable ou inutile dans la maison de ses parents. — Non. La bonne dévotion, la piété solide va jusqu'à la perfection du précepte ; elle n'observe pas la lettre de la loi en dehors de l'esprit de la loi ; elle prévient le scrupule, elle consolide toutes les affections légitimes, elle est doucement gaie et prévenante ; elle ne contrarie point, mais elle supporte la contrariété ; elle inspire le goût du travail et rend une jeune fille si positivement utile dans la maison paternelle que son absence devient une sorte de calamité.

Je reviens à vous, mes bien-aimées. Ma tâche serait très-incomplète si je n'essayais de vous balbutier quelques paroles de piété, et, vraiment, je n'oserais en faire hommage au bon Dieu, ni vous mettre mon travail sous les yeux.

Le phare étincelant de la religion brillera donc toujours au haut de vos établissements, et vous ne l'éteindrez point, et vous ne le cacherez point sous le boisseau, par crainte de déplaire aux hommes. Plusieurs, à cause de cela, ne voudront pas de votre enseignement et le mépriseront. Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font, ils ne savent pas combien, sans cette douce illumination de la foi, vous seriez pauvres de cœur et obscures d'esprit.

La piété seule peut vous soutenir dans votre carrière jusqu'à la fin ; elle est la goutte de miel

au bord du vase d'absinthe. Votre piété se composera de connaissance et d'amour. Elle vous inspirera une prière intelligente, une prière fidèle, une prière de tendresse, une prière de sacrifice.

Vous avez la science des choses saintes. C'est dans une proportion encore bien faible, sans doute, mais déjà si consolante ! L'illustre Paule, la petite-fille des Scipions et des Gracques, cette grande chrétienne des premiers jours, savait l'Ecriture sainte par cœur. Vous en savez une partie, par votre attention persévérante à suivre l'office divin. Toujours fidèles à cette pratique, vous êtes sans cesse nourries de la manne du ciel, et votre intelligence la savoure avec délices. Vous mangez le pain de la vérité, et la substance de la vérité pénètre si intimement votre esprit qu'il ne saurait plus se mentir à lui-même.

Chaque fête, chaque dimanche, chaque férie vous donne non-seulement des lumières, mais encore des impressions nouvelles et diverses, qui répondent toujours à l'état, aux aspirations de votre âme. Douces ou sévères, consolantes ou terribles, ces impressions remplissent le cœur et savent le contenter ; elles ne sont point turbulentes et ne laissent pas après elles ce vide affreux qui succède aux élans des passions. C'est l'Esprit de science qui les produit en vous, et qui prie lui-même au dedans de vous avec des gémissements ineffables.

Je n'ai pas à vous rappeler ici les exercices religieux qui sont de précepte, mais je désire

laisser tomber au fond de vos cœurs un mot consolant, un mot sur ces liaisons tout amicales et tout intimes que vous avez avec votre bon Dieu.

Mes amies, vous passez de rudes journées dans les travaux de l'enseignement. Or, la poussière de l'école offusquerait bientôt votre intelligence et votre cœur, tout en ternissant le pur éclat de votre affection pour le jeune âge, si vous n'aviez souvent recours à ce sacré préservatif de la prière.

Que votre prière soit une prière *fidèle* ! Ecoutez. L'Esprit saint vous dit cette parole d'or : *Le sage habituera son cœur à veiller de grand matin en la présence du Seigneur qui l'a formé, et il offrira sa prière au Très-Haut, et s'il plaît au souverain Seigneur, il sera rempli de l'esprit d'intelligence.* La condition est formelle. Vous aurez l'esprit d'intelligence quand votre cœur aura veillé de grand matin en la présence de son Dieu.

Vous irez donc prier, soit à l'église voisine, soit dans votre oratoire, et bien de préférence là où vous pourrez jouir de la présence réelle du divin Sauveur. A votre retour, vous direz avec les disciples d'Emmaüs : « Nos cœurs n'étaient-ils pas tout brûlants au dedans de nous quand nous entendions sa parole, quand nous conversions avec lui ? » Et ce feu se répandra dans votre enseignement, ce feu sacré auquel je reviens sans cesse, et sans lequel vous ne pouvez rien pour l'enfance ; car si le matin vous n'aviez d'autres soins et soucis que ceux de la toilette et de votre nourriture matérielle, vous seriez inertes et lâches, vous



seriez complètement nulles dans l'absence de ce principe divin qui doit vivifier, sanctifier votre parole. C'est de grand matin que vous devez recueillir la rosée céleste dans le calice de votre cœur, afin que ce vase saint, tout rempli, déborde ensuite dans les cœurs de vos élèves. Le jour où, lasse et abattue, votre âme se dégoûte de la prière, vous sentez bien plus de fatigue, vous avez moins de patience; votre charité devient défectueuse, elle s'acquitte mal de son devoir, et celui-ci se trouve tout maculé d'imperfections, comme la page blanche sous la main de l'enfant mal disposé à faire sa copie.

En été, mon amie, vous priez à l'aube du jour; en hiver, c'est dans les ombres de la nuit matinale, de sorte que vous seriez bien en mesure d'éveiller le soleil. Cependant vous dormez consciencieusement vos heures de sommeil, vous en avez besoin, c'est un devoir; mais s'il vous arrive d'avoir des moments d'insomnie, alors une pieuse aspiration vous fera grand bien. Du silence de votre petit lit, elle montera, comme un encens d'agréable odeur, vers ce bon Dieu auquel vous avez donné toute votre journée, auquel vous voulez consacrer encore les chastes mouvements et les soupirs de votre cœur endormi.

Chère institutrice, vous n'avez réellement que le matin pour ramasser votre provision de manne, pour vous recueillir et vous fortifier, pour vous unir si fortement au bon Dieu que, dans la suite de votre laborieuse journée, vous ayez vers lui des

retours tout naturels, de ces pensées soudaines, de ces mouvements du cœur, qui vont droit à leur divine adresse. Je mentionne tout de suite l'objection des personnes sans piété, qui disent : Voilà certainement du vague, de purs effets de l'imagination. — Non ! c'est un secours réel que vous obtenez, âme pieuse ; vous vous appuyez sur une main ferme et inébranlable. Je vous réponds à vous, parce que la discussion serait inutile et vaine avec quiconque n'a pas la douce et consolante expérience des choses dont nous parlons. Dans la fatigue et la peine, la présence d'un ami fidèle n'est certainement pas à dédaigner ; que sera donc pour vous la présence de l'ami divin ? Vous lui dites une parole intime, et aussitôt vous recevez sa réponse par une illumination subite de la conscience. C'est ainsi que dans la solitude de votre classe, car il faut avouer que le cœur s'y trouve quelquefois solitaire et isolé, vous avez une compagnie qui vous tient lieu de tout, et vous entendez sans cesse retentir au dedans de votre âme cette parole d'une suavité extrême : *Si tu vis esse mecum, ego volo esse tecum...*

Mon amie, je vous le demande, ne vous rendriez-vous pas coupable d'une sorte de profanation en mettant le pied dans le sanctuaire de l'enfance sans avoir fait votre prière du matin, sans avoir médité quelque texte consolant de la loi du Seigneur ? Comment, d'ailleurs, pourriez-vous avoir le courage d'aller à cet autel des holocaustes, à votre sacrifice d'immolation quoti-

dienne, sans vous dire : J'y vais au nom du Seigneur ! et sans recevoir de l'enfance cette salutation si douce, quoique implicite : *Soyez bénie, vous qui venez au nom du Seigneur !*

Votre prière courte et fidèle deviendra une prière de *tendresse*. Oui, une prière de tendresse ! car peu à peu vous sentirez que le Seigneur a pour vous, et que vous avez pour lui, de ces paroles intérieures, de ces paroles ineffables, qui ne s'articulent pas dans les langues humaines. Alors le cœur est plein, mais il n'est pas occupé en dehors du travail de l'esprit, il aide ce dernier ; de sorte qu'il se produit ici un effet tout contraire à celui des affections purement humaines, qui isolent ce pauvre cœur de tout ce qui n'est pas leur objet.

Afin de vous rendre la prière mentale plus facile ; prenez-y tout d'abord la position qui vous convient, votre véritable place, et tâchez de bien vous y tenir. Quelle est cette place ? Peut-être est-ce au temple ou sur le penchant de la montagne, écoutant les divines leçons du Sauveur pour les interpréter ensuite à vos jeunes disciples ; profondément recueillie, vous l'entendez peut-être vous redire les paroles de son testament d'amour, ses adieux suprêmes à tous ceux qu'il aimait ; vous contemplez Jésus à la dernière cène, et, penchée sur son cœur, vous y puisez l'amour à sa source divine ; ou, près de lui dans son affreuse agonie au jardin des oliviers, vous regardez avec attendrissement cette face auguste, inondée de sang et de larmes, que vous n'osez point essuyer... ou bien

encore, embrassant la croix, vous vous tenez dans les sentiments d'une humble et profonde douleur sous ces pieds d'où coule à flots le sang de la rédemption. Cette pratique est consolante et facile. Quand on connaît sa place, qu'on est habitué à s'y trouver, et que le Sauveur se plaît à nous y voir, un simple soupir se transforme en prière de tendresse.

Celui qui vous donna son amour infini, et sa chair à manger, et son sang à boire, veut que vous vous donniez aussi tout entière à votre devoir, à vos élèves, mais en passant par la fournaise ardente de son cœur. O mon amie, si vous possédez l'ineffable sacrement des autels dans la maison que vous habitez, allez faire dans le lieu saint où il repose, des apparitions forcément courtes, mais affectueusement fréquentes. Dans les moments d'intervalle de vos leçons, de vos études, et supposé que vos élèves ne soient pas à l'abandon, il y aura là pour votre âme ce grand air où elle respirera au large. Submergée dans vos occupations, semblable au poisson qui s'agite au sein de l'onde, remontez quelquefois par-dessus les flots pour humer un instant l'air béni de la sainte chapelle. Vous comprenez : la vie est là, l'amour est là, le bonheur est là ! Dans notre vocation, elle est à plaindre l'âme à demi-asphyxiée, qui oublie de se refaire par cette sainte respiration ; qui s'en va toujours ailleurs pour d'assez bons motifs, mais qui n'est jamais là pour le plus saint des motifs ; qui se trouve passablement bien dans les régions

suffocantes des vains désirs, des folles imaginations, et qui sait se tenir partout, hormis près de son Dieu.

Il y a aussi pour vous la prière de *sacrifice*. Ne vous étonnez pas si votre dévotion est aride en certains moments. Les anges du ciel prient toujours dans les délices; nous, misérables, nous prions souvent dans la peine et les angoisses. Mais quand l'esprit de piété sincère est entré dans une âme, il y apporte le courage qui sait endurer toutes les souffrances et toutes les privations.

Que ferez-vous en ces jours où vos devoirs d'état pèsent outre mesure, par suite de certaines circonstances qui produisent une véritable complication? Dans ces cas-là, une âme vraiment pieuse se résigne et fait de son travail la plus sainte des prières. La grâce de Dieu saura bien vous trouver, ma chère, au chevet du lit de cette jeune malade que vous soignez avec tant de charité, tandis que vos compagnes et vos élèves sont réunies pour de pieux exercices, tandis que l'écho des hymnes sacrées parvient jusqu'à vous, et que, *dans cette grande maison, on entend résonner des chants pleins de suavité*. Une autre fois, vous voudriez bien vous reposer du plus rude travail dans la paix de la prière, mais votre sœur est souffrante et vous prie de la remplacer dans ses fonctions. Si vous refusez, oserez-vous réellement entrer en la sainte présence de Dieu, vous mettre à genoux et commencer une prière gâtée d'avance par le manque de charité?

Telle sera votre piété, mes bonnes amies. Simple, profonde, silencieuse, elle aura cependant de chaleureux accents pour vos élèves, car la science et la pratique de la piété voilà bien la partie importante de l'éducation des filles ; mais que cette partie doit être prudemment dirigée !

J'aime beaucoup cette parole, tombée de la plume d'une femme aussi distinguée par l'esprit que par le cœur : « Il faut travailler sans se lasser à rendre sa piété raisonnable et sa raison pieuse. » Cette piété raisonnable sera solide, elle sera durable, parce qu'elle aura ses racines dans le fondement ferme de l'instruction, parce qu'elle sera d'accord avec la conscience et le devoir. Votre jeune élève ne se dépouillera point le même jour de sa dévotion de couvent et de son modeste costume de pensionnaire ; et après bien des années passées dans le monde, elle aura peut-être la suprême consolation de pouvoir se dire : Je suis maintenant *comme aux jours de mon adolescence, quand Dieu habitait en secret dans le tabernacle de mon cœur.*

Eclairée par la lumière de la science, la piété de vos élèves sera corroborée par une pratique fidèle. La première condition sans la seconde exposerait bientôt à l'abus coupable du plus précieux des talents ; la seconde sans la première jetterait une pauvre âme hors de la voie droite et dans les sentiers dangereux du caprice et de la fantaisie.

Nos dogmes sacrés ne sont pas seulement gravés dans la mémoire des jeunes personnes que vous



élevez, mais dans la partie supérieure de leur intelligence, mais jusque dans le fond de leurs cœurs, et elles sont prêtes, aussi bien que les vierges-martyres des premiers siècles du christianisme, à donner leur vie pour la défense des vérités religieuses. Leur esprit, quoique si faible encore, est inébranlablement fixé dans nos saintes croyances. La tendance de nos jours, en fait d'éducation, c'est de présenter la morale indépendamment du dogme; pour vous, au contraire, le dogme est votre force, votre appui et votre point de départ dans l'enseignement de la morale; la tendance de nos jours, c'est de présenter trop exclusivement aux enfants la seconde table de la loi; vous, au contraire, vous écrirez d'abord, en caractères de feu, sur la première page d'un jeune cœur les trois commandements de la première table; et, à la seconde page, les commandements de la seconde table se trouveront inscrits sans effort, et, pour ainsi dire, de la main du Seigneur Dieu lui-même. Dans certains malheureux systèmes d'éducation, trop suivis de nos jours, on ne comprend pas assez qu'il n'y a aucune garantie pour la seconde table là où la première s'efface ou ne fut jamais que faiblement gravée.

Votre élève adore un seul Dieu en esprit et en vérité, elle l'aime parfaitement; elle respecte et bénit le saint nom du Seigneur; elle sanctifie le repos du septième jour: eh bien, par une conséquence nécessaire, par la puissante logique d'un cœur vivement éclairé, elle comprend, elle accom-



plit avec plénitude la loi de l'amour bien ordonné envers elle-même et envers son prochain.

Elle honore son père et sa mère tous les jours de sa vie, qu'ils soient dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la gloire ou dans l'infamie ; qu'ils soient, à son égard, tendres ou sévères ; elle les honore jusqu'à leur dernier soupir et jusque dans le monde futur, parce que les lois du Seigneur sont éternelles.

Elle ne commet point d'homicide, car elle ne blesse pas les cœurs, elle ne blesse pas les consciences, mais elle voile charitablement les écarts de conduite, les défauts du prochain. La réputation de chaque individu est en sûreté chez elle sous le sceau du secret que le cinquième commandement posa sur ses lèvres. Elle respecte la santé de son propre corps et de sa propre âme, car il lui a été dit : *Vous ne tuerez point*, et elle veut être toujours prête à subir un interrogatoire sévère sur ce point capital.

Chaste et pure, par conséquent prudente et réservée, elle ne s'abandonnera point à des affections indignes, et il n'y aura pas, à son sujet, de grands déchirements dans le cœur d'un père ou d'une mère, ni des ruptures violentes dans les liens jusque-là si doux de la famille !

Sa probité est inviolable, et sa justice comme les montagnes de Sion. Voilà pourquoi sa maison demeurera stable, car ses enfants ne seront pas engraisés du bien d'autrui ; ils vivront du fruit légitime d'un saint travail, ou d'un héritage dont

la source pure ne communiqua jamais avec les eaux de l'iniquité.

Elle ne rendra point de faux témoignage, car la loi de la vérité est sur ses lèvres. Nul ne sera trompé par elle, ni dans les relations d'amitié, ni dans les rapports de la vie civile, ni dans les transactions des affaires temporelles.

De l'observance de la première table procède, comme une vive effusion, l'amour fidèle pour les commandements de l'Église; pour ces commandements dont la pratique n'est point du tout onéreuse, mais très-douce à la femme chrétienne, qui a si grand besoin de retremper les forces de son âme dans les solennités religieuses des dimanches et des fêtes, dans les abstinences qu'il lui est possible de supporter, dans la fréquentation des sacrements. Combien, sans ces puissants secours, sa nature morale ne serait-elle pas faible, sa conscience malade et sa vie chagrine !

Or, telle est la véritable piété, car *si vous observez les commandements, vous aurez la vie éternelle*. Pense-t-on que, comprise et pratiquée ainsi, elle soit de nature à porter le trouble au sein de la famille, à froisser de saintes affections, à troubler l'ordre et à détruire l'amour du travail ?

Le saint Evangile est entre les mains de votre élève et, si jeune qu'elle soit, elle comprend déjà que les hommes, malgré les douleurs providentielles qui les atteignent ici-bas, seraient comparativement heureux, s'ils mettaient en pratique les enseignements de ce livre divin.

Elle sait assez bien l'histoire sacrée pour remonter sans hésitation et sans erreur jusqu'à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à l'origine du monde et de l'homme. Tout est simple, tout est clair.

En remontant jusqu'à Jésus-Christ, elle a parfaitement compris que la religion des premiers disciples du Sauveur, la religion des temps apostoliques, est exactement celle dont elle a le bonheur de suivre les préceptes, celle qui éclaire et soumet sa raison, qui règle sa conscience et lui dicte ses devoirs. Elle récite le même *credo*, elle a les mêmes sacrements, les mêmes notions sur le bien et sur le mal.

Fille dévouée de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, elle sait que cette Eglise est impérissable, que les clefs données à Pierre ont été transmises sans interruption à tous ses successeurs dans le souverain pontificat, et elle les vénère aujourd'hui entre les mains du chef auguste de la chrétienté, de celui qui porte la *croix des croix*. Les persécutions prédites dans l'Evangile ne l'étonnent point et ne sauraient ébranler sa fidélité. Mais si la foi de cette faible jeune fille ne chancelle jamais, son cœur souffre, elle est émue quand, en sa présence, on conteste le principe divin de cette autorité invincible et pacifique ; quand on convoite le coin de terre où elle s'exerce libre et indépendante ; quand on calomnie ce sceptre porté avec la mansuétude du bon pasteur.

Cependant elle ne discute point ou fort peu ses chères convictions, mais elle se contente de prier

dans la secrète affliction de son cœur ; elle laisse les hommes incrédules s'agiter dans leurs vains débats, et applaudit intérieurement au triomphe à jamais assuré de l'Eglise, car elle sait que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. Sans avoir lu les Ecritures, sauf quelques parties du Nouveau Testament et son Office divin, elle se rappelle néanmoins, tant la mémoire de son cœur est fidèle, quelque texte des saintes instructions, et quand elle entend les hommes fulminer contre l'institution divine, annoncer comme imminente la chute du siège apostolique et le terme prochain de la domination du Pontife suprême sur les âmes, elle se dit avec une confiance que rien ne saurait ébranler : *Il demeurera ferme, et il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur, dans la sublimité de la majesté de son Dieu*.

Avec cette solide instruction religieuse, votre élève peut encore avoir de grandes imperfections de caractère, mais il est certain que sa conscience ne sera point erronée, qu'elle ne rendra pas la piété méprisable ; franchement pieuse, ou mondaine avec beaucoup de remords, elle est trop éclairée, dans tous les cas, pour afficher une vertu hypocrite. Après avoir mal agi, elle se dira au fond de la conscience, elle vous dira peut-être tout haut : « Eh bien, j'ai eu tort. » Vous ne l'entendrez pas, au moyen de raisonnements faux jusqu'à l'absurde, excuser au point de vue de ses préjugés pieux ce qui est décidément mauvais ; en un mot, elle pourra bien être encore revêche, ou maus-

sade, ou volontaire, mais ce sera pour son propre compte et non jamais pour le compte de la piété.

Puissent vos chères élèves, avant d'entrer dans le monde, être solidement fondées dans la pratique des *vertus théologiques* ! Sinon, pauvres enfants !...

Dites-leur les divines appréhensions de Jésus à l'égard de Pierre : *Je prierai pour vous afin que votre foi ne défaille point...* Et si leur foi défaille, qu'elles le sachent bien, pas une seule pierre de l'édifice, pas une des vertus que vous leur avez inspirées ne restera debout.

Mes chères, afin que la foi de ces frêles âmes ne tombe pas dans cette défaillance qui déchirait le cœur prévoyant de Jésus, qu'elle soit alimentée par la prière ! Enseignez-leur l'art de prier, bien mieux encore que la grammaire ou le piano ; mais il vous faut pour cela une admirable méthode d'intuition, et votre propre prière doit se faire tout enfantine pour pénétrer les jeunes cœurs de telle manière que leurs affections pieuses parviennent à s'identifier avec les vôtres. Par la suite, vos élèves prieront non-seulement dans un livre, mais dans leur cœur ; non-seulement à l'église, mais pendant leur travail ; leurs bonheurs et leurs larmes seront des prières.

Que, pour vivre, leur foi soit agissante, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas simplement spéculative, mais qu'elle opère des fruits de justice et de vertu. Quand la foi n'engendre pas l'espérance et la charité, quand elle ne produit pas le bien, quand elle n'est qu'une sorte d'étude ou de contemplation

oisive, quelle durée peut-elle avoir ? quelle récompense peut-elle attendre ?

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Que, pour vivre, leur foi soit humble, et qu'elles ne regardent personne du haut d'un superbe sentiment de ferveur. Le don de Dieu, quand il est reçu dans sa pureté, n'inspire point un orgueilleux mépris pour les âmes qui n'ont qu'une croyance chancelante, et qui, par là même, ne sont pas initiées aux consolations de la foi. Votre jeune frère impie, ma chère élève, ne sera pas gagné par des reproches : les injures ne convertissent personne.

La vertu d'*espérance* sera leur soulagement quand une avalanche de douleurs de toute espèce viendra fondre sur elles, pauvres petites ! Je ne parle point d'une espérance vague et vaine, mais d'une véritable vertu, enracinée dans la foi à la divine Providence. Si ces faibles jeunes filles pouvaient se douter de tout ce qu'elles auront à souffrir, combien ne craindraient-elles pas de s'avancer dans le chemin de la vie ! Apprenez-leur à s'abandonner avec une pieuse résignation entre les mains du Seigneur. Que la dévotion à la divine Providence leur soit un doux oreiller, où elles se reposeront de tous leurs soucis. La jeune fille élevée sans principes solides tombe dans le découragement, le désespoir, à la première épreuve sérieuse qui pénètre poignante dans son âme.

Toutes ces perspectives si douces que lui avait créées son imagination, s'évanouissent successivement. Brillant mirage, point de réalité ! La pauvre enfant n'était pas du tout préparée aux peines physiques et morales qui viennent l'assaillir coup sur coup. La souffrance, dont elle a bien compris que d'autres pouvaient être et étaient effectivement les victimes, mais dont elle-même ne croyait jamais devenir la proie, la souffrance lui semble chose inouïe, et sous ses cruelles étreintes, elle se révolte et se débat comme si elle était seule à souffrir en ce bas monde. On ne lui a pas fait comprendre que la ferme espérance en Dieu est une planche assurée de salut, au moyen de laquelle la plus faible créature se sauve du naufrage.

Quand vous verrez une jeune fille, une jeune femme, souffrir avec douceur, avec patience, sans trop de larmes, sans cris et sans reproches, n'en doutez pas un instant, elle a une piété solide, elle prie, elle espère en Dieu.

Qui que vous soyez, laissez-lui donc sa consolation suprême, et ne la maltraitez pas à ce sujet ; laissez-lui ce baume divin pour lequel vous n'avez à faire aucune dépense, car bien sûrement vous n'avez rien de meilleur à lui donner. Elle souffre par vous, pour vous et pour tout ce qui vous est cher en commun ; laissez-la souffrir devant Dieu, laissez-la, dans sa peine, savourer au moins sa prière et son espérance.

Que de contre-temps, que de contrariétés, que de revers tous les jours dans une famille ! Vous



qui avez tant travaillé, et qui vous sentez rongé au cœur parce que le succès ne répond pas à votre attente, ne soyez point fâché que la voix sympathique d'une femme dévouée vous relève et vous présente l'horizon de vos affaires sous un aspect moins sombre ; souffrez qu'elle espère en Dieu, et que son espérance donne des ailes à sa prière. En homme raisonnable, attendez au moins que Dieu réponde à cette prière, et qu'il dise : *Femme, votre foi vous a sauvée*. Le résultat en sera toujours une paix résignée, une goutte de consolation, un dénouement moins pénible que vous ne l'aviez craint ; car il est écrit que *la prière du juste perce les nues*, et qu'elle fait violence au cœur de Dieu.

Votre élève aura cette *charité* sincère qui est vraiment la sainteté de bon aloi. Or, il en faut beaucoup pour être animé d'un véritable esprit de conciliation au milieu de la famille, pour sympathiser avec tous les caractères, pour ne rien refuser aussi longtemps qu'on a de quoi donner, pour persévérer dans les égards et les soins de tout genre, pour prendre délicatement la défense du faible opprimé, et hautement la défense de l'autorité contre l'inférieur qui s'insurge, pour se dévouer constamment dans l'intérêt de la paix et de l'entente cordiale.

Encore une fois, peut-on penser que cette piété-là soit de mauvais genre, de mauvais goût, gênante ou nuisible ? Nous avons vu qu'elle consiste dans la connaissance et dans l'amour, et que, pour arriver à son divin objet, l'amour embrasse la

pratique des commandements, des vertus théologiques, sources de toutes les autres, et des exercices de religion. Disons un mot de ces derniers.

Les pratiques religieuses sont de précepte, ou de conseil, ou de libre choix. Or, il n'y a point, sans doute, dans notre religieuse patrie, de parents assez impies ou assez barbares pour interdire à leur fille l'exercice de ses devoirs formels de chrétienne, de catholique. Tenons donc avant tout et fermement aux devoirs de précepte; cultivons sous ce rapport la volonté du cœur, l'intelligence du cœur. Assurément, votre élève, au terme de son éducation, ne voudra point transgresser le précepte d'entendre la messe le dimanche, mais qu'elle soit vivement pénétrée du désir de s'en acquitter dans la grande perfection. Si le monde savait combien il est quelquefois difficile de faire entrer un sentiment profond et sérieux de religion dans cette âme de jeune fille, en quelque sorte matérialisée dès l'enfance, il crierait bien moins à l'exagération quand nous essayons de porter la lumière au milieu des ténèbres. Que votre élève n'aille donc pas à la messe paroissiale par routine, parce que tout le monde y va, ni pour se pavaner dans sa toilette; que votre élève ne dise pas : « C'est assez d'une petite messe basse, et j'irai à l'heure où cela me dérangera le moins. » Inspirons-lui du sérieux, inspirons-lui de la conscience dans l'exercice de ses devoirs de religion.

En fait de piété, il y a des choses désolantes, mais nous dirons la vérité, si triste qu'elle soit.

Quelques jeunes personnes qui passent pour être pieuses, parce qu'elles veulent s'en donner le ton, car il y a aussi ce ton-là, sont à peine chrétiennes. Frivoles et légères en toutes choses, elles se font un passe-temps de la dévotion. Il faut excuser leurs intentions, sans doute, et cependant elles en viennent à ce point que les plus saintes pratiques de la piété ne sont plus que l'aliment, la pâture de toutes les folles aspirations de leur amour-propre effréné.

Attachons-nous, mes bien-aimées, attachons-nous à faire de nos élèves des chrétiennes fortes et immuables, qui parlent peu de leurs dévotions, mais qui, pénétrées d'un saint respect, se voilent la face et se recueillent comme des anges quand elles assistent à nos saints mystères; qui conservent la parole sainte dans leur cœur et ne la jugent pas au point de vue des petits esprits; qui reçoivent les sacrements avec un amour de crainte et de révérence, avec cet amour qui tremble non-seulement à la pensée d'une profanation, mais aussi d'une légèreté téméraire.

Votre chère élève va quitter le pensionnat, le couvent. Je vous en prie, que vos dernières recommandations n'aient pas pour objet une foule de pratiques pieuses. La pauvre enfant affaissée sous le fardeau le laissera bientôt tomber à terre. Demandez peu, mais insistez sur la fidélité à ce peu, afin qu'on ne puisse pas s'alléguer à soi-même des excuses et des prétextes assez plausibles, afin que la conscience ait le droit de crier très-fort en cas

de lâcheté. Voici à peu près nos recommandations ordinaires :

« Chère élève, recevez avec la bénédiction du départ nos affectueux et derniers conseils. Soyez matinale tous les jours, sans admettre le mauvais système des exceptions. Ayez soin de faire votre prière et vos pieuses réflexions avant de sortir du sanctuaire de votre chambre; sinon, veuillez vous le tenir pour dit, vous passerez une journée de petite païenne, et vous serez prise, pauvre mouche, dans un tissu d'affaires et de distractions, dont vous ne saurez pas, ou dont vous ne voudrez peut-être pas vous dégager.

» Si vos parents, votre position, les circonstances, le voisinage de quelque église ou chapelle, vous permettent d'assister quotidiennement à la sainte messe, assurément vous recevrez ce bienfait providentiel avec une tendre reconnaissance, et vous accourrez aux saints autels *comme le cerf altéré aux sources des eaux vives*; si, au contraire, ce bonheur n'est plus pour vous, envoyez les meilleures affections de votre cœur à l'église, à l'autel où Jésus s'immole pour vous, et ensuite abordez courageusement vos occupations. N'insistez pas auprès de ceux dont vous dépendez, n'épuisez pas vos bonnes raisons, n'allez pas jusqu'à cette importunité qui produit l'irritation; car on offenserait Dieu à votre sujet. Mais si la paresse, des préjugés mondains, ou les intérêts de la vanité vous retenaient, oh ! c'est différent. Réglez pour lors le compte de votre insouciance avec Celui qui

renouvelle tous les jours pour vous le sacrifice du Calvaire.

» Si réellement vous êtes de bonne volonté, vous trouverez moyen, à peu près tous les jours, de réciter un bout de chapelet, à moins que vous n'affectiez d'étaler ce saint objet à tous les regards. Ma chère enfant, tout est à craindre pour l'avenir de la jeune fille qui n'a plus de chapelet, qui n'en veut plus avoir.

» Personne ne vous empêchera de faire une lecture pieuse de quelques minutes, pourvu que vous ne saisissiez *ad hoc* un malheureux moment, tout à fait inopportun ; personne ne vous en empêchera que vous-même, soyez-en sûre, et il vous faudra être très-décidée, très-courageuse, pour vaincre cette sorte de répugnance qu'éprouve souvent la jeunesse à faire sérieusement une lecture sérieuse.

» On est fatigué le soir, tout le monde l'est, vous serez donc fatiguée. Si ce prétexte insignifiant, qu'une conscience pieuse n'admet pas d'ailleurs, vous semble suffisant pour vous dispenser de votre prière, vous ne la ferez presque jamais. La prière du soir est le bouquet de la journée chrétienne. Il dépend de votre ferveur et de votre fidélité d'en cueillir les fleurs dans le jardin de votre âme, et de les offrir tout odorantes au bon Dieu avant de vous livrer à ce repos du sommeil qui, vous le savez, pourrait bien se transformer en celui de la mort...

» Chère élève, si vous êtes sage et parfaitement obligeante, si vous n'avez point d'exigences dépla-

cées, mais, au contraire, assez de tact pour vous acquitter de vos saintes pratiques dans les moments convenables, vos parents vous accorderont plus que vous n'eussiez osé l'espérer, tant pour la réception des sacrements que pour le reste de vos pieux exercices. La question principale est toujours celle-ci : Vous-même, serez-vous fidèle ? Quand on fait de mauvaises transactions de conscience, on est très-disposé à en rejeter la faute sur autrui.

» Il est assez rare que les parents veuillent empêcher à tout prix leur chère fille d'être pieuse ; ils n'y font pas grande attention, quand elle l'est de la bonne manière et avec simplicité ; ils s'en trouvent même très-bien ; mais il arrive qu'ils interdisent la multiplicité des exercices. Si dans ce cas-là une âme fervente jette feu et flamme, elle gâte tout et perd le droit de se plaindre.

» Je vous désapprouverais formellement si vous alliez vous réfugier dans la solitude de votre chambre, pendant une bonne partie de la journée, pour y réciter vos oraisons. Vous ne rentrez pas dans votre famille pour y mener une vie d'anachorète. Ainsi, point de ces emportements de zèle, de ces tourbillons de ferveur, qui renversent les us et coutumes raisonnables suivis jusque là dans la maison paternelle ; d'autant que, si on vous laissait le champ libre, vous n'auriez pas de durée, et que vous ne tarderiez pas à vous attiédir. Supposez, ma chère amie, que, dans un moment d'enthousiasme, l'une de nous s'avisât de mettre les élèves

en prière à l'heure d'une leçon de grammaire ou de calcul... Ne serait-ce pas une chose doublement blâmable, et comme faite hors de saison, et comme propre à jeter le ridicule sur l'action la plus auguste et la plus sacrée?

» Disposez-vous à lutter contre vous-même, et non contre des fantômes et des obstacles chimériques. Voyez au dedans d'une conscience sincère à qui revient la véritable responsabilité de vos jours, de vos semaines de tiédeur dans le service de Dieu. Ici, point de subterfuge ! N'accusez pas votre entourage, car l'œil divin vous regarde jusqu'au fond de l'âme. Allez en avant dans la voie droite de la fidélité, et que votre ferveur dans la prière compense le temps moins long que vous pourrez y consacrer. L'amour triomphe de tous les obstacles, et le monde entier ne saurait vous empêcher d'aimer Dieu. »

Voilà ce que nous disons à l'élève qui se dispose à quitter la maison où elle fut nourrie du lait et du miel de la piété.

Je reviens à vous, mes bien-aimées. Il ne vous est point permis d'ajouter, de votre propre autorité, la moindre pratique religieuse à celles que la règle prescrit. Dans votre bon sens, vous comprenez tous les inconvénients des fluctuations auxquelles nous serions exposées, si chacune de nous suivait ses propres inspirations sur ce point. Votre mérite sera dans une fidélité stable, et dans ce grand esprit de foi avec lequel vous prierez, vous ferez prier vos élèves. La directrice elle-même n'a



pas le droit d'innover en cette matière, et d'imposer de son propre et libre arbitre toutes sortes de dévotions nouvelles. En règle générale, elle ne doit pas décider à elle seule dans les matières importantes, et celle-ci en est certainement une. Il sera bon qu'elle confère de son sentiment avec une ou plusieurs de ses collaboratrices, et qu'elle fasse grand cas de leur avis, fût-il même contraire au sien. Il ne faut pas oublier cet adage oriental : *Deux personnes trouvent mieux la vérité qu'une seule.*

En fait de piété, il est extrêmement important de ne pas confondre la fin avec les moyens.

« Vous désirez aller au sermon, ma chère ancienne élève, mais c'est le moment précis où votre bonne mère ne saurait se passer de vous ; elle vous permettra d'y aller à la première occasion favorable. Eh bien quoi ? Ce sermon que vous considérez, je le suppose, comme un moyen de perfection, va donc devenir une occasion de scandale pour votre famille ? un sujet de chute ou de très-grosse imperfection pour vous ? car je vous vois maussade et d'une réserve glaciale à l'égard de cette pauvre mère que vous punissez pour avoir osé vous retenir et vous faire partager sa besogne. Quel cas faites-vous donc de la volonté de Dieu, manifestée par la sainte autorité de vos parents ? Que vous compreniez mal l'essence de la piété, ma pauvre amie ! Ne le savez-vous pas ? Là tantôt, le chemin du ciel, pour vous, n'était pas le chemin de l'Eglise, mais bien le chemin du Calvaire, du

sacrifice, d'une obéissance pleine et entière, sans ombre de révolte intérieure. »

Les scapulaires, les chapelets, les médailles, les confraternités, sont des moyens de perfection, mais ne sont pas la perfection.

Mes chères amies, si vous présentez à vos élèves tous les scapulaires, tous les genres de chapelets, toutes les sortes de médailles, voici ce qui arrivera : Les unes accepteront avec un enthousiasme enfantin, les autres pour vous faire plaisir. Défiez-vous, surtout en matière de piété, de ce défaut de droiture que vous trouverez au fond de quelques jeunes cœurs. Oh ! dans l'éducation religieuse, comme dans l'éducation morale, visez à une sincérité parfaite, si vous ne voulez aboutir au résultat le plus désolant.

Donnez donc un scapulaire, pas beaucoup de chapelets, pas trop de médailles ; mais que les élèves comprennent à fond la pieuse signification de ces saints objets, et qu'elles ne les transforment point en bijoux, en objets de luxueuse fantaisie. Au moyen de cette méthode toute sérieuse, vous obtiendrez qu'elles les gardent précieusement toute leur vie, et dans la suite et bien souvent, une larme de douleur ou de repentir coulera en secret sur les grains bénis du rosaire tant aimé !

Pour vous complaire, les élèves seront aussi très-disposées à se laisser inscrire dans toutes les associations existantes, à embrasser toutes les dévotions possibles ; elles accepteront des montagnes de pratiques, sauf à ne s'acquitter d'aucune,

quand le caprice leur en viendra. Faites bien remarquer qu'il y a un manque de délicatesse, même de probité, dans cette transaction ainsi faite à la légère de choses saintes. Il n'existe pas d'obligation stricte, pas d'obligation du tout, mais une âme probe et honnête tient à remplir ses engagements en fait de choses temporelles, à plus forte raison, en fait de choses spirituelles. De la modération donc, mais de la fidélité ! Que votre élève attende une certaine maturité d'âge, une sorte d'indépendance de position, avant de se livrer à une grande multiplicité de pratiques de dévotion.

Je cause de l'étonnement à plusieurs personnes, j'en suis sûre. On dira que voilà une dévotion bien froidement positive. Non, je la veux calme et profonde, afin qu'elle soit persévérante. Si je n'avais sondé depuis trente-sept ans ce quelque chose de fragile et d'inconstant qu'on appelle un cœur de jeune fille ; et si je ne savais comment ce cœur passe rapidement d'une impression à une autre ; si je n'avais vu bien souvent succéder une obscurité profonde au brillant feu d'artifice d'un zèle outré ; si je ne me connaissais moi-même, et si je ne vous connaissais, mes amies, peut-être ne me contenterais-je pas de si peu, peut-être ne serais-je pas si satisfaite de la douce et permanente lumière d'une modeste fidélité dans les choses simples et de pratique facile.

Qu'y a-t-il à dire à nos élèves au sujet des *plaisirs dangereux du monde* ? — Encore la même chose : qu'elles doivent se garder d'elles-mêmes.

Nous avons parlé de transactions de conscience, mais il y a aussi les tricheries de conscience. Ayons le courage d'en signaler une qui produit de tristes effets. Il s'agit d'un véritable lacs, tendu dans un sentier tortueux, où se laissent prendre ces petites âmes qui, de leur nature, sont toujours inclinées à sortir de la voie droite. Je deviens peut-être ennuyeuse à force de parler droiture et sincérité. Passez-moi cela, très-chères, et poursuivons.

On a lu dans quelque histoire, plus ou moins édifiante, comment une jeune personne a su résister victorieusement à toute la trame ourdie contre elle pour l'entraîner dans les plaisirs dangereux du monde; comment elle a été tyrannisée par son père et ses frères; comment sa mère elle-même a voulu la parer indécemment comme une idole. Le dirai-je? cette situation dramatique ne déplaît pas. On voudrait bien s'en créer une semblable, pour faire preuve d'héroïsme, pour opposer de grands efforts de résistance à de grands effets de compression; mais cela ne se trouve pas à point, cela se trouve rarement d'ailleurs; car, en règle assez générale, les parents, à leur insu, font la volonté de leur fille chérie, tant celle-ci exerce une sorte d'irrésistible influence! Pourquoi donc, elle qui obtient tant de choses, n'obtiendrait-elle pas aussi qu'on passât les soirées en famille? Mais non! on la tyrannise, on la sacrifie... Est-ce bien sûr?

Disons la vérité, la désolante vérité. Voici comment les choses se passent: La nouvelle débarquée

voudrait bien voir un peu le monde de près, non-seulement pour mieux s'en dégoûter, mais aussi pour n'avoir pas l'air trop naïf vis-à-vis des gens qui en parlent sans cesse. Dès l'enfance, ou bien elle aimait ce pauvre monde, ou bien elle l'avait en horreur. Dans la première supposition, tout se réveille à dix-huit ans; dans la seconde, tout se crée. Alors, il se forme dans l'imagination un mirage qui doit nous inspirer autant de pitié que si nous voyions une pauvre enfant s'avancer sur la glace transparente et culbuter presque à chaque pas, ou une jeune acrobate au milieu de ces élancements dangereux qui nous font frissonner d'épouvante.

Mais on sort de pension, on sort du couvent; et, d'un côté, on voudrait bien courir le risque d'aller braver ce méchant monde, pour avoir le plaisir d'en triompher; de l'autre, on tient à garder intacte sa réputation de petite sainte. Qui dira toutes les ruses diplomatiques employées à cet effet, et cette merveilleuse adresse à provoquer des persécutions qu'on combat vaillamment, qu'on attise sous main, et avec lesquelles on finit par transiger néanmoins! On est tombé honorablement, les armes à la main, on a signé un compromis pour éviter des dissensions funestes, on va dans le monde par suite d'une nécessité fatale; on est victime, en un mot...

J'exprime crûment les choses, je le sens bien; mais vous me pardonnerez, vous, mes chères, qui avez besoin de les savoir. Du reste, je n'ai pas fini. J'accorde que, dans un certain monde, quelques

jeunes personnes soient violentées à ce sujet, mais c'est plus rare qu'on ne le pense. Ce qui est bien plus commun, c'est la prétention de confesser la foi dans l'arène quand on n'y est pas appelé, d'être en même temps vierge-martyre et petite mondaine. C'est triste, mais voilà comme on se permet de mentir aux hommes et à sa propre conscience. Dirai-je tout? On est quelquefois assez avancé dans cette astucieuse politique pour se faire passer, jusque dans le sacré tribunal de la pénitence, comme la triste victime d'une impitoyable tyrannie... Ame menteuse, sors donc de là...

Il nous est arrivé quelquefois, après avoir entendu de semblables doléances, de sonder le terrain de la situation et d'aller jusqu'aux derniers gisements... Personne n'avait voulu conduire forcément la jeune fille ni au bal ni au spectacle, ou bien il s'agissait d'un simple concert, même d'un concert de charité. Pauvre enfant! son éducation religieuse est donc tout à fait manquée, puisque sa conscience n'est point d'accord avec la raison ni avec la vérité.

Les *œuvres extérieures de charité* conviennent-elles à une toute jeune personne récemment sortie de pension? Oui, assurément, pourvu qu'elle soit accompagnée dans les réunions et guidée dans ses courses charitables par une bonne mère, par quelque personne dont l'expérience et l'âge mûr lui servent de sauvegarde. C'est la condition *sine qua non*. Deux jeunes compagnes ne doivent pas s'aventurer à visiter, à elles seules, les réduits des

pauvres, ni dans une grande ville ni même au village. Sans mentionner les graves inconvénients qui en peuvent résulter, disons qu'il n'y a là souvent qu'un prétexte pour échapper aux habitudes sédentaires de la vie de famille. Qu'elles donnent généreusement leur obole, ces jeunes personnes, et qu'elles aient assez de grandeur d'âme pour laisser parfois à la sagesse d'autrui le soin d'en disposer convenablement.

Je ne suis pas très-agréable, mes chères amies, car je ne fais que vous désenchanter, vous attrister, peut-être, en me plaçant ainsi sur un terrain où je dois nécessairement détruire de chères et bien douces illusions. Pardonnez-moi, car j'écris pour vous, j'écris pour des institutrices ; et, plus que personne, vous avez besoin de poser solidement le pied sur le terrain de la vie réelle. Pour bien diriger les autres, vous devez vous préserver du romanesque, même en fait de piété, même en fait de bienfaisance.

La vie, malgré ses épines, sera doucement supportable pour votre élève, si une conscience éclairée l'aide à s'affermir tous les jours davantage dans les sentiments d'une piété forte et tendre à la fois ; elle sera dure, au contraire, très-dure pour la femme privée de ces consolations de la foi, dont elle aurait si grand besoin à chaque instant du jour !

Elle est déjà si malheureuse dès sa première jeunesse, cette pauvre fille qui n'a pas de piété. Oh ! je ne veux pas écouter les soupirs peu chastes



de son cœur ; je les entends cependant, et ils m'inspirent un dégoût profond, et je recule... Mais elle, pauvre enfant, en proie à un reste de remords, placée en face de cette corruption secrète dont elle ne peut se dissimuler la triste réalité, que devient-elle, malgré le masque gracieux dont elle se couvre aux yeux du monde ? Elle n'a pas gardé sa couronne d'excellence virginale, la plus belle parure d'une fille chrétienne, et tous les fleurons en sont déjà fanés, au moins par le souffle des désirs, avant qu'elle n'aille se jeter imprudemment dans l'état du mariage, sans avoir admis ni le bon Dieu, ni peut-être ses parents, dans les conseils tenus pour cette grande et importante affaire.

Devenue épouse, elle n'a pas d'égide contre ses passions et ses défauts ; pas d'égide contre les difficultés de sa position, qui la jettent dans une irritation perpétuelle ; pas d'égide contre les égarements, les violences de caractère, les impiétés de l'homme auquel elle a uni sa destinée. Elle n'a point de paix, point de dignité, point d'ascendant ; elle passe une vie péniblement agitée ; elle marche sur des charbons ardents ; elle est aimée peut-être, mais d'un amour grossier, d'un amour passager, de cet amour dont la durée n'est point garantie par une estime toujours croissante, par ce respect sincère que l'époux, le père de famille ne saurait accorder qu'à la vertu.

Mère, elle ne voit dans ses jeunes enfants que des idoles de chair, des trophées de vanité, ou des êtres fatigants qui lui rendent, à tout moment, la

-vie insupportable. Le tendre corps de ce fils encore au berceau, de ce fils qu'elle caresse avec idolâtrie, n'est point pour elle le temple du Saint-Esprit; elle n'a pas le respect de l'enfance, elle ne sait pas lui inspirer le respect filial. Devenus grands, ses enfants lui conservent peut-être une affection en rapport avec les soins matériels dont ils ont été les objets, mais c'est une affection que n'accompagne point cette vénération profonde, cette vénération qui, dans les moments difficiles, dans les tentations, après quelque grande chute, porte la jeunesse à chercher encore aide, protection et conseil dans le cœur maternel.

La triste saison de la vieillesse arrive enfin. Toutes les fleurs sont tombées, tout se décolore, et les glaces de l'âge atteignent bien plus douloureusement la femme que l'homme, que ce vénérable vieillard aux cheveux blancs, dont le seul aspect inspire je ne sais quel sentiment qui captive et fait incliner la tête avec respect.

Mais une femme dans la vieillesse, une femme sans ces hautes vertus inspirées par une piété profonde, sans ces vertus qui lui sauvegardent son bon esprit, son sens droit, son cœur aimant, qu'est-elle autre chose qu'un objet qu'on souffre par pitié, mais qui n'a plus aucune valeur, et qu'on relègue au coin du feu, place encore trop souvent contestée ou jugée mal remplie aux jours de grande réception ! Une vieille femme n'est vénérée qu'à condition d'être sainte. Alors, « sa bonté devient un baume universel, sa prudence discrète.

une sûreté ; son humble douceur est la paix de la maison qu'elle habite, sa générosité, la richesse de ce qui l'entoure » Telle était la divine Vierge Marie vers cet âge de soixante ans auquel la tradition assigne sa bienheureuse mort. Elle était le baume de l'Eglise naissante ; on la voyait humble, comme une simple fidèle, devant Pierre et les apôtres ; sa prudence discrète était la sûreté, la consolation, le conseil des premiers chrétiens, et c'était dans la générosité de son cœur qu'ils puisaient des richesses divines, après avoir distribué aux pauvres tous leurs biens temporels.

Me voici arrivée au terme de cette laborieuse tâche entreprise pour Dieu, pour vous, mes compagnes, mes sœurs, mes enfants, pour cette tendre jeunesse que nous aimons.

Puisse mon humble parole vous avoir fait du bien ! Nous avons considéré ensemble les grandes perspectives d'une éducation complète ; nous avons vu comment tout s'enchaîne, comment la morale, la science, et même le bien-être physique, se trouvent dans toutes les conditions voulues en s'abritant sous l'aile de la piété ; comment une religion sincère est en même temps la base et le couronnement de tout ce magnifique édifice de l'éducation d'une jeune fille. Ne perdez jamais de vue les grandes lignes de ce tableau, et veuillez passer à votre amie la faiblesse ou l'irrégularité du coup de crayon dans les détails.

A votre tour, travaillez, cultivez le champ du Seigneur ; à votre tour, ouvrez les lèvres ou sai-

sissez la plume pour communiquer quelque vérité, quelque inspiration pieuse, à vos collaboratrices, à vos élèves ; mais que ce soit toujours dans les dispositions d'un esprit humble et docile, sans sacrifier à l'orgueil, sans charger votre conscience d'une responsabilité qui n'est point faite pour vous. N'hésitez donc pas à livrer aux flammes la page de science, le chapitre de morale, la pièce de poésie, la scène dramatique qui n'obtiendrait point l'approbation des personnes sages que le Seigneur députa vers vous pour vous diriger dans toutes vos voies. Et s'il vous arrivait, ce qui n'est point impossible, d'avoir pour votre enseignement, pour la direction de votre maison, et même dans l'étude du cœur de la jeune fille, des lumières qui n'obtiennent point cette approbation si vivement désirée, soumettez-vous néanmoins à l'autorité, et laissez à la divine Providence le soin de faire triompher vos vues au moment fixé dans ses décrets éternels, ce qui pourrait bien n'arriver que vers le soir de votre vie, quand votre belle imagination repliera tout doucement ses ailes, pour faire place, dans la mesure de sa décroissance, à cette raison calme, pratique et positive, qui vous donnera une si grande force de persuasion !

J'ignore, mes très-chères, s'il est dans ma destinée de vous laisser d'autres instructions écrites. Je me résigne au travail, je me résigne au repos. Que ce soit la parole ou le silence, *fiat voluntas* ! Dans tous les cas, il y aura pour votre amie, dans quelques jours, dans quelques années, le silence

de la tombe... Or, je désire qu'il surgisse encore, du sein de ce grand et solennel silence, une seule et puissante parole, et qu'elle retentisse au fond de votre pieuse mémoire, et que, par le cœur de Jésus-Christ, elle s'identifie dans vos cœurs avec mon pauvre souvenir: *Sinite parvulos venire ad me!*

FIN.

# TABLE.

---

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| A MES COLLABORATRICES . . . . .                                               | v   |
| I. VOCATION. . . . .                                                          | 1   |
| II. VOCATION ET PROGRÈS. . . . .                                              | 13  |
| III. PROGRÈS MORAL . . . . .                                                  | 26  |
| 1. L'obéissance, l'orgueil et la règle. . . . .                               | ib. |
| 2. Paresse et travail . . . . .                                               | 58  |
| 3. Mélancolie, larmes et jalousie. . . . .                                    | 92  |
| 4. La pureté, les affections. . . . .                                         | 124 |
| 5. Droiture, simplicité, discrétion, reconnaissance. . . . .                  | 155 |
| IV. PROGRÈS SCIENTIFIQUE . . . . .                                            | 179 |
| 1. Le silence et l'étude. . . . .                                             | ib. |
| 2. Les études générales, la science religieuse et la<br>littérature . . . . . | 199 |
| 3. Les langues, la nature, les mathématiques et les<br>beaux-arts . . . . .   | 218 |

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| 4. Enseignement . . . . .                          | 234 |
| 5. Enseignement. — Matières spéciales. . . . .     | 256 |
| V. PROGRÈS PHYSIQUE ET MATÉRIEL. Hygiène . . . . . | 285 |
| VI. PROGRÈS SOCIAL . . . . .                       | 317 |
| 1. Vie de famille au pensionnat . . . . .          | ib. |
| 2. Vie de société . . . . .                        | 350 |
| VII. LA PIÉTÉ. . . . .                             | 378 |

















